

GOVERNMENT OF INDIA
ARCHÆOLOGICAL SURVEY OF INDIA

ARCHÆOLOGICAL
LIBRARY

ACCESSION NO. 31404

CALL No. 913.005/B.I.F.A.O.

D.G.A. 79

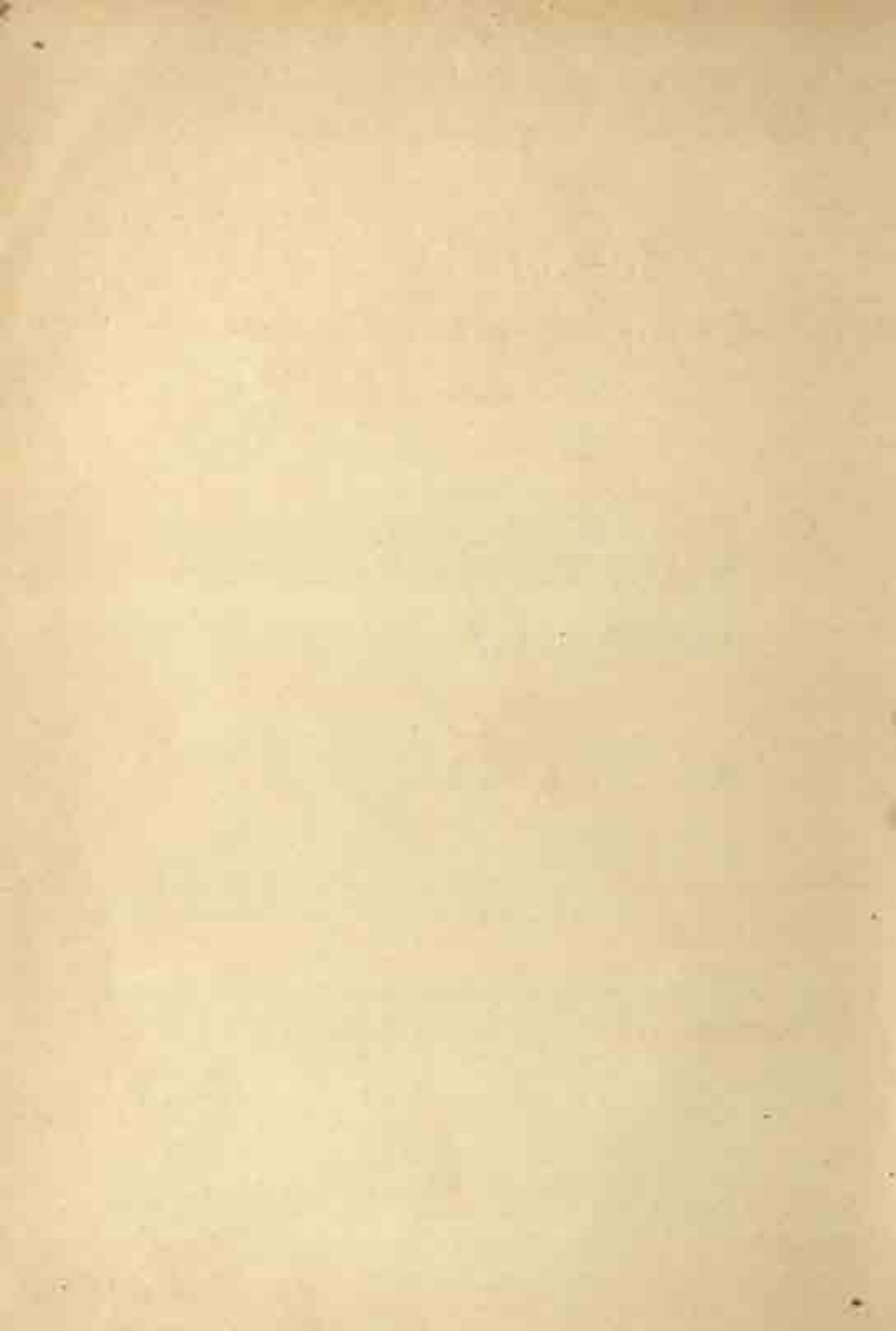




BULLETIN
DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE
DU CAIRE



(213)



MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

BULLETIN

DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE

M. GEORGE FOUCART

DIRECTEUR DE L'INSTITUT FRANÇAIS DU CAIRE

TOME XVI

31404



913.005
B.I.F.A.O.

LE CAIRE

IMPRIMERIE DE L'INSTITUT FRANÇAIS
D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE



CENTRAL ANTHROPOLOGICAL
LIBRARY DELHI

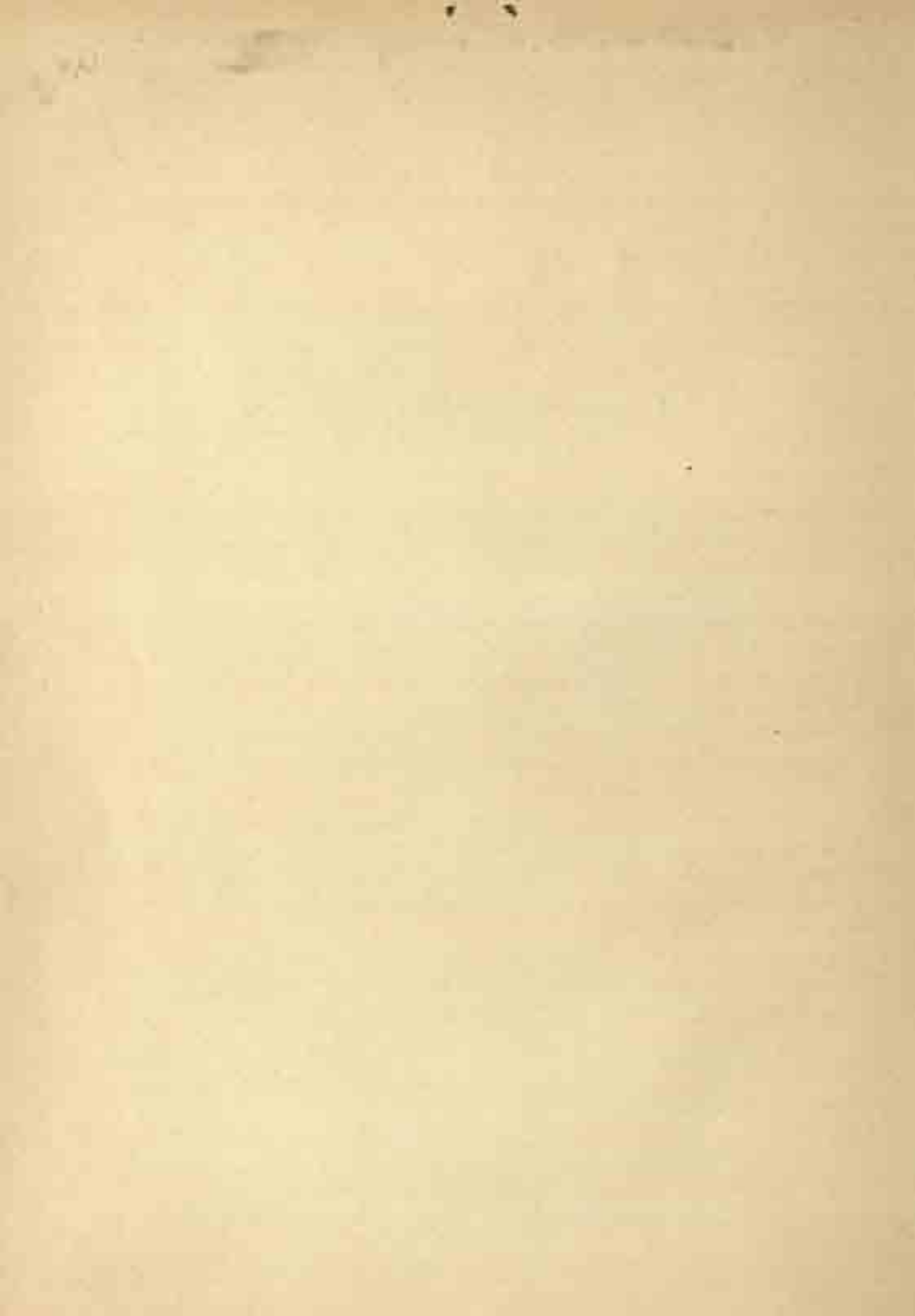
Acc. No. 31404

Date. 18.5.57

Call No. 913.005/B.T.F.Ao.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
R. Wenz. Les ports antihelléniques de la côte d'Alexandrie et l'Empire coptes (avec 1 planche).....	1-37
K. A. C. GOSWAMI. A brief Chronology of the Mahomedan monuments of Egypt in A. D. 1517 (avec 18 planches).....	39-144
H. GARTMAN. Cônes funéraires trouvés à Thèbes en 1917 et 1918.....	165-187
J. FAHAT. Pour le couquib de l'Égypte.....	189-199
— Notes sur l'isthme de Suez (avec 1 planche).....	201-208
É. NICHAS. Les premiers mots du chapitre xvi du <i>Livre des Morts</i>	219-255
V. LORRY. A propos d'un prétendu verbe irrégulier.....	255-257



A 1904

LES PORTS ANTÉHELLENIQUES

DE LA CÔTE D'ALEXANDRIE

ET L'EMPIRE CRÉTOIS

PAR


M. HAYMOND WEILL.

M. Gaston Jondet, ingénieur en chef des Ports et Phares d'Égypte, ayant, au cours de ses tournées sur les chantiers de la rade d'Alexandrie, été amené à constater que des maçonneries anciennes, d'un développement important, couvraient sous la surface de la mer dans le voisinage de la pointe de Ras el Tin et du grand récif d'Abou Bakar qui précède la pointe à l'ouest, à plus d'un kilomètre de distance, il eut la rare et heureuse énergie de ne point se borner à la prise en note, étroitement technique, de quelques supplémentaires particularités des fonds littoraux. Il lui parut nécessaire de retrouver le système submergé auquel les éléments rencontrés appartenaient et dont ils décelaient l'existence, de le reconnaître et de le relever pour le profit de l'archéologie, de l'histoire alexandrine et de l'histoire générale de l'Égypte. Des observations suivies furent effectuées, pour l'objet de ce travail, pendant trois ans, de 1911 à 1913, et produisirent des résultats très importants, cohérents et complets dans la zone des premières découvertes et au voisinage immédiat de la côte, en avant de la ligne Abou Bakar—Ras el Tin—Anfouchy, jusqu'au môle terminal de Kaïd Boy. Ulérieurement, il apparut que les travaux antiques submergés couvraient une aire plus vaste encore, du côté du large et à l'ouest d'Abou Bakar: en 1915 furent inaugurées de nouvelles recherches, qui se poursuivent encore à l'heure actuelle. Dès 1915, toutefois, les faits acquis étaient d'une telle amplitude et comportaient un intérêt tellement significatif, qu'il s'imposait de les publier sans attendre. Ce fut l'objet du mémoire que M. Jondet présenta à l'Institut Égyptien et qui fut publié en 1916⁽¹⁾. Nous

⁽¹⁾ G. JONDET, *Les ports submergés de l'ancienne île de Pharos*, dans *Mémoires de l'Institut Égyptien*, t. IX, 1916.

ne ferons, tout d'abord, que suivre fidèlement ses exposés pour décrire les organisations perdues, d'une importance et d'une étendue extraordinaires, qui avoisinent la côte actuelle, presque partout noyées à faible profondeur au-dessous de la surface liquide.

I. — LES OUVRAGES SUBMERGÉS.

Le croquis typographique ou  que nous donnons ici, d'après Joudet, remettra sous les yeux du lecteur la configuration de la ville d'aujourd'hui et lui rappellera les circonstances principales de sa fondation et de son développement. On sait qu'à grande distance de part et d'autre d'Alexandrie la côte, rectiligne et orientée du nord-est au sud-ouest, est le bord extérieur d'un large cordon séparant la mer du lac Mariout, peu élevé sur l'eau, épais de 3 à 4 kilomètres, constitué par plusieurs crêtes parallèles de grès calcaires dont les éléments, isolés à l'origine, ont été soudés, par les apports de la mer, en un ensemble continental. Sur un front d'une dizaine de kilomètres, cependant, entre Alexandrie au nord-est et la pointe d'Agami au sud-ouest, le cordon est profondément échancré du côté de la mer, qui n'a point rompu, sans doute, la barrière de la ligne extérieure des écueils, mais plutôt n'a jamais laissé s'effectuer leur soudure. La chaîne de ces écueils, d'Agami au front maritime d'Alexandrie, encloît une baie toute en façade sur la mer, large, toutefois, de près de 3 kilomètres entre les écueils et le littoral d'arrière-plan, profonde de plus de 15 mètres dans sa grande fosse longitudinale. Quant au cordon de roches et de sables qui court entre le lac et la mer, il est réduit, sur le développement correspondant au front de la baie, à une bande amincie, large seulement de 1000 à 1400 mètres.

La chaîne des écueils de façade avait pour élément terminal, au nord-est, un récif plus important, plus exactement un groupe, un alignement de vastes et hauts récifs où l'enrichissement des apports maritimes avait amené la formation d'une île, longue d'environ 2500 mètres. C'était une étroite langue rocheuse de contour irrégulier, rectiligne dans l'ensemble et qui courait parallèlement au rivage, à 1600 ou 1800 mètres de distance. Lorsque Alexandre, après sa prise de possession de l'Égypte, résolut de créer un grand port sur cette côte, organisé dans des conditions proprement maritimes et destiné à remplacer les

vieilles places fluviales de Canope et de Naukratis, il est certain que dans le choix de l'emplacement, il fut déterminé par cette île de *Pharos*, dont la connexion topographique avec le continent fournissait des possibilités extrêmement favorables. Le conquérant avait déjà l'expérience de sa création du port de Tyr, que l'on peut considérer, du point de vue des ingénieurs hellènes, comme un premier essai d'« Alexandrie » à une échelle relativement modeste. Comme sur la côte égyptienne, une île étroite s'allongeait dans le sens du rivage, longue d'environ 1 000 mètres, distante de la côte de 1 000 mètres peut-être; et l'on sait comment cette île de Tyr fut réunie au continent par une digue, pour créer, sur l'emplacement de cette rade précaire du détroit, entre l'île et la côte, le dispositif de deux ports adossés, doués l'un et l'autre de la sécurité d'une orientation unique et bien définie.

L'île de *Pharos* était deux fois plus étendue que celle de Tyr, deux fois plus éloignée du littoral, mais le problème fut envisagé et résolu exactement de la même manière. La digue de l'*Heptastade* fut construite entre l'île et la terre, délimitant un port est et un port ouest dont les lignes commandent, aujourd'hui encore, toute la configuration des alentours. Car un travail de ce genre détermine l'allure des côtes dans des conditions dont l'action de la mer, ensuite, ne fait que renforcer la stabilité, en accentuant leurs conséquences. Enablée sur ses deux faces, la digue, au cours des siècles, devint ce large pédoncule sur lequel s'étendit la ville, que ses vieux quartiers occupent actuellement encore, et qui donne à l'ancienne *Pharos*, péninsule trop grêle pour cette robuste attache, l'air de projeter au loin ses deux cornes de Kald Bey, le Phare de l'époque grecque, et de Ras el Tin, avec le grand phare moderne.

Il nous va falloir nous abstraire de cet aspect moderne et « alexandrin » des choses. Les ouvrages maritimes que nous avons à suivre sont antérieurs, en effet, à l'époque alexandrine, et très probablement déjà submergés, oubliés, lors de la fondation de la ville, de l'exécution de la grande digue et de tous les travaux connexes, puisque les ingénieurs d'Alexandre et des Ptolémées n'en ont aucun souci et que les historiens les ignorent. Il est donc nécessaire, pour les considérer, de supprimer par la pensée tout le vaste remblai qui fait liaison entre l'arrière-plan continental et l'épine rocheuse du front maritime, et de restituer dans son isolement ce *Pharos* de la carte primitive, entre ses

pointes de Ras el Tin et de l'extrémité de la baie d'Anfouhy, comprenant encore le promontoire du fort Adda mais très probablement isolé de Kaïd Bey : cet îlot prolongeait la ligne de l'île, au nord-est, de la même manière que font, dans la direction opposée, les récifs dont la longue chaîne va se relier à la pointe d'Agami, à 9 kilomètres de distance.

Les ouvrages submergés qui prenaient leur amorce sur la côte de Pharos sont portés en noir plein sur notre carte⁽¹⁾, où l'on verra tout de suite que l'organisation principale qu'ils comportent est un *grand port* appuyé sur la pointe de Ras el Tin, du côté du large par rapport à cette pointe, allongé dans le sens de l'île et de la ligne des écueils, arrêté au sud-ouest à un môle dont le rocher d'Abou Bakar avait constitué le noyau massif. Enveloppant Abou Bakar, un grand brise-lames rectiligne fermait le port du côté de la mer, se repliant sur la côte au bout de sa course; du côté du continent, un autre brise-lames moins régulier courait vers Ras el Tin, où s'attachaient d'importants ouvrages. L'entrée était de ce côté, immédiatement à l'ouest de la pointe. Le bassin gigantesque ainsi délimité était long de 2360 mètres, et sa largeur atteignait 300 mètres. Il est nécessaire de décrire rapidement les organes qui les constituaient.

Quai de débarquement à l'est de l'entrée. Ouvrage extérieur, d'avant-port ou de rade; mur en moellons calcaires liés par du sable tassé, fondé sur le sable aggloméré, large de 4 mètres et à faces verticales; longueur, 160 mètres, tracé incurvé se développant au droit de la pointe de Ras el Tin et à très petite distance : c'était un mur de quai, limitant un terre-plein faisant liaison avec la côte. Le plan supérieur porte un grand dallage, dans lequel de larges et profondes rigoles, tracées régulièrement et suivant un dessin extrêmement original, semblent être l'attente d'encastrement des poutres d'une charpente supérieure. Cette aire supérieure n'est point horizontale, mais inclinée vers la mer, suivant une disposition que nous retrouverons plusieurs fois, à la pente de 0 m. 03 cent. par mètre. Elle est aujourd'hui à 1 m. 30 cent. sous la surface.

⁽¹⁾ Une représentation de ces travaux est déjà tentée en 1911, sur la carte archéologique de Bartucci qui accompagne Bazzani, *Alexandria*

ad Egyptum (2^e éd., 1914). Cf. audit ouvrage, les lettres mentionnées des pages 55, 67, n. 1 et 31.

Jetée à l'entrée, amorcée sur l'ouvrage qu'on vient de voir et courant au sud-ouest sur 130 mètres; constituée par deux murs parallèles en maçonnerie fondés sur le sable aggloméré, laissant entre eux un intervalle de 8 mètres qui bourrait un terre-plein de sable ou de terre, la largeur totale de l'ouvrage ainsi obtenu étant 12 m. 60 cent. Pente transversale vers l'extérieur, 0 m. 03 cent. par mètre, faisant voir que cette jetée servait aussi de quai de débarquement. Submersion d'environ 2 mètres, avec légère pente longitudinale vers le large.

Jetée symétrique à l'ouest de l'entrée, longue de 110 mètres (à partir du point où passe au-dessus d'elle le brise-lames moderne), large de 20 mètres au total, avec toujours la même pente transversale, vers l'extérieur, de 0 m. 03 cent. par mètre. La submersion, de 2 m. 10 cent. à la racine, de 4 m. 20 cent. à l'extrémité, accuse un plongement longitudinal notable.

Brise-lames de l'entrée à Abou Bakar, développement de 700 mètres suivant un tracé irrégulier commandé par la ligne des écueils (le brise-lames moderne a utilisé la même ligne de hauts fonds, mais avec un tracé en ligne droite). Grand mur de quai avec dallage supérieur robuste, bien conservé, à faible profondeur sous la surface.

Môle d'Abou Bakar. L'écueil est enveloppé, au sud-ouest, par deux digues, dont celle de l'extérieur, bien conservée, est construite en gros éléments et large de 15 mètres. L'intervalle entre les deux digues était rempli en blocs de pierre; le plan de l'ensemble est irrégulier et présente la forme d'un triangle. Entre l'îlot et la digue intérieure il y avait également remplissage en gros matériaux, et le tout formait une vaste plate-forme qui portait des constructions. Aujourd'hui, la digue extérieure est submergée de 3 mètres.

Grand brise-lames du nord-ouest. Sur 500 mètres à partir du saillant d'Abou Bakar, digue simple, submergée de 4 m. 50 cent., ayant fait, à l'extrémité, mur de garde pour un terre-plein de blocage avec l'îlot. Le mur est très détérioré par la mer, ensuite, et l'on n'en a, sur 600 mètres, que des vestiges disséminés. L'ouvrage se retrouve continu dans la section nord-est de son cours, où l'on suit sans interruption, sur 800 mètres, une barrière remarquablement importante, constituée par deux digues parallèles comprenant entre elles un intervalle comblé en terre-plein, suivant le principe que nous avons

déjà vu appliqué pour la jetée à l'est de l'entrée du port, mais ici à une échelle beaucoup plus grande: l'intervalle comblé est large de 60 mètres et chacune des digues épaisses de 8 à 12 mètres au sommet, de sorte que la plate-forme, au total, est une vaste chaussée de 80 mètres de largeur. Les digues sont à parements inclinés et construites en blocs de très grandes dimensions; leur dallage est conservé; celui de la digue extérieure permet l'observation de la pente transversale inclinée à la mer, plusieurs fois observée déjà et qui accuse l'organisation de l'ouvrage en quai de débarquement du côté de l'extérieur. Les digues sont disloquées en tronçons de 10 à 20 mètres de longueur, avec solutions de continuité très petites.

Îlot à l'entrée du port. Immédiatement après avoir passé l'entrée, venant de l'extérieur, les navires trouvaient sur leur droite (à 30 mètres de l'extrémité du brise-lames moderne) un groupe de rochers — un îlot principal et des rochers le prolongeant, le tout indubitablement bloqué en une seule plate-forme et très probablement en liaison avec la côte de Ras el Tin — qui portait des constructions importantes et solides. La partie émergente de l'îlot a été utilisée, à l'époque grecque, pour des tombes dont on relève les tailles dans la roche; la partie submergée, par contre, configurée en esplanade horizontale, conserve les substructions d'un édifice régulier, couvrant 28 m. 60 cent. sur 14 m. 40 cent., avec un perron de quatre degrés accédant à une porte. Une capitainerie du port aurait été parfaitement bien placée de cette manière.

Après avoir achevé le tour de ce formidable ensemble, on ne trouverait plus beaucoup d'intérêt à la description des ports secondaires qui le prolongent sur la ligne au nord-ouest de l'île, bassins autonomes, lignes d'ouvrages fermant la baie d'Anfouchy et la petite baie entre Addu et Kaid Bey. Une fois pris en note, de manière générale, que tous ces ouvrages utilisent simplement les alignements d'écueils, les surhaussant de maçonnerie et parfois les unissant entre eux, il vaut mieux arriver tout de suite aux observations du deuxième stade des recherches de Joudet, celles qui ont été commencées en 1915. Leurs principaux résultats sont les suivants.

Massif de Kaid Bey. Restes de très nombreux et solides ouvrages submergés, tout autour du promontoire du fort.

Extension plus grande du port principal de l'ouest. Un bassin extérieur doublant, ou peu s'en faut, l'énorme superficie du port reconnu précédemment, par le moyen d'un deuxième brise-lames parallèle au premier, au nord-ouest, le suivant à 200 mètres de distance, replié aux extrémités pour rejoindre le massif d'Abou Bakar et le saillant nord de la clôture. On remarquera, sur la carte, une sorte de grand chenal d'entrée nord-sud, et plusieurs môles intérieurs dont certains délimitent des darses, tandis que non loin d'Abou Bakar, d'autres alignements, précédemment inconnus, semblent jalonner une entrée, orientée d'ouest en est, jusque dans le grand port intérieur. La submersion des éléments du grand brise-lames extérieur atteint de 6 m. 50 cent. à 8 m. 50 cent.

Vaste extension des ouvrages autour de la grande rade du sud-ouest. Ce qui suit ne figure point dans le mémoire de 1916 de Jondet, et nous n'en avons connaissance que par les communications directes que l'auteur a bien voulu nous faire. Des recherches actuellement en cours il résulterait qu'au delà d'Abou Bakar et au sud-ouest, tout au long de la chaîne des îlots qui ferment la grande baie, entre Ras el Tin et la pointe d'Agami, chacun de ces rochers plus ou moins vastes, Ikxen, El Hout, El Kell et les autres, jusqu'au Marabout et au promontoire d'Agami lui-même, portait des ouvrages dont on peut croire qu'ils avaient pour fonction de surveiller et garder les passes venant du large. S'il en est bien ainsi, on voit que le front de mer de la grande rade tout entière, sur les 10 kilomètres de son développement, avait été organisé en barrière défensive. Cela n'est nullement incroyable, si l'on considère la très grande importance du port de l'île, l'éloignement du continent de cette organisation si spécialement « maritime » et la nécessité de la garder contre les entreprises hostiles venues de la mer, enfin, au point de vue matériel, la relative insignifiance de travaux consistant à élever, sur les îlots de la chaîne, un certain nombre de châteaux ou de postes de garde. A notre avis personnel, il y aurait bien d'aller plus loin encore, et de nous demander si, à l'époque des ports de Pharos, le cercle n'était point complété et fermé, autour de la grande rade du sud-ouest, par une chaîne d'ouvrages, travaux maritimes ou fortifications, qui suivaient le littoral continental depuis Agami jusque vis-à-vis de l'île. Il n'en saurait rien subsister à l'air libre, tant il a passé d'histoire

sur cette côte, tant et si profondément elle a été dévastée par l'exploitation de la pierre, et en dernier lieu, sur la moitié orientale de son développement, par l'extension du port moderne. Mais sous la surface de la mer les conditions sont autres; la masse liquide dissimule et protège les ouvrages, et si des ports ont existé sur la côte du Mex ou de Ouadiân, voire dans les limites du « port extérieur » enclos par les brise-lames modernes, il est parfaitement possible que leurs maçonneries submergées dorment tranquilles, inconnues et relativement intactes. Le hasard d'un travail de chantier les peut révéler; c'est ainsi qu'en 1909 le Service des Ports et Phares tomba sur cette côte, entre Dékhela et la pointe d'Agamî, exactement à 2 kilomètres d'Agamî, sur un petit port antique submergé, limité par des digues en blocs de pierre larges d'une dizaine de mètres⁽¹⁾. L'ouvrage avait-il été organisé pour l'exploitation des carrières du littoral et le transport des matériaux à ces grands chantiers de Pharos qui consumaient des blocs de pierre par quantités énormes? On ne saurait l'affirmer; mais comme les matériaux des travaux de Pharos venaient forcément des carrières du Mex et de Dékhela, on arrive à la confirmation de cette idée, que tout le cercle de la grande rade était englobé dans une organisation unique, et l'on forme le vœu que des recherches systématiques soient entreprises, quelque jour, pour savoir si le petit port découvert en 1909 n'a point de congénères en divers points de cette zone littorale.

Abstraction faite, toutefois, des ouvrages éloignés de Pharos, dont l'organisation reste encore hypothétique dans une certaine mesure, et à ne considérer que les ports directement appuyés sur l'île elle-même, voire seulement les grands ports du système principal de Ras el Tin — Abou Bakur, il n'en reste pas moins que leur ensemble confond l'esprit de l'ingénieur et de l'historien, tant par la hardiesse et l'habileté de la conception que par l'exécution imperturbable de ces travaux d'une formidable étendue. Tout cela suppose, outre beaucoup de puissance et de richesse, une organisation navale exigeante et une grande expérience des travaux maritimes, et l'on voit se poser, dès à présent, la question historique que ces conditions portent avec elles. Avant

⁽¹⁾ R. MALVILLE, *Un ancien port à Dékhela*, dans *Bulletin de la Soc. archéol. d'Alexandrie*, nouv. série, II (1909), p. 371-374 et pl. VIII.

Nous avons reporté l'ouvrage sur notre carte au 1/25000, aussi exactement que d'après le relevé Malville il est possible.

d'y arriver nous chercherons à voir, comme l'a fait Jondet lui-même, par suite de quels phénomènes tous les ouvrages que nous venons de décrire ont disparu sous la surface des eaux, si complètement que, dès l'époque grecque, selon toute vraisemblance, il n'émergeait plus rien de visible de leurs lignes.

II. — CAUSES DE LA SUBMERSION.

Au prime abord, il semble que la submersion des ports de Pharos soit une manifestation particulièrement significative d'un phénomène douteux par ailleurs, nie aujourd'hui par le plus grand nombre des géologues, mais dont l'idée s'est bien souvent présentée depuis que, pour la première fois, on a observé l'envahissement par la mer des nécropoles du littoral dans toute la région d'Alexandrie et d'Aboukir : le phénomène de *l'affaissement lent du continent*, ou de la *surélévation du niveau marin*, ou plus précisément, et pour préjuger le moins possible du mécanisme profond des phénomènes, d'un *mouvement relatif* se traduisant par la descente apparente de la masse continentale. C'est une question géologique fort complexe. Mais fût-elle résolue certainement dans le sens de la réalité de l'affaissement continental, nous sommes à même de constater que le fait ne suffirait pas à expliquer la submersion des ouvrages maritimes qui nous occupent, en raison de la grande variabilité des conditions dans lesquelles cette submersion s'est produite.

Reprenons, en effet, la description de la périphérie du grand port qu'on a vue plus haut, et enregistrons simplement les profondeurs où se rencontrent, aujourd'hui, les plates-formes des divers organes :

SUBMERSION.

Quai de débarquement	1 ^{re} 30.
Jetée à l'est de l'entrée	2 ^{re} 00.
Jetée à l'ouest de l'entrée	3 ^{re} 10 à 4 ^{re} 30 en plongement longitudinal continu.
Reins-lames de l'entrée à Abou Bakr	peu importantes.
Abou Bakr, digue extérieure du mouillage	2 ^{re} 00.
Grand brise-lames, mouillage ouest	4 ^{re} 50.
Reins-lames extérieur du large	6 ^{re} 50 à 8 ^{re} 50, suivant les endroits.

Sans nous arrêter, pour le moment, au fait du plongement longitudinal de la jetée ouest de l'entrée, notons seulement que dans un espace de quelques centaines de mètres, la submersion prend toutes les amplitudes de 1 m. 50 cent. à 8 m. 50 cent. suivant les places. Notons encore que les constructions qui regardent le large (sud-ouest d'Abou Bakar, grands brise-lames) sont plus affaissées que les autres; que l'affaissement augmente avec l'éloignement du rivage; enfin, que le brise-lames extérieur paraît disloqué dans son profil. La descente géologique ne comporte évidemment pas l'explication de ces inégalités, dont l'harmonie semble obéir à des lois d'un tout autre ordre. Il subsiste, par contre, que l'affaissement du continent peut avoir agi, dans le phénomène observé, pour partie, et de manière générale; et nous ne pouvons éviter de nous demander, pour commencer, si cet affaissement est une réalité ou une apparence illusoire.

Aux premiers jours des observations scientifiques, Saint-Genis notait les indications dans le sens de l'enfoncement de la côte, mais, de certaines conditions de construction relevées dans le sous-sol d'Alexandrie même, il concluait en fin de compte que le niveau de la mer était resté pratiquement immuable⁽¹⁾. A côté de cette ancienne analyse, il est intéressant de mettre les considérations du moderne spécialiste de l'archéologie alexandrine, Breccia, qui est nettement d'avis que le continent est descendu; outre les nécropoles inondées⁽²⁾, il envisage que l'étage romain, à Alexandrie, est à 6 ou 7 mètres de profondeur sous le sol actuel, que le sol ptolémaïque est plus bas encore et se rencontrerait probablement au-dessous du niveau de l'eau; il note, en outre, le recul du littoral, selon toute apparence submergé, et pense en fin de compte que l'affaissement est au moins de 1 mètre ou 1 m. 50 cent.⁽³⁾.

⁽¹⁾ Saint-Genis, *Description des antiquités d'Alexandrie et de ses environs*, dans la *Description de l'Égypte*, t. V, Antiquités-Descriptions, chap. xxxi.

⁽²⁾ Principalement Chabby et Kom ech Chougafa. La submersion de l'étage inférieur de la grande entassement de Kom ech Chougafa est souvent invoquée à l'appui de la thèse du l'enfoncement continental, mais on ne s'avise point aussi, en cette considération, que Kom ech Chougafa est très voisin du canal Mahmoudieh, et

que le plan d'eau de ce canal est maintenant, par l'écueil de son débouché dans le port, à 1 m. 50 cent. au-dessus du niveau de la mer. Il serait pour le moins nécessaire de faire entrer cette circonstance en ligne de compte, et de manière générale il vaut mieux laisser la grande entassement tout à fait en dehors de la question de l'affaissement de la côte ou de la flèche du niveau de la mer.

⁽³⁾ Breccia, *Alexandria ad Egyptum* (2^e éd., 1914), p. 55, 75-77.

Breccia pose la question dans ses vrais termes quand il spéculé sur la profondeur actuelle de l'étage romain et de l'étage ptolémaïque; il est clair qu'on aura une certitude, quant à l'enfoncement ou au non-enfoncement du continent au cours des temps historiques, lorsqu'en un certain nombre de sites antiques du Delta, outre Alexandrie même, seront relevés les cotes actuelles, par rapport au niveau de la mer, de l'étage de l'époque grecque et de ceux des diverses époques pharaoniques, en remontant le plus loin possible ⁽¹⁾. Mais il ne semble pas que cette étude soit commencée encore. Un fait isolé d'un grand intérêt, toutefois, dans le même ordre d'observations, est celui du mètre de Kom el Gizeh, dont le zéro (de l'époque grecque) a été trouvé à 1 mètre, presque exactement, au-dessous du niveau actuel de la mer ⁽²⁾.

Ceci paraîtrait confirmer Breccia et l'amplitude du coefficient de descente qu'il assigne. Mais si nous nous tournons maintenant vers les géologues, nous trouverons chez eux des conclusions toutes contraires. Suess, dans son grand traité général, Cayeux, étudiant la Méditerranée spécialement, aboutissent uniformément ⁽³⁾ à ce résultat, que le niveau de cette mer n'a pas varié depuis l'antiquité. De même en décident les savants qui étudient la question de l'affaissement de diverses parties du Delta, Fournau, Audoubert, suivant d'ailleurs Linant et ses vieilles recherches ⁽⁴⁾. Jodet lui-même, en dernier lieu, observant à Ras el Tin et Abou Bakar, y relève ces tables rocheuses à fleur d'eau, dérasées par la mer à son propre niveau et surmontées de blocs isolés, dont Renan, jadis, avait signalé les particularités sur la côte syrienne, expliquant

⁽¹⁾ Il importe, ici, de ne pas garder d'une confusion, et de ne point faire entrer en ligne de compte la submersion temporaire, en régime de hautes eaux, des aménagements pharaoniques, telle qu'on la constate du haut en bas du cours du fleuve au-dessus du Delta (temple de Louxor, temple de Ptah à Memphis, etc.). Le même phénomène résulterait, la chose est claire, d'un notable mouvement de descente du continent par rapport à la mer et, par conséquent, par rapport au niveau du fleuve; mais ce qui se passe en réalité est d'un caractère beaucoup plus local, et consiste dans le fort surhaussement, au cours des siècles, de tout le fond de la vallée et du fleuve

lui-même, par l'effet du dépôt annuel de ses alluvions. A quoi il faut adjoindre, d'ailleurs, les surhaussements du plan d'eau déterminés, tout au long de la vallée au-dessus du Delta, par les hortages.

⁽²⁾ DARDOT, *Le mètre de Kom el Gizeh*, dans les *Annales du Service des Antiquités*, I, p. 96.

⁽³⁾ SUSS, *La face de la terre* (trad. Margerie), II, p. 722 et suiv.; L. CAYEUX, *Fixité du niveau de la Méditerranée à l'époque historique*, dans *Ann. de Géographie*, XVI (1907).

⁽⁴⁾ LEXEL, *Mémoire sur les principaux travaux réalisés en Égypte*.

que le mécanisme de cette ablation horizontale de la roche supposait la rigoureuse fixité du niveau liquide ⁽¹⁾.

Faut-il conclure en ces termes? Suivons provisoirement les géologues; puis-que aussi bien nous avons vu que l'enfoncement du continent n'expliquerait point les particularités de la submersion des ports pharites; et voyons comment la descente de ces ouvrages peut avoir été déterminée, en totalité ou en partie, par les conditions locales.

Nous recommencerons, ici, à citer Joudet, dont la très ingénieuse théorie est basée sur l'étude des fonds de la rade et sur la constatation de ces deux particularités, qui en réalité n'en font qu'une : 1° que la digue submergée est descendue d'autant plus profondément qu'elle est plus éloignée au large; 2° que lorsque la digue submergée est orientée vers le large, elle est descendue en plongeant longitudinalement, l'extrémité du large étant la plus abaissée. Cette espèce de mesure proportionnelle, dans laquelle le coefficient de submersion et la distance au rivage sont ensemble, s'explique tout à fait lorsqu'on observe que les ouvrages sont fondés, non sur le roc, mais sur un lit de dépôts plastiques et fluides dont l'épaisseur augmente avec l'éloignement de la côte.

Pour voir cela, il faut se rendre compte que le sable compact qui sert d'assise aux maçonneries ne repose pas, généralement, sur le rocher même. Le sable est un apport marin de dernier stade, au-dessous duquel se superposent les dépôts antérieurs, sédimentaires en formation ou sédimentaires déjà constitués, dont la succession de haut en bas est la suivante : *vase de surface* (très fluide), *vase compacte*, *argile*, *sables coquilliers* encore meubles, enfin, reposant sur un tuf plus ancien qu'eux-mêmes mais d'identique origine, qui est le *calcaire du Mex*. Ces diverses couches ne sont pas d'épaisseur uniforme en tous points; les éléments du haut de la série, très mobiles et de grande densité, ont tendance à couler et à se rassembler dans les cuvettes du fond maritime, où des lits plus épais de ces dépôts se forment en conséquence. Entre le rivage continental et l'arête calcaire qui sert de substruction aux îlots de la chaîne Agami—Ras el Tin, la grande rade comporte dans son axe longitudinal un sillon de profondeur accentuée, une sorte de vallée sous-marine

(1) Buxss, *Mission de Phénicie*, p. 572.

où les dépôts meubles atteignent forcément leur importance maximum, de telle manière enfin qu'à partir de la ligne Abou Bakar—Ras el Tin et dans la direction du continent, le fond doit porter une couche d'argile et de vases d'épaisseur croissante à mesure qu'on s'approche de cette grande fosse longitudinale.

Or ces dépôts meubles, on le comprend bien, ne présentent à la surcharge qu'une résistance de coefficient faible. Tant que la surcharge reste au-dessous de la limite, rien ne bouge; mais aussitôt la limite atteinte, les couches fluides de l'infrastructure « fuent », s'écoulent latéralement et la surcharge s'affaisse. Le fait a été constaté nombre de fois dans la construction des maçonneries modernes de la rade, qui souvent, une fois en place, tenant un certain temps, puis fondaient, la rupture de quelque équilibre instable s'étant produite, et qu'il fallait recharger à plusieurs reprises pour atteindre une position de niveau définitivement solide. Pour une même surcharge, d'autre manière, et si la surcharge n'est plus jamais ni augmentée ni modifiée, on voit également que l'état d'équilibre après descente ne sera pas toujours obtenu à la même profondeur, mais que cette profondeur dépendra de l'épaisseur des couches susceptibles d'écoulement latéral, et que la descente définitive sera d'autant plus prononcée, en fin de compte, que les vases qu'on surchargeait étaient d'épaisseur plus grande, c'est-à-dire, d'après ce qui précède, que le lieu du phénomène est plus distant de la côte et plus voisin des envettes profondes.

On comprend, dès lors, que dans le cas de maçonneries très uniformes comme celles des ports de Pharos, on constate cette sorte de proportionnalité, que nous formulons tout à l'heure, de l'enfoncement à l'éloignement de la terre ferme. En voici les chiffres relevés. Le *quai de débarquement*, confiné à Ras el Tin, est submergé de 1 m. 30 cent.; la *jetée est de l'entrée*, qui s'en détache, est submergée de 2 mètres, avec un dévers longitudinal seulement léger, l'ouvrage étant orienté presque parallèlement à la vallée sous-marine, c'est-à-dire dans le sens des lignes de « vases d'égale épaisseur ». Dévers longitudinal très sensible, au contraire, à la *jetée ouest de l'entrée*, orientée perpendiculairement à la vallée sous-marine : elle est à 2 m. 10 cent. sous l'eau à la racine, à 4 m. 20 cent. à l'extrémité, ce qui correspond à un plongement de 0 m. 02 cent. par mètre sur sa longueur de 100 mètres. La brise-lames

principal du nord-ouest est submergé de 4 m. 50 cent. dans le voisinage d'Abou Bakar; sur le reste de son trajet, et quant au profil, il est comparable à une poutre rompue en divers points, maintenu en l'air au passage des écueils qui le portent, affaissé dans les intervalles. Le grand brise-lames extérieur, enfin, plus distant de la ligne des appuis émergés, a foncé à proportion, et ce n'est qu'à 6 m. 50 cent. ou 8 m. 50 cent. de la surface qu'on le retrouve.

Telle est cette théorie, dont ce ne serait point assez de dire qu'elle est séduisante, car les chiffres qui précèdent la confirment remarquablement et la démontrent en quelque sorte. Toutefois, et de même que l'hypothèse de l'affaissement continental, nous le remarquons au début, ne permettrait point à elle seule d'expliquer les submersions de Pharos, voilà qu'il va nous apparaître qu'à Pharos même, dans les limites du port disparu, certains faits locaux restent inexpliqués si l'on ne fait intervenir que le refoulement des couches meubles de l'infrastructure. Sers-t-il nécessaire, finalement, d'admettre une collaboration des deux phénomènes?

Le plus frappant des faits que nous visons, celui qui prête à la constatation la plus flagrante, concerne cet *îlot à l'entrée du port* que nous avons compris, plus haut, dans notre description des ouvrages. Ce rocher de grès calcaire, en partie submergé, présente sous l'eau une plate-forme horizontale qui porte les fondations d'un édifice de plan régulier et assez vaste, dont une entrée conserve encore, *sous la surface liquide*, un escalier d'accès de quatre marches⁽¹⁾. Il semble qu'ici la conclusion ne peut être évitée. Ce n'est plus une maçonnerie posant sur lits de vase, c'est le roc même qui est descendu sous les eaux, et l'on ne voit pas bien comment ce serait possible, s'il n'y avait eu affaissement général du grand substratum dont la côte alexandrine et ses écueils sont solidaires.

Le cas de l'îlot de Ras el Tin nous ramène, d'ailleurs, au phénomène plus vaste mais très semblable que présente la côte alexandrine tout entière, cette côte rocheuse où d'innombrables groupes de tombes détruites ont leurs excavations à fleur d'eau ou complètement envahies par la mer. Telle la vaste nécropole de Chathy, particulièrement signalée par Breccia. Telles encore les nécropoles que Joudet observe et décrit tout le long de la côte de Ras el Tin,

⁽¹⁾ Se reporter, pour ce qui concerne ces vestiges, à Jousser, *loc. cit.*, p. 36, et plus de détail en regard.

en bordure du grand port antique; taillées à leur base dans le rocher et construites au-dessus, les tombes ont été démolies complètement, privées de leurs superstructures et réduites aux alvéoles rectangulaires qui incisent le rocher, en groupes serrés, sur de vastes surfaces; après quoi les grèves furent occupées, à l'époque romaine, par des chantiers de travaux qui comblèrent en béton les excavations funéraires pour reconstituer une plate-forme unie, destinée à servir de quai ou à recevoir des constructions. La plate-forme de béton est large par endroits de 100 mètres. Immergé, attaqué par la mer, le béton romain est arraché par blocs et redonne les cavités des anciens tombeaux, dans lesquels on retrouve des vestiges de l'endroit primitif et des peintures qu'il portait. Bien forcé d'admettre le recul du littoral, Joudet ne peut croire à son enfoncement : « Il est à peu près certain — dit-il — que ces nécropoles ont été construites dans la masse de l'île et qu'après la disparition du brise-lames du large la mer a fait son œuvre d'érosion sur le rivage en désagrégeant la partie sablonneuse »¹⁰⁾, ce qui entraîna la démolition que les hommes parachevèrent. Cette explication n'est pas complètement acceptable. Les nécropoles étant d'époque grecque, le brise-lames du large avait déjà disparu, en réalité, lorsqu'elles furent établies, et l'on voit, d'un autre côté, que l'attaque du rivage par la mer aurait dû progresser singulièrement vite pour que les tombes fussent démolies à l'époque romaine. Cette dernière observation est de portée générale sur toute la côte, où il est difficile de concevoir le recul du rivage, sur la périphérie de Pharos et aux abords de la pointe de Silsilah notamment, déterminé par le seul mécanisme de l'érosion marine, et sans qu'un affaissement intervienne.

Sur ces grèves de Ras el Tin, d'ailleurs, certains indices sont d'une précision plus grave. Comment la partie inférieure des chambres funéraires, excavée dans le roc, aurait-elle conservé enduits et peintures, si la mer avait jamais délavé ces caves? On découvre ainsi que ce n'est point la mer qui a attaqué les tombes, et qu'il a fallu qu'elles fussent démolies de main d'homme entièrement et à sec, sans doute pour faire place aux plates-formes bétonnées qui comblèrent leurs excavations. Cette situation se confirme lorsqu'on remarque que les bétonnages n'ont point, sans nul doute, été exécutés sous l'eau ou au

¹⁰⁾ Joudet, *loc. cit.*, p. 33.

contact de l'eau; cette grosse maçonnerie de remplissage et de régularisation est un travail *émergé*, posé sur une substruction qui émergeait encore. Mais alors, c'est exactement le phénomène constaté à l'îlot de Ras el Tin qui se représente ici, transposé seulement à une date postérieure: des aires rocheuses dominaient la surface de la mer, qui aujourd'hui sont atteintes par l'eau ou submergées. De ces diverses observations juxtaposées il ressort, selon toute apparence, que l'assaut de la côte s'affaisse lentement et d'un mouvement continu, dès l'époque ancienne des ports de Pharos et jusqu'après l'époque romaine.

Si tout cela est exact, et en vertu de la continuité qui régit les mouvements de cet ordre, très lents et très étendus, il devient extrêmement probable que la descente du continent et le progrès de la mer se sont poursuivis et se poursuivent de nos jours encore, et cela expliquerait le plus naturellement et le plus simplement la formation de la grande chaîne des lacs de la marge du Delta, le Mariout, le Bourlos, le Menzaleh, par la libre montée de la mer en arrière du cordon littoral. La pente du talus d'alluvion, qui est celle même du fleuve à son débouché dans la mer, est tellement infime dans sa régularité, que la plus minime surélévation du niveau des eaux s'y peut traduire par l'envahissement d'une grande largeur de territoire, et que l'on conçoit que les hommes puissent enregistrer les progrès du phénomène. Maerizi rapporte ⁽¹⁾ que la submersion du « lac de Tennis », le Menzaleh d'aujourd'hui, commença vers 535 de l'ère chrétienne et que la progression des eaux se poursuivait depuis lors, les villages bas étant submergés et ceux de l'amont subsistant à l'état insulaire; parmi ces derniers, *Toumah*, *Bouru* et d'autres existaient encore, et leurs habitants allaient enterrer leurs morts à *Tennis*. Ce dernier *kom* insulaire, sans doute abandonné à une date relativement ancienne, est le plus important de ceux que le lac actuel environne; on sait qu'une ville notable y était encore vivante en pleine époque arabe.

La formation des lacs, toutefois, pourrait sans doute être expliquée d'autre manière, et l'on ne peut faire état de ce qui précède pour démontrer l'affaissement du continent. Mais dans le sens de cette démonstration nous avons

⁽¹⁾ Maerizi, *Description topographique et historique de l'Égypte*, trad. Bouriant, dans *Mémoires*

Missions archéologiques françaises du Caire, t. XVII, p. 506; cf. p. 516, 519.

rencontré, ci-avant, quelques faits caractéristiques qu'on peut résumer ainsi qu'il suit :

1° La submersion de l'édifice fondé sur le roc, dans l'îlot de Ras el Tin;

2° La submersion des tombes grecques et de la maçonnerie romaine qui couvre le roc sur leur emplacement, le long de la côte nord-ouest de Ras el Tin;

3° L'enfoncement du nilomètre de Kom el Gizeh, par rapport auquel le niveau de la mer s'est relevé de plus de 1 mètre.

Toutes les observations et inductions qui précèdent étant extrêmement incomplètes, sommaires et rapides, nous demandons seulement qu'on veuille bien, jusqu'à plus ample informé, laisser ouverte la question de la « fixité du niveau de la mer » ou de l'enfoncement continental. En ce qui concerne d'ailleurs les ports de Pharos, et considérant la modicité du coefficient de descente que l'on est conduit à assigner, en totalité, au phénomène géologique, on voit qu'un pareil affaissement n'aura jamais pu contribuer que fort « secondairement » à la submersion des ouvrages, plus ample généralement et dont le phénomène, nous l'avons expliqué, est beaucoup plus complexe et subordonné à des conditions étroitement locales.

III. — LES PORTS DE PHAROS NE SONT PAS ÉGYPTIENS.

Nous avons aperçu, déjà, que les immenses organisations précédemment décrites ne pouvaient avoir été réalisées que par une grande puissance maritime, riche, experte aux travaux de cet ordre, entretenant des flottes considérables et spécialement maritimes dont le service exigeait des ports de mer véritables. Certaines de ces conditions s'éloignent extrêmement de ce qui existait en Égypte. L'Égypte antique ne savait pas, et antérieurement à Alexandre n'a jamais appris ce qu'était un port de mer. Les vieux ports de la navigation méditerranéenne en Égypte, Péluse, Tanis, Canope, sont des places fluviales retirées à bonne distance en arrière dans les bouches du fleuve; la marine égyptienne était importante à coup sûr, elle connaissait la mer et la tenait bien, elle pratiquait familièrement les routes et les côtes de tout le bassin oriental de la Méditerranée, mais en Égypte même elle n'avait point

de stations organisées sur la côte extérieure. Que l'on n'eût aucun besoin de ports en mer libre, d'ailleurs, cela est bien clair lorsqu'on songe au faible tirant d'eau des navires et à l'excellence des routes d'eau qui, de la mer, se projetaient dans l'intérieur du pays à grande distance. L'usage des ports fluvio-maritimes retirés dans l'intérieur était si général et si naturel que l'établissement grec de la première époque, celui de Naucratis, fut organisé d'après les principes indigènes.

Il ressort de là que les anciens ports de Pharos — nous avons déjà noté qu'on ne les connaissait plus au temps d'Alexandre — ne sont point égyptiens. Ce sont des travaux étrangers, organisés par une puissance extérieure, et l'idée se présente alors qu'ils pouvaient n'être point faits *pour l'Égypte*, mais *à côté de l'Égypte*, non point contre elle sans doute, mais en quelque manière en dehors d'elle. On imagine un Naucratis gigantesque, différent de celui que l'on connaît par un caractère commercial moins accentué et un moindre souci de contact immédiat avec les indigènes, tout au contraire extrêmement isolé de l'Égypte continentale, un comptoir, certes, mais plus généralement une grande place indépendante de l'autorité égyptienne et en bonne position pour éventuellement se défendre⁽¹⁾.

Qu'une puissance étrangère ait formé le projet d'une organisation semblable, cela se comprend assez bien; mais on se demande, à première vue, comment l'Égypte a pu permettre que cette installation fût effectuée. À l'examen, il apparaît que le fait ne présentait rien de particulièrement inadmissible et n'était peut-être point anormal. Les Anciens n'avaient pas, sur l'intégrité d'un territoire national, sur le caractère de précision et d'inviolabilité

⁽¹⁾ Ce n'est point tout à fait le sentiment de Joulet, qui, après avoir noté (*loc. cit.*, p. 71-72) que le port de Pharos appartient à un grand État maritime, exprime l'avis que « l'orientation de son entrée implique la nécessité, pour l'équipant, de n'avoir rien à craindre des invasions des populations littorales », que « les relations étaient... très faciles et très sûres entre l'île de Pharos et la côte », que par suite, enfin, « c'est bien contre l'ennemi venant du large que ce port était construit ». Il est certain que la loc-

teresse maritime était bien placée pour se défendre contre l'ennemi venant du large, et non moins vrai que l'entrée du grand port regardait la terre; mais la situation de cette entrée a sans doute été commandée par des nécessités maritimes d'ordre technique — le détroit entre l'île et la terre est une rade-à-bai naturelle, — et à la grande distance où l'on se trouve de la côte, la lacune qui la regarde ne pouvait point comporter de dangers particuliers au cas d'une menace hostile dans cette direction même.

d'une frontière, les idées que nous-mêmes concevons avec tant de force, et rien ne leur paraissait plus simple, plus licite, en régime d'empire, que d'accorder une concession territoriale à quelque étranger qui en faisait la demande, lorsque le canton sollicité était de situation excentrique, de peu de valeur pour le domaine royal, et que l'installation envisagée devait procurer des avantages sans entraîner d'inconvénients trop sensibles. En Égypte, à l'époque pharaonique, nous entendons parler plusieurs fois de concessions de ce genre, non sur les frontières maritimes, mais du côté du steppe de la marche de l'isthme, dans l'étendue de cette zone semi-désertique qui succède aux cultures et où le droit de résidence, d'après ce qu'on nous rapporte, pouvait être accordé aux nomades de l'extérieur. Les textes qui en gardent le souvenir sont intéressants, et il ne sera point inutile que nous les rappelions en une revue rapide.

Voici une inscription du temps d'Horemheb, très mutilée par malheur, dont le sens paraît être celui d'un décret de concession de terres à des nomades asiatiques réfugiés, avec définition de leur statut et spécification des autorités dont ils dépendront⁽¹⁾ : « Les Mentou (?) du désert, d'autres s'étant mis en leurs places, [leur pays] détruit, par la dévastation de leurs villes et l'incendie, [auront recours à Sa Majesté,] le Grand de puissance qui envoie son glaive vaillant contre [et lui exposèrent que] leurs contrées étaient dans la disette, qu'ils vivaient comme les animaux du désert, que leurs enfants, [Sa Majesté prit alors un décret], disant : Un certain nombre de Bédouins, n'arrivant plus à vivre, sont venus sur [le territoire royal, . . .], de Pharaon; conformément à l'usage des pères de vos pères, depuis la première fois, Le Pharaon remet cela entre vos mains, pour garder leurs frontières »

Très analogue, en termes plus clairs, est le texte bien connu que l'on trouve au papyrus *Anastasi II*, modèle de rapport rendant compte que les agents de garde à la barrière du ouadi Toumilât ont « laissé les tribus bédouines d'Edou passer la forteresse de Pe-Mineptah-Hotephumat, en Toukou, vers les lacs du Pe-Toum de Pe-Mineptah-Hotephumat, pour nourrir leurs

⁽¹⁾ E. FORBES, *Ansiedlung asiatischer Nomaden in Aegypten*, dans *A. Z.*, XXVII (1889), p. 125-127.

bestiaux sur le grand domaine royal⁽¹⁾. Ne croit-on pas entendre les frères de Joseph dire au roi d'Égypte : « Nous sommes venus dans ce pays parce que nous n'avons pas de pâture pour nos bestiaux dans le nôtre, si grande est la disette » (*Genèse*, XLVII, 4) ? Mais l'histoire des frères de Joseph comporte d'autres renseignements précieux. Joseph, leur expliquant la manière dont ils auront à répondre à Pharaon lors de leur arrivée en Égypte, leur dit : « Lorsque Pharaon vous interrogera et vous dira : Quel est votre genre de vie ? vous direz : Tes serviteurs sont des pasteurs de bestiaux depuis leur enfance, nous et nos pères. Et alors vous pourrez résider au pays de Gosen, car c'est une abomination pour les Égyptiens que les pasteurs de bestiaux » (*Genèse*, XLVII, 33-34). Il y a ici une contradiction curieuse, provenant de ce que, dans cette narration de forme toute conventionnelle, un rédacteur a inséré une note sur les conditions exactes des choses en Égypte. Gosen, que Joseph désire faire attribuer à ses frères, est la meilleure terre de l'Égypte, et c'est pour cela que le roi la leur donnera (suite du récit, *Genèse*, XLVII, 6) ; pourtant, il les y relèguera aussi parce que *pasteurs* et *abominables*. Le Judéen qui écrit ces lignes, vers le VII^e siècle, paraît savoir nettement que Gosen est une marche semi-désertique, concédée aux nomades de la frontière de l'isthme, et avec une singulière précision, qui suppose la connaissance des confins égypto-asiatiques à son époque, il note de quel œil peu favorable ces étrangers sont vus de la population et des autorités égyptiennes.

Les mêmes conditions précisément, mais envisagées du point de vue égyptien, ont inspiré certains passages des *Admonitions* au roi d'un papyrus connu de Leyde, ce curieux livre qui était un traité du gouvernement, composé en la forme d'un discours que quelque sage tient au roi et dans lequel il présente, avec leurs conséquences fâcheuses, les erreurs à éviter et les dangers à combattre⁽²⁾. Voici les nomades qu'on a le tort d'accueillir sur le territoire : « Le désert est par le pays, les champs sont ruinés, et les Rédouins du dehors

⁽¹⁾ *Assuetud.* 6, IV, 13, à V, 4. La localisation d'ensemble, comme on voit, est faite depuis longtemps. *Pe-Yous*, le *Papyrus* d'Hérodote, étant Hieropolis, la place de tête du ouadi Toumilât vers le désert, cf. BARNET, *Diction. géogr.*, p. 642.

⁽²⁾ Publié et étudié par GARDINER, *The Admonitions of an Egyptian Sage*, 1909. Gardiner n'a point parfaitement compris le caractère du livre; voir à ce sujet WALT, *La fin du Moyen Empire égyptien* (1915), p. 22-27.

viennent en Égypte (III, 1). — Les gens du désert gouvernent dans les travaux de la Basse-Égypte (IV, 8). — [La terre] est acheminée à sa ruine, car il arrive que les Asiatiques connaissent les usages du pays (XV, 1).²⁹ Ces affirmations par antiphrase expriment l'idée qu'on ne doit point tolérer l'abandon des terres cultivées et l'installation des Bédouins qui en bénéficient. Mais la protestation même implique que les nomades pouvaient entrer sur autorisation régulière; elle confirme les indications conservées par la Bible et les témoignages historiques de l'Égypte du Nouvel Empire.

Sur la base de ces faits, et touchant la possibilité d'installations étrangères en d'autres points de la frontière égyptienne, il semble que des considérations d'analogie puissent s'exercer dans de bonnes conditions de vraisemblance. Reportons-nous au Pharos du littoral méditerranéen, et imaginons que la concession de la place soit demandée par quelque puissance d'outre-mer, connue d'ailleurs, avec qui l'on entretient des relations régulières et d'autant plus amicales qu'on n'a point d'intérêts mitoyens avec elle. Les étrangers projetant et offrent, autant qu'ils demandent, d'organiser là un port de relâche, un centre de chantiers, un comptoir, une station de fonctionnement complet et d'une utilité évidente sur cette côte qui ne possède rien de semblable. N'aperçoit-on même aucun avantage à l'exécution du projet, quelle importance l'administration égyptienne, au temps d'un Amenemhat de l'ancienne période ou d'un Thoutmès du Nouvel Empire, pourrait-elle attacher à cet flot sauvage, perdu à l'extrême pointe occidentale du Delta, éloigné des bouches du fleuve, séparé du continent par un bras de mer de grande largeur? La côte proprement dite, à coup sûr, n'était point déserte; on ignore s'il y a jamais eu une ville pharaonique sur l'emplacement continental d'Alexandrie, mais on sait que la ville d'Aboukir existait dès la XII^e dynastie et sous le Nouvel Empire³⁰. Le voisinage de centres égyptiens ne comportait point de difficultés quant aux installations étrangères à admettre; tout au contraire, nous avons vu que sur la frontière de l'isthme, dans les cas de cette espèce, les autorités égyptiennes locales exerçaient une action et un contrôle. Indépendamment de tout cela,

²⁹ Fouilles de Daninos pacha à Aboukir en 1897, monuments d'Amenemhat IV et d'autres rois de la XII^e dynastie, usurpés par Ramsès II, monuments authentiques de Ramsès II. À Alex-

andrie, par contre, de tous monuments pharaoniques sont de provenance indéterminée et ne comportent point d'indications historiques positives.

même, sur les confins excentriques du Delta et isolé au large, le rocher de Pharos était pour le roi d'Égypte comme s'il n'existait point : les maritimes qui demandaient à l'occuper en obtenaient l'autorisation sans peine.

L'établissement se crée donc, et il nous faut bien admettre qu'il grandit et prospère; sans doute y fonctionne-t-il un grand entrepôt d'échange, la place jouant le rôle d'une porte avancée de l'Égypte et d'un centre d'attraction des routes de la Méditerranée orientale. La colonie se développe si bien qu'elle arrive, sans doute, à se départir d'une organisation insulaire qui, même au début, n'avait pu être parfaitement stricte, car dès le premier jour, l'exploitation des carrières de la côte, au fond de la grande baie du sud-ouest, fut indispensable aux constructeurs; ultérieurement, ayant organisé la surveillance de cette rade immense tout le long de sa barrière maritime, elle débordait sur le littoral, y installe des postes de police ou de douane, y crée des embarcadères, des stations, de petites villes annexes, dans un mouvement d'extension pour ainsi dire automatique qui ne porte point préjudice aux installations préexistantes de la côte.

À quel peuple doit être attribuée cette organisation gigantesque? Répétons qu'elle est l'œuvre d'un État puissant, très riche, très spécialement orienté vers les entreprises dont le champ d'action est la mer. Un indice important, d'ailleurs, unique mais caractéristique au plus haut degré, nous découvre les parentés « méditerranéennes » du port de Pharos, ses affinités avec d'autres places très vieilles du même bassin maritime, celles notamment qui s'égrènent du haut en bas de la côte syrienne : nous voulons parler de ce système, si paradoxal aux yeux du navigateur et du négociant moderne, qui consiste à aménager en grand port un îlot du large. Renan a côtoyé la question; on trouve chez lui les observations qui suivent⁽¹⁾ : « L'idée que ces peuples anciens se faisaient d'un port était tout à fait différente de la nôtre. Les ports phéniciens étaient de préférence situés sur des caps; il semble qu'on cherchait plutôt des reconnaissances, susceptibles d'être vues de loin, que de vrais abris. . . . Ce que les Phéniciens recherchaient dans leurs ports, c'était le voisinage d'une île, ainsi qu'on le voit à Aradus, à Tripoli, à Sidon, à Tyr, et jusqu'à un certain point à Byblos. » Cela est fort bien vu, mais il y a

⁽¹⁾ Renan, *Mission de Phénicie*, p. 266.

davantage; l'organisation maritime comprend d'ensemble et l'île elle-même et le port qui lui fait face sur la côte, et ce dernier est seulement de deuxième stade, car l'île est sa citadelle, son réduit, de si évidente manière qu'on peut affirmer qu'à l'origine, la sécurité étant prise en considération avant toute autre nécessité, cette citadelle insulaire constituait la place à elle seule. Dans quelques cas, le port et la forteresse de l'île ne sont point oubliés; à Aradus, par exemple, et à Tyr, peu exploré, mais où la disposition de l'île primitive se devine. À Tyr, particulièrement, l'île et son port, en regard de la côte, sont dans une situation qui rappelle avec la plus curieuse fidélité la situation de Pharos par rapport à la côte égyptienne. Nulle analogie, mieux que celle-là, ne nous ferait apercevoir que l'organisation de Pharos n'est pas égyptienne, mais « méditerranéenne orientale », quels que soient en fin de compte les peuples, Phéniciens, Philistins, Égéens d'Asie, de la mer ou de la Grèce continentale, qui ont imaginé d'établir, en défense contre le rivage, ces places de sécurité et de commerce.

Peut-on préciser davantage? Dans le fait de leur extraordinaire importance, les ouvrages de Pharos portent peut-être la marque du grand empire qui a eu besoin d'un organisme semblable, et a été en mesure d'assurer son exécution.

IV. — L'EMPIRE CRÉTOIS.

Antérieurement à l'arrivée des Hellènes, apportant avec eux cette forme de la Cité dont l'application devait morceler à l'extrême le monde de la mer Égée et des pays qui l'encadrent, avant la survenue de ces Barbares, le bassin oriental de la Méditerranée était occupé par des peuples possédant une civilisation arrivée à un haut degré de développement, organisés en grands états analogues aux monarchies de l'Égypte et de l'Asie antérieure. Dans ce vaste domaine, les nations étaient nombreuses et diverses; nos informations sur elles sont anciennes pour une bonne partie, mais il n'y a pas très longtemps qu'elles se sont coordonnées d'ensemble au point de vue historique.

De vieille date on a observé et étudié, dans ce monde, le fait général et très important de *langues inconnues*, écrites, soit au moyen de *systèmes graphiques non déchiffrés encore*, tel celui des hiéroglyphes anatoliens, souvent dits *hitites*, qui couvrent des monuments innombrables, soit en caractères

alphabétiques connus, et néanmoins incompréhensibles à la lecture, comme ces inscriptions, supposées « hittites », écrites en caractères cunéiformes, et ces autres inscriptions d'Asie Mineure qui utilisent l'alphabet grec ancien et dont le cas rappelle tout à fait celui des textes étrusques. On connaît le cas du syllabaire chypriote, déchiffré depuis longtemps grâce à l'heureuse élucidation de textes grecs écrits dans ce système d'antique provenance, et qu'à l'époque hellénique on utilisait indifféremment pour écrire deux langues, la grecque et une autre langue inconnue dont rien n'est compréhensible pour nous une fois les transcriptions phonétiques effectuées. De cet ensemble de faits, comprenant ceux des langues italiotes inconnues qu'on écrivait au moyen d'alphabets du type grec ancien, il paraissait ressortir l'existence d'un groupe linguistique spécial, probablement étranger à la famille sémitique comme à la famille indo-européenne. Dans le domaine des monuments et de l'archéologie, on possédait les villes et les temples des hiéroglyphes anatoliens, les acropoles et les tombes de la période dite *mycénienne* dans la Grèce propre, et dans le monde égéen tout entier, principalement en Crète, les admirables séries des *gemmes*. Il se manifestait nettement, en fin de compte, qu'à l'époque antéhellénique une vaste société de peuples était vivante et prospère dans ce cercle de la Méditerranée orientale. Peut-être apparentés entre eux, très différenciés en tout cas d'avec les Égyptiens et les Sémites, ils étaient pour nous, en général, les « Méditerranéens », les « Mycéniens », les « Égéens », sans qu'il fût possible de trouver pour eux des dénominations plus précises.

Car l'histoire restait extrêmement obscure. On avait bien des renseignements, par les Grecs, sur les populations non helléniques et antéhelléniques de l'Asie Mineure, de la Crète et des Cyclades, Cariens, Lyciens, Mysiens, et ces tribus *étéocrétoises* qui résistèrent à l'hellénisation très longtemps, en certains districts de l'île; et dans les documents historiques de l'Égypte du Nouvel Empire on voyait paraître ces *Kheta* ou *Hittites* dont l'empire embrassa à un moment donné une grande partie de l'Asie Mineure et la moitié nord de la Syrie, d'autre part les *Libyens*, enfin, du côté de la mer, les remarquables *Keftû* « des îles de la Méditerranée », précédant chronologiquement la série de ces *Peuples de la Mer* contre qui l'Égypte ramesside eut à se défendre. Mais ces données n'étaient point raccordées ensemble. L'empire des *Kheta* semblait être exclusivement continental; les *Keftû* restaient énigmatiques; les

Peuples de la Mer pouvaient sans doute, pour le plus grand nombre, être reconnus comme des Cariens, sans que cela éclaircît ce qui concernait le monde de la mer Égée dans un cercle plus vaste. Dans le domaine des choses « méditerranéennes », les faits épars cherchaient un foyer, un point d'attache central des relations, par où chaque objet serait orienté et mis en place dans l'ensemble de tous les autres.

Ce faisceau de liaisons nécessaires fut obtenu, corrélativement avec l'acquisition d'une documentation immense et nouvelle, comme résultat des grandes fouilles effectuées sur divers sites de l'île de Crète et dont les principales sont celles poursuivies par Arthur J. Evans à Knossos aux alentours de 1900. On n'a pas oublié ces découvertes considérables, Knossos et son palais aux vestiges étagés de plusieurs époques, plein de monuments d'un art admirable, ville royale immense dont les conditions décèlent, non quelque principauté locale, mais le siège d'un grand empire; on se rappelle, notamment, les archives conservées dans le palais, ces milliers de tablettes inscrites en une écriture inconnue, à laquelle on ne peut que donner place à côté du syllabaire égyptien et des hiéroglyphes anatoliens. Dès le premier temps des découvertes on se rendit compte que cette révélation d'un empire crétois projetait la lumière la plus inattendue sur d'anciens et très précis souvenirs conservés par la tradition grecque, et qu'en retour la légende grecque, une fois expliquée, pouvait nous aider à saisir le fil d'événements historiques positifs dans l'Égée protobellénique et antéhellénique.

Le fait essentiel, quant à la tradition grecque, est qu'elle se souvenait que les Crétois d'une très ancienne époque avaient régné sur la Méditerranée orientale. Toutes les circonstances qui se rapportaient à cette situation historique s'étaient concrétisées dans une figure et un nom, ceux de Minos, le roi très sage, le grand législateur, le souverain puissant qui imposa l'ordre sur les routes de la mer. « L'île paraît née pour commander à la Grèce », par sa situation extrêmement heureuse au centre de la mer grecque, et Minos avait réalisé cet empire de la mer et des îles⁽¹⁾. Minos, maître de « la plus grande partie des pays qu'on nomme maintenant helléniques », dominait également sur les Cyclades, en ayant chassé les Cariens; il avait réprimé la

⁽¹⁾ *Ancient History*, II, vii, 2.

piraterie et organisé la police des routes maritimes⁽¹⁾. Notons, en passant, une autre forme de l'histoire des Cariens rejetés sur le continent, plus tardive sans doute et provenant d'une correction grecque, dans laquelle les Cariens sont expulsés des Cyclades non par Minos, mais « longtemps après Minos », par les Doriens et les Ioniens⁽²⁾. Sur l'ethnographie du monde méditerranéen de l'époque minoenne on avait, d'ailleurs, des notions précises. Les Cariens étaient sujets ou alliés de Minos, mais ces populations côtières de l'Asie Mineure, Cariens, Lydiens et Mysiens, toutes apparentées entre elles, étaient également en relation d'origine avec la Crète et les îles⁽³⁾; Crétois et Troyens, Crétois et Cariens⁽⁴⁾, ou bien Crétois, Lyciens, Cariens et Pamphyliens⁽⁵⁾, étaient parents et agissaient ensemble.

À la domination crétoise elle-même se rapportaient, en Grèce, des traditions accusant une dualité de tendance extrêmement curieuse. Car à côté de l'histoire de Minos et de son action bienfaisante, la légende des origines de la royauté athénienne gardait mémoire d'une autre puissance crétoise, non plus admirable, mais monstrueuse, le Minotaure, à qui l'on payait un sanglant tribut et que Thésée était allé tuer dans son repaire pour délivrer la cité de cette sujétion⁽⁶⁾. Minos et le Minotaure, évidemment, sont deux transpositions dissimilaires de la même figure, celle d'une puissance crétoise très grande, très imposante, très redoutable, dont la jeune cité barbare avait été la vassale pendant une durée plus ou moins longue, et dont elle avait gardé, ensuite, un souvenir fait de respect, d'admiration éblouie et d'un ressentiment indestructible⁽⁷⁾. D'où les deux formes de la légende. Dans l'histoire de Thésée s'exprime la haine contre l'oppresser à qui l'on a payé tribut, et la splendeur de l'œuvre libératrice accomplie par le premier roi d'Athènes. Lorsqu'il est

⁽¹⁾ THUCYDÈS, I, 4.

⁽²⁾ Principalement HÉRODOTE, I, 171.

⁽³⁾ HÉRODOTE, I, 171-173.

⁽⁴⁾ STRABON, XIII, 5, 58, XIV, 1, 2.

⁽⁵⁾ PAVANIAS, VII, III, 7.

⁽⁶⁾ Notamment DIONYS, IV, 68 et ailleurs.

⁽⁷⁾ Surtout il voit, comme E. Pottier, notamment, s'est attaché à l'établir (*Thésée*, dans *Revue de l'Art ancien et moderne*, janvier 1901), que toute l'histoire de Pasiphaë, de la naissance

du Minotaure, du tribut imposé à Athènes et de l'intervention de Thésée, tout cela soit invention injurieuse et d'époque tardive, visant à flatter le patriotisme athénien? Il serait singulier que l'humiliante légende de la vassalité des premiers jours ait été forgée pratiquement et de toutes pièces, d'autant que la domination minoenne sur « les pays helléniques » est expressément indiquée dans le passage visé plus haut de Thucydide.

question de Minoë, par contre, l'antique suzerain reste admirable et prodigieux, beaucoup plus véridiquement sans doute, et tel que l'empire maritime avait dû se dessiner aux yeux de ses pauvres sujets de la Grèce continentale. Car le législateur de la légende, c'est le puissant état autocratique dont Knossos restitue le témoignage, et le destructeur des pirates, c'est encore l'empire crétois et l'ordre qu'il imposait dans son domaine de la Méditerranée orientale. Par où l'on arrive à apercevoir, dans l'ordre des faits historiques, que lorsque arrivèrent en Grèce les clans barbares dont les ancêtres des Athéniens faisaient partie, ils conquièrent le pays sans grande peine, sans doute, détruisant les États « mycéniens » plus ou moins importants qu'ils y rencontrèrent, mais furent contraints, au moins sur le littoral, d'accepter la domination qui avait son centre en Crète et s'étendait sur tout le bassin maritime. Plus tard, seulement, l'empire crétois vint à décliner et les cités helléniques des côtes prirent leur indépendance.

Parce que cet empire maritime s'était transposé en la figure de Minoë dans la légende grecque, et qu'ainsi c'est « Minoë » lui-même qui semblait sortir des fouilles crétoises, on a très généralement accepté de désigner par son nom le grand palais fouillé par Evans et, plus largement, toute la civilisation crétoise et créto-égéenne de la période antéhellénique. De nombreux articles de vulgarisation décrivirent le « Palais du roi Minoë » de Knossos. Plus sérieusement, Evans instaura la dénomination générale de *Minoan* pour les choses et les peuples primitifs du domaine crétois. On en peut conserver l'usage; nous ferons ainsi pour suivre Evans dans ses exposés du développement de la civilisation dont la Crète est le centre le plus remarquable.

C'est presque une histoire véritable qui ressort de la mise en ordre des faits archéologiques, ceux de Knossos en première ligne, mais ceux aussi des autres grandes fouilles crétoises, Phaistos, Praesos, Hagia Triada, en un réseau dans lequel s'insèrent à leur place les faits de l'Égée et de la Grèce continentale, et dont les relations avec les choses égyptiennes datent les différents étages. Nous essaierons de résumer, très brièvement, le tableau des époques minoennes tel qu'Evans le présente en ses études ⁽¹⁾; sans discussion ni critique.

⁽¹⁾ On se référera, de manière particulièrement commode, à l'ouvrage résumé qu'a donné A. J. Evans sous le titre : *Essai de classifi-*

cation des époques de la civilisation minoenne (Londres, Bernard Quaritch, 1906; in-8°, 11 pages).

exactement d'après Evans par conséquent, en faisant seulement toutes réserves quant à la classification des familles d'écriture, aux qualifications et différenciations d'« hiéroglyphique » et de « linéaire » qu'on va voir paraître aux notices des époques successives.

1. *Minos ancien I.* — Subsédithique, apparenté au protodynastique égyptien.
2. *Minos ancien II.* — Développement du précédent.
3. *Minos ancien III.* — Développement du précédent. Certaines analogies avec la VI^e dynastie égyptienne.
4. *Minos moyen I.* — Développement du précédent.
5. *Minos moyen II.* — Premiers palais de Knossos et de Phaistos; à la fin de la période, catastrophe générale à Knossos. — Les monuments écrits : développement d'un « hiéroglyphique », pictographique conventionnaliste. — Inspiration des types de la XII^e dynastie égyptienne. Vases crétois à Kalamo en Égypte, époque de Senouert II.
6. *Minos moyen III.* — Dépôt « hiéroglyphique » du palais de Knossos, et apparition d'une écriture « linéaire » (classe A). — Vases du Moyen Empire égyptien. A Knossos, un petit monument au nom du Pharaon Senouert Kham, de la famille autrefois considérée comme « hyksos ».
7. *Minos tardif I.* — Transformation du palais de Knossos. Le palais de Hagia Triada. A Phaistos, le célèbre vase des moissonneurs ⁽¹⁾. — Les tombeaux de l'Acropole de Mycènes. — Généralisation du « linéaire » de la classe A.
8. *Minos tardif II.* — Achèvement de la transformation du palais de Knossos (chambre du trône, etc.); les fresques ont des rapports avec celles de la XVIII^e dynastie égyptienne. — Les grands dépôts de tablettes de Knossos, « linéaire » de la classe B ⁽²⁾. — A la fin de la période, grande catastrophe finale de Knossos (la destruction du palais ne descendant point plus bas que l'an 1500).
9. *Minos tardif III.* — Sépultures mycéniennes de la Grèce propre; la ville basse de Mycènes. Époque de la grande diffusion de la culture dite mycénienne. — Vers la fin, réoccupation partielle du site du palais de Knossos. — Persistance du « linéaire » de la classe B. — Objets égyptiens de la XVIII^e à la XXI^e dynastie.
10. *Époque subséquente.* — Le site du palais de Knossos abandonné. Grands changements : l'incinération substituée à l'inhumation; le fer remplaçant le bronze; l'apparition de la fibule.

⁽¹⁾ Voir WELLS, *Le vase de Phaistos*, dans *Revue archéologique*, 1904, I, p. 51-73, où est étudiée la similitude des figures de ce monument avec celles des Cariens représentés dans les tableaux égyptiens de la XX^e dynastie.

⁽²⁾ La différenciation de l'« hiéroglyphique » et du « linéaire », qu'on observe en cette classification d'Evans, et surtout cette appellation de « linéaire », avec tout ce qu'elle implique touchant l'origine et le développement du système

Il ressort des synchronismes égyptiens une chronologie toute précisée, lorsqu'on note que la XVIII^e dynastie commence vers 1577, qu'entre la XII^e dynastie et la XVIII^e il y a un intervalle d'un peu plus de 200 ans¹¹, et que la XII^e dynastie couvre plus de deux siècles. Du minoen moyen II au tardif II inclusivement, Knossos à ses différents stades et la grande domination qu'il représente s'étendent sur une période de plus de 500 ans, qui finit aux abords de 1500 avant J.-C. La concordance chronologique de la fin de cet empire avec les premiers règnes de la XVIII^e dynastie égyptienne nous permet, à ce qu'il semble, de reconnaître définitivement comme Crétois les *Kefiō*, si longtemps discutés, dont les somptueux défilés font l'objet de plusieurs représentations égyptiennes; car les analogies avec Knossos sont frappantes¹². Rappelons que, dès le début, Brugsch pensait que *Kefiō* est la Crète, et que l'on n'aurait jamais cherché ailleurs, s'il n'avait fallu considérer que *Kefiō*, dans les textes ptolémaïques, désigne la Phénicie. Assez tard seulement, on s'avisa que la signification du terme pouvait avoir été déplacée ou étendue, absolument comme, chez les Grecs, le nom de *Phénicie* avait désigné la Carie, avant de s'arrêter à la Phénicie des temps historiques. Sur la base de cette observation, Max Müller supposa d'abord que le *Kefiō* primitif des Égyptiens était la Carie, et ultérieurement seulement, Knossos découvert, il reconnut que dans *Kefiō* il fallait voir la Crète même¹³.

graphique considérés, sont très dangereuses et extrêmement opposées à la nature des choses (voir Wiet, *La question de l'écriture linéaire dans la Méditerranée primitive, dans Revue archéol.*, 1907, I, p. 113 et suiv.). En réalité, le «linéaire» du système principal, celui de la classe B (l'Évang), est un cursif extrêmement souple, de lignes grêles, élégantes et subtilement incurvées produisant des signes très clairs et très simples, le tout constituant ensemblement un syllabaire, qu'on peut supposer apparenté, malgré l'écart d'un millier d'années, avec le syllabaire chypriote.

¹¹ Chronologie courte, la seule possible d'après l'analyse des faits historiques et des documents traditionnels. Voir en dernier lieu Wiet, *La fin du Moyen Empire égyptien*, 1918, passim.

¹² Toulouk de Bekhmar, de Sout et de Semnou dans la nécropole thébaine. Outre les publications, et pour l'identification des *Kefiō*, voir surtout M. Möller, *Neue Darstellungen «ägyptischer» Götter*, etc., 1905.

¹³ La question, toutefois, ne semble pas être complètement au point dans ces termes. Dans l'évolution de la géographie chez les Anciens, les noms se déplacent en changeant leur sens ou fin et à mesure du progrès des découvertes, le pays possible, connu tout d'abord, donnant son nom au pays plus lointain situé derrière lui, sur la même route; les généraux dans les exemples sont innombrables. On voit d'après cela que chez les Grecs, comme ils nous le disent, *Phénicie* a fort bien pu être la côte d'Asie Mineure avant de désigner celle de l'extrême fond

Vers le milieu de la XVIII^e dynastie, d'après les dates qui précèdent, l'empire crétois est détruit sans doute, mais la civilisation créto-égéenne, « mycénienne », persiste et dominera durant des siècles encore dans la Méditerranée orientale (*minoën tardif III*); ce n'est que vers le début du premier millénaire qu'en Crète même elle aura définitivement reculé devant les apports des Hellènes. Ces derniers, toutefois, vers l'an 1000, étaient certainement indépendants depuis plusieurs siècles dans la Grèce propre. La disparition de l'empire avait laissé libres ses vassaux, apparentés ou non avec les *Minoens* de Crète, dans tout le vaste monde de l'Asie Mineure, de la Grèce européenne et peut-être de la Libye, et cette dissolution de l'organisation méditerranéenne rendit possibles, si elle n'en fut la cause déterminante, les grands mouvements de guerre où nous trouvons les *Peuples de la Mer* engagés, à l'époque ramesside, et sur lesquels nous sommes renseignés par les Égyptiens qui eurent ces gens à combattre ou les prirent à leur solde. Les événements se placent sous les règnes de Ramsès II, de Mineptah et de Ramsès III, en plein milieu du *minoën tardif III* qui survit à l'empire maritime.

Le roi des Kheta, en guerre contre Ramsès II sur leur frontière de la Syrie moyenne, a sous ses ordres des gens des nations de *Pidani*, *Musa*, *Dardanai*, *Irimna*, *Kirkisha* et *Loukou*; le roi d'Égypte, de son côté, a des mercenaires *Shardina*⁽¹⁾. Sous le règne de Mineptah, ensuite, l'Égypte étant aux prises avec la première invasion libyenne, on trouve avec le roi de Libye des soldats de *Loukou*, d'*Ahaonasha*, de *Tourscha*, de *Shardina* et de *Shakalousha*⁽²⁾. Cinquante ans après, enfin, Ramsès III se voit obligé de faire face en même temps à une nouvelle invasion libyenne et à celle des *Peuples de la Mer* guerroyant pour leur compte, *Tourscha*, *Shakalousha*, *Shardina* — particularité curieuse, il y a aussi des *Shardina* dans les rangs de l'armée égyptienne, — *Quashasha*,

de la Méditerranée. Mais du point de vue égyptien, en application de la même règle, il n'est pas possible que *Kefi* ait été la Crète avant d'être la Phénicie; la propagation du terme en une invasion est la seule vraisemblable, et comme *Kefi* désigne la Phénicie à l'époque grecque, on est réduit à admettre que le même nom s'appliquait à la fois à la Phénicie et à la Crète,

d'après une date antérieure au début du Nouvel Empire.

⁽¹⁾ Relation de la campagne contre les Kheta, dite *poème de Pentamurit*; hiéroglyphes chez Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, II, p. 396.

⁽²⁾ Grande inscription de Mineptah à Karnak; hiéroglyphes chez Maspero, *ibid.*, p. 334.

Poulousati, *Zakkaron* et *Dainiouna* ou *Dainou* ⁽¹⁾. Que représentent tous ces noms de peuples?

Des mercenaires du roi des Kheta, au temps de Ramsès II, les *Loukaou*, Lyciens ou Lycaoniens, sont les seuls dont le nom reparaisse ensuite. Le reste de la série laisse reconnaître de manière très probable les Mysiens (*Mam*), les Dardaniens (*Dardanou*) et les gens d'Ilion (*Irienna*), tous peuples des rivages de l'Asie Mineure. Quant aux noms des documents de Mineptah et de Ramsès III, nous les avons longuement étudiés ailleurs ⁽²⁾; ils donnent lieu à des identifications de provenance dont certaines sont des plus sûres :

Loukaou. Lyciens ou Lycaoniens.

Shardina. La ville de Sardes (avec *-mōs* ethnique fréquent en Asie Mineure).

Quashasha. Le nom d'*Qasassius* dans l'inscription de Lygdamis d'Halicarnasse, un peuple d'Asie Mineure.

Shakalasha. La ville de *Sagalassos* en Phrygie.

Tourcha. La ville de Tarse.

Aknouasha. Ἀχαιοί, Achéens?

Dainiouna. Danaens?

Possible mais douteux, les cinq noms

précédents se référant à des peuples de l'Asie Mineure, non de la Grèce propre.

Zakkaron

Poulousati.

Provenance inconnue. Après la tentative contre l'Égypte, s'installent dans la zone maritime de la Syrie méridionale, où les Poulousati

sont les *Philistins* de l'histoire, dont le nom devait devenir celui de la *Palestine* tout entière. Il serait possible que les *Poulousati* primitifs fussent des Crétois ⁽³⁾.

De même que les *Poulousati*, après installation, ont donné leur nom à la Palestine, de même, peut-être, les *Shardina* sont-ils les Sardiens ou Sardaigne; les *Tourcha*, les Tyrsènes (Tusci) en Italie; peut-être aussi les *Shaka-*

⁽¹⁾ Grand papyrus Hurio, p. 75, 76, 78; inscriptions de l'an 5 et de l'an 7 à Modinet-Habon, bibliogr. chez Maspero, *ibid.*, p. 465; nombreux tablettes et légendes de Modinet-Habon, bibliogr. de Maspero, *ibid.*, p. 462-464, et Max Müller, *Asia and Europe*, p. 353-368.

⁽²⁾ *Loc. cit.*, dans *Revue archéologique*, 1908, t. I, p. 61-69.

⁽³⁾ D'après une théorie très séduisante, fon-

dée sur un ensemble de concordances plutôt que sur des indications positives, et où interviennent les données bibliques sur les *Philistins* de Palestine. Max Müller, notamment, a identifié les Philistins avec les Kéthi du temps de la XVIII^e dynastie, qui, nous l'avons noté plus haut, sont les Crétois. Voir l'exposé d'ensemble de LUXOR, *La Grèce minime* (1908), p. 149-151.

Iousha ou les *Zakkaron* sont-ils les Sicules, et les *Quashas* les Osques. Mais il est du plus haut intérêt de préciser que si telles de ces identifications sont vraies, elles accusent des installations postérieures, non des provenances.

En somme, dans la liste qu'on vient de voir, tous les noms bien reconnus sont ceux de peuples d'Asie Mineure de la famille carienne. Peut-être la Grèce européenne est-elle représentée, mais il est plus douteux que la Crète apparaisse; on dirait dans l'ensemble qu'Égéens, Cariens et Libyens, seuls, se sont mis en branle pour ces guerres de Syrie et d'Égypte qui remplissent le *xiii^e* siècle.

Avec l'installation des Poulousati et Zakkaron en Syrie méridionale, en même temps que se déroule et s'achève le « mycénien » tardif dans la Grèce propre, l'histoire du monde créto-égéo-asiatique paraît arriver à son terme. Dans cette histoire, la période impériale de Knossos couvre environ cinq siècles, de 2000 à 1500 avant J.-C., parallèlement à cette période de l'histoire d'Égypte qui comprend la *XII^e* dynastie, les temps antérieurs au Nouvel Empire et les premiers règnes de la *XVIII^e*. Telles sont les correspondances qu'il faut prendre en considération pour nous demander si le Pharos de la côte égyptienne a pu être l'œuvre et la propriété du grand empire marin dont la carrière s'est déroulée comme on vient de le dire.

V. — LA CRÉATION DE PHAROS ET DE TYR.

La réponse à cette question doit être entièrement affirmative. Non seulement les ports de Pharos peuvent être crétois, mais encore il y a toutes chances pour qu'ils le soient en effet, en raison de l'impossibilité où l'on se trouve d'apercevoir pour ces ouvrages un autre artisan vraisemblable. L'Égypte même est hors de cause, nous l'avons expliqué. Les Grecs d'avant Alexandre sont organisés en états modestes, peu riches, peu industriels, mal adaptés à de grands travaux lointains, et quant à l'Égypte, nous savons comment ils s'y établirent. Les Phéniciens sont grands navigateurs, mais leurs villes, non plus que les cités helléniques, ne sont puissantes, et leurs ports leur suffisent sans doute. Les Kheta du temps de Ramsès II disposent des ressources d'un empire, mais ce sont des continentaux; et continental, plus caractéristiquement encore, est l'empire perse qui englobe la Méditerranée orientale quelque

temps avant Alexandrie. Il semble bien qu'en fin de compte on soit ramené aux Crétois de l'époque de leur grande domination, comme seuls susceptibles d'avoir eu besoin de Pharos, et capables d'en avoir exécuté l'ouvrage.

La date du travail se placerait, dans le cadre chronologique dont la définition a été obtenue plus haut, entre 2000 et 1500. L'histoire intérieure de l'Égypte ne peut fournir aucune précision supplémentaire; comme nous l'avons vu déjà, Pharos aux étrangers ne se conçoit bien qu'avec l'assentiment de l'autorité égyptienne et la concession, régulièrement formulée, de cet excentrique et sauvage îlot dont la valeur pour les Égyptiens eux-mêmes était nulle: de sorte qu'on peut supposer, à volonté, que les Crétois traitèrent avec un roi de la XI^e dynastie, ou bien de la XVIII^e, ou bien avec un des innombrables Pharaons obscurs, inconnus pour le plus grand nombre, qui régnaient sur les villes dans l'Égypte morcelée de la période intermédiaire. Au point de vue de l'histoire crétoise, toutefois, l'époque à assigner à la grande création pharite serait, le plus probablement, celle de l'empire à son plus haut degré de puissance, soit du grand palais de Knossos du *minoën tardif I et II*, contemporain du premier siècle de la XVIII^e dynastie et sans doute de la fin de la période de morcellement immédiatement antérieure. On est vivement tenté de se représenter l'établissement crétois comme précédant, d'un plus ou moins grand nombre d'années, la restauration de l'unité égyptienne; ainsi les Méditerranéens se seraient installés dans leur forteresse marine au temps même où des tribus asiatiques nombreuses, avec l'assentiment des faibles rois de Tanis, entraient dans le Delta où leurs chefs se faisaient Pharaons souverains dans chaque ville, ou bien quelque peu après, à l'époque où la royauté basse-égyptienne, reconstituée avec le concours des Asiatiques, portait en guerre contre les Pharaons de Thèbes⁽¹⁾. Mais l'hypothèse n'est point assez nécessaire. Entre l'époque des Apopi de Tanis et celle de l'empire reconstitué des Amenhotep et des Thoutmès des premières générations, nul indice significatif qui permette de choisir de manière probable.

Quelle que soit la date exactement, d'ailleurs, et si l'œuvre est effectivement crétoise, elle décèle une entreprise d'implantation sur les côtes lointaines, d'installation coloniale à la fois maritime, commerciale et militaire.

⁽¹⁾ Pour ce qui concerne toute cette histoire, voir Wank, *La fin du Moyen Empire égyptien*, passim. *Bull. Soc. A. XVI.*

par quoi l'on est conduit à penser que l'organisation de Pharos n'était pas seule de son espèce et que sur d'autres rivages ont existé ses similaires. Où les faut-il chercher? Aux flancs des pays riches évidemment, c'est-à-dire, plutôt qu'en Grèce propre, le long de la côte d'Asie Mineure et de la côte phénicienne, et de manière générale, dans le voisinage des grands ports de la période historique et des temps modernes, le site de ces places étant le plus souvent commandé par les conditions géographiques et à peu de chose près immuable. Des recherches de grande amplitude seraient à effectuer dans cet ordre. Dans l'état de nos connaissances, nous sommes quelque peu renseignés sur les ports phéniciens, dont Renan avait noté qu'en règle ils recherchent le voisinage d'une île : aperception incomplète du processus de développement dont nous avons déjà esquissé les phases, le port primitif organisé dans l'île même ou plutôt appuyé sur l'île, sans contact avec la côte, le port et la ville du littoral constituant des extensions ultérieures. Aux points de vue topographique et archéologique, quelques cas sont dès à présent remarquables. A Sidon, un mouillage littoral est fourni par un îlot contigu à la côte, sur lequel on observe des traces nombreuses de fortification ancienne; mais au large, à 600 mètres de l'îlot et à 800 mètres de la plage, il y a une île, mince et longue, présentant un développement de 500 mètres, et qui très probablement a groupé, sur elle et autour d'elle, les organes du port et de la forteresse de la première époque : cette île et sa périphérie noyée devraient être explorées de la manière la plus sérieuse. De même faudrait-il examiner attentivement, à Tripoli, ce remarquable chapelet d'îles et d'îlots qui, du promontoire continental, file droit au large sur une étendue de plusieurs kilomètres. A Aradus, l'île est petite aussi, mais distante de la côte de près de 3 kilomètres, plus autonome par suite, si l'on peut dire, plus caractérisée dans sa fonction maritime et militaire; il semble que cette très ancienne forteresse, mentionnée dans la Genèse (chap. x), soit antérieure à Tyr même⁽¹⁾. Quant à cette dernière place de Tyr, nous avons déjà porté notre attention sur la similitude de disposition que présente l'île primitive, par rapport à la côte, avec la situation respective de Pharos et de son littoral d'arrière-plan, et l'on sait qu'Alexandre utilisa les conditions naturelles de la même manière dans

(1) Renan, *Mission de Phénicie*, p. 20-21.

L'un et l'autre cas, joignant l'île à la côte par une digue à laquelle s'adossaient, sur l'emplacement de l'ancien détroit, deux ports d'orientation opposée. Le fait de ce traitement identique souligne remarquablement l'analogie topographique préalable. Mais d'après certaines observations, la parenté technique des deux places remonterait à une date de beaucoup antérieure, et par une rencontre ou très singulière ou très normale, les sites insulaires de Pharos et de Tyr auraient été aménagés semblablement par les constructeurs de l'époque antéhellénique, avant d'être englobés dans les travaux uniformes d'Alexandre.

Nous donnons, ci-contre, un croquis très rapide de Tyr moderne et de ses abords. La digue d'Alexandre, ensablée sur les deux faces, a engendré, comme à Alexandrie, le large pédoncule d'une petite presqu'île rocheuse à deux cornes. Rappelons qu'au nord de la digue était le *port phénicien*, et le *port égyptien* au sud. Vers le sud, la ligne de l'île primitive est prolongée par une longue chaîne d'écueils, parallèle à la côte. Or, de très anciens travaux maritimes sont relevés au contact de l'île¹¹. C'est d'abord le mur dont les vestiges se suivent, en *gg* de la carte, grosses maçonneries submergées dont



il est impossible d'admettre, en raison de leur situation, qu'elles ont fermé un port, et qui n'ont pu être que le mur de garde d'un grand terre-plein remblayé en arrière, jusqu'à la terre ferme, et jouant le rôle d'un quai. Les récifs où vient aboutir ce mur à l'ouest sont, en réalité, des massifs en maçonnerie, construits en blocs très grands et en un béton où l'on retrouve des poteries et de la brique. Tels sont les premiers faits. A part le détail du béton que nous venons de dire, et qui semble caractériser un travail plus tardif, ce mur de quai en blocs de pierre, limitant un terre-plein, se retrouve dans des conditions singulièrement identiques au grand port de Pharos, dans le quai

¹¹ Pour tous les faits qu'on va voir, se reporter à Bressy, *loc. cit.*, p. 559-570.

de débarquement à l'est de l'entrée, mur de garde du terre-plein en avant de la pointe de Ras el Tin.

Mais il y a bien autre chose. Quelques observateurs ont cru reconnaître une immense digue sous-marine partant de l'îlot terminal du mur *ggg*, à l'ouest, et se dirigeant vers le sud, le long de la ligne des récifs. L'existence de cet ouvrage paraît invraisemblable à Renan. Mais si elle était confirmée, c'est le grand port même de Pharos, avec ses longues digues appuyées sur les chaînes d'écueils parallèles à l'île, qu'on retrouverait à cette place.

Il est extrêmement nécessaire, comme on voit, que ces lignes de roches qui prolongent la pointe sud soient explorées de manière complète, ainsi d'ailleurs que le pourtour entier de l'île. Une fois le plan général et le tracé des ouvrages déterminés, la même attention devra se porter sur les détails de construction, pour les rapprocher de ceux de Pharos, la dimension des blocs, l'appareillage, l'assemblage à mortier ou à sable tassé, les dallages supérieurs et leurs attentes pour superstructures, les digues simples ou les terre-pleins bloqués entre deux digues parallèles, enfin certaines dispositions comme la pente transversale de la plate-forme des murs de quai, qui à Pharos sont caractéristiques. On verra sans doute, par là, si l'organisation de Pharos et l'organisation de la Tyr primitive sont réellement apparentées, ou d'origine et d'élaboration indépendantes.

Le même travail d'exploration, de reconnaissance et d'analyse devra être fait sur les autres sites insulaires de la côte phénicienne, Aradus, Sidon, Tripoli, où l'on s'efforcera de différencier les ouvrages de la première époque, des extensions et réfections de la période grecque ou des temps suivants. L'enquête s'étendra utilement au voisinage des grands ports de la côte d'Asie Mineure, de Smyrne au golfe d'Alexandrette, et il sera indispensable, enfin et surtout, de la faire porter sur les rivages de la Grèce même, où l'empire maritime du deuxième millénaire a forcément eu les plus importantes de ses installations navales. Déjà l'on a quelques observations de ce côté, où Spratt a retrouvé et décrit un ancien port de Phalassarna ⁽¹⁾ dont les ouvrages présentent des dispositions très analogues à celles de la jetée est à l'entrée du grand

⁽¹⁾ Voir L. GARNIER, *États du nom de la Méditerranée à l'époque historique*, dans *Annales de Géographie*, XVI, 1907.

port de Pharos. On voit l'intérêt qu'il y aurait à comparer en détail les constructions, à poursuivre l'exploration autour du point reconnu et à l'étendre aux places importantes du littoral de la grande île.

S'il arrive que les travaux dont nous venons d'esquisser le plan soient entrepris et aboutissent, leurs résultats nous apprendront si véritablement une grande technique maritime a régné dans la Méditerranée orientale, à l'époque où ce bassin était le domaine de grands empires et voyait se développer une civilisation puissante et bien outillée. Peut-être aussi les faits nous feront-ils voir si l'attribution aux Crétois de tous les travaux importants de cette période ne procéderait pas d'une idée trop simple, pour le moment trop fâcheusement servie par l'indigence de nos renseignements d'archéologie et d'histoire : « Minoes », que les Athéniens ont connu, retient notre attention parce que les fouilles le retrouvent dans les grands palais de la Crète, mais tel roi de Carie, aux époques minoennes, n'a-t-il pu exercer une puissance pareillement étendue et aussi bien armée pour toutes entreprises? Attendons le progrès des découvertes, et quelque nouveau Knossos à reconquérir sur les rives ioniennes, en Asie Mineure ou à Chypre. Dans le monde des empires anté-helléniques, la Crète tient assurément une place très centrale, mais peut-être pas aussi exclusivement que nous sommes portés à l'imaginer à l'heure actuelle.

R. WEILL.

A BRIEF CHRONOLOGY
OF THE MUHAMMADAN MONUMENTS
OF EGYPT TO A.D. 1517

BY CAPTAIN K. A. C. GRESWELL, R.A.F.

PREFACE.

This chronology, necessarily brief, is intended to summarise in a convenient form, such information as may be available concerning the date of all the Muhammadan monuments of Egypt down to the Turkish Conquest. A considerable part of this information has been condensed from the great and invaluable work of Prof. Max van Berchem on the Arabic epigraphy of Egypt. That work, however, is not concerned with monuments which do not bear historical inscriptions, and whose estimated date must therefore depend on historical or architectural argument, nor does it include a considerable number of buildings, presumably unknown to him⁽¹⁾, which bear dated inscriptions and which have since received the attention of archæologists. Of these inscriptions some have already been published in the *Comptes Rendus* of the *Comité de Conservation*, while others, hitherto unpublished, have been deciphered by Yûsuf Effendi Ahmâd, the *Comité's* Epigraphist and Inspector of Monuments, who has very kindly permitted me to publish them here.

In the case of monuments whose estimated date depends upon architectural argument, it may be thought that I have attempted to fix too close a limit. I have nevertheless felt justified in doing so, partly because I have seen and examined every monument in this list (with four exceptions), in chronological order as far as my preliminary information permitted, in order to acquire a true historical perspective, and partly because the series is so close and unbroken. In this respect, Cairo is

⁽¹⁾ The last part of his work was published thirteen years ago.

unrivalled by any other city in Islam. What town indeed can show a series of monuments which, commencing in the 15th century, numbers over 220 before the year 1517 is passed? Damascus, although its series starts earlier with the Great Umayyad Mosque, does not approach it in numbers, and in the Seven Cities of Delhi, perhaps its nearest rival, the series only starts with the Kuwât ul Islam Mosque, which was built 1397 A. D.

Two interesting facts are brought to light by this chronology: (1) the centralization in Cairo of the whole spending power of the country as far as architecture was concerned, and (2) the extraordinary historical sense of the people, no less than 52 % of the monuments in this list being actually dated by an inscription, while several bear two or more inscriptions with varying dates showing the progress of the works. One must turn to the non-Muhammadian architecture of India to fully realise how great the contrast can be.

I have to thank Signor A. Patricola, the Chief Architect of the *Comité*, for his constant help, and I am greatly indebted to Mrs. R. L. Devonshire for very many historical references.

ABBREVIATIONS.

- C. I. A.* *Corpus Inscriptionum Arabicarum*, 1^{re} partie: *Égypte*, par Max van Berchem.
- C. R.* *Comptes Rendus du Comité de Conservation des monuments de l'Art arabe*.
- Notes* MAX VAN BERCHEM, *Notes d'archéologie arabe*, in the *Journal asiatique*, 1891 and 1892: the pages quoted are those of the *image à part*.
- Plan* The plan referred to is that published with the General Index to the *C. R.* for 1915.
- J. R. A. S.* *Journal of the Royal Asiatic Society*.
- M. M. A. F. C.* *Mémoires de la Mission archéologique française du Caire*.
- M. I. F. A. O.* *Mémoires de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire*.
- Maqrîzî* When not otherwise stated, the references to Maqrîzî are to the Bâblâq edition of his *Khitât*.

PRE-FĀṬIMIDE MONUMENTS.

NILOMETER (No. 79 on Plan). — The first Nilometer constructed on Rôda Island was built by Asāma under the orders of the Khalif Sulaymān, and completed in 96 H. (715), to replace one at Helwān which had been destroyed the previous year. The graduated column in the centre of the present Nilometer, which acts as a measuring gauge, is, according to tradition, the original one placed there by Asāma, and the form of the Kufic inscriptions on it, according to Marcel, confirms this opinion. Neglected and half ruined under al-Amin, the Nilometer was almost entirely reconstructed by al-Ma'mūn in 199 H. (814). Marcel attributes the Kufic inscription above the pointed-arched opening of the tunnel leading to the Nile, and the two Kufic inscriptions running round the frieze of the pit in which the column stands, to this epoch. All these inscriptions are Quranic. The Nilometer was repaired under Mutawakkil in 233 H. (847-848), and again in 247 H. (861-862), at which date a pair of bracing arches were thrown from the top of the column to the sides of the pit. These bracing arches were replaced under Sultan Mustafa III by Hamza Pasha in 1180 H. (1766), who copied in Sulus characters the original inscription and the date 247 H. The Nilometer was again repaired by Mustangir in 485 H. (1092).

199 814

See MARCEL, *Mémoire sur le Mesure de l'Île de Roudah*, in the *Description de l'Égypte, État moderne*, t. XV, pp. 387-522; and M. v. BACHMANN, *C. I. A.*, pp. 18-22.

MOSQUE OF 'AMR IBN AL-'AĀS (No. 319 on Plan). — Although founded early in 21 H. (winter of 641-642) by 'Amr on his return from the siege of Alexandria⁽¹⁾, this mosque only attained its present size and shape in 212 H. The original mosque only measured 50 × 30 cubits; it was first enlarged by Maslama in 53 H. (673). 'Abd al-'Aziz ibn Marwān knocked it down and entirely rebuilt it in 79 H. (698-699), and it was again rebuilt by Qurra ibn Sharik in 92-93 H. (710-711). Sālih ibn 'Alī added four lines of columns on the north-west side in 133 H. (750-751), and a *rafaba*, or open court, was

212 697

⁽¹⁾ On this date, see Dr. A. J. BERTHOUD'S *Arab Conquest of Egypt*, pp. 331-332.

also added on this side by Mûsa ibn 'Alî in 175 H. (791-792). It was doubled in size by 'Abdallâh ibn 'Alî in 212 H. (827), when its size attained 100 × 150 cubits, which is about its present measurement. Hence the date in the margin. In 804 H. (1399) the whole *qibla* side of the mosque was taken down and rebuilt in its whole length and breadth, from the Great Mihrâb to the Şahn, and weak points in the walls were repaired. This restoration was completed in 804 (1401). Ibn Isâs (*Târîkh Mısır*, II, p. 153), under the year 879 H. (1474), states that Sultan Qâyt-Bây in the month of Gumâdâ I, ordered the rebuilding of what was ruined in the mosque of 'Amr ibn al-'Âs. A somewhat extensive restoration was carried out in 1112 H. (1797) by Murâd Bey, and four dated inscriptions record the fact.

See E. K. Conant, *The History of the Mosque of 'Amr at Old Cairo*, in the *J. R. A. S.*, 1890, pp. 759-800.

AQUEDUCT OF IBN TÛLÛN, or AQUEDUCT OF BASÂTÎN (not shown on the Plan of the *Comité*). — This aqueduct, known to-day as the Migrat al-Imâm, starts at Basâtîn and runs, after two small bends, in an exact line with the minaret of Shâhûn Aghâ al-Khalawâtî for 560 paces, and then in a line which, if prolonged, would pass slightly to the east of the Mausoleum of Imâm ash-Shâf'ey and touch the west front of the Citadel. This portion, however, is only 300 paces long and disappears in the ground about 120 paces to the south of the cemetery laying south of Imâm al-Leith. This aqueduct has been identified with the Aqueduct of Ibn Tûlûn by Corbet, who gives architectural reasons for his identification — e. g. that the size of the bricks, which are red, and the style of the brickwork, resemble that of the Mosque of Ibn Tûlûn — but he reserves his topographical reasoning for a future paper. This is unfortunate as the basis for architectural argument is somewhat scanty. Vollers is equally brief in his reasoning and, in fact, fails to arrive at a definite conclusion. Guest and Richmond, however, discuss the matter at greater length and entirely from the topographical point of view. They summarise the evidence as follows. That part of the Qarâfa which adjoined the Muqattam was called al-Qarâfat as-Sughra, and that part which was to the east of Mîsîr (Fustât) next to the habitations, was called al-Qarâfat al-Kubra (Maxwell, *Khawat*, II, p. 442); an aqueduct built by Ibn Tûlûn formed the division between the two

(*ibid.*, I, p. 298), as is the case with our aqueduct. Further, this aqueduct, known as Qanâtir Ibn Tûlûn, took its supply from a well called 'Afsat al-Kubra (*ibid.*, II, p. 449) and conveyed water to Darb Sâlem (Ibn Dequiq, *al-Jatîd*, IV, p. 58). 'Afsat al-Kubra was one of the northern limits of Birket al-Habash (*ibid.*, II, p. 452). This was a very large bîrka which formed the southern boundary of Miṣr and al-Qarâfa and stretched across from the Nile up towards the Muqattam at Basâtîn al-Wazîr. At the end of the aqueduct were Christian and Jewish cemeteries. Our aqueduct starts at Basâtîn, its intake tower being built on a spur or outcrop of the Muqattam, and at this end and to the east of it there is still a Jewish cemetery. Darb Sâlem, the place to which it conveyed water, is described as "in the beginning of el-Qarâfa" near Qabr al-Qâdy Bakkâr (Art. L-Maqâsis, *an-Najâm*, I, p. 46). Guest and Richmond, for some reason which is not clear, place the tomb of Qâdy Bakkâr inside the bend of the Great Aqueduct (see under 711 II.), and Darb Sâlem outside and a little to the east of this same bend (see their Map). This conclusion leads them so far to the west of our aqueduct that they are compelled, under reserve, to conclude that it cannot be attributed to Ibn Tûlûn. The following passage from Ibn Iyâs (I, p. 33), however, shows their topography to be at fault: "The Imâm Shâf'ey, Muhammad ibn Idrîs died: the evening of his death was Friday evening in the month of Bagab of the year 204 of the Hegra. They interred him in the Great Cemetery, opposite the tomb of Qâdy Bakkâr." Darb Sâlem must therefore have been near the Mausoleum of Imâm ash-Shâf'ey, and this takes us back to the line followed by our aqueduct and removes this topographical objection to its identification. The suggestion of Guest and Richmond that our aqueduct may be that built by al-Kâmil to bring water from Birket al-Habash to the Mausoleum of Imâm ash-Shâf'ey (*ibid.*, II, p. 444) is not so easily disposed of. This aqueduct is referred to by Ibn Iyâs (I, p. 81), who explicitly states that Ibn Tûlûn built it, but Maqrîzî, the earlier authority, is more ambiguous, and merely states that al-Kâmil "brought water from Birket al-Habash", which of course may have been done by a small extension from the aqueduct of Ibn Tûlûn. I can only say that I agree with Corbet that the architecture, in so far as it provides a basis for argument, leads us to conclude that ours is the Aqueduct of Ibn Tûlûn. Those few arches which are nearly complete certainly resemble those found in his mosque, and are quite different

in outline from those of the Ayyubide period, which, together with the late Fatimide, is pre-eminently the period of the keel arch, the military architecture of Saladin alone excepted. According to Maqrizi, the Aqueduct of Ibn Tûlûn was built by the architect who later built his mosque. I have therefore placed it before 563 H., although I discredit the rest of the story of which this statement forms part, viz. :— that he was a Copt, and devised the scheme of a mosque on piers, to avoid the destruction of churches for the sake of their columns. These piers are amply explained by the existence at Sâmarrâ, Ibn Tûlûn's home, of two mosques dating from the middle of the 10th century A. D., one at least of which was built on piers, and whose remains have been described in the works of Commander J. F. Jones, Baron von Oppenheim, General de Beylié, Miss G. L. Bell, Sarre-Herzfeld, etc.

See E. K. CORBET, *The Life and Works of Ahmad Ibn Tûlûn*, in the *J. R. A. S.*, 1891, pp. 531-532; Dr VOLLERS, *Notice historique sur les différents aqueducs au sud du Caire*, *C. R.*, 1893, pp. 58-61; *C. R.*, 1894, p. 80; and GEIST and RICHMOND, *Misr in the Fifteenth Century*, *J. R. A. S.*, 1903, pp. 807-812.

MOSQUE OF AHMAD IBN TÛLÛN (No. 220 on Plan). — According to Maqrizi (II, p. 265), this mosque was commenced in 563 H. (876), and finished in Ramadân 565 (April-May 879). The latter date is confirmed by the great Kufic inscription of the founder which existed formerly in duplicate on the two middle piers on the outer arcade of the sanctuary. These two inscriptions are reproduced in the *Description* from the drawings of Marcel (see *État moderne*, atlas, vol. II, pp. f and g of the series *Inscriptions, monnaies et médailles*), but disappeared at some subsequent date. In 1890 a portion of one was discovered in the course of pulling down the cells which blocked up the arcades. This piece, which includes the date «Ramadân of the year five and sixty and two hundred», has been published by E. K. Corbet in his *Life and Works of Ahmad Ibn Tûlûn*, *loc. cit.*, pp. 557-560, and pl. VI. An inscription on a slab of marble over the lintel of a gate in the outer wall of the north-east *ziâda* and below the crenellations states that «this gate and that which surrounds it» was restored by Badr al-Gamâlî in Safar 470 (August-September 1077). A restoration was carried out in 696 H. (1296-1297) by 'Alam ad-Dîn Sangar under the orders of Lâgin, in accordance with the vow the latter had

made three years previously when hiding from justice in this very mosque, where he lived for a year, after he had murdered the Sultan Khalil al-Ashraf. This restoration is recorded by an inscription on a panel of wood over the door to the right of the mihrâb and another on a band of copper, said to have come from this same door and now preserved in the Arab Museum (Hall X, No. 33). From this period date the *minbar* or pulpit, with inscription $\pm 10^{\text{th}}$ Salâr, in the year 696 \pm , the *mayda* or fountain in the *sahn* (see under 696 H.), a copper lamp for the mihrâb presented by \pm Shâdy, son of Shirkû \pm , and now in the Arab Museum (Hall IX, No. 10), the sundial dated 696 H. shown in the *Description de l'Égypte* (Atlas II, pl. e, of the series *Inscriptions, monnaies et médailles*), and no doubt a large number of the window lattices. To these may be added the wooden dome over the space in front of the mihrâb, or rather its substructure. I venture to assert this on account of the absolute identity of its pendentives, although of wood, with those of the little dome in the Madrassa-Mausoleum of Salâr and Sangar al-Gâwly at the end of the passage behind the mausoleums of these two Emirs. Its shoddy upper portion, comprising the dome itself and the eight windows of the octagonal drum, are obviously late, and closely resemble the two domes of the Convent-School of Sheykhn, which are probably due to the restoration of Bîlâl Aghâ in 1095 H. (1684). Salmon suggests that the mosaic, just below the semi-dome of the mihrâb \pm doivent dater du mirhâb (*sic*) primitif, car elles sont d'origine byzantine \pm . This conclusion does not appear to me to be sound. Marble and mosaic found their way into Muhammadan work in Syria and Arabia at a very early date, e. g. the Great Mosque of the Umayyads at Damascus, the Qubbat as-Sakhra at Jerusalem, and the Mosque at Medina⁽¹⁾, but they appear to have arrived in Egypt comparatively late, stucco, highly decorated, being the material of all early mihrâbs, e. g. the Mosque of al-Guyûshy, Gâmi' Ikhwât Sayedna Yûsuf,

⁽¹⁾ For the Great Mosque at Damascus, see *Les Hespérides* (Delvaux's transl., I, p. 199), who states that the Emperor of Byzantium furnished the Khalîf Walid with a quantity of *seïto*. This word is an adaptation of the Greek $\psi\epsilon\delta\omega\sigma\iota\varsigma$ (constructions in small cubes). For the Qubbat as-Sakhra at Jerusalem, see an Yv-

sié, *Le Temple de Jérusalem*, p. 83 ff. For the Mosque at Medina, see BAUMANN, *Fach al-Balâdh* (Hitt's transl., pp. 20-21). He mentions two occasions on which work in gold mosaic was carried out there, the first being under al-Walid (86-96 H.), the second under al-Mutawakkil in 246-247 H.

Mausoleum of Muhammad al-Hasawāṭy, Mausoleum of Sayeda 'Ālika, Mausoleum of Sayeda Ruqayya, Mausoleum of Yahyā ash-Shahīh, Mausoleum of the Emir Abū Mansūr Isma'īl, Mausoleum of the Abbassid Khalifa, and the Mausoleum of Shoger ad-Durr. I therefore conclude that the marble panelling of the mihrāb is probably due to Lāḡīn, likewise the mosaic. The latter cannot possibly date from the foundation of the mosque, nor even from the Fātimide period, as the inscription which forms an integral part of it is in Naskh, which only appears in Egypt at the commencement of the Ayyubide period. The Qāḍy Karīm ad-Dīn who administered this mosque in the time of Muhammad an-Nāṣir, the Emir Yelboghā al-Omarī al-Khāseky in 767, and 'Oybaḍ Ibn Muhammad Ibn 'Abd al-Hādī al-Hawāḍy in 792, are mentioned by Maqrīḍī (II, p. 269) as having been responsible for small works. The vandalism of which traces still remain in the north-west corner, where the arches are walled up, is due to Clot-Bey, who, about 1846, turned part of this mosque into a poor-house.

Stucco Mosaics. — There are two of these on the two central piers of the present outer row of the sanctuary. That on the right bears an inscription of al-Aḡḡāl in the name of the Khalif Mustansir, and can be indirectly fixed as 587 H. (1194), that on the left is an almost exact copy of the former made no doubt in 696 H. by Lāḡīn, whose name and titles it bears. There is a second pair on the corresponding piers two lines further south-east, which according to Fleury are 11th century (12th century A. D.). A fifth mihrāb with Quranic inscriptions in decorated Kufic and early Naskh, known as the mihrāb of Sayeda Nafisa, is ascribed by Corbet to Lāḡīn or Muhammad an-Nāṣir, and by van Berchem to the 10th century (11th century A. D.).

Minaret. — Although Corbet, Franz Pasch (Kairo, p. 11) and other authors have suggested that the minaret dates from a later period than the mosque, it certainly goes back as far as 375 H. (985-986) since Muqaddasy, writing in that year, states that the minaret of Ibn Ṭūlūn's mosque was of small stones and that its staircase was on the outside (ed. de Goeje, p. 199, quoted by Yūsuf Ezzeddin Aḡḡāl, *Gawā'ib Ibn Ṭūlūn*, p. 32). I consider that it is undoubtedly the work of Ibn Ṭūlūn. Maqrīḍī (II, p. 266) quotes al-Qodā'y (d. 454 H. — 1062 A. D.) to the effect that Ibn Ṭūlūn built his mosque on

the plan of the Mosque of Sāmarrā, and likewise the minaret. Ibn Duqmāq, who died 406 A. D., says the same thing about the mosque, but without an express reference to the minaret (IV, p. 123). The minaret at Sāmarrā referred to is, of course, that built by Mutawakkil (847-861 A. D.) which still exists and is known as the Malwiya Tower. Although mentioned by Kinneir as long ago as 1814 and later on by Fraser, Rich., Commander J. F. Jones and von Thielmann, it was nevertheless practically unknown until about ten years ago. It is a remarkable fact that although the minaret of Ibn Tūlūn is now of circular section above and of square section below (Plate I, 1), it would appear certain that it once resembled the minaret at Sāmarrā more closely than it does at present, since Maqrizī (II, p. 267), Ibn Duqmāq (IV, p. 124), and Abū l-Mahāsīn (II, pp. 8 and 9), repeat a little fable to the effect that Ibn Tūlūn, toying one day with a piece of paper and rolling it around his finger, produced a spiral, and then ordered his architect to take it as a model for his minaret. At Sāmarrā the same fable is told of the Malwiya Tower, but whereas it provides an exact description of that minaret, it does not accurately fit the minaret of Ibn Tūlūn in its present state. The question therefore arises: has this minaret undergone alterations? I do not hesitate to answer in the affirmative. An examination shows that the two horse-shoe arches which join it to the mosque proper must be of more recent date as they cut right across the middle of two windows. Assuming then, as I think we are entitled to do, that the square base and the connecting arches are later work, to what period are we to ascribe them? Nāṣirī Khusrāu, who visited Cairo in 1047-1048 A. D., states that under the reign of al-Ḥākīm the descendants of Ibn Tūlūn sold him the mosque for 30,000 dinars, and then shortly after commenced to demolish the minaret. When asked for an explanation they replied that they had not sold the minaret. The Khalif therefore made them re-purchase the mosque (see Schefer's transl., pp. 145-146). It is therefore possible that it underwent a restoration at this time, although the historians of the mosque are silent on the subject, but in any case it was again in bad condition at the time when Lāḡīn was taking refuge there, and it is advisable to consider whether its present form can date from this period. Two distinctive features at once present themselves as a basis for argument, viz:—the horse-shoe arches referred to above, the horse-shoe arch at the foot

of the staircase (Plate I, c), the four pairs of blind horse-shoe arches set in three faces of the square lower portion of the minaret, and the spirally fluted columns which form central supports for three of them. Such columns first appear in the Madrassa-Mausoleum of Qalāʾūn (683-684 H.) over the entrance, and horse-shoe arches of form similar to the above are found on the minaret of this same building, and also on the minaret of the Madrassa-Mausoleum of Salār and Sangar al-Gāwly (703 H.). It therefore seems highly probable that extensive alterations to the minaret formed part of the works carried out by Lāḡīn in 696 H. Its present *mabkhara* finial is also in keeping with this date.

See, in addition to references cited, *C. R.*, 1890, pp. 102 and 111; *C. I. A.*, pp. 27-39, 651-652, and 697-698; M. VAN BEAUCHE, *Notes*, deuxième article, pp. 6-15; G. SACHS, *La Kal'at al-Kahch et la Birkat al-Fil*, in the *M. I. P. A. O.*, VII, pp. 12-27; HENK BEY, *Descriptive Catalogue of . . . the National Museum of Arab Art*, XXIV n., pp. 171-172 and 198; and — for the stucco mihrābs — S. FRIEDL, *Die Ornamente der Hakim- und Ashar-Moschee*, pp. 15-16, 19, 36-37 and 50, and pl. XI, XV and XVI.

CISTERNS OF TELL TINNIS. — According to Yāqūt (*Mu'djam*, I, p. 275), most of these cisterns were built by Ahmad ibn Tālān, when he visited Tinnīs in 269 H. (882). They are mentioned by Nāṣirī Khosrau, who passed through Tinnīs in 439 H. (1047). The final decay of Tinnīs commenced in 588 H. (1192), after the Third Crusade, when Salāḡīn ordered the population to withdraw to Damietta, leaving the garrison only. In 624 H. (1227) al-Kāmil demolished the town but not the fortress, where a small garrison still existed at the visit of Fra Nicolo de Corbizzo in 1345. Gillebert de Launoy, however, in 1421 found nothing but ruins. It is evident from these facts that the history of Tinnīs had already come to an end before the time of Yāqūt, who commenced the fair copy of his great geographical dictionary in 1227, and died at Aleppo in the following year. His statement therefore can not have been invalidated by later constructions.

See C. SCHREIER, *Nāṣirī Khosrau*, pp. 111-112, also A. PATRICIOLO, *Les Cisternes de Tell Tinnīs dans le lac Menzah*, in the *C. R.*, 1910, pp. 63-68, and plates I-III.

FĀṬIMIDE MONUMENTS.

BĀB QĀḌY 'ASKAR (No. 47 on Plan). — Ravaisse, in his elaborate study of Fāṭimide Cairo, has shown on topographical grounds that this vaulted passage must be the "Soldiers' Gate" of the "Great Eastern Palace" of Mu'izz, which was commenced 18 Šabān 358 H. (7th July 969) and finished during 360 H. (970-971).

358-360

967-971

See P. RAVAISSE, *Essai sur l'histoire et sur la topographie du Caire d'après Maqrīzī*, in the *M. M. A. F. C.*, tome I, pp. 429, and 469-471; and *C. R.*, 1885, pp. 23-24.

MOSQUE OF AL-AZHAR (No. 97 on Plan). — Maqrīzī (II, p. 273) states that it was commenced 24 Gumādā 1 359, and finished 7 Ramaḍān 361 (4th April 970-22nd June 972). An inscription containing the name of the Khalīf al-Mu'izz and his General Gōhar and the date 360 H., no longer exists, but according to Maqrīzī it ran round the dome "which is in the first aisle of the sanctuary, to the right of the mihrāb and the minbar". The same author (II, p. 273) states that the Khalīf al-Ḥākim restored it, and the act of endowment reproduced by him is dated Ramaḍān 300 (April-May 1010). A relic of this restoration exists in the Arab Museum (Hall IV, No. 2) in the shape of a folding door of Turkish pine in two leaves, bearing a Kufic inscription in the name of this Khalīf. A restoration by al-Mustansir (1036-1094 A. D.) is also referred to by Maqrīzī (II, p. 275). A wooden mihrāb, now in the Arab Museum (Hall IV, Nos. 11 and 95), was added, according to the Kufic inscription, in 519 H. (1125-1126) by the Khalīf al-ʿAmir. According to Maqrīzī (II, p. 275), another restoration was carried out by Ḥāfiz Ḥ-Dīn Ḥāḥ (A. D. 1131-1149). He states further that on Friday 18 Rabīʿ I, in the year 665, a service was held to commemorate the restoration which had been carried out by the Emir 'Izz ad-Dīn Aydomar al-Ḥallī, who had repaired the angles of the building, paved it, whitewashed the walls and mended the roof. The great earthquake of Dhū Ḥiḡga 702 (1303) did not spare this mosque, but the Emir Salār rebuilt the parts which had fallen. It was also restored by the Qāḍy Nūḡm ad-Dīn Muḥammad ibn Ḥusayn ibn 'Alī in 725 H. (1325), and by the Emir Sa'ad ad-Dīn Beshīr al-Gawḍār in 761 H. (1360). This Emir,

359-361

970-972

who was responsible for the completion of the Madrasa of Sultan Hasan, is stated to have re-paved the mosque, whitewashed the walls, and to have built near the south door a *sebil* with a free school above (*ibid.*, II, p. 276). In 800 H. (1397) the minaret fell and was replaced by another which was completed Bab' I of the same year (November-December 1397). This minaret only lasted until Shawāl 817 (December 1414-January 1415) when it had to be taken down as it had begun to lean. A stone minaret was then built over the arch of the north door. This minaret, which was built with stone taken from the Madrasa of Khalil al-Ashraf in the Citadel, was completed in Gumādā II 818 (August-September 1415). This fell also and was rebuilt in 827 H. (1423-1424). The Bāb al-Muzayyinīn, or Barbers' Gate, is due to Qāyt-Bāy, and was built by him, according to an inscription to right and left of the entrance, in Bagab 873 (January-February 1469). The minaret in the middle of the west side also bears his name, but is without a date; it probably formed part of the works carried out for the Sultan by *Mustafa* son of Maḥmūd, son of Rustam, which were completed in Muharram 900 H. (October 1494) according to Ibn Iyās (II, p. 285), and of which souvenirs exist in the Arab Museum, in the shape of four panels of wood with inscriptions, all of which record restorations to al-Azhar carried out by Qāyt-Bāy, and three of which contain also the name and parentage of *Mustafa* (Hall IV, Nos. 58, 74-76). Al-Ghūrī added the double-headed minaret at the south-west angle of the *saḥn*, which bears his name but lacks a date. He reigned from 906 H. (1501) to 922 H. (1516). Under Ottoman rule, this mosque was restored or added to by as-Sayyid Muḥammad Pasha in 1006 H. (1596), by the Sheykh al-Beled Isma'il Bey in 1130 H. (1720), by 'Abd ar-Raḥmān Kikhiya in 1199 H. (1785), and finally by the Khedive 'Abbās Pasha in 1859. The main entrance in the western façade is covered with medallions and inscriptions in verse dated 1167 H. (1753-1754). The arcades round the *saḥn*, which early photographs show walled up, were cleared and opened in the days of Franz Pasha, who retired from the Service of the *Comité* about 1887. Of the building as it stands to-day, only the east *liwān* is Fātimide. Fleury divides it, wherever there is stucco ornament to provide a basis for argument, into three periods: (1) the original work of Mu'izz; (2) the work of al-'Aziz, 365-386 H. (975-996), and (3) work dating from the first half of the xiith century. To the first he

assigns the inscriptions and surface decoration of the transept arches and the north wall, and the inscriptions round the arches at the south end of the qibla wall (his plates IX-XIII and figs. 6-8); to the second he assigns the ornament on the inner side of the wall which separates the sanctuary from the *sahn* (his plate VIII), since it appears to be the forerunner of the ornament of the Mosque of al-Hâkim, and it is known that this maqâra wall was restored by al-'Azîz when he ordered the mosque to be used as a college. To the third he assigns the entrance dome and its ornament (his plate XIV and my Plate II. 1), from which I conclude that it must form part of the restoration of Hâfîz li-Dîn Illâh (594-594 H. = 1130-1139) referred to above.

See A. F. MEMERY, *Tableau général des monuments religieux du Caire*, in *Mélanges asiatiques*, VI, pp. 335-337; P. RAVAISSE, *Sur trois mihrabs en bois sculpté*, in *Mémoires de l'Institut égyptien*, II, pp. 628-634; M. VAN BENCHEM, *Notes*, pp. 18-23; *C. I. I.*, pp. 53-50, 630, 632-633, and 674-676; P. RAVAISSE, *op. cit.*, *M. M. A. F. C.*, III, p. 87; HEAT BAY, *Catalogue*, pp. 74-75, 76-77, 87, 90-91 and 94; and S. FLEURY, *op. cit.*, pp. 27-41.

MOSQUE OF AL-HÂKIM (No. 13 on Plan).—According to Maqrîzî (II, p. 277), this mosque was founded by the Khalîf 'Azîz in Ramadân 380 (990), and opened for worship in 381 H. (991), before being finished. The Khalîf al-Hâkim re-commenced the construction in 393 H. (1003) and was still engaged thereon in 401 H. (1010). In 403 H. (1012) he had it furnished and decorated. A Kufic inscription of al-Hâkim on a great slab over the entrance was seen by Sir Gardiner Wilkinson, and referred to in his *Topography of Thebes*. He sent a facsimile of it to von Hammer, who published it in 1838 in the *Journal asiatique*, 3^e série, t. V, pp. 338-391. It was dated Bagdâd 393 (May 1003). This mosque was seriously damaged by the great earthquake of 13 Dhu l-biḡga 702 (1303). Maqrîzî states that a great number of the piers were destroyed and that the summits of the two minarets fell. Bihâr al-Gâshenkîr undertook the extensive repairs needed, and amongst other things built the pyramid-like casings of the two stone minarets, and added the brick and stucco tops which rise above these casings. An inscription dated Dhu l-biḡga 703 H. (July 1303), recording the fact of this restoration, may be seen over the entrance vault. Fleury, by a minute study of the ornament, has

380-403 990-1012

A. H. A. D.

separated the original from later work. Maqrizî (II, p. 277) mentions repairs carried out by Sultan Hasan in 760 H. (1359).

See A. F. MEURIN, *Tableau général des monuments religieux du Caire*, in *Mélanges asiatiques*, tome VI, pp. 297-296; M. VAN BENCHEM, *Notes*, pp. 23-36; *C. I. A.*, pp. 50-54; and S. FLEURY, *Des Ornaments der Hakim- und Ashar-Moschee*, pp. 9-26 and 43-50.

< 400 1010

THE SABA' BANÂT. — These four domed mausoleums, originally seven in number, may be identified with the "Seven domes" at the extremity of Fustât, mentioned by Maqrizî (II, p. 459), who quotes Ibn Saïd to the effect that they are the mausoleums of seven persons of the family of al-Maghraby, killed by the Khalif al-Hâkim after the flight of the Wazir Abû l-Qâsim al-Huseyn ibn 'Alî ibn al-Maghraby to Mecca¹⁷. This massacre took place, according to Ibn Khalliqân, 3 Dhû l-qu'da 400 (18th June 1010).

See HERTZ BRY, *C. R.*, 1911, pp. 122-125; M. VAN BENCHEM, *Une Mosquée du temps des Fatimites au Caire*, in *Mémoires de l'Institut égyptien*, tome II, pp. 615-616; also his *Notes*, pp. 78-79.

First half 21st cent.

HÔSH ABÛ 'ALY. — This building stands out as a conspicuous object on the plain about a third of a mile to the south of the Saba' Banât. It is not marked on any map, nor is it referred to in the *Comptes Rendus* of the Comité. Nevertheless I think we have here a Fâtimide building on account of the remarkable fact that, although it is built of stone, the treatment of the arches betrays the hand of a bricklayer. That is to say, the voussoirs, instead of being carried right through, are arranged in headers and stretchers alternately covered by an outer ring of bricks laid lengthwise (Plate III, 1 and 2). This curious treatment, which is clear evidence of a transition stage from brick building to stone, is only found in early Fâtimide work, e. g., the Saba' Banât

¹⁷ He became wazir of Sayf ad-Daula Abû l-Nasr Ahmad the Mawâhid ruler of Mayyâfâriq in 411 H. (1021), and is described as having carried on the government "in the grand style of Egypt or Iraq" until his death

in 428 H. (1036). — See H. P. AUNSON, *The Mawâhid Dynasty of Mayyâfâriq in the Tenth and Eleventh Centuries A. D.*, in the *Journal of the Royal Asiatic Society*, 1903, pp. 132-134.

and the Mosque of al-Guyūshy. The one angle of the building which remains intact recalls the treatment of the angles of the Mosque of Ibn Tūlūn (Plate II, a). Approaching the matter from another point of view I would point out that Guest and Richmond, in their *Misr in the Fifteenth Century*, loc. cit., p. 811, remark that "nearly all the buildings stated by Maqrizī to have been in El-Qarāfa belonged to the Fatimite period, there being only two or three mentioned which were founded later than 1300 A.D., and only seven or eight founded before 900 A.D. It may also be remarked that El-Qarāfat el-Kubra does not seem to have had any important buildings founded in it since 1168 A.D., which is the date of the burning of Misr by Shāwar to prevent it falling into the hands of the Crusaders under Améric." This is all in favour of the conclusion arrived at above. Further, Guest and Richmond, in the course of the same paper, locate a mosque mentioned by Maqrizī and known as Gāmi' al-Qarāfa in the very spot occupied by Hōsh Abū 'Alī, which is called Hōsh al-Auliya by 'Alī Pasha Muhārak (IV, p. 63). When we read that the Gāmi' al-Qarāfa was also called Gāmi' al-Auliya (Maqrizī, II, p. 451) the temptation to identify our Hōsh Abū 'Alī with this mosque is great, notwithstanding the fact that Maqrizī's description of it is not in agreement with the existing remains. He states (II, p. 318) that the Gāmi' al-Qarāfa was built in 366 H. (976-977).

MOSQUE OF AL-GUYŪSHY (No. 304 on Plan). — Dated by an inscription on a long slab of marble above the entrance, in the month of Muharram 478 (May 1085). Prof. M. van Berchem first read this date as 498, but is now of the opinion that it should be read as 478, in which he has the support of Ch. Rieu, R. S. Poole and Th. Nöldeke.

478

1085

See M. VAN BERCHEM, *Une Mosquée du temps des Fatimites au Caire*, loc. cit., pp. 606-611; his *Notes*, pp. 72-75; and the *C. I. A.*, pp. 54-55 and 756-757.

BĀB AN-NASH (No. 7 on Plan). — Dated by a Kufic inscription which runs across the outer face a little more than half way up: "This work was commenced in Muharram 480" (April-May 1087).

480

1087

See H. C. KAY, *El Kahirah and its Gates*, in the *J. R. A. S.*, vol. XVIII, p. 83; also his *Inscriptions at Cairo*, *ibid.*, pp. 82-84; M. VAN BERCHEM, *Notes*, pp. 47-48; and the *C. I. A.*, pp. 56-58.

BÂB AL-FUTÛH (No. 6 on Plan). — According to Maqrîzî (I, p. 380, and II, p. 278), this gate, like the Bâb an-Naer, was constructed by Badr al-Gamâly in 480 H. An inscription referring to it starts at the angle between the east tower and the curtain wall, runs along the latter and continues across at least one face of the great square salient built round the north minaret of the Mosque of al-Hâkim. At the present day a great part of it, including the date, is hidden by houses built against the wall.

See M. VAN BRUCHEN, *Notes*, pp. 58-54; and the *C. I. A.*, pp. 61-62.

PART OF THE NORTH WALL OF CAIRO. — According to Maqrîzî (I, p. 377), Cairo has thrice been endowed with walls. The first enclosure was raised by Gôhar, the General of the Fâtîmide Khalîf al-Mu'izz at the foundation of the town in 969 H., the second was due to Badr al-Gamâly, the general of the Khalîf al-Mustansir, and the third to the Emir Behâ ad-Dîn Qarâqûsh, under Saladin the Ayyubide. The first enclosure was of crude brick and must have been in a state of ruin at the time of Nâsirî Khusrâu's visit in 439 H. (1047-1048) since he states that the town had no fortified enclosure (Schafer's transl., p. 131). Nevertheless Maqrîzî claims to have seen a long strip of it on the east side of the town between the Bâb al-Barghiya and the Darb Batât, before its destruction in 803 H. (1400). He states that this wall, which lay 50 coudees behind the wall of Saladin, was the last remaining piece. The second wall was constructed by Badr al-Gamâly in 480 H., and the part facing north was built on a new alignment running along the north face of the Mosque of al-Hâkim instead of the south. With regard to the third enclosure, Maqrîzî, quoting Ibn Abî Tay, says: "In this year (566) the Sultan, that is to say Salâh ad-Dîn, commenced the reconstruction of the Wall of Cairo: because the greater part of it had been destroyed, and it had become an open road stopping neither entries nor departures." Maqrîzî, however, says in another place (II, p. 233) quoting 'Imâd ad-Dîn, the Secretary of Saladin, that when the latter had rendered himself master of Egypt, he saw that Miṣr (Fustât) and Cairo had each need of a wall and said: "I will make of these two a single whole by a wall, and they will only need one army to protect them." He therefore ordered the construction of an enclosure which should surround Cairo, Miṣr and the Citadel. This was in 572 on his return from his expedition

in Syria. It is Casanova who has called attention to these two phases of Saladin's work, viz :— a restoration of an enclosing wall which had fallen into a state of ruin, an undertaking quite consistent with the position of vizier which Saladin held in 566; and a vast undertaking of long duration only possible to a man with the boundless resources of an undisputed ruler, as Saladin was in 579. If Casanova's conclusions are correct, as I believe them to be, then it follows that there have been four distinct stages in the walling of Cairo : (1) the enclosure of Gôhar; (2) the enclosure of Badr al-Gamâlî; (3) the first phase of Saladin's work; (4) the second phase. With the first we are not concerned, as it has admittedly disappeared long ago. This leaves three, and the question arises, can three styles or types of fortified enclosure still be traced. Van Berchem sees two, and attributes one to Badr and the other to Saladin, while Casanova sees two also, but in view of his literary references is compelled to attribute them to the first and second phases of Saladin's work. My own archaeological examination, during which I have traversed the whole length of the Wall of Cairo, and walked, crawled or climbed into practically every tower, sometimes entering houses to do so, has revealed to me three distinct styles of work, and I maintain that portions of the work of Badr al-Gamâlî and of the earlier and later work of Saladin still exist. As all the existing wall of Cairo is of stone, Casanova dismisses the possibility of the present existence of the Wall of Badr al-Gamâlî because Maqrîzî in one place (I, p. 379) states that it was of brick, but Casanova in his work repeatedly points out contradictions in Maqrîzî, and we have an instance here since he states elsewhere (I, p. 379) when still speaking of the enclosure of Badr, that in the middle of Gumâdâ II 818 (August 1515) they commenced to demolish the wall of stone between the Bâb Zuwayla and the Bâb al-Farag, when al-Malik al-Muayyad Sheykh was clearing a site for his great mosque.

Parts of Badr's work must therefore have been of stone. But there is stranger evidence than this. Maqrîzî, in his description of the Mosque of al-Hâkim (II, p. 278), says that on the curtain wall and tower next to the Bâb al-Futûh is found an inscription according to which these works were executed in 480 at the time of al-Mustansir and under the wazirate of the Emir al-Guyûsh. This inscription has been published by van Berchem

with a plan of the site (fig. 1). As stated by Maqrizî, it runs along the stone curtain wall and along one side of the square stone tower east of the Bâb Zuweyîa, thus definitely labelling this type of wall as Badr's work. The type in question possesses the following characteristics: the towers are always square or oblong in plan, with a very great salient on the interior side of the wall. The openings are always spanned by a lintel or a semi-circular arch. The whole is executed in stone consisting of a rubble core faced with blocks dressed smooth, and the stone used has kept its smooth surface very well. An internal gallery runs for part of the way along the north wall. Another remarkable feature may be observed about 7 feet from the ground, viz.:—a row of stone circles, at regular intervals, which are the ends of columns embedded in the thickness of the wall, their object being to act as ties between the rubble core and the smooth facing stones. I therefore attribute the following portions of the Wall of Cairo to Badr al-Gamâlî. All the wall between the Bâb al-Futûh and the Bâb an-Nasr; and beyond the latter to the re-

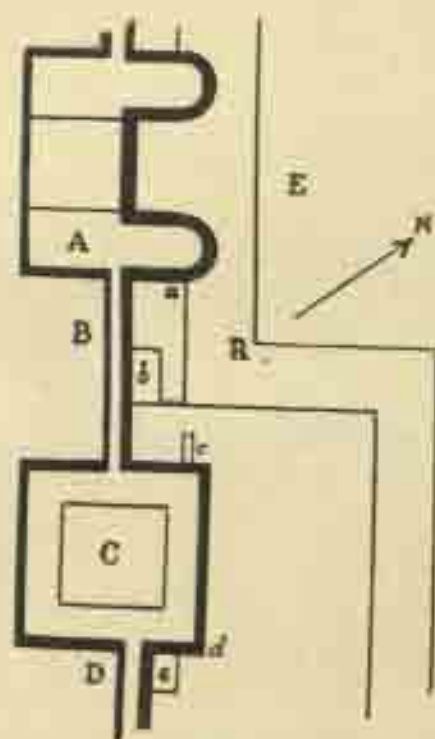


FIG. 1.

entrant angle formed by the wall about 50 yards to the south; also to the west of the Bâb al-Futûh to the half-round tower about 100 yards from it. Also a piece of wall concealed by houses, running to the east from the Bâb Zuweyîa and parallel to the Darb al-Ahmar. This paragraph on the Wall of Cairo should be read in conjunction with that dealing with the same subject under 566 H. and 572 H.

See M. VAN BEMCKEN, *Notes*, pp. 54-72; and CARANQSA, *Citadelle*, loc. cit., pp. 595-553.

BÂB ZUWEYLA (No. 199 on Plan). — According to Maqrizî (I. p. 384), this gate was built by Badr al-Gamâlî in 584 H. (1191). He states that there

was an inscription above the gate, on the exterior, containing the names of the Emir al-Guyûsh (Badr al-Gamâlî) and the Khalîf, and the date. A sunken rectangle which once contained an inscription slab still exists, but the slab itself has disappeared. In recent years, however, part of another inscription running along the cornice has been brought to light. The part preserved contains the Shî'a confession of faith, showing the building to belong to the Fâtîmide period.

See M. VAN BRACHEN, *Notes*, pp. 41-46; *C. I. A.*, pp. 62 and 707-708; and HERS BRY, *C. R.*, 1897, pp. x-xii.

MAUSOLEUM OF MUHAMMAD AL-ANWAR (No. 68 on Plan). — This building, of mean appearance, has been classed by the *Comité* as Fâtîmide, solely because the dome rests on squinches. This reason, in the absence of any other, seems to me totally inadequate. Although nearly all Fâtîmide domes rest on squinches, all domes resting on squinches are not necessarily Fâtîmide. Besides a number of small, modern and unimportant domed shrines met with here and there in the streets of Cairo, in which the dome rests on squinches, there are a number of superior 13th century buildings in which it is employed, e. g., the Mosque-Mausoleum of the Emir Tankizbughá, 764 H. (1362); the two mausoleums in the Madrasat of Sultan Sha'hân, 770 H. (1368-1369); both domes in the Mosque of Aqsunqur, etc. Although I do not accept this date, I leave it as it stands for want of a better. Muhammad al-Anwar died 811 H. (1409).

See *C. R.*, 1894, p. 17.

GÂMÎ IKHWÂT SAYEDNA YÛSUF (No. 301 on Plan). — Fleury, after a comparative examination of the surface decoration of the interior (Plate IV, 1), decides on the ornament of the Mosque of al-Guyûshy, 478 H. (1085), and of the mihrâb of al-Afdal, 487 H. (1094), as a *terminus a quo*, and on the ornament of the Mosque of Aqmar, 519 H. (1125) and as-Sâlih Teldâye', 555 H. (1160), as a *terminus ad quam*. In addition to the principal dome, which rests on squinches, Gâmi Ikhwât Sayedna Yûsuf contains a lesser one resting on continuous sphere pendentives. For this reason I would put for-

ward the earlier limit to 480 H. (1087) — the date of the Bâb an-Nayr and the Bâb al-Futûh — as the earliest examples in Egypt of this type of pendentive are found in these two gateways, and this method of dome setting would appear to have been brought from Syria, where much earlier examples exist⁽¹⁾, by the three architects of Edessa who, according to Maqrîzî (I, p. 380), built the three gateways of Cairo. It is not to be found in the Mosque of al-Guyûshy, although the little mausoleum on the north side is given one in the plan of the *Comité*, which is published by van Berchem in his memoir on this mosque, and which is erroneous in this respect. On the other hand, I would place it well before the Mausoleum of Sayeda Ruqayya, 527 H. (1133), whose principal mihrâb has an elaborately scalloped edge (like subsequent mihrâbs down to the middle of the xivth century A. D.), and whose dome rests on pendentives which are a stage later than the simple squinch, and consist of three niches crowned by one. Further, Prof. van Berchem has pointed out that in plan and construction it closely resembles the Mosque of al-Guyûshy, and I therefore place it at the commencement of the xivth century.

See S. FLEURY, *Die Ornamente der Hakim- und Ashar-Moschee*, p. 41; and M. VAN BERCHEM, *Notes*, pp. 79-80.

c. 1100

QABR LÛLIA BINT AL-MUQAUQIS (close to the Muqattam under the Mosque of al-Guyûshy). — This fragment of a building (Plate IV, a) is as remarkable as its name, which preserves the memory of the mysterious Muqauqis, the Chief of the Copts, a personage believed by Butler to be Cyrus, the Patriarch of Alexandria, at the time of the conquest, a view since accepted by Lane-Poole (see A. J. BUTLER, *The Arab Conquest of Egypt*, pp. 508-596; also his *Treaty of Misr in Tabari*; and LANE-POOLE, *History of Egypt in the Middle Ages*, second edition, p. 5 n.). It has two all but unique features in Egypt, viz.: the Mesopotamian triple-arched façade⁽²⁾ with the central arch much

⁽¹⁾ E.g. the Golden Gate at Jerusalem, which is attributed to Justinian. See DE VOÛZE, *op. cit.*, p. 25 ff.

⁽²⁾ A triple-arched facade of this type first appears in Oriental architecture in the Parthian palace of Hatra, near Mosul, and as Dr. Harzfeld

has pointed out (*Erster vorläufiger Bericht über die Ausgrabungen von Samarra*, p. 22, quoted by G. L. Bick, *Urkunde*, p. 136) is no doubt derived from the triple Roman triumphal arch. This Hellenistic triple-arched scheme suited the triple-arched scheme, in that it provided the

greater than the two side ones, only found elsewhere in Egypt in the Mosque of al-Guyāshy; and a second storey with another mihrāb over the first, a feature which is only found elsewhere in the Mosque of Mūsa at Masgid Shēykh Mūsa. I therefore place it between these two buildings.

MOSQUE OF MŪSA AT MASGID SHEYKH MŪSA. — This mosque, although clearly Fātimide by the form of its arches, is not definitely dated. A marble slab, now broken, which was once embedded in its walls, is now preserved in a house near by. It bears an inscription on each face, the first records a restoration by Shāhanshāh in 515 H. (1121), the second mentions the Imām al-Hāfiẓ li-Dīn Allāh — the 8th Fātimide Khalif — and the date 531 H. (1136-1137).

Before 515

1121

See *C. R.*, 1913, pp. 36-38 and 139-140.

MAUSOLEUM OF MUHAMMAD AL-GA'FARY. — About twenty yards north-west of the Mausoleum of Sayeda Ruqayya. Not marked on the Plan of the *Comité*. As the interior surface decoration of this mausoleum has almost entirely disappeared, it would be difficult to date it closely, but fragments of a fine inscription in decorated Kufic running round the walls below the dome, and pendentives similar to those of the Mausoleum of Sayeda 'Ātika clearly show it to be late Fātimide. It is now possible to fix it more closely, as during works commenced here by the *Comité* in July 1918, a certain amount of whitewash and plaster was removed from it, and from the Mausoleum of Sayeda 'Ātika built alongside. It then became clear that the latter was literally built against it, only three fresh walls being built, the fourth being formed by the west side of the Mausoleum of al-Ga'fary, as shown (see fig. 5). At the

c. 1120



Fig. 5.

great central vault opening, together with openings to the side vaults from the façade, which was a novelty. It must have been popular in the early Abbāsid period, as it is found in the

Beit al-Khalīfah at Sāmarrā. In the building under discussion above it has lost its utilitarian function, opening as it does into a single chamber, but it retains its Mesopotamian appearance.

time I visited it, it was possible to pass one's stick through the junction in several places, as there was no bond whatever, the junction being a vertical crack, and the smooth exterior plastered wall of the Mausoleum of al-Ga'fary could be felt continuing right through. The eastern curve of the dome of the Mausoleum of Sayeda 'Ātika rested on this same wall. It must therefore have been built before the Mausoleum of Sayeda 'Ātika, and I suggest c. 1120 A. D. I consider it improbable that it can have been built earlier on account of its pendentives, the simple squinch being apparently the sole method employed till about that date.

- c. 1125 MAUSOLEUM OF SAYEDA 'ĀTIKA (No. 333 on Plan) — Built against the Mausoleum of Muḥammad al-Ga'fary (see above). This mausoleum is similar in size and construction to that of al-Ga'fary, only its dome is ribbed externally and internally like that of Sayeda Ruqayya, and its stucco ornament is very well preserved (Plate V, 3). It must be later than the Mausoleum of al-Ga'fary for the reasons stated above, but I think it is certainly earlier than the Mausoleum of Sayeda Ruqayya on account of the almost unique treatment of the window spaces between the pendentives. In buildings of an earlier period we find the eight faces of the octagon of transition to consist invariably of four squinches alternating with four windows of similar size and outline (e. g. Mosques of al-Ḥakīm, al-Gayūshy and Ikhwāt Sayedna Yūsuf). At a later date we find domes resting on pendentives composed of three niches crowned by a fourth, with the space between each pendentive occupied by a triple window whose size and outline has obviously been set out on the same skeleton as the pendentives (e. g. Mausoleums of Sayeda Ruqayya and Yahyā ash-Shabīh). In the Mausoleums of al-Ga'fary and Sayeda 'Ātika we find a less developed treatment, the four sides of the octagon, which alternate with the pendentives, being pierced with openings whose outline is identical with that of the pendentives, but which lack any central framework converting them into a window of three lights. See Plate VI, which shows the arrangement, from which the treatment found in the Mausoleum of Sayeda Ruqayya (Plate VII) is clearly a later development, to remedy the obvious weakness of the earlier type. Plate VI has been taken from the outside of the Mausoleum of 'Ātika, the camera being placed on the window-sill looking across the interior

to the opposite window (just above the mihrâb), which opens into the Mausoleum of al-Ga'fary. The top of the plain mihrâb of the latter, a band of Kufic inscription to the right of it, and a window, of similar outline to that in the foreground, may be clearly seen. I therefore suggest A. D. 1125 for the date, which is quite in keeping with the ornament of the mihrâb.

MOSQUE OF AL-AQMAR (No. 33 on Plan). — According to Maqrîzî (II, p. 290), this mosque was built by Abû 'Abdallâh Muhammad al-Ma'mûn al-Batâ'îby in 519 H. (1125), and restored by the Emir Yalbughâ ibn 'Abdallâh as-Sâfiy in 799 H. (1397). The first statement is confirmed by two more or less similar inscriptions running across the façade, one at the summit, the other half way up; the second by an inscription, dated Ramaḍân 799 (June 1397), on a slab above the mihrâb, according to which a new minaret was included in the works carried out. This minaret was pulled down in 815 H. (1410) as it had begun to lean, and the present minaret is modern.

See M. VAN BERCHEN, *Notes*, pp. 89-101; *C. E. A.*, pp. 67-71; and RAVAISSE, *Essai*, etc., *loc. cit.*, I, p. 475 n.

ANCIENT MAUSOLEUM. — This building, which is not marked on the Plan of the *Comité*, is behind the shop exactly opposite to the entrance of the Khânqâ of Bibars II. A Kufic inscription runs round the four walls of this little mausoleum, but it is merely Quranic. The best preserved pendentive, however, which is not a *trompe* (or squinch) as it is called in the *Comptes Rendus*, is exactly similar to those of the Mausoleums of al-Ga'fary, Sayeda 'Âtika, and Sayeda Raḡayya (three niches crowned by one). Further, the treatment of the space between the pendentives is exactly the same as in the Mausoleums of al-Ga'fary and Sayeda 'Âtika (*q. v.*), and I therefore conclude that it is of about the same date. On account of its early date one is tempted to try to identify it with some well known Fâtimide monument mentioned by historians. At one time I was of the opinion that it formed part of the Dâr al-Qubâh or House of Domes, also called the Palace of the Wazîrs, built by al-Aḡâl alongside the Rabbat al-'Id. on his accession in A. D. 1094. This view was strengthened by the fact that there is no trace of a mihrâb, which one would naturally expect to find in a mausoleum, the centre of the

east side being occupied by a pointed entrance arch. Ravaisse (*loc. cit.*, III, pp. 50-51) gives a considerable amount of information about this building from Maqrizî (I, pp. 438-439). It was, I imagine, a building in style somewhat like that shown on the silver bridal casket of Proiecta in the British Museum⁽¹⁾. This casket is held to have been made in Alexandria, c. 350 A. D., and on the lid is represented a house roofed with several small domes, and a larger central one. The Dâr al-Qubab was, no doubt, similar, but on a vastly larger scale. Further, we learn from Maqrizî that the Content-Mausoleum of Bibaes al-Gâshenkîr, and the Madrassa of the Emîr Qarâsunqur, were both built on the ruins of this palace. It must therefore have extended very nearly as far as our little dome. The style of the pendentives, however, refuses to be reconciled with the date 1094.

See *C. R.*, 1911, pp. 131-132.

MASHHAD OF SAYEDA RUQAYYA (No. 273 on Plan). — M. Paul Ravaisse in 1889 suggested 1132 A. D. as the approximate date. During the restoration carried out in 1917 a painted⁽²⁾ inscription was discovered in the interior round the base of the dome, as follows:

فِي شَهْرِ ذِي الْقَعْدَةِ سَنَةِ سَبْعٍ وَعِشْرِينَ وَخَمْسَمِائَةٍ وَحَقَّ اللَّهُ

In the month of Dhu l-qu'da of the year seven and twenty and five hundred, praise be to Allah [September 1133].

See *C. I. A.*, pp. 71-72 and 635-638; and P. RAVAISSE, *Sur trois mihrabs en bois sculpté*, in *Mémoires de l'Institut égyptien*, t. II, pp. 637-654.

⁽¹⁾ See the *Guide to the Early Christian and Byzantine Antiquities*, pp. 22, 72 and 73.

⁽²⁾ Some very early painted inscriptions exist which it may not be without interest to enumerate: — (1) on the walls of the little palace known as Qusair Khurdaoh are the remains of a painted inscription . . . said it, and Abd al-Malik the son of Umayr wrote it on Monday three days remaining from Muharram of the year ninety-two (= A. D. 710). See MUAZZI, *Ausflüge in der Arabien Petrus*, in *Mittheilungen de la*

Faculté orientale de Beyrouth, III, p. 494; — (2) Qusair 'Amra: Inscriptions under the figures painted on the walls, built about A. D. 712-715. See MUAZZI, *Qusair 'Amra*, and — for the date — van Berchem in the *Journal des Savants*, 1909, pp. 264-270; — (3) Home at Madina (Upper Egypt), discovered by Somers Clarke in 1900. Six lines written with a qalam in simple Kufic — «and Malik, son of Kathir, has written [it] in Bagah of the year 117» (August 735). See *C. I. A.*, pp. 693-697.

MAUSOLEUM OF MUHAMMAD AL-HASAWĀTY (No. 345 on Plan). — This little building contains an elaborate mihrāb (Plate V, a), amongst whose decoration are found the following features: (1) a Greek key pattern, which also occurs in the entrance dome of al-Azhar (first half of xiith century); (2) bosses in the spandrels of the mihrāb arch, which occur also in al-Aḥḍaf's mihrāb, 487 H. (1094), in that of Sayeda 'Ātika and in the chief mihrāb of Sayeda Ruqayya, 527 H. (1133); (3) a triple scalloped edge to the mihrāb, which occurs in Sayeda Ruqayya; (4) a medallion in the centre of the flutings of the mihrāb niche, which is found also in Sayeda Ruqayya, and in the Mausoleum of Yahyā ash-Shabīb; (5) two pieces of ornament which run up from the top corners of the mihrāb frame to the squinches, and which resemble the same feature in Dihwāt Yūsuf and Sayeda Ruqayya. These features, together with the style of the inscriptions in highly decorated Kufic, and the form of the mihrāb arch, all point to the first half of the xiith century. Further, I consider that (3) and (4) justify one in narrowing down this period to the second quarter of the xiith century A. D. With regard to (4), I would add that in the numerous scalloped niches found in the Mosque of as-Sāliḥ Ṭalāyic' 555 H. (1160), and subsequent buildings, a medallion is never found in the centre, its place being taken by a straight sided, arched panel, with one exception only.

MASHHAD OF SITT KOLSON. — About 100 yards south of the Mausoleum of Abū Maṣṣūr Isma'īl is a turning to the right called Shār' Sidi Shabīb. On the south side immediately after turning into it is a little zāwiya of mean and modern appearance, which nevertheless contains a very early and beautiful mihrāb of stucco. The lighting conditions being extremely unfavourable, Mr. F. R. H. Drake, of the Public Works Department, has very kindly drawn it expressly for this memoir (Plate IX). This little mihrāb differs in many ways from any other I have ever seen, and is, in the following features, unique in Egypt: (1) the grooves, alternately round and triangular in section, which form the semi-dome; (2) the outer scalloped edge in slight relief, consisting of large loops separated by very small ones. Nevertheless it possesses two features which to some extent enable us to limit its date. The earliest mihrābs with scalloped edges are those in the Mausoleum of Sayeda Ruqayya, 527 H.

(1133), and the last three examples occur in the mausoleums of the Emir Abū Manṣūr Ima'īl, 613 H. (1216), of the Abbāsid Khalifs, c. 640 H., and of Sheger ad-Durr, 648 H. (1250). In the mihrāb of the Mausoleum of Abū Manṣūr Ima'īl, however, this feature attains its greatest elaboration, being five rows deep, and our mihrāb, the outline of whose arch resembles the outline of the scalloped arches in the façade of the Mosque of Aqmar (519 H.), can scarcely belong to this period when the keel-arch was apparently the only one employed. The broad band of ornament below the semi-dome is nearly unique, the only other example occurring in the great angle tower of the Burg az-Zafar, as decoration to the sloping vault to the right of the entrance to the lower chamber (Plate X). We thus obtain 519 H. as a *terminus a quo* and c. 572 H. as a *terminus ad quem*. The fact that the scalloped edge of our little mihrāb is not duplicated or triplicated, and the prevalence of the keel-arch from c. 550 to the end of the Ayyubide period, justify us, I consider, in placing it between 520 H. and 550 H.

LEAVES OF THE DOORS OF THE MOSQUE OF AL-FĀKAHĀNY (No. 109 on Plan). — This mosque, according to Maqrīzī (II, p. 293), was built by az-Zāhir in 543 H. (1148). According to an inscription preserved on the spot, it was reconstructed by Ahmad Katkhoda al-Kharbutly in 1148 H. The whole mosque dates from this reconstruction, except the wooden doors on the west and north, which are decorated with good crisp Arabesque carving of the Fātimide period, and may well be the original ones.

See A. BARRAT and A. PARNICOLA, *C. R.*, 1908, pp. 18-19; and M. van BEREHEM, *Notes*, pp. 101-103.

MAUSOLEUM OF YAḤYĀ ASH-SHABĪH (No. 285 on Plan). — Prof. van BEREHEM suggests the 12th century for the date of this monument. Its pendentives being identical with those of the Mausoleum of Sayeda Ruqayya, I would suggest the second quarter of the 12th century, as a more complicated type appears in 552 H. (1157) in the Mausoleum of Abū l-Ghāṭanfar. The elaborate mihrāb niche, however, with its quadruple scalloped edge, compels me to put it at the end of this period, i. e., c. 1150, but not later, on account of the medallion in the centre, a feature which, as already stated, is wanting

in all dated scalloped niches, from the Mosque of as-Sâlih Tella'ye', 555 H. (1160) onwards, with one exception.

MOSQUE OF AL-'AMRY, at Qûs. — Ibrahim Effendi Nadiu, who visited this mosque in 1890 on behalf of the *Comité de Conservation*, stated in his report that, according to a Kufic inscription in the interior (place not stated), it was built in 500 H. by Malik as-Sâlih, Emîr al-Guyûsh. Malik as-Sâlih is the title taken by Tella'ye' ibn Ruzzik, the Governor of Ushmûn, when he came to the rescue of the Khalîf al-Fâiz in 550 H. (1155). 500 H. is, therefore, probably a slip for 550 H., a date which is found in the seven-line inscription on the minbar which I am convinced is the inscription referred to. E. Richmond, who examined the mosque in 1899, found several historical inscriptions, including one dated 568 H. (1172-1173), recording a restoration by Mahârak, son of Kâmil, son of Muqallad, etc. The mihrâb (which is illustrated in the *Manuel d'Art musulman*, 1^{re} partie, *L'Architecture*, by H. Saladin, fig. 69, under the erroneous title — « Mihrab du tombeau de la sultane Chadparat ed-Dorr au Caire ») contains fine naskh inscriptions in round-ended panels, alternating with circular medallions. The earliest example of this treatment known to me occurs in the second mausoleum of Zâwiyat al-Abbâr, 684 H. (1285). In the case of the above mihrâb, however, the inscriptions are superimposed on scrolls of foliage. The earliest and latest examples of this are in the Mausoleums of Ahmad ibn Suleymân ar-Rifâ'i, 690 H. (1291), and the Emîr Sunqur Sa'dy, 715 H. (1315) respectively, and I therefore place it c. 1300 A. D. A slab of marble above the north door of the mosque records a restoration by Muḥammad Bey in Dhû l-biḡga 1233 (October 1818).

See *C. R.*, 1890, p. 132; 1899, pp. 68-69; 1900, pp. 110-111; and *C. I. A.*, pp. 716-716.

MAUSOLEUM OF ABŪ L-GHADANFAR ASSAD AL-FÂIZY AŞ-SÂLIHY (in the enclosure of the Mosque of Sidi Ma'âz — No. 3 on Plan). — This bears a Kufic inscription giving the date as 552 H. (1157). In the 468th Report of the *Comité de Conservation* this is given as 502 H. (1157), but it is 552 H. which corresponds to 1157 A. D. Further, the date 502 H. is impossible, as the « relatives of possession », al-Fâizy and as-Sâlihy, refer to the boy Khalîf al-Fâiz.

550 1155

552 1157

(549 H. = 555 H.), and Telāye' ibn-Buzziḳ respectively. I therefore consulted the architect of the *Comité*, who has confirmed my belief that 502 H. was a misprint for 552 H.

See *C. R.*, 1913, p. 106.

555 1169

MOSQUE OF AṢ-SĀLIḤ TELĀYE' (No. 116 on Plan). — Two Kufic inscriptions, partly masked by hovels, run along the north and west faces, one half way up, the other a little lower. In the latter is found the date 555 H. (1160). The pulpit bears the name of the Emir Bektimur al-Gökandâr, and the date Gumâdâ II 699 (February-March 1300). Maqrîṣi mentions a restoration after the great earthquake of 702 H. (1302), but the south ilwân probably belongs to a later period.

See M. VAN BRUNEN, *Notes*, pp. 103-122; and *C. I. A.*, pp. 73-79.

AYYUBIDE MONUMENTS.

566-572 1170/1-1174

THE EAST WALL OF CAIRO. — See the following paragraph.

572-589 1176-1193

THE WALL OF FUSTĀT, THE BURG AZ-ZAFAR, AND PARTS OF THE NORTH WALL OF CAIRO. — This paragraph should be read in conjunction with that on the Wall of Cairo under 480 H. It follows from the latter that the following portions of the Wall of Cairo must be the work of Saladin :— (1) The north wall commencing at the half-round tower about 150 yards west of the Bâb al-Futûḥ. This piece runs west as far as a pentagonal tower, then turns south-west and then runs west again, intact, with the exception of one clean break, nearly as far as the Shâri' Khalig al-Masry. On the other side of that street it can still be traced running between the Sikkot al-Faggâla and the Shâri' at-Tabla, and the base of one half-round tower still remains. The 1 : 5000 map of the Survey shows fragments at intervals all the way to the Station Square, but I have not been able to obtain access to them. The memory of a tower is still preserved in the name of a street called Shâri' al-Burg, which is almost opposite the junction of the Shâri' az-Zâhir and the Shâri' al-Faggâla. (2) The north wall commencing at the re-entrant angle about 60 yards south of the Bâb an-Nasr, and running east. (3) The Burg az-Zafar.

(4) The east wall of Cairo from the Darb al-Mahrûq to the Bâb al-Wazir. (5) The wall of Fustât. These five sections of wall exhibit two distinct types of fortification, as follows:— (1) Towers of one storey only, consisting internally of a high and pointed tunnel vault running at right angles to the curtain wall, with discharging chambers at the outer end and to right and left; these discharging chambers, although roofed with a tunnel vault also, are only half the height of the main vault (Plate VIII, 1). At the back to right and left is a passage which, after passing through two discharging chambers commanding the side of the tower, rises in steps to the top of the curtain wall, which otherwise is without any interior gallery. The towers, which spread very slightly at their base, and the curtain walls are of smooth masonry, and the inner side is built of large blocks like the outer side. (2) Towers of one storey and two storeys alternately, cruciform in plan internally, and roofed, in some cases with low domes on continuous sphere pendentives (Plate VIII, 2), in others by intersecting vaults, but no two towers are quite identical. Unlike those of the previous type, they do not spread at their base. The curtain walls are without any gallery whatever, but placed at intervals of from 20 to 30 yards are tunnel vaulted discharging chambers, open at their inner end and capable of taking *ballistæ* or engines of a similar sort. The towers and curtain walls on their outer side are of heavily rusticated blocks with drafted edges, but on their inner side of much smaller blocks dressed smooth. Columns, as a bond between the inner and outer faces, are not found in this type of wall or in the preceding. Sections (1) and (3) belong to this type; section (4) is of the former type. As regards the wall of Fustât (5), the lack of sufficient remains renders it impossible to form an opinion as to the internal construction of the towers, but as the masonry is of large rusticated blocks, with drafted edges, and a piece of curtain wall with a discharging chamber has been preserved about 100 yards south-west of the Bâb al-Qarâfa, we can say definitely that the wall of Fustât was of type (2). It now remains to be decided which of these two types is the earlier. It is clear that it cannot be the wall of Fustât, since, according to Maqrîzî (II, p. 233), the project of which it formed part, was only commenced by Saladin 16 Rabi' I 572 (21st September 1176), and remained unfinished at his death, and the same applies to the north wall east of the Bâb an-Nasr and the Burg of-Zafar also, since Maqrîzî

(I, p. 380) says that Saladin extended the wall of Cairo from the point where it touches the Bâb an-Nasr to the Bâb al-Barqiya and to the Darb Batûl. I therefore attribute sections (2), (3) and (5) to the second phase of Saladin's work, and the east wall of Cairo to the first, with the exception of the great round tower at the Darb al-Mahrîq, which is rusticated and belongs to a continuation of the Burg az-Zafar, running under the rubbish mounds in a direct line with it. Part of this buried portion has just been brought to light by the sebakh diggers at the point where the road from the "Tombs of the Khalifs" comes through the mounds, and one can now (January 1919) descend through a hole into the interior of a tower which has a discharging chamber on the south side with an embrasure giving a flanking fire. On the north side is a flight of steps rising to the top of the wall. The outer face of the tower and wall is of rusticated blocks with drafted edges, but the inner face is of smaller blocks dressed smooth, just as in the Burg az-Zafar. There are no signs of an internal gallery. There now remains the north wall to be considered. West of the Bâb al-Fatâh is a square tower of smooth masonry already classed as Fâtîmide. The wall to the west of this is of smooth masonry at first, but very shortly this changes, and instead of being smooth is composed of rusticated blocks with broad drafted edges. The line of junction slopes from left to right, after which the wall exhibits the following composition:— two top courses smooth, five courses rusticated, remaining three fifths of height of wall smooth. The wall is soon lost behind houses but shortly re-appears and continues, composed as above, as far as the half-round tower, where the rustication continues at the same level and above it to the top of the tower. The same remark applies to the back of the tower, except that there is a moulding dividing the rusticated upper part from the smooth lower part. The ends of columns used as a bond are visible all round the foot of this tower. All the openings are spanned by semi-circular arches, and the great tunnel vault of the interior is of this section also. West of this tower rustication continues at the same level for about 9 or 10 yards and then runs rapidly down to the ground, but the ends of columns are still visible at intervals until we are about 11 yards to the west of the *midchicoulis* which is placed in the centre of this curtain wall. At this point this feature ceases and there is a marked change in the masonry, even the stone changing to a kind which has weathered very badly.

The courses are slightly shallower and do not agree in level with those of the previous portion. The same marked break is noticeable on the inner side of the wall with this additional difference that the masonry ceases to be rusticated and is composed of small blocks dressed smooth exactly like the reverse of the Burg az-Zafar. The vaults of the great pentagonal tower where the wall bends to the south-west are all pointed in section; it follows that there have been two distinct breaks in the work, one shortly after the great square tower, the other just before the great pentagonal tower of the north-west angle. To what period must we attribute them? The second part is undoubtedly the work of Saladin both on account of the pointed vaults of the pentagonal angle tower and the next one going west, and also on account of the masonry which is rusticated on the outer side and of small smooth blocks on the inner side like the Burg az-Zafar. I consequently attribute it to the second phase of his work, Maqrîdî stating (I. p. 379) that he prolonged the wall of Badr from the Bâb al-Qanţara to the Bâb ash-Sha'riya, and beyond to the Bâb al-Bahr where it was terminated by a great salient resting on the Nile, the tower of al-Maqṣ, which must have stood where the Boulevard Clot-Bey runs out opposite Cairo Station. The first portion still remains a problem. Must we attribute it to Badr al-Gumhî on account of the semi-circular arches and vault of the great half-round tower, or to the first phase of Saladin's work, in spite of the fact that it is rusticated on both sides unlike any other part of the wall? As historians do not mention two phases of Badr's work, I incline to attribute it to the first phase of Saladin's work who presumably restored existing Fâtimide work, which the lower part of this great tower must certainly be.

See M. VAN BERNHEM, *Notes*, pp. 51 and 54-70; and CASANOVA, *Citadelle*, *loc. cit.*, pp. 535-551.

THE CITADEL OF CAIRO. — It was in 572 H. that Saladin decided to construct a citadel as a place of refuge should he ever be in danger through a Fâtimide rising, and his wazîr Qarāqūsh was entrusted with the execution of the scheme. The enclosure, as Casanova has clearly demonstrated, did not comprise the whole area occupied by the Citadel as we see it to-day, but only the part lying north-east of the Mosque of Muḥammad an-Nâsir, which area even now forms a separate enclosure, to which the Bâb al-Mudarrag and the

572, etc. 1176, etc.

Bâb al-Qulla (now called the Inner Gate) give access. The Bâb al-Qarâfa once gave access to it also, although to-day it opens into the other half of the Citadel. I shall return to this point later. The Bâb al-Mudarrag, to-day hidden away behind the Bâb al-Gedid or New Gate, through which wheeled traffic enters the Citadel, is dated 579 H. (1183-1184) by an inscription over the outer archway, which inscription is at the same time the foundation inscription of the Citadel, and it is possible that the fortified enclosure itself was finished in this year. This gateway was evidently restored by Muḥammad an-Nâsir as his name appears painted on the plaster of the vaulted passage and on the four cartouches which ornament the four pendentives of the dome which precedes the passage. These inscriptions were formerly covered with two successive coats of plaster, each with inscriptions recording the name and titles of the Sultan. Casanova explains this curious fact by a very convincing theory, viz.: Muḥammad an-Nâsir reigned as is known for three periods, 693-694, 698-708 and 709-741. He probably restored the gateway in 693-694, was then deposed and his name plastered over by the usurper. He ascended the throne once more in 698 and inscribed his name anew; was deposed in 708 and re-inscribed his name once more in 709.

A strip of the north-east enclosure running from the mosque of Sidi Sâriya to the angle where the wall turns to follow the carriage road to the Bâb al-Gedid is late and is probably due to Muḥammad 'Alī, as the plan in the *Description de l'Égypte* shows that in Napoleon's day the wall must have turned inwards at a right angle and followed a line very nearly identical with the façade of the present line of hospital buildings and omitting the whole of the area now occupied by a garden. A strip of this wall still remains, running from the angle in the main wall to the hospital buildings, and forming thus the eastern boundary of the garden. The point where it turned inwards was marked by a great round tower, of which the base, composed of large blocks, may still be seen, just in front of the present angle in the wall under the mosque of Sidi Sâriya. This base is about fifty feet in diameter and the tower must have been similar in size and shape to the two great north-eastern towers. Strange to say, it is not marked on the 1:1000 plan of the Survey.

With the above exception and one or two small strips here and there where the walls have obviously been re-built, the north-east enclosure is

beyond any doubt the work of Saladin. The two great north-eastern towers, Burg al-Haddād and Burg ar-Ramla, and the great square towers on the side which runs in a direct line towards the Muqattam, are built of great rusticated blocks with drafted edges of exactly the same type as in the Wall of Fustāt, recently laid bare⁽¹⁾. The square towers are enclosed works not in connection with the *chemin de ronde* and were no doubt copied by Saladin from Crusaders' work, such as we find at Saone or Sayhun⁽²⁾, which fell into his hands in 1187. We know also that Ibn Juhayr, who visited Cairo in 1183, saw enormous numbers of Christians, who had been taken prisoners in the wars of the Crusades, actually employed on the Citadel, not only as labourers but as overseers and masons. Abū l-Mahāsīn cites Ibn 'Abd az-Zāhir to the same effect. The *chemin de ronde* of the side running towards the Muqattam, with its flat roofing slabs resting on continuous corbels, is exactly similar to the short passages which extend right and left of the towers in the east wall of Cairo before they rise in steps to the top of the Wall. There is one point in connection with the enclosure as above outlined which raises a difficulty expressly recognised by Casanova, viz. : that the Well of Saladin (which began to be called the Well of Joseph in the middle of the xviith century only) is outside the trace which has been sketched out above on the lines laid down by Casanova. This is of course unthinkable from a military point of view. It would therefore appear that this outline cannot be correct in its entirety, that is to say the boundary line of which the Bāb al-Qulla forms the centre, must surely be later since the enclosure must have embraced the Well, or, to express the matter chronologically, the Well must have been excavated within the enclosure. I put forward two points in favour of this theory — (1) The present Bāb al-Qarāfa opens into the region near the Well and outside the Bāb al-Qulla wall, although all historians describe it as opening into the enclosure of Saladin. Casanova gets over the difficulty by saying that it has been displaced since the time of Napoleon, but this cannot be the case since his Plan of Cairo and the view of it given in the *Description* agree substantially

⁽¹⁾ In this also I see the influence of the Crusaders, with whom Saladin was in almost perpetual conflict. Very many of their castles exhibit this feature, e. g. Margat (Marqab), Châtou-

Pélerin, Tortosa, Saone (Sayhun), Gilet, Blanche-Garde, Beaufort, le Toron, etc.

⁽²⁾ See Rey (G.), *L'Architecture militaire des Croisés en Syrie*, pp. 109-111, and plate XII.

with the present arrangement. (2) The discovery which I have made in the mass of ruins just south of the Mosque of Muhammad an-Nâsir, of a short length of *chemin de ronde*, with flat ceiling slabs on continuous corbels, exactly like the *chemin de ronde* referred to above, and running from the tower alongside the Well parallel to the south side of the mosque, then changing its direction and running towards the Mosque of Muhammad 'Alî. I am convinced that this *chemin de ronde*, which bears all the characteristics of the military architecture of Saladin, is a remnant of his great enceinte which must therefore have included the Well. Even at the present day, to an observer standing outside the Bâb al-Qarâfa, the northern enclosure appears to inter-penetrate the southern one, owing to some Turkish fortifications covering the Well. These fortifications probably follow an ancient alignment. Saladin lived in the Palace of the Wazirs until his death, but al-Malik al-Kâmil transferred his residence to the Citadel, and it is under his reign that constructions which included the Iwân sprang up outside the enclosures of Saladin. These constructions appear to have been surrounded by an enclosure, linked on to the first, but of a less fortress-like type. We are told however that the fortress-like type of enclosure, that is to say, an enclosure composed of towers and curtain walls, extended as far as the Striped Palace (see CASANOVA, pp. 641, 644 and 667) which is the case at the present day. This enclosure was entered by the Bâb as-Sirr, the Secret Gate, which opened opposite the Iwân, and therefore probably occupied the site of the *Bâb chirk* of Napoleon's plan, now called the Middle Gate. Casanova believes that the original Bâb al-Qulla⁽¹⁾ connecting these two enclosures was a necessary corollary, and that it dated from this period, but I do not think it can have occupied its present site. This is all the more probable since we are told that the original one was destroyed by Qalâûn 11 Ragab 685 (2nd September 1286) and replaced by a dome, and that the Bâb al-Qulla as it existed in Maqrîzî's day (II, p. 219), which was in the same position as the present one, was built by Muhammad an-Nâsir, apparently about 720 H. (1320-1321). Under Muhammad an-Nâsir we fortunately have a definite fixed point in the supplementary enclosure,

(1) The present Bâb al-Qulla was built, according to an inscription over the entrance arch, by

Muhammad 'Alî in 1243 H. (1826-1827) (CASANOVA, p. 729).

thanks to an inscription of this Sultan which occurs about two feet to the left of the great square tower which runs out near the north-west angle of the Mosque of Muhammad 'Aly. It states that the tower in question was commenced in Gamâdâ I and finished in Shawâl 713 (August-September 1313—January-February 1314). To the south of this tower are a series of piers joined by arches and surmounted by enormous corbels which I conclude from the description of Maillet (*c. A. D. 1696*) must have supported the great square piers⁽¹⁾ which formed the substructure of the Striped Palace of Muhammad an-Nâsir commenced in 713 H. and finished in 714 H. A number of black and yellow stones are still to be found lying about on top of these arches, and others form alternate courses at the top of the great tower just referred to and the wall above the inscription to the north of it.

The final extension of the Citadel appears to have taken place under Muhammad an-Nâsir, when he extended it towards the south by the construction of the Bôsh commenced in 738 H. (1337-1338). This, we are told, was four feddans in area, and occupied the site of a great hollow which had been formed by quarrying stone for the Citadel. It was a great undertaking, and each Emîr had to furnish 100 men and 100 pack animals for transporting the sand required. Prisoners were employed also and the work lasted for a year and thirty days, many dying at the task. We have here the explanation of the artificial appearance of the mound on which the south end of the Citadel rests, which cannot fail to have struck all careful observers, composed as it is of sand and earth lying at its natural angle of rest, in striking contrast to the north-east enclosure where the walls stand on bare rock throughout. If one starts at the Bâh al-Qarâfa and walks south past the three round towers, one is surprised to find that the lower courses of the wall, which are composed of large blocks, extend beyond the present end of the Citadel for some distance, and then turn at right angles and run parallel to the south end of the Citadel, but at about 40 feet from it, and form part of a great retaining wall against which some of the tenement houses of 'Arab al-Yasâr are built. Its courses are about 5 feet 6 inches in height, and the stretchers are about

⁽¹⁾ «Vers le milieu du mur est un avancement porté par des arcades à poste de vue, que soutiennent des piliers carrés de trente à quarante

pieds de diamètre. Sur cet avancement s'élève un silos. . . . » Quatrefly Casanova, p. 640.

Bullén, t. XVI.

6 feet long. This wall, which holds up great slopes of sand, was either a retaining wall only as suggested above, or the end of the Citadel itself in the 11th century, the present southern enclosure wall being obviously late Turkish. I also attribute to Muhammad an-Nâsir the lower tier of great vaulted chambers running along the west face of the Citadel to the south of the Mosque of Muhammad 'Ally, and what appears to have once been a staircase at the southern extremity of these chambers. According to the plan of the *Description*, it actually was one, presumably that which gave private access to the stables and the meydân. The upper tier probably dates from Muhammad 'Ally, especially the two doorways near the foot of the spiral staircase under the south-west corner of his mosque, which gives access to these vaults. The Citadel was restored on the following occasions (1) by Jarkass al-Khalîly under Barqûq, Rabi' II 791 (March-April 1389); (2) by Gaqmaq in Dhu l-qa'da 1851 (January-February 1448); (3) by Qâyt-Bây; (4) by Tûmân-Bây in Ramadân 906 (March-April 1501); and (5) by the Khedive Isma'il Pasha in Raghâb 1285 (October-November 1868). All these restorations are recorded by inscriptions on slabs which, whatever their original position, are to-day embedded in the wall on the right of the outer entrance of the Bâb al-Mudarrag. According to al-Gahartî, Isma'il Pasha (Governor of Egypt, 1111-1116-1699-1704) made important restorations to the south-west angle of the enclosure. Muhammad 'Ally built the Bâb al-Gedîd about 1825 and the Deftâr Khâna opposite in 1244 (1828-1829). He must have carried out a very great amount of work, and as stated above, it is to him that I attribute the great strip of wall which runs from the Mosque of Sidi Sâriya to the carriage road leading to the Bâb al-Gedîd. The crowning of the enclosing walls, throughout their entire length, with their Turkish mouldings and embrasures for cannon in many places, is no doubt his work also.

See M. VAN BERCHÈM, *Notes*, pp. 54-72; *C. I. A.*, pp. 80-94 and 726-728; and CARANOVY, *Histoire et description de la Citadelle du Caire*, *M. M. A. F. C.*, IV, fasc. 4 and 5.

MAUSOLEUM OF THE IMÂM ASH-SHÂF'EY (No. 281 on Plan).—According to Maqrîzî (II, p. 444), this mausoleum was built by al-Malik al-Kâmil

Muhammad in 608 H. (1211). His mother, the Princess al-'Adeliya, was buried there and her cenotaph still exists in this mausoleum. On its front face is an inscription giving the date of her death in the year 608 H. According to Ibn Iyās (II, p. 300), the dome was renewed by Sultan Qāyt-Bāy. In another place (II, p. 198) he states that the restoration of the building was commenced in Ramaḍān 885 (November-December 1480). In the Arab Museum (Hall IV, Woodwork, no. 57) is the lintel of a door from this building comprising five panels, two in mashraḥīḥ. The middle panel bears an inscription recording this restoration by Qāyt-Bāy, but it is without a date.

See HERTZ BEY, *Catalogue*, pp. 80-81 and 86-87.

MAUSOLEUM OF THE EMĪR ABŪ MANṢŪR ISMA'ĪL (No. 282 on Plan). — Popularly known as the Mausoleum of as-Sādāt ath-Tha'ālba. The tomb of the founder, which is placed in the middle of the east liwān, bears a slab of marble containing the date of construction, Ragab 613 (October-November 1216). This slab must once have occupied a position over the main entrance where there is a sunken panel, exactly corresponding with it in size and shape. The cenotaph of Abū Manṣūr Isma'īl still exists, three panels of it being preserved in the Arab Museum (Hall IV, no. 101), whilst the back panel is now in the South Kensington Museum. The latter gives the date of his death — 1st Ragab 613 (14th October 1216).

017

1310

See C. I. A., pp. 95-96, 648-650 and 759-760; and HERTZ BEY, *Catalogue*, p. 99.

MADRASSA KĀMILĪYA (in the Sūq an-Nahḥāsin). — According to Maqrīzī (II, p. 375), this College, of which the greater part of the west, and a fragment of the east liwāns remain, was built by the Sultan al-Malik al-Kāmil Muhammad in 623 H. (1225). Little of the building remains, and no inscriptions.

022

1225

See HERTZ BEY, *C. R.*, 1904, pp. 98-102.

MADRASSA OF AL-BAGAM, at Ehiār. — A plaque of marble preserved in the mausoleum of the founder gives the date of erection as 629 H. (1231).

029

1231

A. R. A. R.

This building, which I only know from photographs, must have undergone many changes since then.

See Henz Ber. *C. R.*, 1890, pp. 123-125.

634 1232

MINARET OF THE MOSQUE OF SAYEDNA BUSSEYN (No. 28 on Plan). — There is a passage under this minaret, and above the pointed arch at the southern end are two small plaques, the lower of which states that the minaret was finished in Shawāl 634 (June 1237).

See *C. I. A.*, pp. 100-102.

639-641 1241/2-1243/4

MADRASSA OF THE SULTAN AS-SĀLIḤ NEGM AD-DĪN AYYŪB (No. 38 on Plan). — According to Maqrizī (II, p. 374), the site was prepared in 639 H., the foundations laid in 640 H., and the professors were installed in 641 H. An inscription at the base of the minaret, west face, gives the date as 641 H., which no doubt refers, as is usual, to the completion of the edifice.

See *C. I. A.*, pp. 102-104, and *C. R.*, 1903, pp. 135-138.

640(?) 1242-1243

MAUSOLEUM OF THE ABBĀSID KHALIFS (No. 276 on Plan). — This mausoleum is without any historical inscription, but it contains eight cenotaphs, the oldest of which bears the name of Abū Naḍla, the ambassador of the Khalifate, and the date 640 H. (1242-1243). This may well be the date of the building, as it closely resembles the Mausoleum of Shager ad-Durr in its stucco ornament, its pendentives (Plate XI, 8) and the outline of its dome. This may be the building referred to by as-Sakhāwī in his *Tahfat al-Abbās* (in the margin of the *Nafḥ at-Tḥ*, IV, p. 119), when he says: "When the Khalif Abū l-'Abbās Ahmad died in 701 H. (1301-1302), Muḥammad an-Nāṣir ordered his interment in the Mashhad an-Naṣṣay, and he was interred in its neighbourhood under a dome which had been constructed there. His cenotaph forms one of the eight referred to above."

See E. J. ROGERS, *C. R.*, 1884, pp. 24-28; and Henz Ber. *C. R.*, 1910, pp. 131-141.

637-648 1240-1250

MAUSOLEUM OF THE SULTAN AS-SĀLIḤ NEGM AD-DĪN AYYŪB (No. 38 on Plan). — The inscription over the entrance gives the date of his death

only, 15 Sha'bân 647 (23rd November 1249). This is the case also with the inscription on the beautiful cenotaph. The mausoleum, however, was commenced by Sheger ad-Durr, the wife of the Sultan, immediately after his death, and his body was transferred there when the edifice was finished, which transfer, according to Maqrîzî (II, p. 374), took place on 26 Raghâ 648 (24th October 1250).

See *C. I. A.*, pp. 104-110; and *C. R.*, 1893, pp. 34-35, and 1903, p. 139.

MONUMENTS OF THE BAHRITE MAMLÛKS.

MAUSOLEUM OF QUEEN SHEGER AD-DURR (No. 169 on Plan). — The inscription on the cornice is not dated, and is engraved in modern characters, but it is no doubt a copy of an ancient text. The date may, however, be fixed indirectly with considerable accuracy. (1) The Sultana's surname 'Ismat ad-Dîn is found here under the sovereign form *'ismat al-duyya wa-d-dîn*, while her husband's name is followed by formulas which are only employed for the dead. The inscription must therefore have been drawn up after the death of Sâlih Ayyûb, i. e., after Sha'bân 647 (November 1249), and during the reign of Sheger ad-Durr. (2) The Sultana is called the "mother of al-Malik al-Mansûr Khâlî". This title was conferred upon her on her accession after the death of her son al-Malik al-Mu'azzam Tûrân Shâh, the last Ayyubide Sultan. Therefore the text was drawn up between the death of Tûrân Shâh (29 Muharram 648) and the accession of the first Mamlûk Aibak (29 Rabi' II 648).

648

1250

See *Mannex, Journal asiatique*, 7^e série, t. XVI, pp. 564-565; *C. R.*, 1900, pp. 112-119; and *C. I. A.*, pp. 111-114 and 728-730.

MABKHARA OF THE ZÂWIYAT AL-HENÛD (No. 237 on Plan). — This mabkhara, or "censer"-like minaret (Plate XI, a), is placed by the *Comité* in the 12th century A. D. (see *C. R.*, *Index général*, 1914, p. 76), but I think this date is certainly wrong. The only dated mabkhara of the 12th century is that of Abû l-Ghadanfar, 552 H. (1157), which is very much more primitive. On the other hand, a comparison with the upper part of the minaret of the Madrasa of Sâlih Ayyûb, 639-641 H. (1241-1243), shows it to be an almost exact counterpart of the one under consideration, except that its fluted cap

N. 1250

A. H. A. D.

is not quite so elongated. The tops added by Bibars II to the minarets of al-Hâkim's mosque in 603 H. (1303), after the great earthquake, are, however, more elaborate, having three storeys decorated with stalactites instead of two only, besides minor variations. I therefore place this mahkharâ slightly later than that of Sâlih Ayyûb, but a good deal earlier than those of Bibars II, say about 1250 A. D.

651 1253

HALL OF 'OTHMÂN KATKHODA (No. 50 on Plan). — This is the qâ'a, the sole portion that remains of the palace of Muhammad Muḥebb ad-Dîn, finished, according to an inscription on the two friezes of the dorqâ'a, in 651 H. (1253). Considerable works were carried out here by the *Comité* in 1911-1912.

See HERZ PASHA, *C. R.*, 1913, pp. 140-143.

660-662 1262-1263

REMAINS OF THE MADRASSA OF SULTAN BIBARS AL-BUNDUQDÂRY (No. 37 on Plan). — Only a fragment, consisting of the south-west angle of this building remains, the greater part having disappeared in 1874 when a road was cut through it, connecting the Sûq an-Nahâsîn with the Meydân Boit al-Qâdy. According to Maqrîzî (II, pp. 378-379), the first stone was placed in position 3 Rabi' II 660 (24th February 1262), and the edifice was inaugurated 5 Şafar 662 (8th December 1263). An inscription on the west façade gives the former date.

See *C. I. A.*, pp. 118-120.

665 1266-1267

BRIDGE OF ABÛ L-MUNAGGA (about 2 miles from Shubra village, in the direction of Qalyûb). — According to Maqrîzî (II, p. 151), Bibars had this bridge (Plate XII) built by the Emir 'Izz ad-Dîn Aibak Afram in 665 H. The cartouches on its southern face show that it has been restored or rebuilt by Qâyt-Bây, and Ibn Iyâs (II, pp. 244 and 301) enters into details on the subject stating that the work was carried out in Gumâdâ II 892 (May-June 1487) by the Sultan's orders under the superintendence of Badr ad-Dîn Hasan ibn Tâlûny. The question immediately arises — what was the extent of Qâyt-Bây's restoration? Herz Bey and Prof. van Berchem both take the view that

the bridge was practically rebuilt. In this I do not concur for the following reasons. In the first place Qalqashandī⁽¹⁾, writing about 1410, states that it was in good condition in his day. It must therefore have lasted 144 years without material deterioration and it is improbable that 77 years more would suffice to completely ruin it. Secondly, the row of lions or leopards on the north parapet, of which twenty-two still remain, are admittedly the emblem of Bibars⁽²⁾, and I see no reason to assume that they have been replaced by Qāyt-Bāy during a supposed re-construction. An examination of the south side of the bridge reveals one rather curious feature, viz.: the lower right-hand voussoirs of the second arch from the east end project beyond the present face of the bridge. From this it appears to me to be probable that Qāyt-Bāy merely re-faced this side of the bridge, carved his cartouches on the new surface and omitted for some reason or other to cut back the lower voussoirs of this arch. Previous to this I believe, on the analogy of the bridge at Ludd, that the south side, like the north, bore a frieze of lions. A considerable amount of work was carried out here by the *Comité* in 1903-1904.

See *C. I. A.*, pp. 522-525; *C. R.*, 1903, pp. 37 and 52, 1904, p. 40; and Herz Bey, *Catalogue*, pp. 28-29.

MOSQUE OF SULTAN BIBARS AL-BUNDUQDĀRY (No. 1 on Plan). —

663-667 1266-1269

According to Maqrīzī (II, p. 299), it was in Rabīʿ II, 665, that the Sultan decreed the construction of this mosque. This is confirmed by an inscription on a slab over the doorway within the north entrance porch. The date 666 occurs also on a slab over the west entrance. The following year, 667 Gumādā II 666, he took possession of Jaffa, and decided to utilize the timber and the marble carried off from edifices there, in order to decorate the maqsūra and the mihrāb. An inscription on a great slab of limestone over the mihrāb gives 666 as the date of the dome, which no longer exists. Maqrīzī goes on to say

⁽¹⁾ Quoted by van Berchem (*C. I. A.*, p. 524, n. 5), apparently from the *Dawʿ al-salāt*, p. 28—MS. in the Sultaniya Library, Cairo.

⁽²⁾ They are found in an exactly similar position on either side of the dating inscription of

the bridge built by Bibars in 671 H. (1273) about 2 miles north of Ludd, which still exists in good condition. See Ca. CLERMONT-GALLIAT, *Revue d'archéologie orientale*, tome I (1888), pt. XIX-XX.

that on 1 Muharram 667, Bibars inspected the works, and that the mosque was finished and inaugurated by the Sultan in Shawāl 667 (June 1269).

See *C. I. A.*, pp. 121-123.

666-672 (?)
1267/8-1272/3

MAUSOLEUM OF MUṢṬAFA PASHA (No. 279 on Plan). — This building consists at present of the following elements: — a *ṣahn* with a great *liwān* on the qibla side, a row of two stories of small cells on the north-east side, and a square mausoleum between the preceding, completing the south-east angle. On the side opposite the *liwān* there is a long barrel vault running parallel to the side of the *ṣahn*. The entrance vestibule is arranged between this and the row of cells. The south-west side of the building has gone, and has been replaced by a rough wall. From the style of the beautiful stucco ornament and from the fact that the inscriptions are not enclosed in round-ended panels with a medallion between, I should place it before *Zāwiya al-Aḥbār*, 684 H. (1285). From the fact that the mausoleum forms an integral part of the plan I should place it after the Madrasa of Ṣālīb Nəgū ad-Dīn Ayyūb, 641 H. (1243). The interlacing loops arranged all round the entrance are a decorative feature found in the Seljuk monuments of Konia (e. g. the great Mosque and the Qaraṭāy Madrasa), and in the Madrasa of *aṣ-Ṣāḥir* Bibars at Damascus¹⁷. Seljuk ornament so-called — I say so-called because the monuments of Konia were built by architects from Damascus and Persia — first appears in Egypt in the right-hand and left-hand panels inside the west doorway of the Mosque of *aṣ-Ṣāḥir* Bibars, 665-667 H. (1267-1269), which makes it probable that this building is not earlier than that date. Since writing the above I have received the following information from Signor Patricolo: — *as-Sakhāwī*, in *Tahfāt al-Aḥbār* (in the margin of the *Nafīs al-Tib*, vol. IV, p. 184), states that an edifice, apparently this, which he calls a *riḥāt*, was constructed by the Emir Azdemir *as-Sāliḥī*. He says on page 168 that it was called the tomb of Abūna Yūsuf, and that prayers were said and dervishes installed there. This is confirmed by the *Kawākib al-nayyir* (p. 186) where

¹⁷ Round the circular windows set high up in the west and south façades. This madrasa is dated 676 (1277-1278). See M. *as-Basrawī*,

Inschriften aus Syrien, Mesopotamien und Kleinasien, in *Beiträge zur Assyriologie*, VII, 1, p. 153.

this edifice is mentioned immediately before that of Zeyn ad-Dīn (which is close to it) under the name of Tomb of Shēykh Yūsuf al-'Agamī al-'Adawī, who, according to this author, was a friend of Shēykh al-'Uday, great-grandfather of Zeyn ad-Dīn (who died 697 H. = 1297). As-Sakhāwī says that there was also buried in this mausoleum the Shēykh Muḥebb ad-Dīn Abū l-Farag, who was Shēykh of the Madrasa called =Dār al-Ḥadīth al-Kāmiliya=, i. e. the Madrasa of al-Kāmil, built 622 H. (1225). It follows from the above that this building, although known as the Mausoleum of Moṣṭafa Pasha, is that of Shēykh Yūsuf al-'Agamī al-'Adawī, and of Shēykh Muḥebb ad-Dīn Abū l-Farag. It must therefore have been built before 673 H. (1273-1273), the date of the death of the latter, and I consequently place it between 666 H. (1267-1268) and 673 H. (1273-1273).

MAUSOLEUM OF FĀTMA KHĀTŪN (No. 274 on Plan). — This mausoleum, the inscription of which contains neither a date nor a proper name, is situated on the north side of the Mausoleum of Khalīl al-Ashraf. According to Ibn Duqmāq (I, 155), the Mausoleum of Khātūn occupied precisely this position. Maqrīzī (II, p. 394) states that it was close to the Madrasa Ashrafiya (of which the Mausoleum of Khalīl al-Ashraf formed part) and that its construction was decreed by the Sultan Qalāūn, and executed by the Emir 'Alam ad-Dīn Sangar in 680 H. It follows from a passage in Ibn 'Abd az-Zāhir that it was finished in Rabī' I 683 (May-June 1284).

682-683 1283-1284

See *C. I. A.*, pp. 140-141 and 145-147.

MURISTĀN OF QALĀŪN (No. 43 on Plan). — According to Maqrīzī (II, p. 406), this building was commenced in Rabī' II 683, and finished in Ramaḍān of the same year. Over the lintel of the door under the entrance porch common to the Mausoleum, Madrasa and Hospital are found the dates Rabī' II 683 (June-July 1284)-Gumādā II 684 (July-August 1285) for the whole group.

683

1284

See *C. I. A.*, pp. 135-136; and Hux. Bay, *C. R.*, 1910, pp. 141-147.

MAUSOLEUM OF SULTAN QALĀŪN (No. 43 on Plan). — Commenced, according to Maqrīzī (II, p. 406), in Shawāl 683 (December 1284-January

683-684 1284-1285

1285), and finished in Šafar 684 (April-May 1285). Herz Bey, during the unmasking of the façade, discovered an inscription on the lintel of the first window to the right of the main entrance, confirming these two dates. A great band of inscription running right across the façade of the Mausoleum and the Madrassa, attributes the whole group — Hospital, Mausoleum and Madrassa — to Qalā'ūn, with the date 683-684 H. (1284-1285). For another inscription, see above. On the summit of the first square storey of the minaret and under its first gallery is an inscription of an-Nāsir Muḥammad, recording repairs carried out by him in 703 H. (1303-1304) after the great earthquake in the last month of 702 H. The grille surrounding the tomb contains an inscription of the same Sultan, but lacks a date. The dome is a modern restoration due to the *Comité*, who took the dome of the Mausoleum of Qalā'ūn's son Khalil as a model.

See *C. I. A.*, pp. 125-133 and 730-731; and Herz Bey, *C. R.*, 1910, pp. 141-147.

MADRASSA OF SULTAN QALĀ'ŪN (No. 43 on Plan). — Commenced, according to Maqrizī (II, p. 406), in Šafar 684 (April-May 1285), and finished in Gumādā I of the same year. For inscriptions, see above. The east *ḥwān* of this madrassa, at the time it was taken in hand by the *Comité*, was entirely built up by a wall pierced with windows, and the whole *ḥwān* had been converted into a house. All additions of this sort have been removed during the last four years, and the columns of the central aisle, which were badly out of the vertical, have been restored.

See *C. I. A.*, pp. 125-131; Herz Bey, *C. R.*, 1910, pp. 141-147; also *C. R.*, 1914, pp. 3-4, 87, 112, 114, 145 and plates I-IV.

ZĀWIYAT AL-ABBĀR (No. 146 on Plan). — Consists of two domed mausoleums a short distance apart, of which the first is that of the Emir 'Alā ad-Dīn Aydekin al-Bunduqdāry az-Šāliḥy an-Negmy, who died, according to Maqrizī (II, p. 420), in 684 H. This date is quite in keeping with the architecture of the building.

See *C. R.*, 1901, pp. 107-108.

MAUSOLEUM OF AS-SAWĀRY (No. 296 on Plan). — This mausoleum consists, like many others, of a square base, a zone of transition stepped outside and with stalactite pendentives inside, and a fluted dome on a 16-sided drum, the alternate faces of which are pierced with windows. The pendentives are almost the only basis for architectural argument; each pendentive consists of three niches supporting three more niches, above which is a continuous ring of sixteen niches forming the interior of the 16-sided drum. In this respect it resembles *Zāwiyat al-Abbār* (1st mausoleum), 684 H. (1285-1286), the Mausoleum of *Ṣafy ad-Dīn Gōhar*, 714 H. (1315), and the Mausoleum of *Maghlatāy al-Gamālī*, 730 H. (1329-1330). The 16-sided drum, however, is a treatment which is found in *Zāwiyat al-Abbār* (1st mausoleum) only, in all other examples the exterior of the drum pierced with windows is made circular. I therefore place this mausoleum c. 684 H.

A. H.	A. D.
c. 684	1285-1286

MADRASSA AND MAUSOLEUM OF SULTAN AL-MALIK AL-ASHRAF KHALIL (No. 275 on Plan). — Built in the months of the year 687 H., according to a great band of inscription on the exterior, at the summit of the four walls forming the square lower part of the building.

687	1288
-----	------

See *C. I. A.*, pp. 141-147.

MAUSOLEUM OF ḤOSĀM AD-DĪN TARANTĀY AL-MANṢŪRY (No. 186 on Plan). — Known locally as the Mausoleum of *Faḍl Allāh*. The inscription on the cenotaph reads as follows:

689	1290
-----	------

بسم الله هذا قبر العبد الفقير إلى الله تعالى الأمير الأجل حسام الدين طرنتاي
الملك المنصور وذلك يوم الخميس الرابع والعشرين من شهر ذو القعدة سنة تسعة وثمانين
وسبعمائة

This is the tomb of the poor-to-God, the magnificent Emir *Ḥosām ad-Dīn Tarantāy* ⁽¹⁾ al-Malik al-Manṣūrī. He died on the Thursday the twenty fourth of the month of *Dhu l-qā'da* of the year nine and eighty and six hundred (28th November 1290).

Amongst others it possesses the following features: (1) Pendentives composed of 4 tiers of niches (Plate XIII, 1); (2) five cells in lowest tier of same;

⁽¹⁾ He was *Nāib* (Vice-Sultan) under *Qalāwūn*. See *CHAMBERS, Clarendon, loc. cit.*, pp. 645 and 647-648.

(3) a window in the centre of the third tier of niches; (4) fourth (upper) tier of niches consists of one open and two blind ones alternately; (5) inscriptions in long round-ended panels alternating with circular medallions. The earliest and latest examples of these features are as follows: (1) Zāwiyat al-Abbār (second mausoleum), 684 H. (1285), and the Mosque of Aṣḥam al-Bahā'y, 745-746 H. (1344-1345); (2) Zāwiyat al-Abbār (second mausoleum), and the Mausoleum of the Emir Sunqur Sa'dy, 715 H. (1315); (3) *Meḡda* in Mosque of Ibn Tūlūn, 696 H. (1296), and the Mausoleum of the Emir Sunqur Sa'dy; (4) *Meḡda* in Mosque of Ibn Tūlūn, and the Mausoleum of the Emir Sunqur Sa'dy; (5) earliest example: Zāwiyat al-Abbār (second mausoleum). This would limit us to the period 696 H. (1296) and 715 H. (1315). The fine stucco mihrāb, however, is as nearly as possible identical with that in the first mausoleum of Zāwiyat al-Abbār, and I know of nothing the least similar after 1300 A. D., so I think we are quite justified in regarding this building as constructed immediately after the death of the man buried there.

696 1291

MAUSOLEUM AND REMAINS OF THE RIBĀT OF AHMAD IBN SULEY-MĀN AB-RIFĀ'Ī (No. 245 on Plan). — The cenotaph bears an inscription giving the date of his death as 6 Dhu l-ḥiḡga 690 (November 30th 1291). Maqrizī mentions this edifice, and gives the date of his death as 6 Dhu l-ḥiḡga 691 (November 19th 1292).

See HART BRY. C. R., 1910, pp. 147-149.

696 1296

MEYDA IN SAHN OF IBN TŪLŪN'S MOSQUE. — An inscription on a piece of wood embedded, about 6 metres from the ground, in the east angle of the square base on which the dome rests, states that the mosque was restored by Lāḡin 10 Šafar 696 (December 8th 1296), and that the pulpit and this building were included in the works.

See E. K. CONNET, *loc. cit.*, p. 544; and C. I. A., p. 37.

End of 1296 cont.

MINARET OF THE MOSQUE OF AL-BAQLY (No. 156 on Plan). — According to an inscription on a wooden plaque in the Arab Museum, Hall IV, No. 17, which probably came from this building, the death of Shaykh 'Alī al-Baqlī took place in Gumādā I 696 (March 1297). Guest and Richmond,

in their memoir *Misir in the Fifteenth Century*, give the date of this building as 1268 A. D. without stating any authority.

See *C. I. A.*, p. 652; GURNEY and RICHMOND, *Misir in the Fifteenth Century*, *loc. cit.*, p. 793; and HART BAY, *Catalogue*, p. 89.

MADRASSA OF SULTAN AL-MALIK AN-NÂSIR MUHAMMAD (No. 44 on Plan). — According to Maqrizî (II, p. 382), this building was commenced by Kethughâ and raised to the level of the gilded band (*âris*) on the exterior façade. This can be nothing else than the band of inscription which runs across the façade, half way up, and which contains the date 695 (1295-1296). Kethughâ was deposed 27 Muharram 696, and in 698 H. Muhammad came to the throne for the second time, and ordered the completion of the building, which was finished in 703 H. (1303-1304). There is an inscription on the lintel of the entrance which opens into a corridor separating the madrassa from the mausoleum; it bears the date 698 H. (1298-1299), which is the year in which Muhammad an-Nâsir decreed the completion of the works.

See *C. I. A.*, pp. 152-155.

MADRASSA AND MAUSOLEUM OF ZEYN AD-DÛN YÛSUF (No. 172 on Plan). — Above the main entrance is an inscription of 17 lines giving the date of the Shейkh's death as 13 Rabi' I 697 (29th December 1297), and the date of the completion of the building as Shawâl 697 (July-August 1298). An inscription over the entrance to the mausoleum contains the date Rabi' I 725 (February-March 1325), which, in Prof. van Berchem's opinion, appears to indicate that the building has undergone a restoration in this year, but the sense in which the date is used is not quite clear. This appears to me to be extremely probable for the following reason. The bands of inscription running round the sahn and its four liwâns are framed in round-ended panels with medallions between, as was the rule at the end of the xivth century, but the fine band of inscription, carved in stucco, which runs round the base of the dome (Plate XIV, 1) is, on the contrary, continuous, as is the case with the inscription round the base of the dome of the Mosque of al-Mihmandâr, built 725 H. (1324-1325). Standing on the Shâri' al-Qâderiya in advance of the main entrance is another gateway. Over the doorway is a plaque contain-

605-703 1295/6-1303/4

697 1298

A. H. A. D.

ing an inscription according to which the gateway was commenced in 736 H. (1335-1336).

See *C. I. A.*, pp. 147-152; and *C. R.*, 1892, pp. 69-70.

700 1300-1301

MADRASSA OF THE EMIR QARĀSUNQUR (No. 31 on Plan). — A small plaque of copper, round the right hand engaged column of the mihrāb, contains a short inscription, in small indistinct characters. Maqrīzī (II, p. 388), however, gives the date as 700 H.

See *C. I. A.*, pp. 155-156; and *C. R.*, 1891, pp. 43-44.

703 1303-1304

MADRASSA OF THE EMIRS SALĀR AND SANGAR AL-GĀWLY (No. 221 on Plan). — Two inscriptions, one over the north entrance and another on the lintel of the entrance to the Mausoleum of the Emir Salār, both give the date as 703 H. On the lintel of the entrance to the Mausoleum of the Emir Sangar is another inscription, but the latter part of it is effaced.

See *C. I. A.*, pp. 156-160; and GRASD and HERTZ, *C. R.*, 1892, pp. 47-51.

c. 705 1305-1306

SEBİL OF SULTAN AL-MALIK AN-NĀSIR MUHAMMAD (attached to the north-east corner of the Madrasah of Sultan Qalāūn. Not shown on the Map of the *Conité*). — There is an inscription containing the builder's name on the interior frieze of this little building, but the date is illegible. As the Madrasah of Muḥammad ibn Qalāūn, which is next to the Mausoleum of Qalāūn, was finished in 703 H., Prost suggests that this sebil is probably of the same date.

See C. PROST, *Les Revêtements céramiques dans les monuments musulmans de l'Égypte*, in the *M. I. F. A. O.*, tome XI., pp. 4-5; and *C. R.*, 1909, pp. 49-50.

706-709 1306-1309

CONVENT-TOMB OF SULTAN AL-MALIK MUẒAFFAR BIBARS (No. 32 on Plan). — According to Maqrīzī (II, pp. 416 and 417), this edifice was commenced in 706 H. before the coming of Bibars II to the throne, and finished in 709 H. When Bibars II abdicated, Muḥammad an-Nāsir arrested him and put him to death, sequestrated the endowments of the convent and erased the name of Bibars from the band of inscription which runs across the façade above the windows. This gap, of about a yard, still exists in the inscription, which loses itself behind a house, and no date is visible. In the interior,

on the fine wooden screen which separates the mausoleum from a small vestibule, is another inscription stating that the whole structure, convent and mausoleum were finished Ramadân 709 (February 1309).

See *C. I. A.*, pp. 161-166; and H. C. KAY, *Arabic Inscriptions of Egypt*, in the *J. R. A. S.*, 1896, pp. 137-141.

MADRASSA OF THE EMÎR TAYBARS (in the enclosure of the Mosque of al-Azhar on the right hand side of the entrance vestibule; — see the plan in Bedeker, p. 57). — Almost entirely modern, except the mihrâb which is a very fine one, in very good condition, and no doubt part of the original building which was erected, according to Maqrizî (II, p. 383), by the Emîr Taybars in 709 H.

709 1209-1210

See *C. I. A.*, pp. 166-167.

MAUSOLEUM OF 'ALY BADD AL-QARĀFY (No. 292 on Plan). — This mausoleum possesses the following features: (1) The three windows between the pendentives are grouped externally under a frame consisting of a pointed arch resting on two engaged columns (Plate XIII, a). This feature is best preserved on the west side. (2) Pendentives composed of three tiers of five niches each, with the central niche of the upper tier cut through so as to form a window. (3) A peculiar treatment of the voussoirs of the arch of the entrance bay which may be compared to the back of a row of books on a shelf. The earliest and latest examples of these features are as follows: (1) Mausoleum of Qalā'ūn, 683-684 H. (1284-1285), and the Mosque of Almās, 730 H. (1329); (2) Only example — Mausoleum of Muḥammad an-Nāsir, finished 703 H. (1303-1304); (3) This is an uncommon motif; it is found in the Mosque of Bibars I (az-Zāhir), 665-667 H. (1266-1269), in the Convent-Tomb of Bibars II, 706-709 H. (1306-1309), and then we do not meet it again in quite the same form until we come to the Mausoleum of the Emîr Anas, built between 783 and 784 H. (1382-1383). I therefore place this mausoleum in the first ten years of the xvth century.

700-710 1300-1310

MOSQUE OF THE EMÎR SANGAR AL-GAMAQDĀR, known also as Darb al-Kurdy (in the Rukbiya, west side, about 30 yards after passing the 'Aḥf

710 1310-1311

Latfy Afandy and 50 yards before coming to the Darh al-Bazâhiz (not marked on the Plan). — This little building consists of a facade without architecture, a small vestibule with a shabby timber roof, and a small mausoleum the dome of which rests on eight arches, four of which are squinches. The dome is visible from the exterior, but is unusually low. Embedded in the facade over the doorway is a slab of marble, with an inscription stating that the building was restored (*'amara*) by Sangar al-Gamaqdâr in 710 H. In view of the foregoing I think it is extremely probable that the building is much later, and that the slab referred to is merely a relic rescued from an earlier one and embedded where it now is.

See *C. R.*, 1901, pp. 108-109; and *C. I. A.*, pp. 732-733.

THE AQUEDUCT (No. 78 on Plan). — A number of statements relative to aqueducts are found in Maqrîsî, and the following are those which bear on the one under consideration. Together with recent archaeological discoveries they should enable us to settle the much disputed question of its date. "In 714 al-Malik an-Nâsir Muḥammad ibn Qalâûn constructed four *sâqîyas* on the Nile, from which water was transported as far as the Wall, and from the Wall to the Citadel" (H. p. 129). Then follows an account of a wild proposal to make a canal from Helwân, which eventually fell through. In 751 H., desiring to increase the quantity of water available, he took *ḡeométriciens* and architects and walked with them along the arches⁹¹ which bore water from the Nile to the Citadel, arrived thus at as-Sâhil (which Casanova translates as

⁹¹ *Qanâir*. Casanova, in his work on the Citadel (*M. M. A. F. C.*, IV, p. 86*), translates this word by «aqueducs», but Volliers gives «aqueduc» only, which would appear to be correct in view of the following note of van Berchem, which I give in full. This is a very important point, as the multiplication of aqueducts can only lead to further confusion. «Les chaussées ont été appelées *raff* et les ponts *qanâir*, plural de *qanârah*, arche voûtée de pierre. En Égypte, où le terme classique pour pont, *ḡîr*, désigne les levées de terre, les digues et les ponts de bois (*Sultans Mamlouks*, I 6, p. 152).

on appelle *qanârah* un pont de pierre à une arche et *qanâir* un pont à plusieurs arches; par suite, ces deux formes s'emploient indifféremment. Plusieurs auteurs appellent *qanâir* les chaussées même; ainsi Ibn Duqmâq, qui donne que les arches des ponts. Cens-ci comprennent plus de quarante arches à la file» (*C. I. A.*, p. 865, n. 2). Again, Ibn Duqmâq, Maqrîsî, Qadashandî, Abûl-Makâsin, Katûlîy, Ibn Isâ, Husayn Tâllûz, Ishâqy and Sharaqwîy all call the bridge over the Canal of Abû l-Munagga, *qanâir* (or *qanârah*), *Sâḡir Abû l-Munagga* (*ibid.*, p. 523, n. 4).

=rivage=), and ordered another well to be constructed to which were connected arches which rejoined the ancient aqueduct* (II, p. 119). Thus at this period there were apparently two intake-towers. Then he states that the Sultan, desiring still more water, constructed a small canal starting from the Nile and passing under the enclosure of the Observatory (this was on the high ground south of Old Cairo, which, sloping away gradually on the east side, is terminated on the west by a steep cliff — the Heights of St. George of Napoleon's map), and ending in ten deep wells cut in the rock. In these wells were installed rotating machines which led water to the ancient aqueduct which supplied the Citadel. This work was stopped in the same year, before completion, by the death of the Sultan. It follows from the above that even before the time of Muhammad an-Nâsir, there was an aqueduct, called by Maqrîzî — the ancient aqueduct — which supplied the Citadel with water. It is this aqueduct which has led to all the confusion, van Berchem and Casanova taking it to be an aqueduct built perhaps by al-Kâmil and forming part of the present one, restored and almost rebuilt by later Sultans, while Vollers sees in it either a reference to the Aqueduct of Ibn Tûlûn at Basâtîn, which on reflection he admits is impossible as the topographical facts refuse to be reconciled, or to an aqueduct built by Saladin, the memory of which is still preserved by oral tradition, although no Arabic author mentions it. The recent discovery by 'Alî Bey Bahgat of the Wall of Fustât, has to my mind cleared up the whole matter. This wall has now been traced throughout its whole length from Fustât to the great bend in the Aqueduct. From this point it runs under, and serves as a support for, the arches of the Aqueduct which are carried along the top of it. This wall has inside it a pipe line about six inches square in section running along its rear face, and composed of a series of stone troughs covered by stone slabs. As Saladin built the wall running from the Citadel to Fustât, this therefore must be his legendary aqueduct, and Maqrîzî's statement that Muhammad an-Nâsir made an aqueduct which brought water from the Nile to the Wall, and from the Wall to the Citadel, thus becomes clear, likewise his statement that this new aqueduct rejoined the ancient one. With reference to the term as-Sâhil — =the shore= — to which Muhammad an-Nâsir came, Guest points out in his *memoir on Mîr in the Fifteenth Century*, that in Maqrîzî's day there were two streets called as-Sâhil; one, as-Sâhil al-Gedîd, ran along

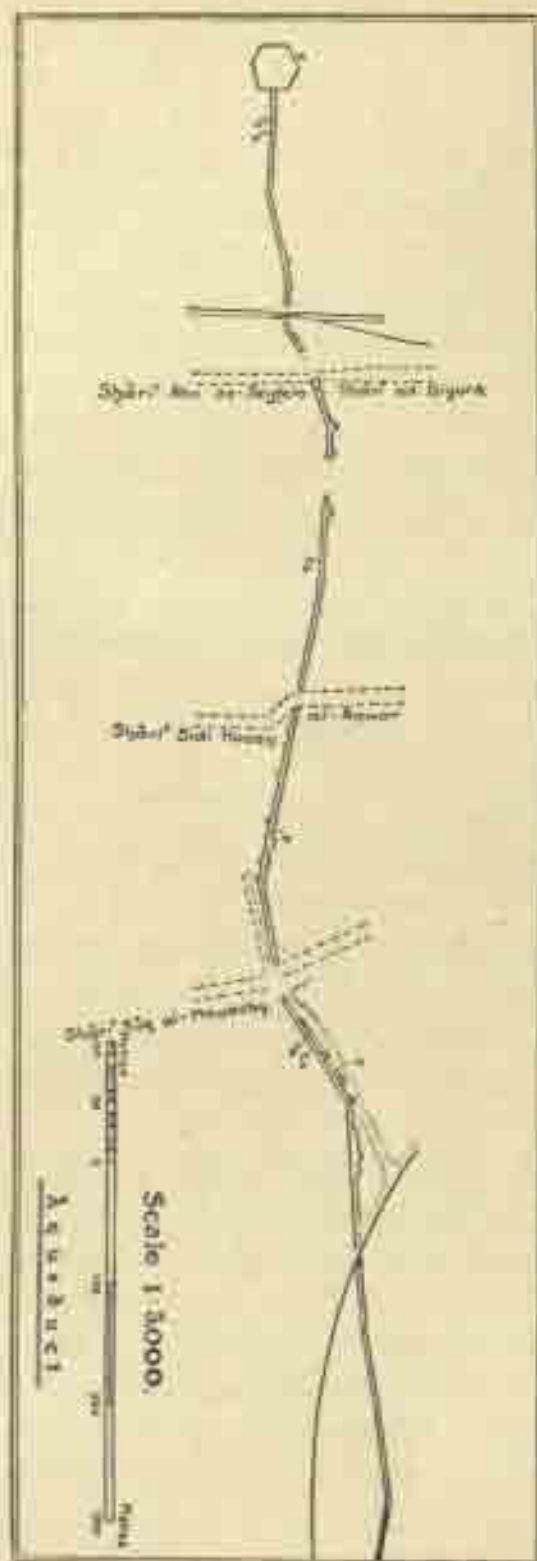


Fig. 1.

the Nile bank from, roughly, the position of the present intake tower to a point about a mile south, and the other as-Sâhil al-Qadim — "the old shore" — ran parallel to it a little to the east. He remarks that by as-Sâhil, Maqrîzî probably meant as-Sâhil al-Gedîd, and that if this assumption is correct it follows that the arches, along which Muḥammad an-Nâsir walked, must have followed substantially the line the present ones do. Although this supports my view that the two are identical, I do not wish to put it forward as additional evidence, since this street being a mile long forms altogether too big a target to fix the end of the aqueduct by. The Aqueduct was repaired by the Emir Yalbughâ as-Sâlimî in 812 H. (1409). Immediately east of the great bend there is a beautiful archway, set in smooth masonry, bearing cartouches of Qâyt-Bây and the following inscription: "Has ordered the construction of this blessed gate our Lord . . . the Sultan al-Malik al-Ashraf Abû n-Nasr Qâyt-Bây . . . in the month of Rabî' II of the year 882 (1475-1485). Casanova concludes that this must be the Bâb as-Safâ of Maqrîzî, but in view of the foregoing I suggest that the real

Bâb as-Safâ or traces of it — it was destroyed in the time of as-Zâhir Ribârî (Maqrîzî, I, p. 347) — may still exist below in the Wall, the top of which is here just level with the surface of the ground. A cartouche of Sultan al-Ghûrî (fig. 3, c1) is found on the side of the great hexagonal intake tower which faces the road, and two more (c2 and c3) on the south face of the sixth arch going east (Plate XIV, a). This tower is built of smooth masonry, and I believe it to have been built by al-Ghûrî who is mentioned by Ibn al-Imâd and Ishâqy (c. 1620), p. 14, as having carried out hydraulic works, in fact the latter attributes the whole aqueduct to him. Neither the cartouches on the aqueduct and intake tower nor the fourth, which is to be found in the Arab Museum (Hall I, No. 100), contain a date, but Casanova, in his work on the Citadel, says : vers 911 = 1505, which date is repeated in the *Catalogue* of the Arab Museum (2nd ed.), p. 32. Jomard, in the *Description de l'Égypte*, says : après 907 = 1501, the year in which al-Ghûrî commenced to reign. The western half of the Aqueduct has suffered much and is to-day broken, by a number of gaps, into sections of varying length. On the south side of the third section, starting from the railway to Helwân and going east, and on the left-hand side of the first arch is a cartouche (c5), presumably of al-Ghûrî, the upper part of which is abraded. This section ends at the Shâri' Sidi Hasan al-Anwar, and is followed by another section of considerable length which continues as far as the Shâri' Sâq al-Mawâshy. To right and left of the sixth arch in this section (south side) is a cartouche of al-Ghûrî (c6 and c7) in good preservation. These three cartouches have apparently escaped the attention of archaeologists. From them it follows that the work of repair and reconstruction carried out by al-Ghûrî must have extended for at least half a mile eastwards from the great intake tower. On the north face of the Aqueduct, at a point where a line drawn south from the Mosque of Zayn al-'Âbidîn would strike it, were two short inscriptions (s1 and s2) recording repairs carried out by 'Abdy Pasha in 1140 H. (1728). The two slabs bearing these were transferred to the Arab Museum on January 23rd 1915, and were entered under Nos. 4231 and 4232. The masonry here is smooth and I therefore conclude that all the smooth sections of the Aqueduct date from this year. At the side of these inscriptions were two enigmatic animals (now in the Arab Museum) more like cats than anything else. As a similar creature

ornaments one of the buttresses on the right hand pier next the railway as one goes from Cairo to Helwân, I conclude that the numerous semi-circular buttresses, many of which break bond with the piers against which they are placed, are due to 'Abdy Pasha also. These buttresses are confined to the western third of the Aqueduct.

See JOMARD, in the *Description de l'Égypte, État moderne*, XVIII, 2^e partie, p. 465; VOLLERS, *Notice historique sur les différents aqueducs au sud du Caire*, C. R., 1893, pp. 58-61; HENZ BEY, *L'Aqueduc de Foum el-Khalig*, C. R., 1907, pp. 134-137; CASANOVA, *Hist. et descr. de la Citadelle du Caire*, loc. cit., pp. 545 and 559-665; C. I. A., pp. 521-524 and 588-592; HENZ BEY, *Catalogue*, pp. 31-32, and 33; and GUEST and RICHMOND, *Misr in the Fifteenth Century*, loc. cit., pp. 799-802.

714 1315

MAUSOLEUM OF ŠAFY AD-DÛN GÔHAR, known as the Mausoleum of Gôhar al-Madany (No. 270 on Plan). — An inscription across the summit of the façade runs as follows:

بِسْمِ اللَّهِ أَمْرٌ بِأَنْشَاءِ هَذَا الْمَكَانِ الْمُبَارَكِ الْعَبْدُ الْفَقِيرُ إِلَى اللَّهِ تَعَالَى شَفَى الدِّينِ جَوْهَرُ الْمَلِكِ
الْمَاصِرِيِّ تَقَبَّلَ اللَّهُ أَقْبَالَهُ وَجَلَّعَهُ فِي الدَّارَيْنِ آمَنًا فِي مَسْجِدِ دِي الْحِجَةِ سِتَّةَ أَرْبَعٍ عَشَرَ وَسَبْعِينَ

Ordered the foundation of this holy place the slave, the poor-in-God Šafy ad-Din Gôhar al-Mahiky an-Nisiry; God accepted his work and rewarded him fully in both worlds in the beginning of Dhu l-hijja in the year fourteen and seven hundred (March 1315).

This is not the same person as Gôhar al-Madany and the name of the monument should be corrected accordingly.

[Communicated by Signor A. Patricolo.]

715 1315

MADRASSA AND MAUSOLEUM OF THE EMÎR SUNQUB ŠADY, known to-day as Tekiyat al-Maulawiya, or Shейkh Hasan Šadaqa (No. 263 on Plan). — Maqrizî (II, p. 397) gives the date of its construction as 715 H. (1315), and states that it consisted of a madrasa, a convent for women, and a mausoleum; only the mausoleum and a minaret now exist. The mausoleum contains four cenotaphs, and on the south face of that of Hasan Šadaqa himself is an inscription referring to the mausoleum as having been erected 1st Rabi' l 715 (5th June 1315). Round the four sides of the mausoleum run

Quranic inscriptions, in round-ended panels with medallions between, and at the end of the band on the north side is a date — 721 (= A.D. 1321) — expressed in *figures*, a feature unique among the existing Muhammadan monuments of Egypt down to the Turkish conquest¹⁾. I illustrate it as a curiosity (Plate XV, c), as attention has never been called to it before, so far as I am aware. Presumably the decoration of the building was not finished until that year.

See *C. I. A.*, pp. 733-736.

MOSQUE OF SULTAN AL-MALIK AN-NÂṢIR MUHAMMAD (in the Citadel, No. 143 on Plan). — This mosque contains three inscriptions, one over the north entrance, one over the west entrance, and a third, composed of great wooden letters nailed to planks of wood, running round the square base on which the dome over the space in front of the mihrâb once rested. These inscriptions have suffered in the lapse of centuries, and the only one which now bears a date (718 H.) is that over the west entrance. Maqrîḏī (II, pp. 212 and 325) states that it was built by Sultan Muhammad in 718 H., but he adds that it was destroyed and rebuilt in 735 H. In the *Kitâb as-Salâh* he repeats this statement, giving the date of its construction as Safar 718, of its destruction as Safar 735, and of its final completion as Sha'bân of the same year. He says that the Sultan had magnificent columns brought from Ushmûneyn and increased the area of the building. That this destruction cannot have been complete is proved by the inscription over the west entrance; nevertheless there can be no doubt that the ten great granite columns with Egyptian capitals which once supported the square substructure of the dome,

718-735 1318-1320

¹⁾ I say *existing*, because in the Arab Museum (Hall I, No. 65) is a slab of marble found in Alexandria, with an inscription in Naskh mentioning the construction of a building by Sabkî in the year 583, which date is expressed in figures. This practice, however, appears to have been less rare in the case of objects of art, four examples being known to me: (1) lattice window in granite, from the ruined tomb of Sayf al-Yazul, now in the Arab

Museum (Hall II, No. 28), dated 610 H. (1213); (2) sundial, once in the Mosque of Ibn Tûlûn, published by Mareé in the *Description de l'Égypte*, and dated 696 H. (1297); (3) oblong tablet in black enamel in the Arab Museum (Hall XII, No. 42), dated 716 H. (1316); and (4) sundial on the south wall of the Madrasa of Sultan Inâl, dated 871 H. (1467). See HARTNER, *Catalogue*, pp. 30 and 238; VAN BENCUREN, *Notes*, II, pp. 13-15 and 17-18; and the *C. I. A.*, pp. 406-407.

must be those referred to. It would therefore appear that the east *Iwân*, and possibly the north and south sides, were entirely rebuilt, but that the west façade remained untouched. Casanova points out that this does not necessarily imply a culpable error on the part of Maqrîzî, as the west entrance was not the main entrance for the public but really a private entrance for the Sultan coming from his private apartments through the *Bâb as-Sitâra*. In Maqrîzî's time, therefore, one might almost have regarded the west façade as forming part of buildings then attached to it. I ought to add that Mehren, in his memoir on the inscriptions of Cairo, published the inscription under the dome with the date 748 H. This date no longer exists; it had even disappeared as long ago as Watson's day (i. e. 1886) and Prof. van Berchem cannot help saying that he believes Mehren must have imagined it, with which I think most people will agree. Casanova, without quoting his authority, states on page 620 that the dome fell in 928 H. On page 631, however, he quotes Ibn Iyâs: «Le samedi 17 (moharram 928) tomba la magnifique coupole qui était sur l'Iwân. Elle tomba au point du jour. Cette coupole était une construction d'An-Nâsir Mouhammad ibn Kalâqûn. . . . elle était en bois recouvert de lames de plomb, et plaquée de faïence verte. Il n'y eut jamais de plus grande construction en Égypte. C'était une merveille du temps.» The statement on page 620 would therefore appear to be misapplied since the *Iwân* was the building known in Napoleon's day as the «Hall of Joseph». Mrs. Devonshire, however, sends me the following, also from Ibn Iyâs (II, p. 247), which I consider does refer to the mosque under discussion: «And in it [the year 892 H. (1468)] fell the dome in the Citadel on the *mîhrâb* and the *minbar* and killed the *bawwab* and his son; people hurried to the Citadel and the Sultan came out and walked to the place and saw what had befallen the mosque; and this was three days before Friday. And the Sultan ordered that the débris should be cleared from the mosque and a new dome built.»

See MEHREN, *Bulletin Acad. des Sciences de Saint-Petersbourg*, t. XV, p. 555; Major G. M. WATSON, *The Mosque of Sultan Nasir Mohammed ibn Kalâm*, in the *J. R. A. S.*, New Series, vol. XVIII, pp. 477-483; *C. I. A.*, pp. 167-169; and CASANOVA, *Histoire et description de la Citadelle du Caire*, loc. cit., pp. 620-625.

MOSQUE OF THE EMÎR HUSSEYN (No. 233 on Plan). — Only the entrance, the minaret, the east wall of the sanctuary and the little mausoleum belong to the original edifice, which is dated 719 H. by an inscription on a slab of stone over the entrance. Everything else has been built since 1910.

See *C. I. A.*, pp. 169-170; and HENZ BEY, *La mosquée de l'Émir Hussein*, in the *C. R.*, 1910, pp. 155-156.

MOSQUE OF THE EMÎR ÂLMALIK (No. 24 on Plan). — This mosque, called «Mosquée d'el-Goukandâr» in the *Comptes Rendus*, was built, according to an inscription to right and left of the doorway, in 719 H.

See P. RAVASSE, *Essai sur l'histoire et sur la topographie du Caire*, in the *M. M. A. F. C.*, tome III, p. 79; and *C. I. A.*, pp. 170-171.

MOSQUE OF THE EMÎR AHMAD AL-MIHMANDÂR (No. 115 on Plan). — Dated Muharram 725 (December 1324-January 1325) by a band of inscription which runs across the east façade, half-way up. The mosque and the minaret were restored by the Ottoman Sultan Ahmad III in 1135 (1722-1723), according to an inscription on a panel over the door of the pulpit. It was again restored by the *Comité* in 1893, the main façade having begun to lean towards the street.

See *C. I. A.*, pp. 171-176; *C. R.*, 1882-1883, 2nd ed., p. 47 and pl. I-III.

MOSQUE OF THE EMÎR ALMÂS (No. 130 on Plan). — All the inscriptions are Quranic, but according to Maqrizi (II, p. 307), it was built in 730 H.

See *C. I. A.*, pp. 176-177.

MOSQUE OF THE EMÎR QÛSÛN (No. 202 on Plan). — Commenced, according to Maqrizi (II, p. 307), in 730 H. (1329-1330), and inaugurated in Ramadân 730 (June-July 1330). The date is confirmed by an inscription to right and left of the doorway of the eastern portal, which stands in the *Shârî as-Surûgiya* and is known as the *Bâb al-Mahkama*.

See *C. I. A.*, pp. 177-179; and HENZ BEY, *La mosquée Kousoun*, in the *C. R.*, 1910, pp. 149-154.

A. H.	A. D.
719	1319

719	1319
-----	------

725	1324-1325
-----	-----------

730	1329-1330
-----	-----------

730	1329-1330
-----	-----------

A. H. A. D.
730 1329-1330

MADRASSA OF MAGHLATĀY AL-GAMĀLY (No. 26 on Plan). — According to Maqrīdī (II, pp. 392 and 418⁽¹⁾), this building was constructed by 'Alā ad-Dīn Maghlātāy al-Gamāly in 730 H., as a college for the Hanafite rite.

See P. RAVASSE, *Essai, etc.*, loc. cit., III, p. 67.

c. 730 c. 1329-1330

MAUSOLEUM OF ABŪ L-YŪSSEFEYN (No. 234 on Plan). — The date may be deduced from the following features. The three windows between the pendentives are grouped externally under a frame consisting of a pointed arch resting on two engaged columns. This feature first appears in the buildings of Qalā'ūn's time, e. g. his own mausoleum, that of Fātma Khātūn, and of al-Ashraf Khalīl. In these, however, the windows as well as the general appearance are entirely different. The only three examples that bear a real resemblance to it are: (1) the Mausoleum of an-Nāsir Muḥammad, finished 703 H. (1303); (2) the Mausoleum of the Emir Sunqur Sa'dy, 715 H. (1315), and (3) the Mosque of Ahmās, 730 H. (1329). The pendentives, however, consist of superimposed tiers of three, three and four niches respectively. In this respect it differs from (1) and (2), and agrees with (3). I therefore place it c. 730 H. (1329-1330).

734/740 1333/4-1339

MADRASSA OF THE EMĪR AQBUGHĀ (in the enclosure of the Mosque of al-Azhar on the left-hand side of the vestibule which precedes the Barber's Gate, No. 10 in the plan of Badeker). — Commenced, according to an inscription in the entrance bay above the door, in 734 H., and finished, according to an inscription in the south wall of the interior, in Mubarram 740 H.

See *C. I. A.*, pp. 183-189.

735 1334

MAUSOLEUM OF THE EMĪR ṬASHTIMUR (No. 92 on Plan). — Dated Rabi' I 735 (October-November 1334) by an inscription over a rectangular opening in the west side. Mehren says over the door, but the entrances to the mausoleum and to the vault beneath are both on the north side. The opening

⁽¹⁾ He says 720 H. on page 392, and 780 H. on page 418. The latter is evidently an error, as a biography of this Emir on page 392 gives the dates of his premiership as 718, 722, 724, etc.

beneath the inscription, which is now filled with a lattice of brickwork, may once have been an additional door, but as there are no *maqbas*, although it is set in a bay, it is much more probable that it was a window. The inscription is set in a panel between two heraldic cups, which greatly increases the importance of the building as this is the second earliest example of an armorial badge on the monuments of Cairo. The earliest example occurs in the Madrassa of the Emir Qarāsunpur, 700 H. (1300-1301), where a circle containing two polo-sticks (*gilkān*) may be seen on the façade over the window of the mausoleum.

See MENAGE, *op. cit.*, I, p. 71; and *C. I. A.*, pp. 736-737.

KHÂN OF THE EMIR QŪṢŪN (No. 11 on Plan). — The date does not appear in Maqrizî nor in the inscription to right and left of the entrance. It must be placed, however, between 720 H., the year in which Qūsūn came to Cairo, and 742 H., the year of his death. In view of the fact that this building bears an armorial badge (in the upper angles of the frame in which the doorway is set), I am inclined to place it towards the latter end of this period, as armorial badges do not become frequent until then, although it is true that one example is known as early as 700 H., as stated above.

720-742 1320-1351

See *C. I. A.*, pp. 180-181.

MAUSOLEUM AND KHÂNQĀ OF THE EMIR QŪṢŪN, known as the Mausoleum of Awwāl Abū Sebha (Nos. 291 and 290 on Plan). — All that remains to-day is a square mausoleum with a ribbed dome on stalactite pendentives (Plate XV, 1). Of the four walls which form the sides of this mausoleum, the north and the east project slightly with broken edges, shewing that the present mausoleum is merely a fragment of a larger building. The south wall continues in a westerly direction, and the projecting part bears stucco ornament similar to that on the south face of the mausoleum itself. In an exact line with the north face, and about 60 paces to the east of it, stands a fine minaret (Plate XV, 2), which I therefore conclude was part of the same building. This is the *Minaret du Milieu* of the *Comité* (No. 290 on Plan). Signor Patricolo, the Architect to the *Comité*, informs me that the name of the Emir Qūsūn occurs on this minaret at the side of the doorway opening on to the first gallery, and that these two monuments have consequently been identified with

730 1323

the Khānqā which Maqrizī states (II, p. 425) was founded by Qūsūn, built at the north end of the Cemetery near the Citadel and the Bāb al-Qarāfa (II, p. 308), completed in the year 736 H. and abandoned in 806 H. In this connection it is interesting to find that this building is marked 'Gāma el Soullān Qaysoun' on Napoleon's Plan, from which it would appear that its correct designation has only been lost in the course of the last hundred years.

736

1335

MOSQUE OF THE EMİR BESITĀK (No. 205 on Plan). — Only the fine inner entrance and the minaret belong to the original building, which, according to Maqrizī (II, p. 309), was finished in Shu'bān 736 (1335). Everything else dates from the reconstruction of Muṣṭafā Pasha in 1577 H.

See *C. I. A.*, p. 181.

737

1326

MINARET AND PARTS OF THE MOSQUE OF AL-KHAṬĪRY (No. 341 on Plan). — According to Maqrizī (II, p. 312), this mosque was erected by 'Izz ad-Dīn Aydamar al-Khatiry in 737 H. It was ruined by the river, which in those days flowed close to it, and reconstructed by its founder, but being undermined was ruined a second time. It was reconstructed again before 1503 A. D., but the greater part of the present edifice is modern. The minaret, with its quite unusual ornament, bears a marked resemblance to that of the Mosque of the Emir Husseyn at al-Manaqra (719 H.); it is the part most distant from the river and I feel quite sure that it belongs to the original edifice. This is probably the case with a number of the columns also, and especially the Corinthian capitals. There still remain several good plaster lattices with coloured glass, as well as a slab of inscription, embedded at the side of the mihrāb; it contains a number of Quranic sentences and ends '... has ordered the construction of this blessed place in the month of Muharram, the year thirty-seven and seven hundred'.

See HART BRY. *C. R.*, 1901, pp. 139-141.

c. 738

1327

PALACE OF THE EMİR YUSHBAK, also known as Hōsh Bardaq (No. 266 on Plan). — This great building bears an inscription which starts on the façade to the right of the entrance bay, enters the latter following all the angles, and then finishes on the façade to the left of it. It states that the

building was ordered (*amam*) or restored — the word is of vague and uncertain meaning — by Seyf ad-Din Yashbak in Ramaḍān of the year 880 (December 1475-January 1476). At the back of the entrance bay is a door leading into a high domed chamber, and running round three sides of it is another inscription much to the same effect. At either end of the relieving arch over the lintel of this door is a cartouche in the name of al-Malik an-Nāṣir Muḥammad carved in the stonework. Two Mamlūk sultans have borne this name, one the son of Qalāūn, who reigned from 693 to 741 with two interregnums, and the son of Qāyt-Bāy who reigned from 901 to 904. To which are they to be attributed? Prof. van Berchem says to the latter, pointing out that these cartouches are quite unlike those of Muḥammad an-Nāṣir, but exactly like those of the second Muḥammad, the son of Qāyt-Bāy, which may still be seen in the Mosque of the Fayyūm. Nevertheless a glance at the building shows that it can never have been built at this date, as it has not a single architectural detail in common with the work of Qāyt-Bāy. The great porch (Plate XVI, 1), for instance, with its stalactite vault, is totally different from the treatment employed in the second half of the xvth century. The stalactite portal first occurs in Egypt in the Mausoleum and Madrasa of Zayn ad-Din Yūsuf, 697 H. (1298), and the particular type found here never appears on such a scale anywhere until 727 H. (Bāb al-Qattāniya in the Ḥaram ash-Sharīf at Jerusalem — see Saladin, fig. 79), but in Cairo the earliest example which approaches it in scale and style is the west entrance of the Mosque of al-Māridāny, 739-740 H. (1339-1340). A noticeable feature about this portal is the fact that the stalactite upper part is set flush in the façade without a moulded frame round it. A moulded frame following the trefoil opening occurs in the west entrance of Aṣḥām al-Bahā'y, 745-746 H. (1344-1345), and in the entrance of the Mosque of Shaykhū, 750 H. (1349-1350), so on architectural grounds it is improbable that it was built much later than 740 H. Again, if we examine the great qā'a on the first floor, the fact that the arches of the Ḥwāns are not decorated with a loop at their apex is all against the possibility of this part of the building having been built even in the early part of the xvth century. The arches to which these bear most resemblance are those of the qā'a of the Palace of the Emir Beshtāk, built 738 or 740 H. It is known that the Ḥūsh Bardāq occupied the site of a more

ancient edifice, the *isṭabl* of the Emir Qūsūn, but this *isṭabl* was not a simple stable, but a sumptuous edifice, which, according to Maqrīṣī (II, p. 72), served as a residence for the Emir. It had been built by the Emir Sangar and enlarged by Qūsūn, and was pillaged in 742 H. (1351-1352), after which it served as a residence for a number of Emirs. Prof. van Berchem asks: "May not the Hōsh Bardaq be merely the palace of Qūsūn after undergoing a number of transformations?" I am convinced that this is the case. The pillaging mentioned above gives us 742 H. as a *terminus ad quem*, while a *terminus a quo* may be deduced from the fact that the Emir Sangar was in disgrace from 720 till 729 (Maqrīṣī, II, p. 398) during which period he was imprisoned, and presumably unable to carry out works of construction. This gives 729-742, but in view of my remarks about the west portal of the Mosque of al-Māridānī it is in the second half of this period that I would place it, say c. 738. After the death of Yushbak in 887 H. (1482), Qāyī-Bāy handed over the palace and all the possessions of the deceased to the Emir Aqhardy. Hence its name Hōsh Bardaq, Bardaq being merely a popular transposition of Aqhardy. He only died in 904 H. (1498-1499) and the cartouches, referred to above, in the name of al-Malik an-Nāṣir Muḥammad may have been added by him during a fresh renovation between 901 and 904 H.

See *C. I.* 4, pp. 439-441 and 456-459; and *C. R.*, 1894, pp. 99-100.

738 or 740 1327 or 1329

PALACE OF THE EMIR BESHTĀK (No. 34 on Plan). — An inscription to right and left of the entrance bay, now walled up, contains the titles of the Emir, but the date is missing, or perhaps merely hidden. His name and titles are also found in some of the coffers of the fine wooden ceiling of the west *ḥwān*. Maqrīṣī gives the date as 738 H. in one place (II, p. 70), and 740 H. in another (*Sulūk*, Paris MS., 1726, F° 485 r°).

See RAVASSER, *Essai, etc.*, loc. cit., p. 467; *C. I. A.*, p. 182; and HENZ BEY, *C. R.*, 1909, pp. 172-176.

739-740 1329-1330

MOSQUE OF ALTUNBUĠĤĀ AL-MĀRIDĀNĪ (No. 120 on Plan). — The site was cleared, according to Maqrīṣī (II, p. 308), in 738 H. An inscription in the bay of the west entrance, over the door, states that it was founded in 739 H. An inscription in the bay of the north entrance, above the window

over the door, states that it was finished in Ramaḍān 740. The great band of inscription which runs along the summit of the north, west and south façades, is entirely Quranic, with the exception of the last words at the south-west angle: and was the finishing in the year 740. Two slabs, which were once embedded in the brickwork of the west arcade of the *saḥn* above the arches, but which were removed by the *Comité* during the restoration and embedded in the north wall of the east liwān, bear inscriptions to the same effect. The inauguration took place, according to Maqrīzī, on Friday 24 Ramaḍān 740 (24th March 1340). Very extensive works were carried out here by the *Comité* between 1897 and 1903, whole rows of arches, which were out of the vertical, being carefully numbered, taken down and re-erected.

See *C. I. A.*, pp. 190-191; and *C. R.*, 1894, pp. 118-122, and 1905, pp. 115-125.

MOSQUE OF SITT HADAQ or SITT MASKA (No. 253 on Plan). — Finished in 740 H. according to an inscription on a panel of wood above the door of the *miḥrab*. According to Maqrīzī (II, p. 116), it was only inaugurated on Friday 10 Gumādā II 741 (1st December 1340).

740, 1339-1340

See *C. I. A.*, pp. 193-194.

ENTRANCE TO BATH OF BESHTĀK (No. 244 on Plan). — The entrance, which is the only part remaining of the original edifice, bears an inscription which runs right across it, immediately above the pointed arch of the doorway. This inscription contains the name and titles of Beshtāk who was killed 5 Rabī' I 742 (19th August 1341), but lacks a date. In view of the fact that it bears an armorial badge in the centre of the shell-like ornament above the inscription, I think it improbable that it was built many years before that date.

Before 742 1341

See *C. R.*, 1902, pp. 116-117, 154-158, and plate VII.

MOSQUE OF THE EMĪR AṢLAM AL-BAHĀ'Y (No. 112 on Plan). — An inscription on a large slab above the south door states that it was commenced Gumādā I 745 (September-October 1344), and finished Rabī' I 746. An inscription running across the west entrance states that it was finished Ragaḥ 746 (October-November 1345). Maqrīzī (II, p. 309) gives the year only.

745-746 1344-1345

See *C. I. A.*, pp. 195-197.

A. H. A. D.
Before 757 1256

ZĀWIYAT AYDOMOR BAHILAWĀN (No. 22 on Plan). — This is the traditional name of this little mosque and mausoleum, which is called >Zaouyet Aydoumour> on Napoleon's Plan. Nevertheless this building is called the Madrasa of the Emīr Baidar al-Aidumry (Baidariya) in the *C. I. A.* (p. 125), that is to say, Prof. van Berchem identifies it with a building stated by Maqrīzī (II, p. 391) to have been constructed by 'Izz ad-Dīn Aydomor al-Hālī. As this Mamlūk died in 687 H., he suggests c. 680 H. (1281-1282) as the approximate date. His reasons for regarding this building as the Madrasa Baidariya are not clear, and the identification appears to be inadmissible since al-Aidumry is a >relative of possession> showing that Baidar was a mamlūk of an Emīr named Aydomor, whereas the name of this building shows that the actual builder was named Aydomor. In addition to this, the architectural style of the building refuses to be reconciled with the date suggested, a difficulty which he expressly recognises. For example, the first minaret which resembles the one under discussion is that of the Mosque of Beshtāk, built 736 H. (1335). Maqrīzī (II, pp. 44-46) mentions two Aydomors, one of whom died in 708 H. (1308-1309) and another — 'Izz ad-Dīn Aydomor az-Zarrāq — who was Governor of Gaza in 745 H., under the Sultan Šālih Isma'īl, came to Cairo in 746 H. after the death of this Sultan, left for Damascus in 747 H. (1346-1347), and was exiled shortly after. I therefore attribute this building to him, and place it before 747 H.

[I am indebted to Signor A. Patricolo for the foregoing historical information.]

707-748: 1346-1347

MOSQUE OF THE EMIR AQSUNQUR, also known as the Blue Mosque and the Mosque of Ibrahim Aghā (No. 193 on Plan). — According to two inscriptions, one above the north-eastern, and the other above the south-western entrance, this mosque was commenced 16 Ramaḍān 747 (31st December 1346), and worship was first celebrated there on Friday 3 Rabi' I 748 (13th June 1347). In 813 H. (1412-1413) the Emīr Tughān ad-Dawādār constructed, in the middle of the mosque, a basin surrounded by marble columns supporting a roof. These columns were taken from the Mosque of al-Khandaq. The mosque was restored, and largely rebuilt as far as the interior was concerned, by Ibrahim Aghā in 1062 H. (1659), and the fact is recorded by three inscriptions, one above a window to the west of the south-western

entrance, one above the outer central arch of the east *Iwân*, and a third to the left of the *mihrah* just above the dado of blue tiles. The tomb of Ibrahim Aghâ is dated 1063 H. also, by an inscription on a small slab of marble on the wall facing the *sahn*. From an examination of the building I would divide it into two periods. The whole exterior I believe to be original, with the exception of the east end of the north side, which I attribute to the Turkish period, especially the doorway, and I think the slab with inscription dated 747 H. over the door must merely have been rescued during a restoration and embedded in its present position. The architecture of the door is distinctly inferior, and it is not surrounded with a moulded frame like the other two. The interior appears to have consisted originally of arcades, two deep on the east side and one deep elsewhere, composed, as the inner arcade of the sanctuary still is, of thick squat piers carrying transverse arches and intersecting vaults. The original north and south arcades and the outer arcades of the sanctuary have fallen, but the remains of the springing of intersecting vaults are still visible on the north and south walls, and at the north end of the west arcade also. From these remains it is clear that the sides of the *sahn* were originally bounded by arches as follows: east side, 3; west, 3; north, 5; south, 5. Ibrahim Aghâ, instead of rebuilding the fallen portions in their original form, replaced them by lighter arcades carrying a flat timber roof, resting on piers on the north side, and on columns and piers on the east and south. He did not even follow the original spacing, the present number of arches being as follows: east, 5; north, 5; south, 3. These latter only occupy half the south side, the remaining space being occupied by his mausoleum, which has a flat timber roof level with the rest of the building. There are three bays on the west side which remain nearly in their original state, except that the centre and north bays now have a flat timber roof; remains, however, of the springing of an intersecting vault may still be seen in each of the four corners of the north bay. The dome over the space in front of the *mihrah* presents novel features, resting as it does on a high octagonal drum composed internally of simple squinches alternating with double lights. This I attribute to the original building also, as a similar arrangement is found in the Mosque-Mausoleum of the Emir Tankizboghâ, 764 H. (1362), and in the two mausoleums of Sultan Shahân's Madrasa, 770 H. (1368-1369). At the

A. H. A. D.

north-west corner of this mosque is the tomb of Sultan al-Malik al-Ashraf Kujuk, who was strangled in 746 H. There is an inscription on the west façade which contains this date, but as he is referred to in terms which show that he was no longer living, it follows that this mausoleum was constructed after his death, and there is little doubt that it was built at the same time as the mosque under discussion, of which it forms an integral part.

See *C. I. A.*, pp. 197-198 and 200-206; and *C. R.*, 1884, p. 9.

737-748 1346-1347

GATE OF THE PALACE OF THE EMIR MANGAK AS-SILÂHDÂR (No. 247 on Plan). — This building consists of a square vestibule covered by a shallow dome on continuous-sphere pendentives. An inscription running round the outer edge of this dome, just above the pendentives, states that it was built by Seyf ad-Din Mangak, the sword-bearer of al-Malik al-Muzaffar, but omits the date. This is evidently the same person as Mangak al-Yûsuf, who was sword-bearer in 747 H. at the coming of al-Malik al-Muzaffar Hâggy, who nominated him Chamberlain at Damascus. As Hâggy was murdered in Ramadân 748 (December 1347), it follows that this building must have been erected between 747 and 748.

See *C. R.*, 1894, pp. 45-46; and *C. I. A.*, pp. 737-738.

748 1347

MADRASSA OF QATLÛBUGHÂ AZ-ZAHÂBY (No. 242 on Plan). — Built, according to an inscription running across the façade, in Muharram 748. As this Emir was a contemporary of Sultan Hasan, and took part in his arrest in 752 H., the missing figure must be 7.

See *C. I. A.*, pp. 206-207.

748 1347

MOSQUE OF THE EMIR ABGHÛN AL-ISMA'ÎLY (No. 253 on Plan). — According to Maqrizî (II, p. 327), this mosque was finished in Sha'bân 748 (November-December 1347). An inscription to right and left of the north entrance and a second on a panel of wood over the door of the *minbar* both confirm this date.

See *C. I. A.*, pp. 198-200.

MAUSOLEUM AND KHÂNQĀH OF THE PRINCESS TOGHĀY, known also under the names of Khawend Umm Anāk, Khawend Baraka and Tekiyat ash-Sharqāwy (No. 81 on Plan). — All the inscriptions on this building are Quranic, but it may be identified from the statement of Maqrīzī (II, pp. 66-67), that the Princess Tūlāya had her mausoleum built opposite the Khānqāh founded by the Princess Toghāy, which was one of the most beautiful monuments and stood in the same grounds as the Mausoleum of Tashmur. The building under discussion stands on the opposite side of the road to the Mausoleum of the Princess Tūlāya, and quite close to the Mausoleum of Tashmur. As Maqrīzī states (II, p. 426) that the Princess Toghāy died in Shawāl 749 (January 1348), it follows that her Mausoleum and Khānqāh must have been built before that date.

A. H.	A. D.
Before 749	1348

See C. Poesy, *Les revêtements céramiques, etc.*, loc. cit., pp. 6-7.

MOSQUE OF THE EMĪR MANGAK AL-YŪSUFY (No. 138 on Plan). — Finished in 750 H. according to an inscription on a panel over the door of the *miḥrab*. Maqrīzī (II, p. 320) says 751, but Prof. van Berchem suggests that this refers to the inauguration.

750	1349
-----	------

See C. I. A., pp. 207-209.

MOSQUE OF THE EMĪR SHEYKHŪ (No. 147 on Plan). — An inscription, under the stalactites of the entrance bay, states that it was built in 750, which is at variance with Maqrīzī (II, p. 313), who says 756. Maqrīzī, however, is probably wrong here as he says that the convent was built after the mosque, and that it was commenced in the first month of 756. The mosque must therefore have been built before 756.

750	1349
-----	------

See C. I. A., pp. 231-232.

PALACE OF THE EMĪR TĀZ (No. 267 on Plan). — Maqrīzī (II, p. 73) states that this palace was built in 753 H. and that it stood near the Madrasa al-Bunduqdāriya (which is now known as Zāwiyat al-Ahbār), and to the right of the road which goes from as-Ṣalliba to al-Baqar and the Bāb Zuweyla, all of which agrees with present conditions. Its remains are incorporated in the Muḥammadiya School, and consist of an entrance with a stalactite head on the

753	1352
-----	------

east side of as-Sayāfiya, and the walls of the great qā'a together with its massive vaulted substructure which form the south-east corner of the School buildings. The roof of this qā'a is late and very inferior, and the interior has been very much disfigured with paint in the vilest taste, but at the northern end there still remain great strips of wood carved with inscriptions in panels enumerating the titles of the Emir Tāz, but stopping short of his name. At the north-west corner of this qā'a is a door leading into a room which still retains a wooden ceiling in the same style as that in the Palace of Beshtāk, but now disfigured with paint in the same bad taste as the qā'a itself. At the back of the building in a line with the north end of the qā'a is an arched doorway with curious non-concentric rings of voussoirs.

- 755 1355 SERİL OF THE EMİR SHEYKHŪ (No. 144 on Plan). — Finished, according to an inscription in the central bay under the semi-dome, in Dhū l-qa'da 755 (November-December 1354).

See *C. I. A.*, pp. 229-230; and *C. R.*, 1894, p. 115.

- 756 1355 CONVENT AND MAUSOLEUM OF THE EMİR SHEYKHŪ (No. 150 on Plan). — Maqrizī (II, p. 421) states that the work of clearing the site began in Muharram 756 and that the building was finished in the same year. According to an inscription on a large slab of marble in the entrance bay, over the doorway, this building was commenced Rabī' I 756 (March-April 1355) and finished in Shawāl of the same year (October-November 1355). The two inferior wooden domes which rise above the roof are quite unlike the wooden dome, dated 765 H., over the fountain in the *ṣaḥa* of Sultan Hasan's Madrasa, and I attribute them to the restoration of Bilāl Aghā in 1095 H. (1683-1684), which is mentioned in an inscription which no longer exists, but which was seen by Mehren and 'Alī Pasha, on the tomb of Sheykh Akmal ad-Dīn Muḥammad at the north-east angle of the sanctuary.

See *C. I. A.*, pp. 232-239.

- 757 1356 CONVENT OF THE SHEYKH NIZĀM AD-DĪN ISHĀQ (No. 140 on Plan). — According to an inscription running across the entrance in the north-west façade, the construction of this building was ordered in 757 H.

See *C. I. A.*, pp. 240-245.

MADRASSA AND MAUSOLEUM OF THE EMIR ŠARGHATMISH (No. 218 on Plan). — According to an inscription to right and left of the doorway, the foundation was ordered in Rabi' II 757 (April 1356). Maqrizī (II, p. 403) gives Ramaḍān 756 (September-October 1355) for the commencement of the works, and Gumādā I 757 (May 1356) for the completion.

See *C. I. A.*, pp. 240-243, and 768 (*errata*).

A. H.	A. D.
757	1356

MADRASSA OF NĀSIR AD-DĪN MUHAMMAD, also known as the Madrasa of Badr ad-Dīn al-'Agamy (No. 39 on Plan). — Maqrizī says (II, p. 398) that the Madrasa Badiriya, which stood in the neighbourhood of the secondary entrance (Bāb as-Sirr) of the Madrasa Šāhibiyya, was built by Nāsir ad-Dīn Muḥammad ibn Muḥammad ibn Badr al-'Abbāsy in 758 H. The building under discussion occupies just this position, and further, the pier supporting the northern half of the arch of the east liwān bears the tail end of an inscription as follows: and that in the months of the year 758. The combination of site and date authorizes the identification adopted above. With the exception of the east liwān, and its mihrāb, this edifice is in an advanced state of ruin. The west façade, however, which consists solely of a stalactite portal, is in good condition, but is modern, having been rebuilt about 40 years ago.

758	1357
-----	------

See *C. I. A.*, p. 246; *C. R.*, 1906, p. 16, and 1913, pp. 145-146, also plate IX for a photograph showing the inscription.

MADRASSA AŠ-ŠĀHIBIYYA, also known as the Mosque of Gamāly Yūsuf (No. 178 on Plan). — Maqrizī (II, p. 171) states that this Madrasa was founded by the Šāhib Saḡy ad-Dīn 'Abdallāh ibn 'Aly, who endowed it in favour of the Malikites. He adds that in Sha'bān 758 it was restored (rebuilt?) by the Qādy 'Alam ad-Dīn Ibrāhīm ibn 'Abd al-Laṭīf, known as Ibn az-Zubayr. The only part of the present building which can date from 758 H. is the entrance, which has a stalactite head (Plate XVII, 1). A double moulding in strong relief follows the extrados of the trefoil arch, and the whole upper portion is enclosed in a rectangular frame connected with the apex of the trefoil arch by a little loop. The first entrance in this style is the west entrance of the Madrasa of Aṣlam

758	1357
-----	------

al-Bahā'y, which is dated Ragab 746 (October-November 1345). The interior is in late Stambuly style (Plate XVII, a) and is probably subsequent to A.D. 1800.

757-764 1356-1363/3

MADRASSA AND MAUSOLEUM OF SULTAN HASAN (No. 133 on Plan).

— According to Maqrizī (II, p. 316), this great building was commenced in 757 H., and the works were pressed without relaxation for three years. The original plan comprised four minarets, but when three of them had been built, one, which arose over the entrance, fell on 6 Rabi' II 763 (13th February 1361), killing about 300 people in its fall. The Sultan was put to death 10 Gumādā I 763, thirty-three days after this event. As the two following inscriptions show by the expressions employed that the Sultan was living when they were carved, it follows that the shell of the building was practically finished before his death: (1) a circular line of Kufic on the exterior of the mausoleum at the summit of the engaged columns at the angles of the east façade; (2) an inscription in plaster applied to the stone walls of the Malikiite madrasa. At the death of the Sultan, the marble panelling was not finished, but the eunuch Beshir Aghā al-Gamdār completed it. Over the four doors, which open in the angles of the great court, and give access to the four madrasahs arranged in the angles, are slabs of marble with inscriptions indicating that the building was finished in 764 H. In the interior of the mausoleum at the summit of the four walls is a great band of inscription on wood, stating that it was completed in the same year. The wooden dome over the fountain in the centre of the great court, bears round its middle a band of inscription which is Quranic, except for the last words «year 764» (1362-1363). The sarcophagus was only placed in the mausoleum by the Sultan's grand-nephew 'Alī in Dhu l-qu'da 786 (December 1384). In the stormy times at the end of the 14th century this mosque became a stronghold from whose lofty flat roof operations could be conducted against the Citadel. Barqūq, wishing to prevent this, blocked up the great entrance «behind the bronze door without equal», and removed the double staircase which led up to it. He commenced this demolition 8 Šafar 793 (15th January 1391). This bronze door was removed by al-Mu'ayyad Shейkh, Thursday 17 Shawāl 819 (18th December 1416), to the mosque built by him alongside the Bāb Zuweyla. On Thursday 9 Ramaḍān 825 (27th August 1422) the call to prayer was

made once more from the two minarets, and the double staircase was reconstructed. This was again destroyed at some period unknown, and the present single staircase built in its place. The dome one sees to-day is not the original one which was seen in 1616 by Pietro della Valle, who describes it as unique «in that it commences narrow, then swells out, and then contracts to a point like the egg of a hen». This dome was seen by Thevenot in 1660, who states that it was full of holes made by cannon balls fired at the building by Sultan Selim in 1517, when it was serving as a refuge for the fugitive Tāmān-Bāy, the last Mamlūk Sultan. The east minaret fell 15 Muharram 1070 (2nd October 1659) and its fall no doubt completed the ruin of the dome. The present one, together with the small north-east minaret, probably dates from the restoration carried out by Hasan Aghā under the Governorship of Ibrahim Pasha in 1081 H. (1671-1672), which is recorded by two little plaques of marble in the principal iwān to right and left of the mihrāb. The *Comité* have spent about L. E. 20000 on the restoration of this great building.

See *C. R.*, 1906, pp. 104-111; *C. I. A.*, pp. 251-253, 269-273, 739-740; and Herz Bey, *La Mosquée du sultan Hassan*, pp. 4-7 and 13-20.

MAUSOLEUM OF THE EMĪR TANKIZBUGHĀ (No. 298 on Plan).— This is merely the popular name of this edifice, which does not bear any historical inscription. We shall see that the Mausoleum of this Emīr is in the northern cemetery in the court of what was apparently a conventual establishment and that it was finished in 764 H. (1362). How then are we to explain the above attribution? Perhaps it was built by the Emīr in his lifetime and abandoned in favour of the mausoleum in the northern cemetery which, with its dependency, was a bigger undertaking only finished four years after his death. Even if the popular attribution is erroneous, I cannot help thinking that this mausoleum must be of about the same date, not only on account of the peculiar ornament, like the teeth of a saw, which stands out under the dome and which exactly resembles that under the cap of the minaret of the other building, but also on account of the pendentives, which are simple squinches with double lights between. The squinch pendentive experienced a revival at this time; e. g., Mosque of Aqauqur 748 H., the actual Mausoleum of Tankizbughā, 764 H., and the two mausoleums in Mosque of Sultan Shāhān, 770 H.

Except for these no other examples are known to me between the second quarter of the xiith century (Mausoleum of Muḥammad al-Ḥaṣawāṭy) and the Turkish Conquest. The domes of this Mausoleum and that of the actual Mausoleum of Tankizbughā are identical in the following respects: (1) flutings; salient and re-entrant alternately; (2) pierced at base with eight windows, each aperture spanned by a keel-arch; (3) eight blind niches between each window externally.

- 201 1353-1399 MADRASSA OF BESHĪR AGHĀ AL-GAMDĀR (No. 269 on Plan). — Built, according to Maqrizī (II, p. 399), in 761 H., on the site of the Masjid Sunqur Sa'īdy, which was destroyed for the purpose.

[Communicated by Mrs. Devonshire.]

- 761 1360 MADRASSA OF PRINCESS TATAR AL-HEGĀZĪYA (No. 36 on Plan). — According to an inscription on a slab of marble above the entrance in the north façade, this Madrasa was finished 30 Ramaḍān 761 (14th August 1360). Maqrizī (II, p. 383) gives the year but not the month.

See *C. I. A.*, pp. 246-249.

- 768 1363-1392 MADRASSA OF THE EMĪR MITHQĀL (No. 45 on Plan). — In the entrance bay above the little window over the door is an inscription of one line, which contains the name of Sōbiq ad-Dīn Mithqāl al-Anūky, who is described as chief of the eunuchs. Mithqāl occupied this post from 763 to 776. Maqrizī does not give a date, but 'Alī Pasha (VI, p. 7), who does not cite his authority, gives 763 H. It is probable that he obtained this date from the archives of the Ministry of Wakfs, which possesses many original acts of foundation.

See *C. I. A.*, pp. 249-250.

- 768 1362 MAUSOLEUM OF THE EMĪR TANKIZBUGHĀ (in the desert at the foot of the Muqattam, No. 85 on Plan). — An inscription to right and left of the entrance in the west façade states that the building was founded by Tankizbughā, Rabī' 1 764. A domed mausoleum stands free in the interior of the enclosure, and this bears an inscription at the summit of the four walls under

the dome saying that = this dome was finished at the commencement of Rabi' I 764 = (December 1362). This date is four years after the death of the founder.

See *C. R.*, 1887, p. 10; and *C. I. A.*, pp. 273-274.

MAUSOLEUM OF THE PRINCESS TULBIYA (No. 80 on Plan). — An inscription to right and left of the outer entrance states that this mausoleum was found by the Princess Tulbiya in 765 H. This entrance opens into an enclosure containing the domed mausoleum of the Princess. This contains a tomb with an inscription on its south face giving the date of her death as Friday 17 Rabi' II 765 (February 2nd 1364).

765

1362-1364

See *C. I. A.*, pp. 740-741; and H. G. Kny. *Arabic Inscriptions of Egypt*, in the *J. R. A. S.*, 1896, pp. 143-145.

MAUSOLEUM OF THE EMIR TAIBUGHÄ (on the road leading from the Mosque-Mausoleum of Qäyt-Bäy to the Mausoleum of the Emir Tankizughä. Not shewn on the Plan of the Comité). — An inscription to right and left of the doorway states that this mausoleum was built by 'Alä ad-Din Taibughä, Emir siläh of Sultan al-Malik al-Ashraf (Shahbän), but omits the date. Sultan Shahbän came to the throne in 764, so it must have been erected after that date, but before Safar 768 (October 1366), on which date Taibughä ceased to be Emir siläh, on appointment to the Governorship of Hamäh. He died in 769 H.

Before 768

1366

See *C. I. A.*, pp. 275-276.

MADRASSA OF KHOSHQADAM AL-AHMADY (No. 153 on Plan). — This building was originally a house, the qä'a of which has been transformed into a mosque. To do this a minaret was added and a solid block of masonry erected in the east liwän. This block of masonry, which has been hollowed out to form a mihräb, stands almost free at the back of the east liwän. Around the walls runs a frieze with beautiful inscriptions in panels, of which the part over the entrance door gives the date of completion as Ragab 768 (or 778). Along the frieze of the vestibule and corridor is another inscription, containing a curious armorial badge and the name of Tashtimur ad-Dawädär al-Maliky al-Ashrafy, who died at Jerusalem 787 H., and who probably built the whole

768 or 778

1366/7, 1376/7

house. This passage is prolonged to the Court of Ablution, and on the ceiling of this portion, which is in quite a different style from the preceding, is a fragment of an inscription containing a reference to a Sultan Muayyad. There were two Sultans of this name — al-Muayyad Shейkh al-Mahmūdī, who reigned from 1412 to 1421, and al-Muayyad Shihāb ad-Dīn Ahmad, who only reigned 4 months in 1460. As the mutilated fragments of this inscription contain an *alef* and a *dal*, Herz concludes that it is the latter who is referred to. So much for the inscription — we must now turn to the text. Ibn Iyās states in his *Iḥdāyē az-Zohar* that in Ramadān 891 (1486), the first *khutba* was pronounced in the madrasa of beautiful construction which Khoṣṣudām al-Ahmady had founded in the quarter of Bāb at-Rumeyla (this building is situated quite near the Meydān Rumeyla) and that it was originally a hall, in which a praying niche had been installed. 'Alī Pasha Muḥarak, quoting as-Sakhāwī's *al-Dur' al-Lāmī*, says the same thing. The minaret is quite in keeping with the style of Qāyt-Bāy. This minaret stands free at the north-east corner of the building. A wall runs from its outer face to the entrance of the mosque, but this wall, which makes an acute angle with the outer face of the east *iwān*, is modern.

See *C. R.*, 1906, pp. 56-57; and Herz Bey, *Mosquée Khoṣṣudām el-Ahmadi, à Darb el-Hor, au Caire*, in the *C. R.*, 1909, pp. 159-161.

770 1268-1269

MADRASSA AND MAUSOLEUM OF SULTAN AL-MALIK AL-ASHRAF SHA'BĀN (No. 125 on Plan). — According to an inscription, in the upper part of the entrance bay, running round the arches of the decorative niches, the foundation of this madrasa was ordered by Sultan Sha'bān in the months of the year 770. This date occurs also in an inscription on a panel of wood above the window of the *sebil*, to the left of the entrance. Adjoining the madrasa on its north side is a building which was possibly a school. Under the loggia which forms the first storey is a badly damaged band of inscription in the name of Sultan Sha'bān.

See *C. I. A.*, pp. 278-286.

771 1270

MOSQUE OF SIDI IBRAHĪM AL-ANSĀBY (No. 310 on Plan). — Only the mausoleum belonging to the mosque remains, the mosque at present

attached to this mausoleum being modern. Round the four walls of the mausoleum, on the exterior, once ran the following inscription of which even the traces have almost disappeared: "Has ordered the construction of this blessed mosque His Excellency . . . and intendant of the buildings of the Sultan. At the date of the month of Ramaḍān of the year 771 [April 1370].> The name of the founder of the mosque is lacking, and its present attribution, which is incorrect, is taken from the tomb of a sheykh which is to be found under the dome.

See *C. I. A.*, pp. 741-744.

MADRASSA OF ASSANBUḤĀ, or SANBUḤĀ, called Madrassa al-Buḥakriya by Maqrizī (No. 185 on Plan). — Maqrizī (II, p. 390) states that this madrassa was founded by the Emir Seyf ad-Dīn Bektimur al-Buḥakrī an-Nāṣirī in the year 772 H., and that he constructed at the side of it a ṣebīl and a school for poor children. Very extensive restorations were carried out here by the *Comité* in 1895, and a considerable part of the interior, including the north and south walls of the madrassa were rebuilt, but the qibla wall is the original one. Extensive alterations were made to the southern half of the façade, that portion formed by the ṣebīl-kuttāb being reconstructed (vide *C. R.*, 1895, plates XI-XIII).

772

1370

MADRASSA OF THE EMIR ALGĀY AL-YŪSUFY (No. 131 on Plan). — Two inscriptions, one to right and left of the entrance, the other on a slab of stone in the entrance bay above the door, state that the Emir Seyf ad-Dīn Algāy ordered the foundation of "this mosque and this madrassa" in Ragab 774 (January 1373). Maqrizī (II, p. 399) is therefore evidently at fault when he places the construction in 768 H. Algāy did not occupy an important position at that time, was imprisoned the following year, and only attained in 774 H. the high rank of Atābek, which would put him in a position to erect such a large edifice. He lost his life in 775 H. and was buried here on Friday 9 Muḥarram.

774

1373

See *C. R.*, 1890, p. 68; and *C. I. A.*, pp. 289-291.

MADRASSA AL-GHANNĀMĪYA (No. 96 on Plan). — This building exhibits several anomalies which show that it must originally have been not a madrassa

77A

1373-1374

A. H. A. D.

but the qā'a of a house. Its main axis lies north and south, there is a great stalactite frame at the back of the north liwān which is a clear indication that there was once a *salsabil* there, as is usual in a qā'a, and there is a small mihrāb set in the east side of the south liwān, which is just what we find in the qā'a of the house of Gamāl ad-Dīn az-Zahabī. This is confirmed by an inscription-frieze in the north liwān below the great stalactite frame, which runs:

... أمر بإنشاء هذه الغارة المباركة العبد الفقير إلى الله تعالى كرمي الغنام عفو الله له بمشايخ
شهور سنة أربع وسبعين وسبعمائة

Bismillah, Qaria, n. 155-159. . . The foundation of this blessed qā'a was ordered by the poor-in-God Shākir ibn al-Ghannām, may God pardon him, in the month of the year seventy-four and seven hundred (1373-1373).

There is a similar inscription under the ceiling of the same liwān, but the date is omitted. Maqrizī (II, p. 10) calls the building a madrasa, so that its conversion to this use must have taken place before 897 H. (1483), the year in which he probably finished the compilation of his *Khizāf*. In addition to the little mihrāb in the east side of the south liwān, there is a much larger one farther to the north, which by its mouldings is evidently of the Turkish period.

See C. R., 1915 (advance draft, as yet unprinted).

Before 776 1374

MOSQUE OF AL-BAQARY, called Madrasa al-Baqariya by Maqrizī (No. 18 on Plan). — Maqrizī (II, p. 391) states that this madrasa was built by Shams ad-Dīn Shākir ibn Ghazāib, who was known under the name of Ibn al-Baqary, that he was a Copt who was administrator of the property of Sultan Hasan, and that he became a convert to Islām. He adds that he died in 776 H. This mosque, once in an advanced state of ruin, has been in great part rebuilt, but it still retains its beautiful mihrāb.

[Communicated by Mrs. Devonshire.]

MONUMENTS OF THE CIRCASSIAN MAMLŪKS.

Before 783 1382

MAUSOLEUM OF THE EMIR YŪNUS AD-DAWĀDĀR, also called Mausoleum of Monsi, or Onsi (No. 159 on Plan). — Maqrizī (II, p. 456) states

that Yûnus built a mausoleum outside the Râh al-Wazir, which is a fairly accurate description of the position of this building which is just outside the site of the Râh al-Hattâba, now pulled down. That it is the same building is proved by an inscription running round the base of the dome on the outside. This inscription is referred to in the *C. R.*, 1889, p. 146, as being placed too high to be legible from the ground. However, it has since been copied and given to me by Yûsuf Effendi Ahmad, the Comité's Inspector of Monuments. It runs as follows :

أمر بإنشاء هذه القبة المباركة من فضل الله تعالى وحريز عتاته المير العالي الأمير الكميري
الأجل المسمى المحدثي الشرق فوس النيروزي الدوادار الملك الظاهري

The foundation of this blessed tomb was ordered, through the grace of God and the abundance of his gifts, by his High Excellency the Emir, the great, the noble, . . . Yûnus an-Nayrûzî ad-Dawâdâr al-Malikî az-Zahîrî.

It also contains the heraldic badge of this Emir in the panels between the windows (see ARTHUR PASQUI's *Étude du blason en Orient*, pp. 122-123 and fig. 98 *loc.*), but there is no date. It must, however, have been built before 18 Shawâl 783 (5th January 1382) as the *Manhal as-Sâfi* (quoted in the *C. I. A.*, p. 769) says that the Emir Anas dying on that date was interred in the Mausoleum of the Emir Yûnus ad-Dawâdâr. Yûnus himself was not buried here, as MAQRIZÎ (II, p. 426) states that he was killed in battle in Syria, 19 Rabî' II 791, and the *Manhal as-Sâfi* adds that his head was sent to Yalbughâ, and interred in a mosque which he (Yûnus) had built at Damascus.

MAUSOLEUM OF THE EMÎR ANAS (No. 157 on Plan). — This mausoleum bears on its west face, above the entrance, two lines of inscription, carved in the facing stones, stating that "on Friday 18 Shawâl 783 (5th January 1382) died His Excellency Sharaf ad-Din Anas . . . father of His Excellency Seyf ad-Din Barqûq . . .". It must therefore have been built after this date. On the other hand, it must have been built before 19 Ramadân 784 (December 1382) as on that date Barqûq came to the throne and changed his surname of Seyf ad-Din into the sovereign form Seyf ad-Dunya wad-Din.

See *C. I. A.*, pp. 293-294.

783-784

1382

A. H. A. D.
785 1383

MAUSOLEUM OF THE EMIR AYTMISH AN-NAGĀSHY, also called *Titmish al-Bagāsy* (No. 250 on Plan). — Built, according to an inscription of one line running immediately below the stalactites of the entrance bay, in 785 H. This date is confirmed by Maqrizī (II, p. 400).

See *C. I. A.*, pp. 295-297.

786-788 1384-1386

MADRASSA OF SULTAN AL-MALIK AZ-ZĀHIR BARQŪQ (No. 187 on Plan). — According to Maqrizī (II, p. 418), the Sultan acquired the site in Ragab 786, commenced to clear it on the 24th and laid the foundations 8 Dhu l-qʿda. He gives 1st Gumādā II 788 for the completion of the works, and 11 Ragab for the inauguration. The year given for the completion of the works is confirmed by four inscriptions; (1) at the summit of the principal façade; (2) at the summit of the four walls of the *saḥn*, above the *liwāns*; (3) on the door of the corridor leading from the *saḥn* to the mausoleum; (4) in the mausoleum at the summit of the four walls below the dome. These inscriptions, however, all agree in giving the date as 1st Rabīʿ 4 788 (2nd April 1386). Extensive restorations have been carried out here by the *Comité*; for example, the ceiling of the east *liwān* is new, and the dome, which had disappeared, was rebuilt in 1893.

See *C. I. A.*, pp. 297-305; and *C. R.*, 1901, p. 149.

Before 789 1387

MOSQUE OF AL-ʿAMBY, at Akhmim. — This mosque, which I have not visited and only know from photographs, is completely in ruin. Its walls are of crude brick from which nearly all the plaster coating has disappeared, except on the three *mihrābs*. A few columns — which are not classical — still stand and bear arches of an early type. A *terminus ad quem* is provided by a fallen column which bears a pious inscription dated 789 H. (1387), which is no doubt posterior to the construction of the mosque. Maqrizī, in his chapter on Akhmim, gives us no information, but I think it quite possible from the style of the *mihrābs* and the form of the arches that this mosque may date from the 13th century, even after making due allowance for its distance from the capital.

See *C. R.*, 1904, pp. 97-98, and plate III; and Maqrizī, *Khitaṭ*, Bouriant's transl., *M. M. A. F. G.*, XVII, pp. 711-713.

MADRASSA OF THE EMÍR ÍNÁL AL-YÚSUFY, also called Ínāl al-Atábky (No. 118 on Plan). — The great band of inscription at the summit of the façade is unfortunately illegible, but this madrassa, according to Maqrizí (II, p. 401), was commenced by Ínāl al-Yúsufy in 794 H. and finished in 795 H. An inscription carved on the lintel of the *mazgaza* to the right of the entrance of the madrassa runs . . . this blessed sehl . . . the late Seyf ad-Din, the Atábek He died 14 Gumádâ H. 794, and was buried provisionally outside Cairo, but his body was transported to this madrassa when it was finished. To the right (south) of the entrance is a sehl, and on a panel of wood above the window-grille is an inscription which runs . . . this has been finished in the month of Muharram of the year 846 (May-June 1441). One must therefore conclude that a restoration took place in this year.

See *C. R.*, 1897, p. 99; and *C. I. A.*, pp. 306-307 and 744.

MADRASSA OF MAHMÚD AL-KURDY (No. 117 on Plan). — This madrassa contains no inscriptions; but Maqrizí (II, p. 395) states that it was situated in the Khatt al-Muzayyinín, outside the Báb Zuweyla (which agrees with its present position), and that it was built by the Emir Gamál ad-Din Mahmúd ibn 'Alý al-Ustádár, in 797 H. He died Saturday evening 9 Ragab 799, and was buried here the following day. According to 'Alý Pasha Muhárák, this Emir owed his surname of al-Kurdy to a sect of dervishes.

[Communicated by Mrs. Devonshire.]

MADRASSA OF THE EMÍR MUQBIL AB-RÚMY, also called Muqbil al-Dáwúdy (No. 177 on Plan). — Built, according to an inscription running across the entrance, in Muharram 798 (October-November 1395). Maqrizí (II, p. 394) calls this building the Zimámiya, and states that it was built (commenced?) in 797 H. The only part of the present building which is old is the entrance, all the rest being of the most shoddy description.

See *C. I. A.*, pp. 307-308.

MADRASSA OF THE EMÍR SÚDÚN MIRZÁDA (No. 127 on Plan). — The interior is in utter ruin, and the walls only rise about fifteen feet above the

A. H.	A. D.
794-795	1392-1393

797	1395
-----	------

798	1395
-----	------

801	1401
-----	------

A. H. A. D.

ground. It was built, according to an inscription to right and left of the entrance, 1st Rabi' II 804 (8th November 1401).

See *C. I. A.*, pp. 312-313, and Henz Bey, *Mosquée Sandouk Mir Zadeh*, in the *C. R.*, 1903, pp. 89-90.

805. 1403

MAUSOLEUM OF GUZAL, known as the Mausoleum of Karkar (No. 89 on Plan). — An inscription over the door copied and given to me by Yūsuf Effendi Ahmad runs:

أمر بإنشاء هذه التربة المباركة للقر العال السيفي جزل العاصري الملك ال..... وكان
الفراف من ثارتها في عاشر شهر جمادى الآخر سنة خمس وثمان مائة عفر لله.....

The foundation of this blessed tomb was ordered by His Excellency, the noble as-Sayyid Guzal an-Nāsiry, al-Maliky, al..... and the completion of it was on the 10th of the month of Gumādā al-Ākhar of the year five and eight hundred (5th January 1403). God forgive.....

Karkar (كركر) is a misreading for Guzal (جزل).

1. 802-808 1300-1306

KHÂNQĀ OF SA'D AD-DĪN IBN GHURĀB (No. 312 on Plan). — This building, which was in an advanced state of ruin until it was restored by the *Comité* in 1910-1911, bears a badly damaged inscription to right and left of the doorway containing the name of 'Ibrahim ibn Ghurāb, Grand Majordomo, but the date is effaced. It is in the Darb al-Gamāmiz nearly opposite the Mosque of Beshtāk, and its position consequently corresponds exactly with that of the Khānqā of Sa'd ad-Dīn, which Maqrizī (II, p. 419) says was on the Grand Canal (which ran parallel and close to the Darb al-Gamāmiz) in the neighbourhood of the Mosque of Beshtāk and to the west of it. He also states that Sa'd ad-Dīn became Majordomo, 14 Rabi' 803 (29th February 1400) and died 19 Ramaḍān 808 (11th March 1406). I therefore place the building between these two dates.

See *C. R.*, 1890, pp. 78-79; and 1911, pp. 125-131.

2. 805 1306

MAUSOLEUM OF SA'D AD-DĪN IBN GHURĀB (No. 94 on Plan). — Maqrizī (II, p. 419) states that he died 19 Ramaḍān 808 (11th March 1406) when less than thirty years of age, so I date this mausoleum c. 808. He adds

that he was buried outside the Bâh al-Mahrûq, but this mausoleum contains no inscriptions and its identification rests upon popular tradition.

MOSQUE OF THE EMÎR GAMÂL AD-DÎN YÛSUF AL-USTÂDÂR (No. 35 on Plan). — Built, according to an inscription running round the summit of the four walls of the *saḥn*, in Rabî' I 811 (July-August 1408). Maqrîzî (II, p. 401) gives 5 Gumâdâ I 810 (9th October 1407) for the commencement of the works, and 3 Ragab 811 (19th December 1408) for the inauguration, i. e. four months after the completion.

811

1408

See *C. I. A.*, pp. 313-315.

MADRASSA OF SULTAN AL-MALIK AN-NÂSIR FARAG (No. 203 on Plan). — Two inscriptions, one to right and left of the entrance, the other on a panel of wood above the grille of the *sehîl*, both state that the construction of this building was ordered by Farag, but give no date. Maqrîzî (I, p. 381) does not give a date either, but he says that it was built by Yûsuf al-Ustâdâr in the name of Farag. As this Emîr died at the commencement of 812 (1409), this madrasa must have been built before that date.

Before 812

1409

See *C. I. A.*, pp. 332-333.

CONVENT AND MAUSOLEUM OF THE SULTANS BARQÛQ AND FARAG (No. 149 on Plan). — Although this building contains the mausoleum of Barqûq (at the north-east angle), he had no hand in its building, as he died 15 Shawâl 801 (20th June 1399) and the north-east mausoleum — the earliest part of the building — was only commenced by his son Farag, according to an inscription at the summit of the four walls below the dome, in 803 H. (1400-1401). This duty had been committed to him by the will (*wasîya*) of his father, as is stated on the column of marble standing before the tomb of Barqûq. Farag was dethroned by his brother 'Abd al-'Azîz in 808, before this mausoleum was finished, and an inscription on the wall states that the latter ordered its completion 2 Gumâdâ II 808 (25th November 1405). He was, however, dethroned by his brother before the end of the month, and this mausoleum was only finished by the latter in Muharram 810 (June 1407) according to an inscription on a slab of marble on the rear

802-812 1399-1419

A. H. A. D.

face of the tomb, behind the column. The rest of the building must have been still unfinished at this date, since the south-east mausoleum, the face of the east *iwān*, and the north-west portal all bear inscriptions dated 813 (1410-1411). Maqrīḍi describes its inauguration, which he states took place 15 Rabi' I 813 (18th July 1410). The beautiful stone mihrab, according to an inscription, was made by the order of Qāyt-Bāy, in Rabi' II 888 (May-June 1483).

See Mammex, *Mélanges asiatiques*, VI, pp. 535-544; and C. I. A., pp. 316-331.

813 1411

MADRASSA AND MAUSOLEUM OF AL-'AYNY (No. 102 on Plan). — 'Alī Pasha Muḥarak (*Khifaf al-Galida*, VI, p. 10) states that this madrasa was built by the Sheykh Maḥmūd al-'Aynī al-Hanafī in the year 816 H. An inscription on the frieze of the ceiling of the vestibule, which has been copied and given to me by Yūsuf Effendi Ahmad, runs:

أمر بتجديد هذا السقف بأن هذه المدرسة السعيدة الغفير آل الله تعالى أبو محمد محمود ابن
أحمد العيني قاضي عاملة زيه ووالداه بملقة لقي وذلك بتاريخ الثالث والعشرين من شهر ربيع
الآخر سنة خمسة وثلاثين وثمان مائة من الهجرة النبوية.

The renovation of this ceiling was ordered by the founder of this madrasa, the Sa'id, the poor-in-God Abū Muḥammad Maḥmūd ibn Ahmad al-'Aynī, the Hanafite. God and his parents endowed him with God's grace. The date of this was the 23rd of the month Rabi' al-Akḥir, in the year five and thirty and eight hundred of the Prophet's Flight (29th November 1411).

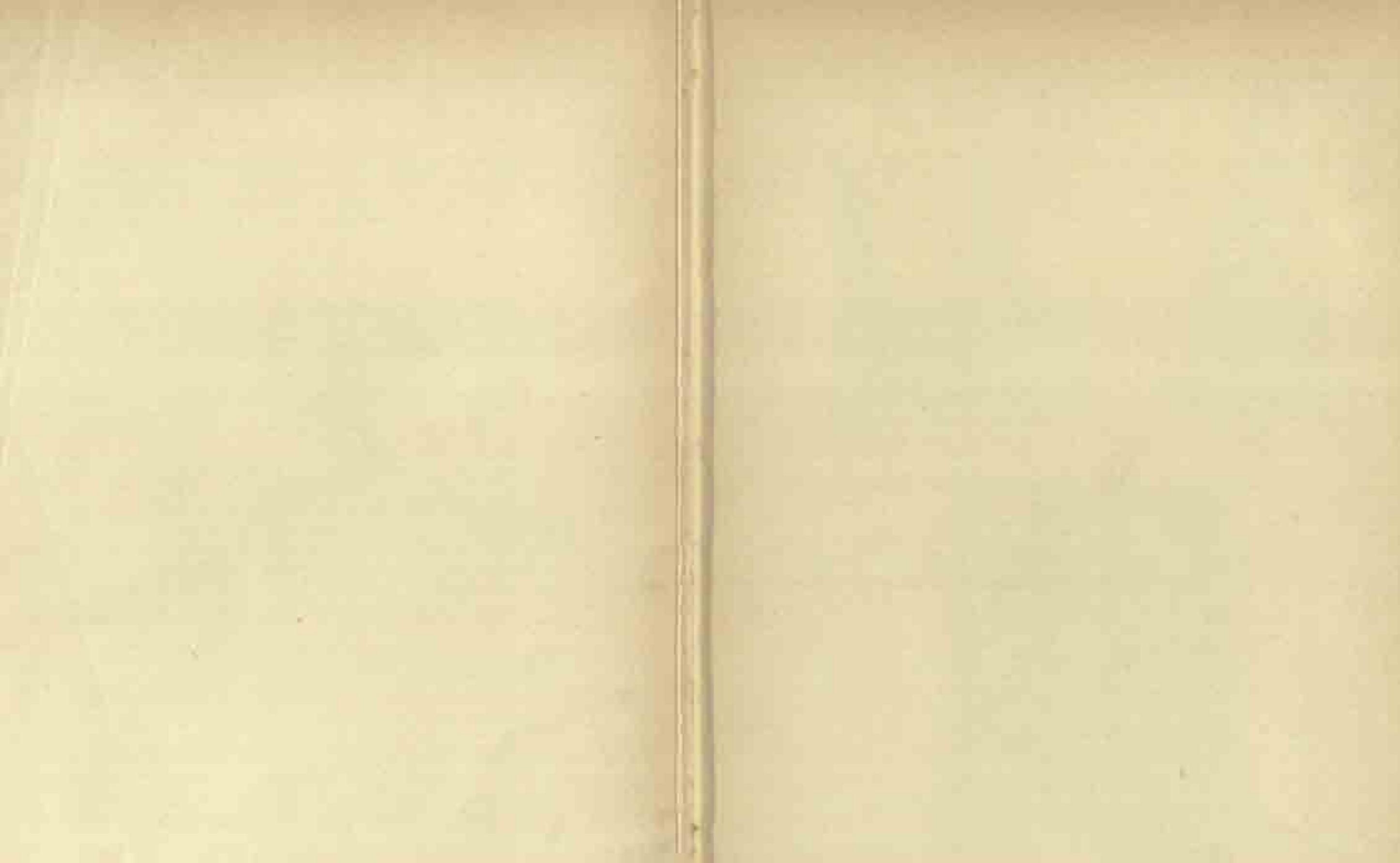
Sheykh al-'Aynī died and was buried here in 855 (1451).

818 1415

MOSQUE OF AZ-ZÂHED (No. 83 on Plan). — Maqrīḍi (II, p. 327) states that this mosque was built by Sheykh Ahmad ibn who was known as az-Zâhed, in Ramaḍân 818 (November 1415). All is quite modern, however, except the remains of the minaret.

818-823 1415-1426

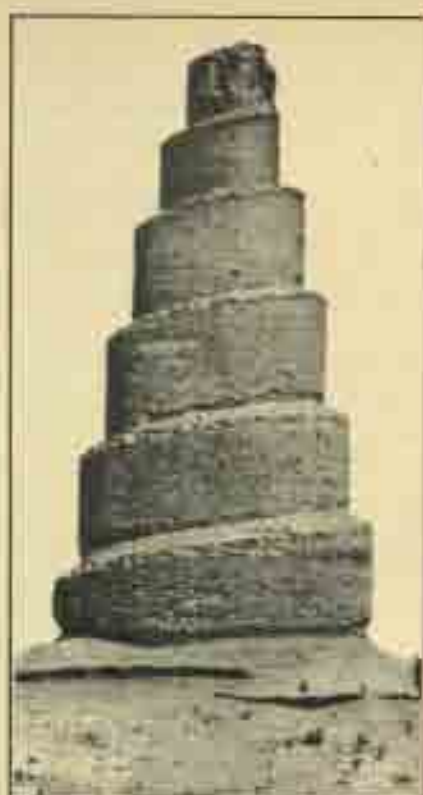
MOSQUE OF SULTAN AL-MALIK AL-MU'AYYAD SHEYKH (No. 190 on Plan). — Maqrīḍi, who saw this mosque being built, gives the following particulars (II, pp. 328-330). The site was chosen 4 Rabi' I 818, and on 4 Gumâdâ II, they commenced to excavate for the foundations; the first stone







Author's photograph.
A. — Mosque of les Térés. — Minaret.



B. — Miltiris tower at Siniana.



Author's photograph.
C. — Mosque of les Térés.
Entrance to staircase of minaret.



Gautier's photograph.

A. — Mosque of al-Azhar. — Entrance dome.



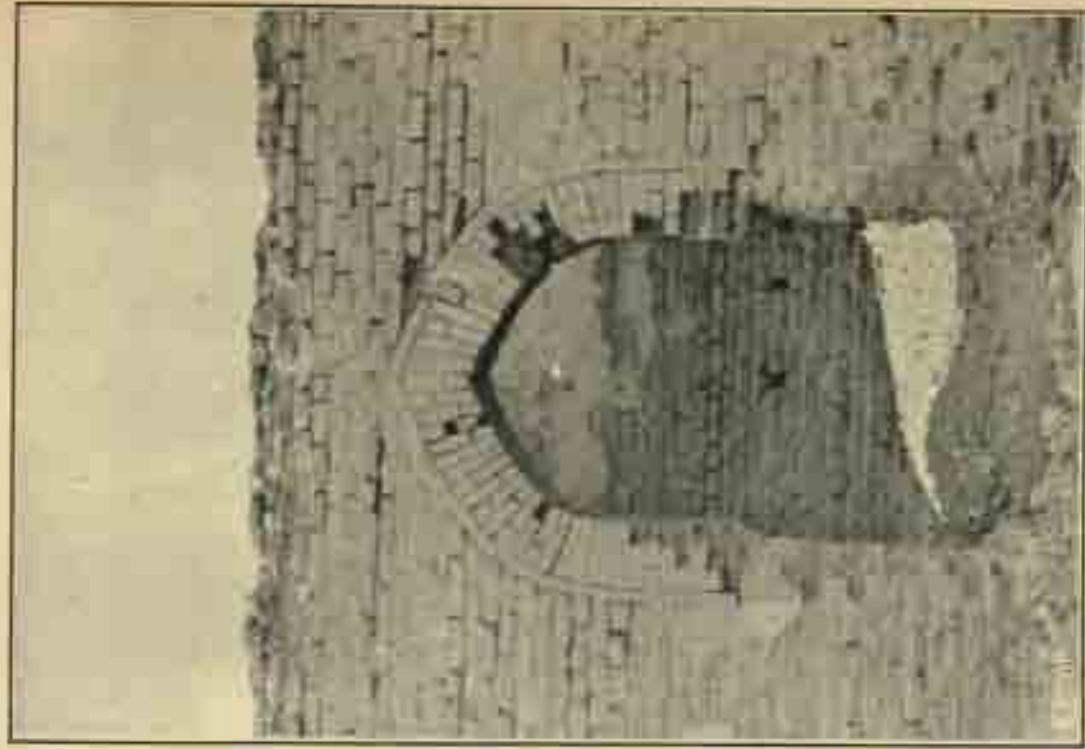
Gautier's photograph.

B. — Himm Anû 'Alî.



Author's photograph.

A. — Hion Arc 'Aix, — Interior.



Author's photograph.

B. — Hion Arc 'Aix, — Entrance to subm.



Conte's photograph.

A. — GĀMĪ IKHWĪT SAYYIDA YŪSUF. — Triple mihrāb.



Anten's photograph.

B. — GĀMĪ IKHWĪT SAYYIDA YŪSUF.



Anten's photograph.

C. — GĀMĪ IKHWĪT SAYYIDA YŪSUF.





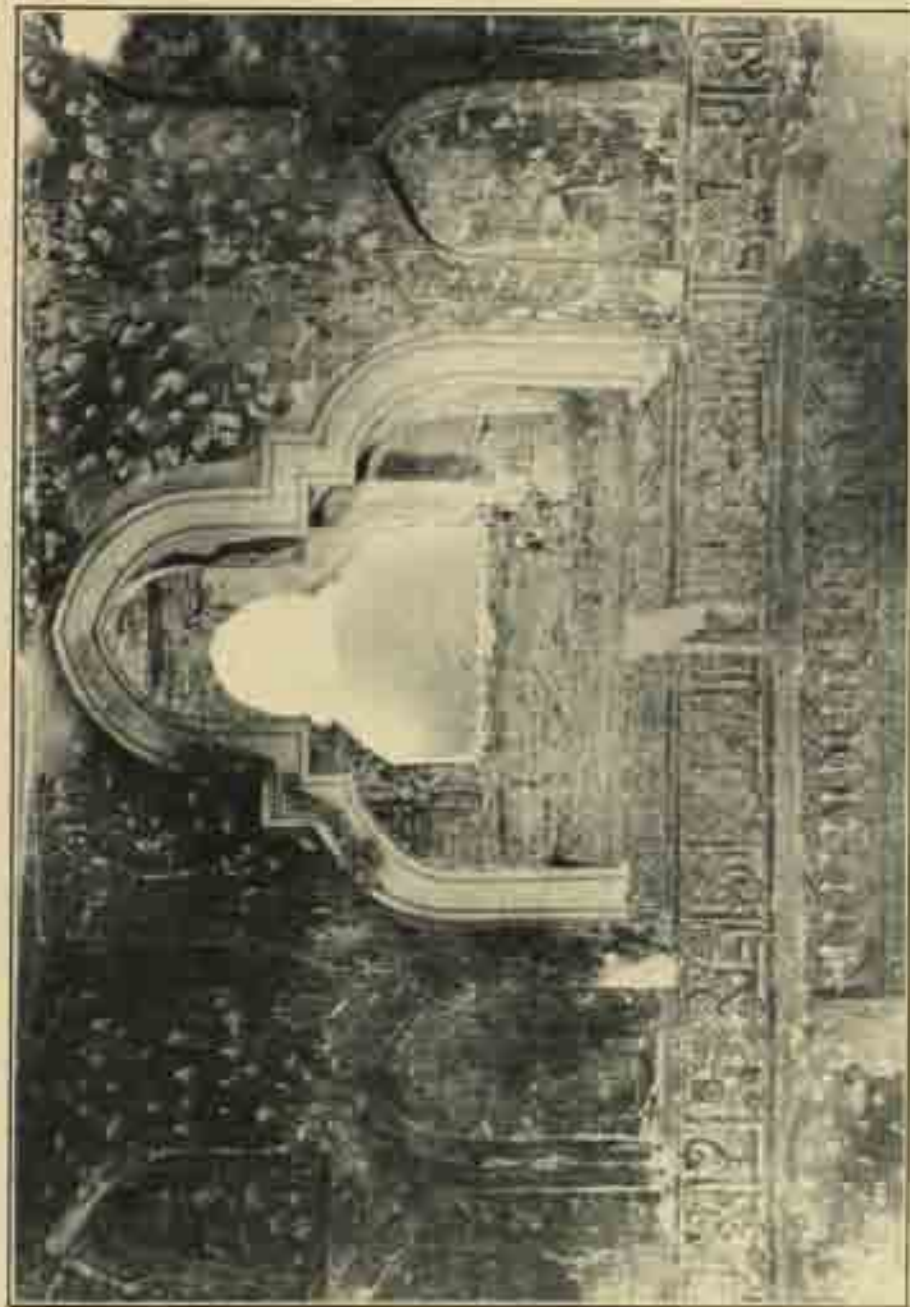
Author's photograph.

A. — MAUSOLEUM OF SAYEDA 'ATIKA. — Mihrab.



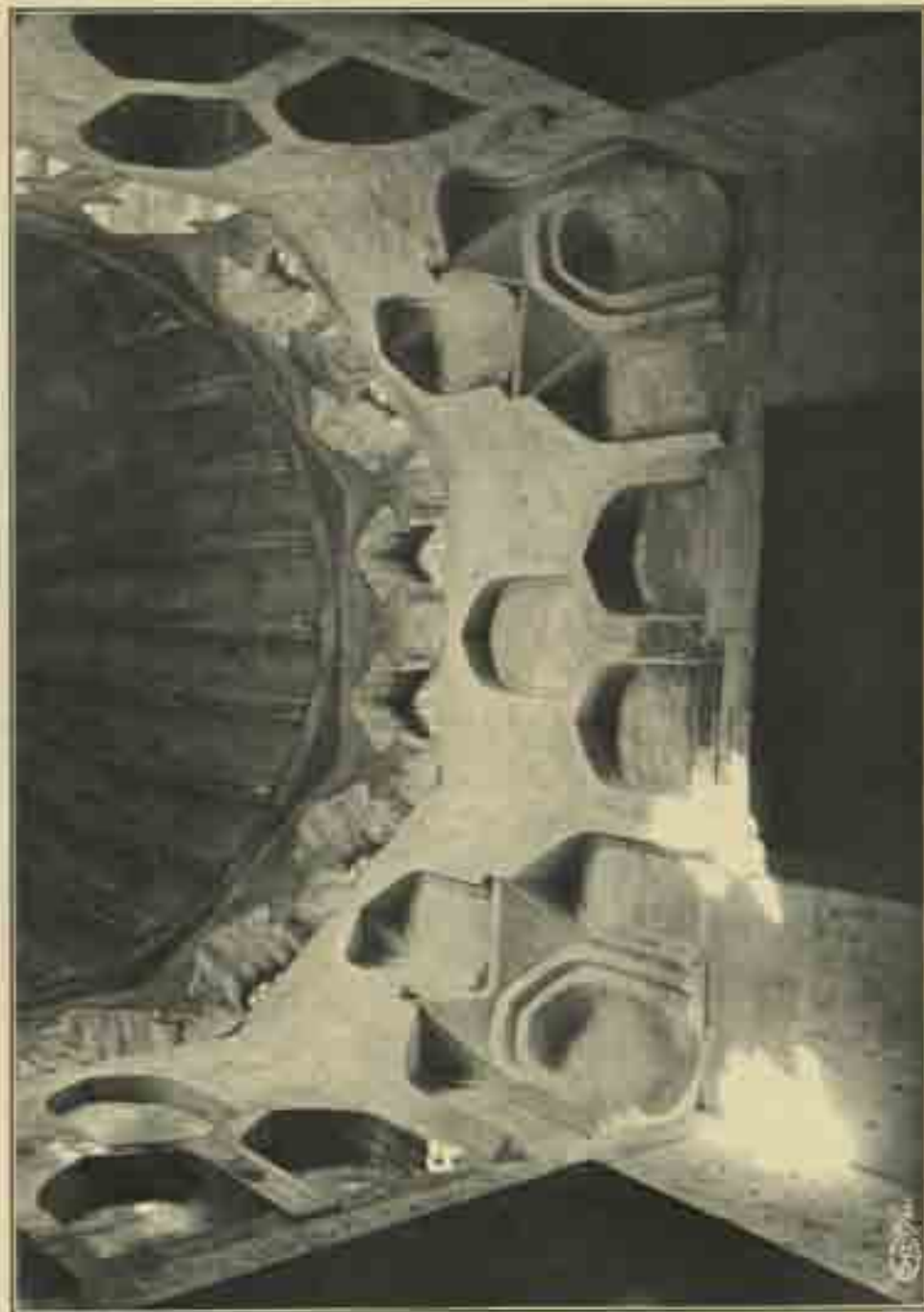
Author's photograph.

B. — MAUSOLEUM OF MOHAMMAD AL-HAJAWI. — Mihrab.



MAUSOLEUM OF SARYDA. ARCHA: — Opening between pendentives.

Andersson's photograph.



Author's photograph.

MAUSOLEUM OF SAYIDA BEQAYYA. — Pendentives.



A. — East wall of Camo. — Interior of tower.
Author's photograph.

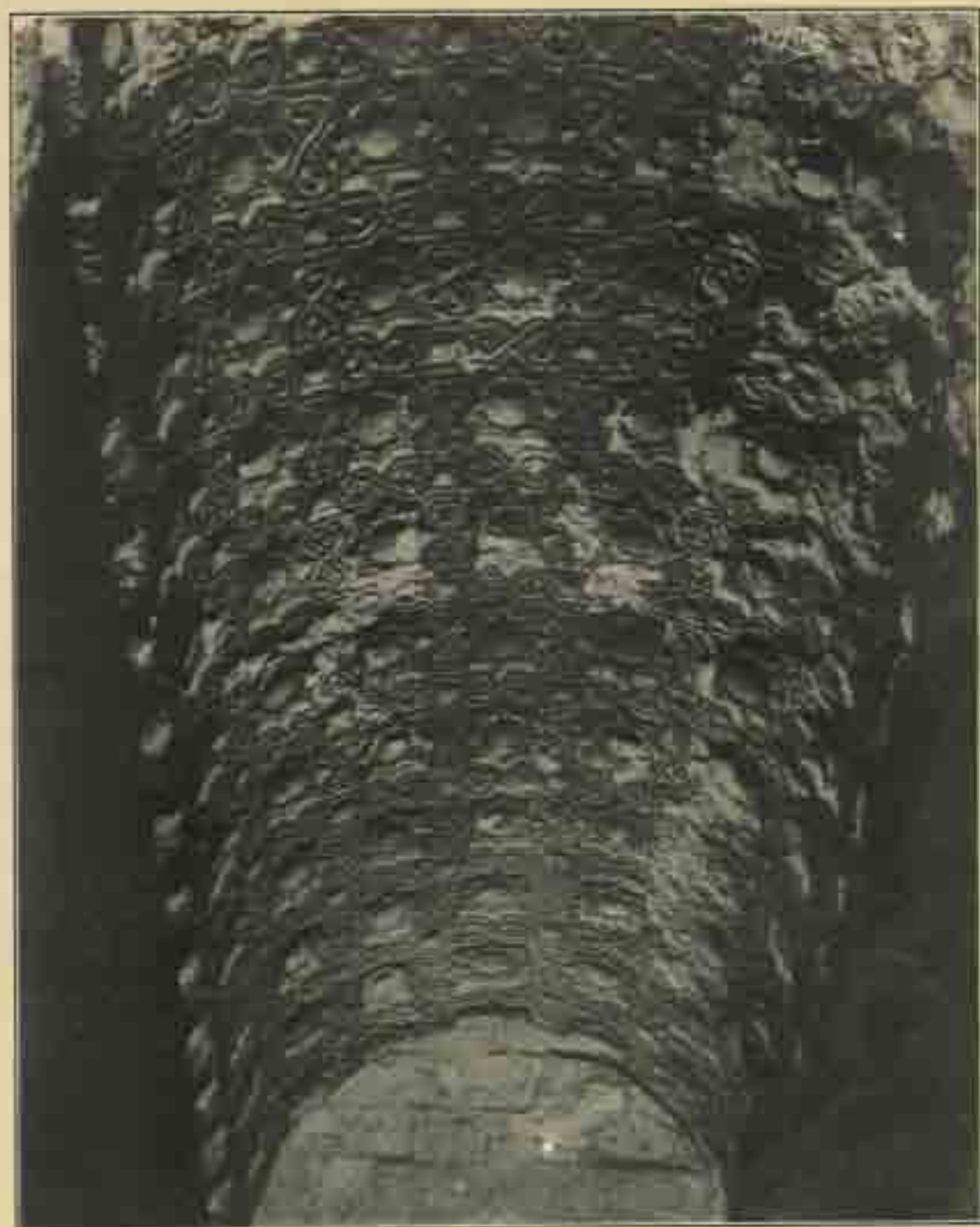


B. — Beni ʿet-Zarar. — Interior of tower, upper chamber.
Author's photograph.



From a drawing by Mr. F. B. H. Dool.

MASJID OF SITT KOLAH. — Mihrab.

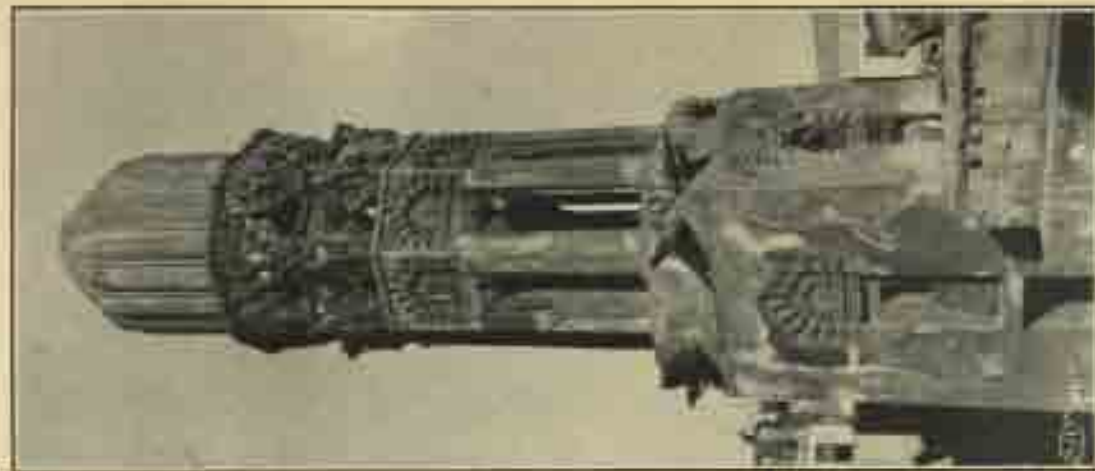


Author's photograph.

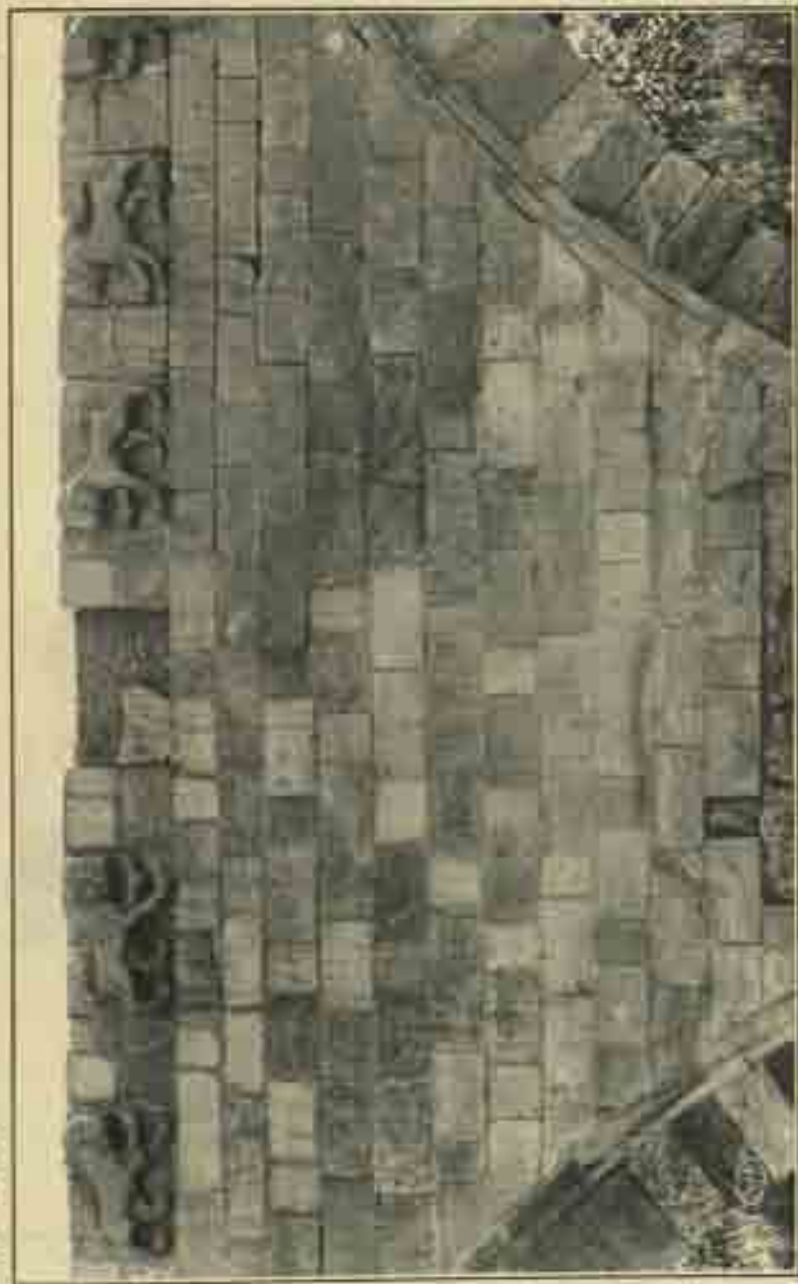
VAULT OF THE BIRD AT-ZAFAR.



Author's photograph.
A. — MAUSOLEUM OF THE ANIANO KIZIRGO. — Pendentive.



Author's photograph.
B. — MARKANA OF THE ZAITAY AL-HESIN.

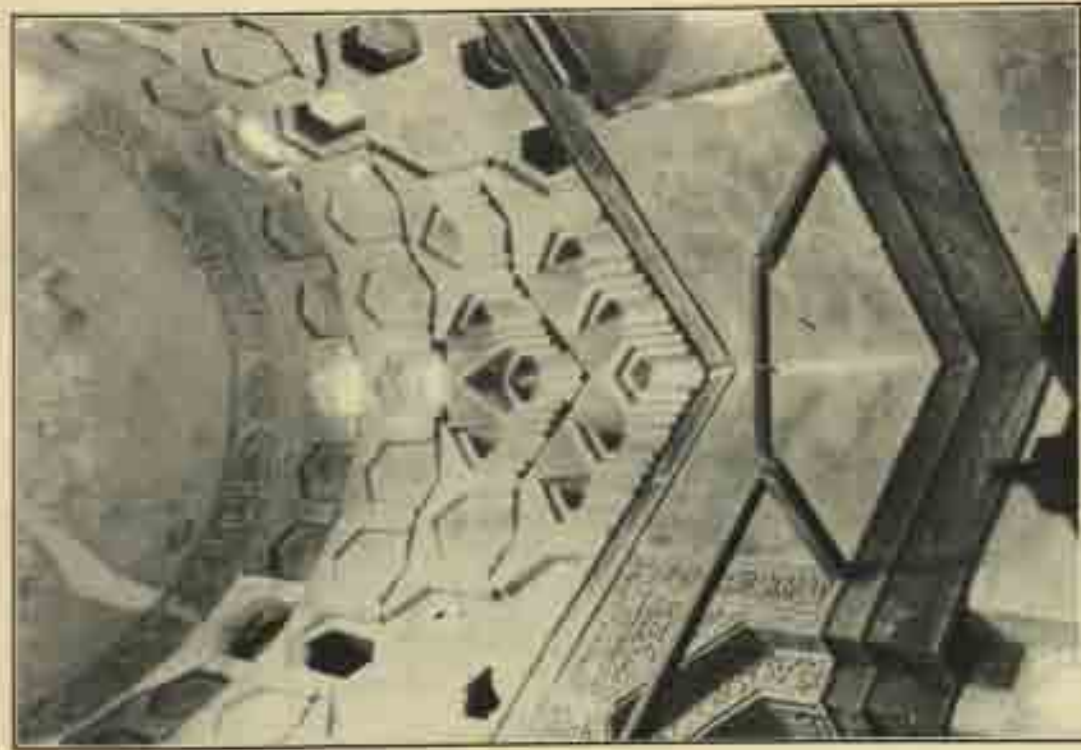


Author's photograph.

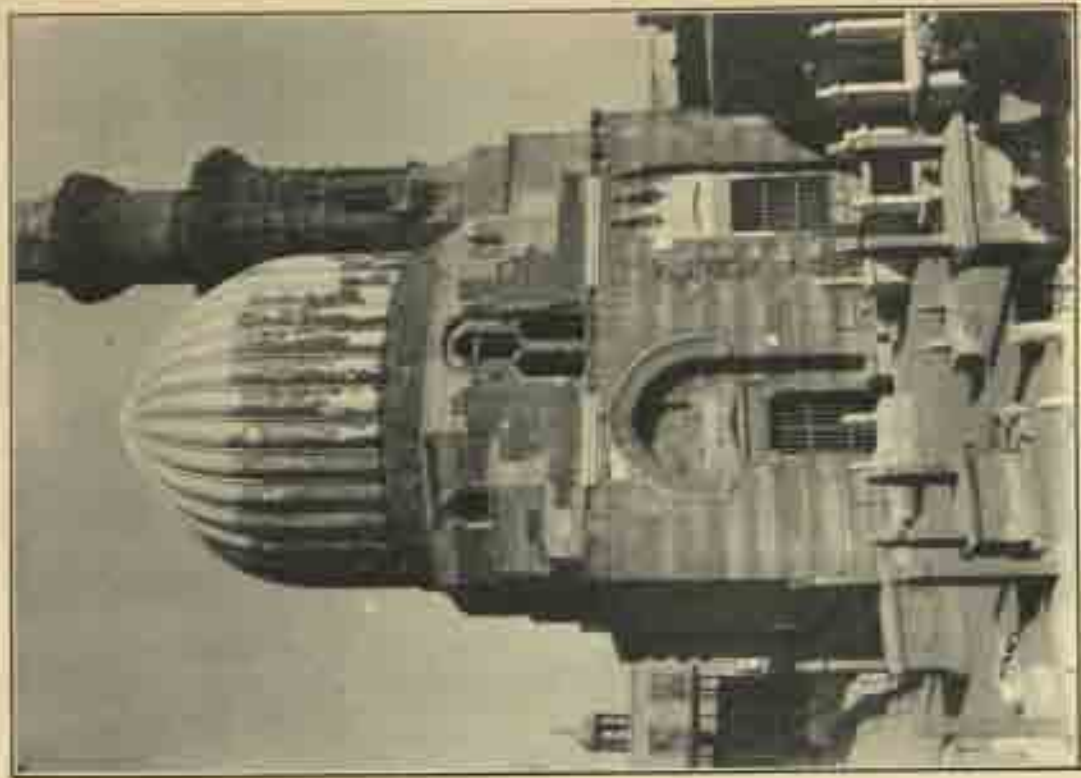


Author's photograph.

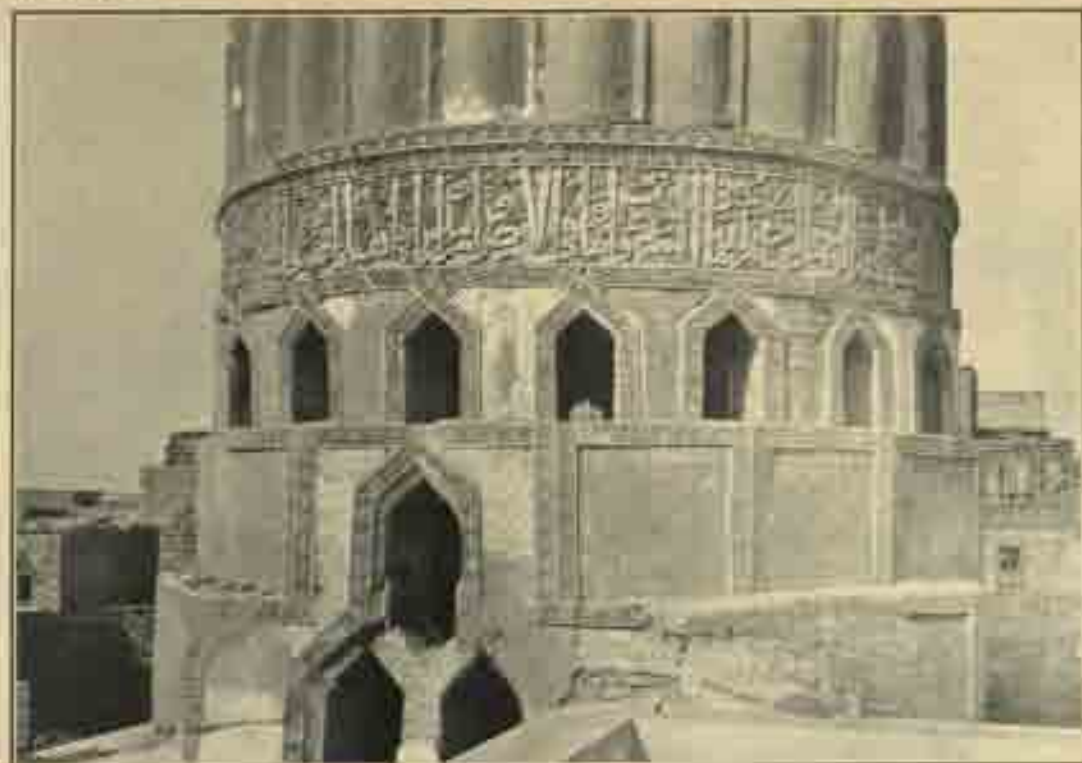
Bottom of Arch of Mexcala.



A. — MANDIRAM OF HOUM AN-DIA, TAVANTIA. — PANDITIA.
Author's photograph.



B. — MANDIRAM OF 'AYI BANG AN-CHANDY.
Author's photograph.



Author's photograph.

A. — MAUSOLEUM OF ZENN AL-DIN YUSUF. — DOME FROM ROOF.



Author's photograph.

B. — THE GREAT AQUEDUCT, WITH CARTOUCHES OF SULYAN AL-GHURY.



Author's photograph.

A. — MAUSOLEUM OF THE EMIR QASIM.



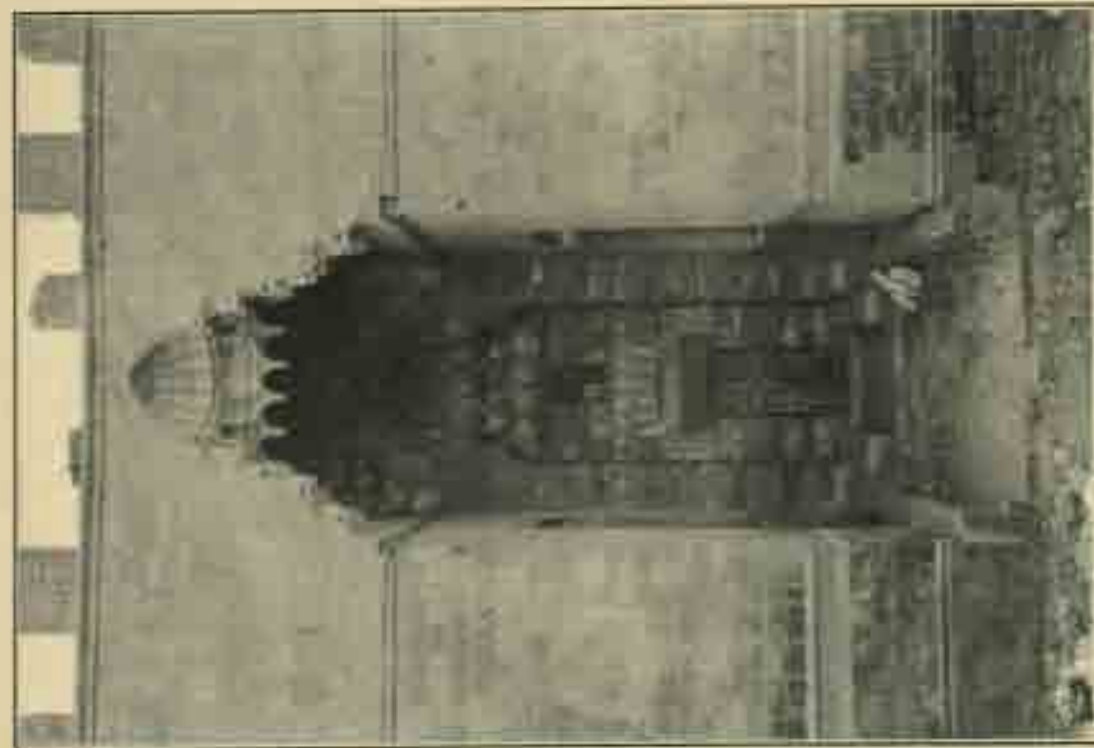
Author's photograph.

B. — EMIR'S MINARET.



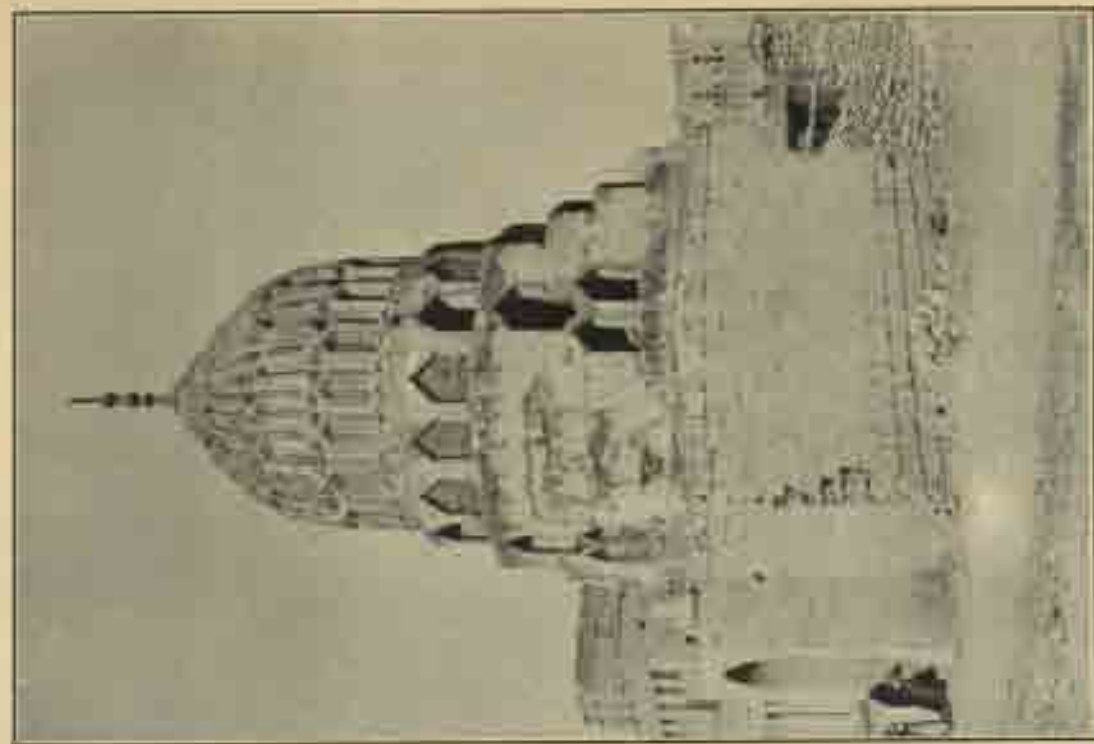
Author's photograph.

C. — INSCRIPTION IN THE WALL OF THE EMIR SA'AD'S MOSQUE.



Author's photograph.

A. — PALACE OF THE EMIR YUSEF. — EILIPRIE.



Author's photograph.

B. — MAUSOLEUM OF KHATUN UZUN AT-ASNIR.



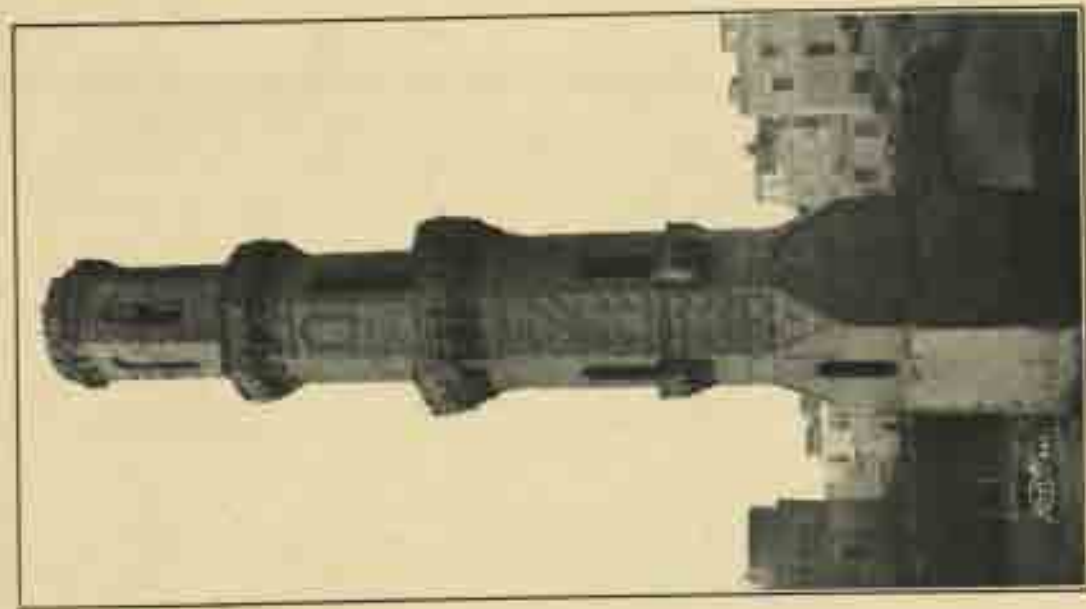
Author's photograph.
A. — MAUSOLEUM of Sazimiyah. — Entrance.



Author's photograph.
B. — MAUSOLEUM of Sazimiyah. — Mihrab.



C. — Sazimiyah MAUSOLEUM.



A. — SULTANLYA MANSION. — Minaret.
Julien's photograph.



B. — SULTANLYA MANSION. — Minaret.
Julien's photograph.

was placed 5 Šafar 819, and the works were continued until 17 Rabi' 1. This day the Sultan made known the purpose of the edifice and endowed it with rich foundations. In Ša'bán they collected the columns and marble panelling, and on 27 Šawāl the Sultan transferred to this mosque the door and the great bronze chandelier from the Mosque of Sultan Ĥasan, at that time practically deserted by worshippers, its great doorway having been walled up by Barqāq. On 2 Gumāda 1, they held the first Friday service in the sanctuary, which was the only part completed at the time. On 5 Ramaḍān they took in hand the ablution tank, which was finished at the end of the month. On 2 Rabi' 11 821 it was discovered that of the two minarets built on the Bāh Zuweyla, the western one was leaning and threatening to fall. They therefore commenced to demolish it on the 24th. The mosque was inaugurated on Friday 21 Shawāl 822, but was still unfinished at the death of the Sultan, which took place 8 Muharram 824; the double staircase leading up to the principal entrance, for example, was not finished till Ramaḍān, and the mausoleum of the Sultan until Dhu l-qa'da. This double staircase existed in 1826, when Coste planned the Mosque, but had disappeared by 1890, and the present one is a modern restoration based on Coste's drawings. There are four dated inscriptions: one on the east minaret above the entrance dated 1st Ragaḥ 822 (24th July 1419); one on the west minaret also above the entrance, dated Ša'bán 823 (August-September 1420), and one to the right and left of the main entrance dated 823 H. (1420). An inscription on medallions embedded in the east wall of the sanctuary records a restoration by Ibrahim Pasha, the son of Muḥammad 'Alī, in 1255 H. (1839-1840). Whether the restoration included any structural work in addition to daubing the building with stripes of red, black and white, I cannot say; certain it is, however, that in Mehren's day (say 1870) the whole building was in ruin except the east liwān and its dependencies. From 1870 to 1874 the Administration of Wakfs commenced the reconstruction of the three other liwāns; but the work was in very bad taste and remained unfinished. The *Comité*, however, since 1885 has carried out very extensive works here, and something like L. E. 6000 has been spent.

See *C. B.*, 1890, pp. 69-77, with two plans, one by Coste dated 1826 — to be accepted with reserve as it contains some palpable errors — and one by the *Comité* dated 1890; also *C. I. A.*, pp. 335-343.

A. H. 824.
L. D. 1318

MADRASSA OF THE EMIR 'ABD AL-GHANY, called by Maqrizî Gâmi' al-Fakhry, and also known as Gâmi' al-Banât (No. 184 on Plan). — According to Maqrizî (II, p. 328), the founder, the Emir and Ustâdâr Fakhr ad-Dîn 'Abd al-Ghany, died Shawâl 821, and was buried in this building, which was only finished after his death. It was inaugurated 28 Sha'bân 821 (30th September 1418). An inscription on a slab of marble in the entrance bay above the door, states that this edifice was repaired and its minaret built by the mother of Unsoyû Bey, the son of Muḥammad 'Alî, in 1268 H. (1851-1852). The work must have been of a very extensive nature. It has also been restored by the *Comité*.

See *C. I. A.*, pp. 334-335.

821-823. 1318-1320

MÂRISTÂN OF AL-MU'AYYAD (No. 257 on Plan). — The identification of this great building was first based on the name «Hâret al-Muristân» of the alleys which partly surround it, and has been confirmed by the *waqfiya*, dated 1124 H. (1719) of the Gâmi' as-Sukkary, which is built against its façade. This mosque is stated therein to be «contiguous to the ancient Bimaristân». Maqrizî (II, p. 408) states that the latter was founded by Sultan al-Mu'yyad in 821 H. (1418), and took two years and three months to build. It became a mosque in 825 H., and a *minbar* was placed there. It must have gone out of use before 1123 H. (1711), the date on which the Gâmi' as-Sukkary was built up against its fine façade and splendid portal, the finest and largest in Cairo.

See *C. R.*, 1896, pp. 17-19 and 47.

823-825. 1416-1420

MADRASSA OF THE JUDGE 'ABD AL-BÂSIT (No. 60 on Plan). — According to Maqrizî (II, p. 331), this building was constructed in 823 H. and inaugurated Friday 2 Šafar 823 (17th February 1420). An inscription at the summit of the east façade, above the principal entrance, states that it was commenced Gumâdâ I 823, and finished Gumâdâ I 823 (May-June 1420). As the edifice cannot have been built in a month, the first date must be a slip for 822, which would bring it into agreement with Maqrizî.

See *C. I. A.*, pp. 344-349 and 770-771.

BATH OF SULTAN AL-MU'AYYAD (not marked on any plan of Cairo, but situated at the south-west corner of the mosque, between Darb Sa'âda and Shâri' Taht ar-Rab'). — This bath, the dome of which has fallen in, must have been a very fine one of its kind; it still exists although the view of it shown in Saladin's work, fig. 93, is marked «actuellement détruit». It was de-classed by the *Comité* some time ago, but is now receiving attention and is about to be re-classed. The pendentives which once supported the dome of the main hall are very fine, and are particularly remarkable owing to the large number of stalactites which hang free. This feature, common in the stalactite heads of entrance bays, is almost unique among pendentives, the only other example known to me in Egypt occurring in the Mausoleum of Sûdûn al-Qasrawy (c. 1470). This bath would therefore be extremely difficult to date, were it not for the fact that it forms part of the *mayfiya* of the Mosque of al-Mu'ayyad, of which building it almost forms an integral part, as may be realised on looking at Coste's plan made in 1826 (*Architecture arabe, ou Monuments du Caire*, plate XXVII). 'Alî Pasha Muhârak, in his *Khitat al-Gedida*, vol. V, pp. 35-36, gives a résumé of the entries in the endowments ledger of this mosque, and amongst them is a reference to a bath whose position corresponds exactly with this one. This bath is again referred to in volume VI, p. 71; he states that it had two entrances, one in the Shâri' Taht ar-Rab', and another in the Hâret al-Ashrafiya which must be the modern Darb Sa'âda; he adds that it was ancient, having been founded by Sultan al-Mu'ayyad after the construction of the Mosque, and that it was still in use in his day. As the Sultan died in Muharram 824 (January 1421), this bath must have been built in 823 H.

MADRASSA OF SULTAN AL-MALIK AL-ASHRAF BARSÂÏ (No. 175 on Plan). — A great band of inscription at the summit of the east façade states that this madrasa was built in the period comprised between Sha'hân 826 and Gumâdâ I 827 (July 1423 and April 1424). These two dates are exactly confirmed by Maqrizî (II, p. 330), who adds the additional information that they commenced to clear the site on the 1st Ragab 826, and celebrated the first Friday service 7 Gumâdâ I 827. Ibn Iyâs, however, says that the madrasa was only finished in 829 H.

826-827 1423-1424

See *C. I. A.*, pp. 349-351.

- A. H. 829 A. D. 1820
MOSQUE OF KĀFŪR AZ-ZIMĀM (No. 107 on Plan). — An inscription to right and left of the entrance states that the works were finished Gumādā II 819 (August 1416). On the other hand, a band of inscription running along the summit of the north and east façades reads "Has ordered the foundation of this blessed mosque and sehīl, al-Muayyadī ash-Shibhī Shihād ad-Dawla Kāfūr Zimām al-Adar ash-Sherif, the great Sheykh of the Chiefs of the Servitors of the Haram ash-Sharif an-Nahawy, may the blessing of God descend on those who live there. The works of this blessed place were finished in the month of Raghāb al-Fard of the year 829 of the Hegra of the Prophet." The sculptor has probably committed an error in the first inscription, displacing a *z* which occurs in the second after the word *tās'e*, and has omitted the *wa* which serve to complete 'ashara and form 'ashrin. The correct date must therefore be 829 H. Works of restoration were carried out here in 1912-1914 (see *C. R.*, 1914, pp. 19-20).

[Communicated by Signor A. Patricolo.]

- 830 1826-1827
MOSQUE AND MAUSOLEUM OF THE EMĪR GĀNĪ-BAK (No. 119 on Plan). — Built, according to an inscription to right and left of the entrance, in the months of the year 8307. Maqrizi (*Sulūk*, Paris MS., 1727, f° 379 v^o) states that the inauguration took place on Friday 2 Ramaḍān 830 (27th June 1427). Gānī-bak died in 831 H. and was buried here. His body, however, was removed shortly after. See under 835 H. — Mausoleum of the Emir Gānī-bak.

See *C. I. A.*, pp. 360-363.

- 830 1826-1827
MADRASSA AND MAUSOLEUM OF THE EMĪR FAYRŪZ, popularly known as Gānī' Sidi Farās (No. 192 on Plan). — An inscription in the entrance bay, above the window over the door, states that this mosque was built in the year 830. Fayrūz died in Sha'ḥān 848 H., and was buried here.

See *C. I. A.*, pp. 363-365.

- 832 1820
MOSQUE OF GŌHAR AL-LĀLĀ (No. 134 on Plan). — This mosque only contains one historical inscription, much damaged, which is found on the *mazyara* (recess for the great jar of drinking water) carved on a panel of wood, in five lines. Unfortunately the name, titles and date have disappeared. The

maqfi of this mosque, however, is dated 833 H. (1430) so it was no doubt finished by then. Gôhar al-Lâlâ was a freed slave of Sultan Barsbây. The dome is clearly a late re-construction, the material changing from stone to brick at the roof level. The minaret is obviously late and decadent work also. Extensive restorations were carried out by the *Comité* between 1895 and 1898, and the present roof of the *sahn* was constructed in the latter year.

See *C. R.*, 1892, pp. 59-62; and 1902, pp. 144-146.

MOSQUE OF AS-SUEYDY (No. 318 on Plan). — This mosque possesses a stalactite portal with the following distinctive features: (1) a tre-foil opening set in a rectangular frame; (2) a window with a rectangular stalactite head in the wall space above the doorway and below the stalactites. The earliest example of (1) occurs in the Mosque of Assanbughâ, 772 H. (1370), and of (2) in the Mosque of Gamâl ad-Dîn al-Ûstâdâr, 810-811 H. (1407-1408). On the other hand, the decorative motive consisting of two parallel lines joined at intervals by little loops, which frames so many doorways after c. 1450 A. D. (c. II. Madrassa of Sultan Inâl), is not found here. On architectural grounds one would therefore be justified in placing it c. 1410-1450. There is however historical evidence which enables us to fix it more closely. Signor Patricolo has been kind enough to send me an extract from Sakbâwy (*at-Tibr al-masbûk*, p. 9), from which the following particulars are obtained. Badr ad-Dîn ïm as-Sueydy commenced the construction of this mosque, but dying before it was finished, left 4000 dinars for its completion, and appointed his son Wagîa ad-Dîn 'Abd ar-Rahmân as trustee. The latter finished it, but turned it from a madrassa into a mosque at the wish of Sultan al-Ashraf Barsbây. After the death of Wagîa, his son Fath ad-Dîn obtained a judgment from the *Ma'hkama* on 8 Safar 845 (28th June 1441), and converted it once more into a madrassa. On the 24th of the same month it was again established as a mosque by order of this Sultan. It must therefore have been finished before 1441, but after 1422 when Barsbây began to reign; say c. 1430.

See *C. R.*, 1901, pp. 141-142.

CONVENT AND MAUSOLEUM OF SULTAN AL-MALIK AL-ASHRAF BARSBÂY (No. 121 on Plan). — An inscription to right and left of the

x. 1130

825 1122

entrance states that this building was finished in the month of Dhu l-hijja of the year 835 (August 1432). Behind the great mausoleum there is an isolated mausoleum consisting of a fairly large dome, decorated with exactly the same interlacing design as the other, and standing on four walls each of which is pierced with a large open arch. Embedded in the walls of the ruined convent which lies to the south of the mausoleum are seven (once nine) long plaques of marble containing extracts from three acts of endowment relative to the mausoleum. As they refer to the upkeep of other mausoleums erected in the Sultan's funerary enclosure in the desert, I conclude that this is one of them, and that it was probably built at the same time.

See MUMUK, *La coupole de Mèlik el-Ashraf Abou-l-Nasr Barsbay*, in the *Mélanges asiatiques*, VI, pp. 151-160; and *C. I. A.*, pp. 365-374.

c. 835 1332

MAUSOLEUM OF THE EMÎR GÂNÎ-BAK (No. 103 on Plan). — This building, known popularly as the Mausoleum of Gânem el-Ashrafy, contains no historical inscription, but it has been identified by the *Comité* with that of the Emîr Gânî-bak, on account of a passage in the *Muhal as-Saf* (p. 461) which states that this Emîr died in 831 H. (1428) and was buried in his madressa, but that after a while his body was transferred to a mausoleum which his master Barsbay had built near his own mausoleum. This little mausoleum stands about fifty yards to the north of the mausoleum of Sultan Barsbay and in a line with its façade. The interlacing design carved on its dome is identical with that carved on the dome of the mausoleum behind that of Barsbay, and is similar to that carved on the dome of the mausoleum of Barsbay himself.

c. 1429-1440

MAUSOLEUM OF KHADÎGA UMM AL-ASHRAF (No. 106 on Plan). — This mausoleum, which is known to the people under the above name, Barsbay presumably being meant, is without inscriptions. It has, however, one very distinctive feature, which should enable us to fix its date fairly approximately, and that is the decoration of its dome (Plate XVI, 2). Only five other examples of this ornament are known to me. It first appears in the minaret of the mosque of Assanbughâ, 772 H. (1370), and afterwards on the minarets of the mausoleum of Barqûq and Farag, finished 813 H. (1410-1411) on the

minaret of the madrasa of Barsbây, 827 H. (1424), and on the minaret of the madrasa of Qarâqoga al-Hassany, 845 H. (1441-1442). The only example of it on a dome, besides the present instance, occurs on the dome of the mausoleum attached to the Madrasa of Taghry Bardy, built 844 H. This date, together with the tradition which attributes it to the mother of Barsbây, justifies us, I think, in placing it between 1430-1440. I do not know the date of the death of the mother of Barsbây.

MOSQUE OF SULTAN BARSBÂY, at al-Khauqâ. — An inscription in the entrance bay, just under the stalaeftes, states that this building was finished 1st Gumâdâ I of the year 841 of the Hegra* (31st October 1437). Abû I-Mahâzin (*Najm*, Paris MS., 788, p. 95 v^o) and the *Sulûk* (Paris MS., p. 441 v^o) give Rabî' II 841 (October 1437) for its completion.

841

1437

See *C. R.*, 1894, pp. 141-144; and *C. I. A.*, pp. 375-377.

MADRASSA OF THE EMÎR TAGHRY BARDY, popularly called Saghri-Wardî (No. 204 on Plan). — A Quranic inscription running round the summit of the four walls of the *saḥn* ends: — In Gumâdâ Ist of the year 844 (October 1440). Another in the entrance bay above the door states that this edifice was built in the month of Gumâdâ II of the year 844 (November 1440). Sakhâwy (*at-Tibr al-mashûk*, p. 49) places the inauguration in Shawâl 844 (March 1441).

844

1440

See *C. I. A.*, pp. 379-381.

MOSQUE OF AL-MU'ÏNY, at Damietta — This mosque does not contain any historical inscription, but 'Aly Pasha Muhârak (XI, p. 55), speaking of the distinguished personages of Damietta mentioned by Sakhâwy in the *ad-Dau' al-Lâmî*, says: — Amongst others was Muhammad surnamed Mu'ïa ad-Dîn whose family came from Faraskûr, but who was born and lived at Damietta, a financier of a famous commercial house*. He goes on to say that he commenced life in poverty, but became rich and «built at Damietta an immense Madrasa and assigned to it a Sheykh and Sufis, and made the pilgrimage several times and remained some time in the holy places». He adds that in his youth his life was far from exemplary and that for this reason God punished him with leprosy which covered his whole body, and that he died about 860 H.

14th quarter
17th century

(1456) at a very advanced age. He therefore probably built his Madrassa when middle-aged.

[From information supplied by Signor A. Patricola.]

9th quarter
15th century

SULTĀNIYA MAUSOLEUM AND MINARET (Nos. 188 and 189⁽¹⁾ on Plan). — Although this building contains several hands of inscriptions, they are all Quranic, and its name is that given to it in popular tradition. It bears this designation on the map of the *Description*, and the tradition goes back to 986 H. (1578), being preserved in the *maqfiya* of the Mosque of Messib Pasha completed in that year. This *maqfiya*, however, merely states that the Mosque of Messib Pasha was built opposite the Mausoleum of the mother of Sultan Hasan⁽²⁾, which is decidedly vague, and may or may not refer to the building under discussion, which stands about 100 yards away in a south-easterly direction. When one comes to examine its architectural features (Plates XVII-XVIII), one is surprised to find many of them unique, or almost unique, in Egypt, which naturally adds to the difficulty of dating it. For example, the domes of the two mausoleums on either side of the east *iwān* are double, and no other example of this peculiarity is known to me in Egypt. The treatment of the external ribs of the dome, which run down and rest on stalactite corbels, is only found elsewhere in Egypt in the dome of the Mausoleum of Yūnus ad-Dawādār (before A. D. 1382), which further resembles the one under consideration by having arabesques carved on the exterior between the windows of the drum. Its *mīhrāb* with stalactites in the semi-dome is also remarkable, the only other example showing this construction being that in the Mausoleum of the Madrassa of al-'Ayny, 814 H. (1411). The *mīhrāb* is of stone unlike those of the second half of the 14th century which are almost without exception of inlaid marble, and its spandrels are filled in with carved ornament, a treatment not found in any other *mīhrāb* until we come to the Madrassa of Qurāqoga al-Hassany, 845 H. (1441-1442), where the pattern, however, is quite different. Again, the *iwān* between the two mausoleums is covered by a tunnel-vault in stone. Only two other examples are known to me — the Madrassa of Barqûq, 758 H. (1386) and the Ribât

⁽¹⁾ «Minaret du Milieu» of the *Comité*. — ⁽²⁾ Born A. D. 1232.

of Sultan Ināl (reigned A. D. 1453-1461) which appears to have once been so roofed, although the present vault is mainly of brick. In all minarets of the xvth century the bevelled transition from the square base to the octagon is effected in the plainest fashion. Here, however, the bevelled edge is inlaid in relief in a slightly different coloured stone. The first example known to me of a similar treatment occurs in the Madrasa of the Emīr Fayrūz, 836 H. (1426-1427). The triangles thus formed are decorated with arabesques. The first dated example of this feature is the Mosque of Moghobāy Tāz, 871 H. (1466). The stalactite pendentives of the southern mausoleum are unlike any others in Egypt, and those of the northern mausoleum are unique also, since the niches, instead of being set alternately, are arranged vertically over each other. The little *coquille* which ornaments the niches of the top tier is not found in the niches of pendentives until we come to the Mausoleum of Muayyad's Mosque (finished Dhū l-qa'da 824 = November 1421), and the Mausoleum of Barshāy, 835 H. (1432). It is therefore not surprising that this imposing monument, which when complete must have been really large, is not mentioned by Maqrizi, who finished his *Khitat* about 828 H. (1425). In spite of its peculiarities and the consequent difficulty in dating it, I reject the tradition which attributes it to the mother of Sultan Hasan, and consider that the features enumerated above justify one in placing it in the second quarter of the xvth century. There is a sunken panel running the whole length of the east façade, near the summit, but it has never received the inscription for which it was intended, and the drum of the south mausoleum, unlike that of the north one, is undecorated; — is it possible that this enigmatic building, which in style belongs to Samarkand rather than to Cairo, was never finished?

MOSQUE OF QARĀQOGA AL-HASSANY (No. 206 on Plan). — The inscriptions of this mosque have not been published; they are covered with a thick coating of paint, but with difficulty the date has been read as 845 H. This mosque was restored by the *Comité* in 1913.

845 1331-1332

See *ib. R.*, 1891, p. 97, and 1914, pp. 14-15.

MOSQUE OF THE EMĪR QĀNIBĀY AL-JARKASSY (No. 154 on Plan). — The date 845 H. (1441-1442) was seen by Prof. van Berchem in the interior.

845 1441-1442

A. H. A. D.

in a long and badly damaged inscription, painted in white on the cornices of the ceiling, in a series of compartments, alternating with medallions containing heraldic badges. This inscription, unfortunately, no longer exists, the ceiling having been renewed as well as a great part of the mosque. Only the minaret has been classed by the *Comité*.

See *C. I. A.*, pp. 381-383.

848 1451

MOSQUE OF YAHYĀ ZEYN AD-DĪN, at Beyn an-Nehdeyn (No. 182 on Plan). — An inscription to right and left of the entrance bears the date Gumādā I of the year 848 (August-September 1444). In the interior there is an inscription divided into four parts, one quarter being found facing the *sahn* under each return of the two arches which frame the east and west *liwāns*. According to this inscription, the mosque "was commenced the . . . of the year 844 and finished " Sha'bān of the year 848 " (14th November 1444). The mausoleum of the founder, which adjoins the mosque on the south side, was built, according to an inscription which was published complete by Mehren (but of which only a few fragments existed in 1892), in the month of Gumādā II of the year 850 (September 1446). This mosque, when taken in hand by the *Comité*, was half ruined. At length, after works extending over thirteen years, its restoration was completed in 1897, at a total cost of L. E. 2711. The ceiling of the west *liwān*, the whole of the minaret above the first gallery, and the upper floor of the *schil* date from this period.

Before 852 1449

MAUSOLEUM OF QARĀQOGA AL-HASSANY, known locally as the Mausoleum of as-Sādāt ash-Shanāhira (No. 86 on Plan). — According to an old document in the possession of Ahmad Hāshim, who has charge of this part of the Qarāfa, this mausoleum, in spite of its popular name, is really that of Qarāqoga al-Hassany, who died 18 Šafar 853 (12th April 1449).

See *C. R.*, *Index général*, p. 54 n.

852-853 1448-1449

MOSQUE OF YAHYĀ ZEYN AD-DĪN, at Būlāq (No. 344 on Plan). — Sakhawī (*ad-Daw' al-Lami'*, p. 117) states that "on Friday the 3rd of Ramaḍān of the year 852 (31st October 1448) the *khoṭba* was celebrated in the mosque built by az-Zeyn al-Ustādār on the bank of the Nile at Būlāq". He adds that this was done in spite of the fact that the mosque was only finished the

following year. Again, under the year 853, Sakhiwiy (p. 279) states «In this year was finished the mosque constructed by az-Zeyn al-Ustādār, at Bālāq, and of which we have already spoken». There are three entrances — north, west, and south, — and inscriptions in two bands are found in each, viz. : — in the entrance bay to right and left of the window above the doorway, and lower down to right and left of the doorway itself. The inscriptions on each entrance are apparently almost identical, but those on the first two are much damaged. They all agree in saying that the mosque was built by Zeyn al-Dīn the Ustādār, but only the latter contains a date. It runs as follows :

..... وكان الفراغ من ذلك في شهر شعبان سنة الف والى ومائة

The completion of this was in the month of Sha'bān in the year two and eight hundred (April 1400).

This inscription is mentioned by 'Alī Pasha (V, p. 101). As Zeyn al-Dīn was only a child at that time, the date is obviously a lapidary's error. This conclusion is confirmed by the fact that the name of Sultan Gurgmaq, who reigned 852-857 H. (1438-1453), occurs in two other inscriptions, one at the summit of the west wall of the *ṣahn* above the arches, and another running right across the mihrāb, which contains the name of the founder, as follows :

أَمْسَأُ هَذَا لِجَامِعٍ فِي مَحَافِظِ مَوْلَانَا السُّلْطَانِ الْمَلِكِ الظَّاهِرِ مُحَمَّدِ ابْنِ سَعِيدٍ حَقَّقَى عَزَّ نَصْرُهُ فَخِيرَ
رَجَاءٍ بِهِ ابْنُ زَكْرِيَّا يَحْيَى السَّامِعِيُّ عَامِلُهُ اللَّهُ يُلْعَلُهُ لَقِي

This mosque was founded to the credit of our Lord the Sultan al-Malik az-Zāhir Muḥammad Abū Sa'īd Gurgmaq, may his victory be exalted, by the poor-in-the-mercy of his Lord Abū Zakariyya Yahyā ash-Shāfi'ey.....

[From information supplied by Signor A. Patricolo.]

MOSQUE OF YAHYĀ ZEYN AD-DĪN, at al-Bahlsāniya (No. 204 on Plan). — There is a Qurānic inscription on the mihrāb, followed by a statement (copied and given to me by Yūsuf Effendi Ahmad) which runs thus :

أَمْسَأُ هَذَا لِجَامِعِ الْمُبَارَكِ فِي مَحَافِظِ مَوْلَانَا السُّلْطَانِ الْمَلِكِ الظَّاهِرِ مُحَمَّدِ ابْنِ سَعِيدٍ عَزَّ نَصْرُهُ فَخِيرَ
رَجَاءٍ بِهِ يَحْيَى عَامِلُهُ اللَّهُ يُلْعَلُهُ وَيُحْمَدُ وَأَلَدُ

This blessed mosque was founded to the credit of our Lord the Sultan al-Malik az-Zāhir Muḥammad Abū Sa'īd [i. e. Gurgmaq], may his victory be exalted, the poor-in-the-mercy of his Lord, Yahyā.....

A. H. A. H.

Yahyâ Zayn al-Dîn must be meant, as Ibn Iyâs (II, p. 29) states that he built one in this quarter, and the style of this mosque, especially of the entrance and the mihrâb, is in perfect keeping with the period. The reference to Sultan Gaqmaq in the inscription provides 857 H. (1453) — the date of his death — as a *terminus ad quem*. On the other hand, I think it must have been built later than his madrasa at Beyn an-Nehdeyn and mosque at Bâlâq, because (1) the head of the entrance bay, although similar in style, is distinctly more developed than that of his mosque at Bâlâq; and (2) a new decorative motive — a little loop connecting two parallel lines — which first appears on the base of the minaret of the Mosque of Qarâqoga al-Hassany, and, sparingly used, in the mosque of Zayn al-Dîn at Bâlâq, where it is to be seen on the mihrâb and the base of the minaret only, is here more freely employed; (3) the mihrâb is almost exactly identical with that in the Madrasa of Sultan Inâl, which is dated 860 H. (1456).

853 1449

MOSQUE OF SULTAN AL-MALIK AZ-ZÂHIR GAQMAQ (No. 217 on Plan). — An inscription to right and left of the entrance states that this mosque was founded by "the Sultan al-Malik az-Zâhir Muḥammad Abū Sa'îd Gaqmaq, . . . the ninth of the month of Sha'ban of the year 853 = (27th September 1449). It is therefore through an error that it has been confused with the mosque built by Lâgîn as-Sayfî in 854 H.

See *C. I. A.*, pp. 391-392.

c. 1450

MAUSOLEUM OF THE SABA' BANÂT (No. 110 on Plan). — This is merely the popular name of this mausoleum, which does not bear an inscription of any sort. The transition from the cubic base to the circle of the dome is treated externally in a very unusual manner, which is only found in two dated buildings, viz.: the Mausoleum of Inâl, 855 H. (1451), and the mausoleum which was added to the Mosque of Gânem al-Bahlawân in 916 H. (1510). It is also found in the Mausoleum of Gâni-bak which I put at 835 H. (1432). The treatment, therefore, although so rare does not by itself enable us to narrow down the date. Although the pendentives consist of five tiers of niches only, the niches themselves are very similar to those of the Mausoleum of Inâl, especially those of the top course, in which two types alter-

nate, one with vertical, the other with radiating flutings. Other points in common with the Mausoleum of Ināl are (1) the tall dome, (2) the triple lights between the pendentives, (3) the number of windows — sixteen — round the base of the dome, and (4) the treatment of the four outer sides of the mausoleum. I therefore place it c. 1450 A. D. It possesses two unique features — the frieze of little niches at the summit of the four walls below the dome, and the external stalactite cornice below the drum of the dome.

MADRASSA AND SEBİL OF SULTAN AL-MALIK AZ-ZÂHIR GAQMAQ (No. 180 on Plan). — An inscription to right and left of the entrance states that this madrasa was finished 1st Muharram 855 (3rd February 1451). This date was seen by Mehren on a panel of wood above one of the doors of the *subā*, but it has long since disappeared. The interior is mean and shabby, and only the façade has been classed by the *Comité*.

See *C. I. A.*, pp. 392-393.

MOSQUE OF GAQMAQ, at Deir an-Nahās (No. 317 on Plan). — 'Alī Pasha Mubārak (V, p. 119) refers to this mosque, whose position he describes as between the mouth of the Khalig and Old Cairo; he mentions that it was also known as the Gāmi' al-Makhfi after a Sheykh whose cenotaph it contains. It is in bad condition, the interior is mean and modern, and there is no historical inscription. Gaqmaq commenced to reign in 842 H. (1438) and died 3 Safar 857 (10th February 1453) so it must have been built before the latter date.

RIBĀT OF YAHYĀ ZEYN AD-DĪN, also known as the Mausoleum of Sheykh Abū Tālīb (No. 141 on Plan). — An inscription to right and left of the entrance runs: "Has ordered the construction of this convent. . . His Excellency [the great Emīr] Zeyn ad-Dīn Majordomo. . . in the month of Šafar of the year 856" (March 1452). Zeyn ad-Dīn is, of course, Yahyā Zeyn ad-Dīn, three of whose mosques still exist. An inscription on a window at the side of the entrance runs: "This is the tomb of the pious Sheykh, Sidi Abū Tālīb, etc.". Hence the modern and popular name of the edifice,

855 1451

Before 857 1453

856 1452

whose real origin had apparently been forgotten until the former inscription was deciphered about 1900.

See *C. I. A.*, pp. 393-394, and 756; and the *C. R.*, 1900, pp. 124-125.

854-800 1450-1456

MAUSOLEUM, CONVENT AND MADRASSA OF SULTAN AL-MALIK AL-ASHRAF ĪNĀL (No. 158 on Plan). — The mausoleum was built first and must have been commenced in 854 H. at the latest, as an inscription at the north-east angle on the exterior at the summit of the north and east façades states that it was finished 1st Muḥarram, at the commencement of the year 855 (3rd February 1451). On mounting the throne Bah I 857, Īnāl decided to build the vast convent now in an advanced state of ruin. Two slabs of marble, embedded at the summit of the entrance bay in the north façade, bear identical inscriptions, stating that the convent was finished in the month of Muḥarram of the year 858 (January 1454). In the following year he commenced the madrasa. A great band of inscription at the summit of the four walls of the *ṣahn* states that the construction of the madrasa was ordered by Īnāl and carried out under the superintendence of Yūsuf the Majordomo, that it was commenced in the month of Dhu l-qa'da (of the year 859) and finished in the month of Rabi' I of the year 860 (October-November 1455-February-March 1456). The date of completion is also found in two other inscriptions, one to right and left of the main entrance in the east façade, the other to right and left of the north entrance. The year of the foundation is left blank in the inscription, but it is given by Ibn Iyās (II, p. 53). The mausoleum, convent and madrasa were therefore all built at different dates. Thus is explained the straggling façade so unusual in buildings of this sort, which from the end of the 12th century onwards usually form an organic whole.

See *C. I. A.*, pp. 394-406.

800 1456

MAUSOLEUM OF THE EMĪR BARSBĀY (No. 125 on Plan). — From an inscription across the entrance to the enclosure it appears that this is the mausoleum of Seyf ad-Dīn Barsbāy an-Nagāshy, an official of Sultan al-Malik al-Ashraf. The former appears in history on various occasions during the third quarter of the 12th century of the Hegra, and the only Sultan at this

epoch who bore the surname al-Malik al-Ashraf was Ināl. This mausoleum must therefore have been built between 857 H. and 865 H. Further, Barsbāy was named «Commandant of a Thousand» at the coming of Ināl and confirmed in this office in 861 H. In Shawāl of the same year he was nominated Grand Chamberlain, then Grand Master of the Horse in 863 or 864. He died at Damascus in 871 H. «Commandant of a Thousand» is a title which does not, as a rule, figure in inscriptions, but high official positions such as Grand Chamberlain and Grand Master of the Horse are never omitted. This mausoleum was therefore almost certainly built before 860 H. at the latest, but not earlier than 857 H. the year in which Ināl became Sultan.

See *C. I. A.*, pp. 409-410.

RIBĀT OF SULTAN AL-MALIK AL-ASHRAF (NĀL) (No. 61 on Plan). —

857-865 1455-1461

This building is known locally as Ribāt waqf as-Sultān Ināl. This is confirmed by an inscription on the wall at the back of the east Iwān. This inscription was very badly effaced and only the first five words could be read by Prof. van Berchem, but during the *Comité's* restoration in 1896 a closer examination of this inscription became possible, thanks to scaffolding, and further portions were deciphered, enough, in fact, to show that it was founded by a princess of the family of Sultan Ināl, whose reign extended from 857 to 865.

See *C. I. A.*, p. 408 and 745; and *C. R.*, 1900, pp. 107-110.

MINARET OF THE MOSQUE OF AR-ROUE'Ī (No. 55 on Plan). —

3rd quarter
15th century

'Alī Pasha Mubārak (III, p. 82) stated that this mosque was built by as-Sayyid Ahmad ar-Roue'ī, prefect of the merchants of Cairo in the 15th (15th) century. The bevelled part of the minaret where it changes from a square to an octagonal section is decorated with a motive consisting of two parallel lines joined by little loops, which first appears on the minaret of the Mosque of Qarāqoga al-Hassany, 845 H. (1441-1442). On the other hand, the comparative plainness of the general decoration leads one to suppose that it was built before the time of Qāyt-Bāy. I therefore suggest the third quarter of the 15th century. The rest of the building is of the Turkish period and, although the entrance is fair, the interior is mean to the last degree.

C. R. A. D.
899 1403

MAUSOLEUM OF THE EMİR GÂNÎ-BAK NÂ'IB OF GEDDAH (No. 171 on Plan). — Two bands of inscription, one to right and left of the east entrance and one to right and left of the north entrance, both contain the name of Seyf ad-Dîn Gâni-bak, and refer to him as Grand Majordomo, the latter as Governor of the Hejaz in addition. As he only became Grand Majordomo in 865 H., this is the earliest possible date for the building. In the interior are several halls full of debris, and on the cornice of the ceiling of one of these there existed in 1888 a mutilated inscription painted in white on a blue ground, apparently an act of endowment, and ending with a date read by Prof. van Berchem as Ragab of the year 869 (March 1465). The *Comité*, however, in 1892 published it as 864. Prof. van Berchem, revisiting the building in 1892 to verify his reading, found that it had disappeared in the interval. 864 must nevertheless be incorrect as Gâni-bak had not then been appointed Grand Majordomo. He died in 867 H., so possibly the date should have been read as 867, *aab'a* and *taa'a* being easily confused. Nevertheless, it is possible that the mausoleum was only finished after his death, and as this painted inscription would naturally be one of the last stages in the work, the date 869 H. may quite conceivably be a correct reading.

See *C. R.*, 1892, p. 69; and *C. I. A.*, pp. 421-422.

< 870 1406

MADRASSA OF THE EMİR QÂNIM (not marked on the Plan of the *Comité*, but clearly shown on the 1:5000 map of the Survey, about 100 metres to the south of the Madrassa of Qāyī-Bāy at Qa'at al-Kāsh). — According to 'Alī Pasha (V, p. 69), the act of foundation of the madrassa is dated 871 H. Qānim, however, died at the commencement of that year, and further, acts of foundation are usually drawn up after the building of the edifice. It is therefore probable that it was built about 870 H. There is no dating inscription.

See *C. I. A.*, pp. 425-426.

870 1406

MOSQUE OF THE JUDGE NŪR AD-DĪN, also known as *Zāwiyat Gulāq* (No. 173 on Plan). — A band of inscription in the entrance bay just below the stalactites states that this mosque was restored by the Judge Nūr ad-Dīn. The date, 20 Ragab 870 (8th March 1466) is given by an inscription on

the lintel of a window in the east façade. The mosque must therefore have been more ancient, but of the existing building all that has any architectural character must date from the restoration, and a good deal of the mean looking interior is modern.

See *C. I. A.*, pp. 422-423.

MAUSOLEUM OF ABÛ 'ALY MUBÂRAK AT-TAKRÛBY, also known as the Mausoleum of 'Abdallah ad-Dakrûry (No. 280 on Plan). — Sakhâwy (*Tahfat al-Ahbab* in the margin of the *Nafh at-Tib*, vol. IV, p. 172), when speaking of the cemetery round the shrine of Imâm ash-Shaf'ey near which this mausoleum stands, mentions the tomb of Abû 'Aly Mubârak at-Takrûry, a pastry cook from Bâb al-Lâq, who dwelt in the cemetery in his old age and performed pious works. He adds that he died 871 H. and that his mausoleum was a place of pilgrimage.

Before 871 1360

[From information supplied by 'Abdul Hamid Bey Mustafa.]

MOSQUE OF MOGHOLBÂY TÂZ (No. 207 on Plan). — An inscription on the frieze of the ceiling of the niche to the left of the entrance, now deposited in the Arab Museum (Hall IV, no. 81), gives the date as Rabi' I 871 (October-November 1466).

871 1466

[Communicated by Yûsuf Effendi Ahmad.]

MOSQUE-MAUSOLEUM OF THE EMÎR SÛDÛN AL-QAŞRAWY (No. 105 on Plan). — An inscription to right and left of the west entrance states that this mosque was founded by 'Muhammad Sûdûn al-Qaşrawy, Governor of the Royal Citadel for the Sultan al-Malik az-Zâhir', but fails to give a date. Sûdûn occupied this post from 865 H. to 873 H., which thus become limiting dates for the building. He was killed at Aleppo in 873, and was not buried in this mausoleum. The whole exterior appears to have been refaced. There is an inscription, which has been restored by the *Comité*, to right and left of the north entrance.

865-872 1460-1467

See *C. R.*, 1890, pp. 56-57, and *C. I. A.*, pp. 423-425.

A. H. A. D.
873 1468-1469

MOSQUE OF AL-MARA (No. 195 on Plan). — According to the *Comité*, this mosque was founded in the month of Gumâdâ I of the year 873 by the Lady Fâtma, daughter of an Emir, but no authority is given for the statement. An inscription in a very bad state to right and left of the entrance ends with a date read by Prof. van Berchem as Gumâdâ II 873 (December 1468-January 1469). The entrance and the fine mihrâb belong to the original work, but the minaret is clearly Turkish; the interior was in a deplorable state in 1889, and has been entirely rebuilt since then.

See *C. B.*, 1889, pp. 67-68; and *C. I. A.*, p. 427.

Third quarter
15th century

ZÂWIYA OF FÂTMA KHAWEND (No. 58 on Plan). — 'Alî Pasha (II, p. 128) mentions this little zâwiya and says that the name of Fâtma Khawend occurs in the mutilated inscription which runs to right and left of the entrance. He states that it was formerly known as the Madrassa of Umm Khawend. It is in bad condition, the interior is mean and modern, and almost the only distinctive feature for our purpose is the fact that the lintel is decorated with carved arabesques which is also the treatment adopted in the Ribât of Inâl, built before 865 H. (1461), in the Mosque of the Judge Nâr ad-Dîn 870 H. (1466) and in the Mosque of Gânem al-Bahlawân, 883 H. (1478). I therefore suggest the third quarter of the 15th century for the date.

876 1474

MOSQUE OF THE EMÎR TIMRÂZ (No. 216 on Plan). — Ibn Iyâs (II, p. 134), under the year 876 H., states: "In this month was finished the construction of the Mosque which Timrâz, one of the Masters of the Horse, had founded near the Bridge of 'Omar Shâh." 'Alî Pasha (IV, p. 76), speaking of the mosque under discussion, states that it stood near the Bridge of 'Omar Shâh (one of the bridges over the Grand Canal of Cairo, which no longer exists), thus identifying it with the one referred to by Ibn Iyâs. The date is confirmed by an inscription to right and left of the entrance, which states that it was finished in the month of Shawâl of the year 876 (March-April 1473). The *minbar* is dated Muharram 882 (April-May 1477).

See *C. I. A.*, pp. 428-430.

877-879 1472-1474

MADRASSA AND MAUSOLEUM OF SULTAN AL-MALIK AL-ASHRAF QÂYT-BÂI (No. 99 on Plan). — This building contains a number of dated

inscriptions which enable us to follow the progress of the work. One, to right and left of the entrance in the north facade, is dated 877 H. (1472-1473); another on the east, south and north walls of the east liwân half way up, is dated Ragab 877 (December 1472); a third, at the summit of the four walls of the *sahn*, is dated Ramadân 877 (February 1473). The west liwân was finished next, according to an inscription on panels of wood above the windows, published by Mehren, and dated Ragab 878 (November-December 1473). The mausoleum was finished exactly a year later — Ragab 879 (November-December 1474) — according to an inscription running along the four walls of the mausoleum and the entrance corridor, at the height of a man. Ibn Iyâs states that the inauguration took place in this year, but he places the foundation in Shawâl 874 (April 1470) which is possible, as it is quite natural that Qâyt-Bây should give his attention to the provision of a mausoleum for himself immediately he ascended the throne. The *minbar* is dated Rabî' I 878 (August 1473).

See *C. I. A.*, pp. 431-439.

RAB' OF SULTAN QÂYT-BÂÏ (No. 104 on Plan). — An inscription in the entrance bay above the doorway states that it was built by Qâyt-Bây, but does not give the date. This building consists of a vast number of small vaulted cells; the entrance passage running through the centre leads to a long narrow court at the back, which gives access to them. Prof. van Berchem calls it an *okâla*, but I believe it to be a *rab'*, as it has not the great interior court always found in *okâlas*, and identify it with the great convent of Sôfys attached to Qâyt-Bây's Mausoleum, which is mentioned by Fabri and Breidenbach who both visited Cairo in 1483. Ibn Iyâs (II, p. 153) also speaks of the building which the Sultan provided for these Sôfys, and states that it was finished Ragab 879 (November-December 1474), i. e. at the same time as his Mausoleum.

See *C. I. A.*, pp. 437-439.

DRINKING-TROUGH OF QÂYT-BÂÏ, in the "Tombs of the Khalifs" (No. 183 on Plan). — This drinking-trough, with cartouches of Qâyt-Bây, which stands between the Mausoleum of the Sultan and the *rab'* referred to

879 (7)

1474

879 (7)

1474

A. H. A. D.

above, is, I conclude, a dependency of the former and presumably of about the same date.

879 (7) 1174

MAQ'AD OF QĀYT-BĀY (No. 101 on Plan). — An inscription at the summit of the façade states that it is the work of Qāyt-Bāy, but does not give the date. I think, however, that we may safely regard this building, which stands close to the Sultan's Mausoleum, as one of its dependencies, and built at the same time, or nearly so.

See *C. I. A.*, p. 438.

c. 879 1174

GATE OF QĀYT-BĀY (No. 93 on Plan). — This gateway, which bears two plain circular shields in the spandrels, is evidently the entrance to the walled enclosure in which stood the Mausoleum of Qāyt-Bāy and its dependencies, and of which the east and west walls and the north and south entrances still existed in Mehren's day (*Mélanges asiatiques*, VI, p. 531). As the mausoleum of the Sultan was finished Ragab 879, I presume that this gateway must have been built about then.

880 1175

MADRASSA OF THE SULTAN QĀYT-BĀY, at Qal'at al-Kabsh (No. 223 on Plan). — A band of inscription at the summit of the four walls of the *ṣūḥ* states that this madrasa was finished 1st of Sha'bān of the year 880 (30th November 1475).

See *C. I. A.*, pp. 460-465.

880 1175

DRINKING-TROUGH OF QĀYT-BĀY, at Qal'at al-Kabsh (No. 222 on Plan). — Only the panelled back wall, with a band of inscription in the name of Qāyt-Bāy, remains. Prof. van Berchem speaks as if its purpose were doubtful, and suggests that it may have formed part either of a palace, an *okāla* or a monastery of Sūfys. To me there does not appear to be much ground for doubt; two other drinking-troughs of Qāyt-Bāy exist, one near his mausoleum and one opposite the south side of the Mosque of al-Azhar, and the panelled wall is similar in each case. One can still see the remains of a spout just below the centre of the middle panel, as in the example near his mausoleum. Further, this building was, no doubt, less fragmentary in 'Alī Pasha's

day, and he calls it a trough without hesitation. As it nearly touches, and was probably once joined on to Qāyī-Bāy's madrassa, I regard it as a dependency of it, and place it under the same year.

See *C. I. A.*, pp. 462-463.

MOSQUE OF THE SON OF BARDBEK AD-DAWĀDĀRY, also known as the Mosque of Umm al-Gholām and Mosque of Īnāl (No. 75 on Plan). — Popular tradition which calls this mosque 'Umm al-Gholām' — mother of the boy — takes its origin from the inscription, published by van Berchem (*C. I. A.*, pp. 116-117), on a slab which once surmounted the door of a vault, the object of a special veneration, which is situated to the south of the entrance of the mosque. This inscription, which has since been removed into the interior of the mosque, refers to the erection of a mausoleum in honour of the mother of Husseyn ordered by Badr ad-Dīn Bībāk al-'Alā'y whom Ibn Iyās calls al-Khāzindār. This inscription is dated Bahī' 1652 (April-May 1254). Prof. van Berchem, not having penetrated into the interior of the mausoleum, reserved his opinion as to the connection existing between the inscription and the building it was embedded in. It will be seen that he was quite right to do so. 'Al'y Pasha (II, p. 80) states that the mosque known under the name of Gāmi' Umm al-Gholām was originally a college called Madrassat Īnāl founded by the Sultan Īnāl as-Sayfī. This erroneous statement is responsible for the incorrect title given to it in the *Comptes Rendus* of the *Comité*. An inscription on the frieze of the vestibule of the mausoleum on the north side of the mosque runs: 'Has ordered the construction of this blessed place, al-Maqarr, al-Ashraf al-'Al'y, al-Maulawī al-Amīrī al-Kabīrī al-Malik al-Ashraf Abū n-Naṣr Īnāl, son of al-Maqarr al-Ashraf al-'Al'y as-Sayfī, the deceased Bardbek Emir Dawa'. This inscription proves that the founder of the mosque had some connection with Sultan Īnāl, that he was son of the Emir Bardbek and that the mosque was built after the death of the latter. Ibn Iyās (II, p. 65) tells us that Sultan Īnāl had one wife only, by whom he had four children, and that one of these — Khawend Badriya — was the wife of Bardbek. He says also that Bardbek was Dawādār ath-Thānī and Mamlūk of Īnāl, and that he was married Gumādā I 858 (II, p. 46). He mentions his death under the events of the year 876 H. (1465). Two sons of Badriya are

known, one Sidi 'Alī ibn Bardbek, died in 872 H. (II, p. 83), another called 'Taqtabāy son of Bardbek ad-Dawādār, Emir of the Council of Ten, fell into disgrace (II, p. 306) in 902 H. (1496). This is probably the son who built the mosque, but whose name is missing from the inscription, since he appears to have occupied a position of importance which would render the construction of a mosque within his means. This gives us the limiting dates 870 H. — 902 H. However, as Taqtabāy cannot have been born before 859 H., he would only be eleven years of age in 870 H. and we are probably safe in reducing this period to 879 H. — 902 H. So much for the historical evidence, for which I have to thank Signor A. Patricolo. An architectural examination reveals very little about this mosque that is typical of any one period, except the entrance. The latter is of the usual trefoil-headed type with stalactites, which, although in general use from the latter part of the XIVth century, suddenly ceases after 880 H., the last two examples being the Barbers' Gate at al-Azhar, built by Qāyt-Bāy in 873 H. (1469) and the latter's madrasa at Qal'at al-Kalsh, 880 H. (1475). The stalactites are peculiar, having webs pierced with a simple design in arabesque, the first dated example of which occurs in the Barbers' Gate at al-Azhar. This type of doorway does not appear again for nearly thirty years and then we find two examples only — the Madrasa of al-Ghūrī 909 H. (1503), and his mausoleum opposite completed Gumādā I 910 (October 1504). In both these, however, the stalactites are arranged in bunches, an entirely new feature. It is therefore unlikely that the mosque under discussion was built after 880 H., and an earlier date is improbable as Taqtabāy cannot have attained twenty one years of age before then.

OKĀLA AND SEBĪL-KUTTĀB OF QĀYT-BĀY. at al-Azhar (Nos. 75 and 76 on Plan). — Although numbered separately on the Plan of the *Comité*, these two are clearly one building, of which the sebīl-kuttāb completes the north-west angle. It is impossible to say exactly how the north-east angle was finished off, as it is not complete. An inscription to right and left of the great entrance in the centre of the façade gives Qāyt-Bāy as the author, and the date Ragab 882 (October 1477).

See *C. I. A.*, pp. 463-464.

MADRASSA OF THE EMÎR GÂNEM AL-BAHLAWÂN (No. 129 on Plan). — *As-Sakhâwy* (*Tahfat al-Ahbab*) states that this mosque was founded in 883 H. This is confirmed by two inscriptions, one at the summit of the four walls of the *saḥn* below the ceiling, the other on the façade above the stactiles. The former states that it was finished Ramaḍân 883 (December 1478), the latter is Quranic and contains the year 883 only, at the end. The mausoleum was added later as might be guessed from the complete vertical break in the bonding of the stones which is visible in the façade, and from the slight deviation in the alignment which takes place at the same spot. Three inscriptions confirm this: (1) at the summit of the façade above the stactiles, which is Quranic but ends with the date Ramaḍân 915 (December 1509); (2) in the interior at the summit of the four walls below the pendentives which ends with the date Saḥar 916 (May 1510); and (3) on the exterior running round the drum of the dome and ending with the same date as the last.

See *C. I. A.*, pp. 464-465; and HERTZ BRY, *La Mosquée de l'émir Ganem al-Bahlawân au Caire* (Le Caire, 1908), pp. 16-20.

FORT AND MOSQUE OF SULTAN QÂYT-BÂY, on the site of the Pharos, at Alexandria. — *Ibn Iyâs* (II, p. 173) states that in Rabi' I 882 (June-July 1477) Qâyt-Bây came to Alexandria, visited the site of the antique Pharos, and decided to build a powerful fort on its ancient foundations. This was carried out, and in Gamâdâ I 884 (July-August 1479) the Sultan returned to Alexandria and visited the completed structure (II, p. 189). He gives a detailed description of it which agrees with the present building, and its attribution to Qâyt-Bây is confirmed by two cartouches in the name of the Sultan, which existed until about 1888 in the entrance bay, above the door and on either side of an arrow slit. The German pilgrim, Tucher (*Reise zum heiligen Land*, in *Feyrabend, Beyreisebuch*, ed. 1584, f° 370 r°), who visited Alexandria in 1479, confirms all this, saying that the fort had been built by the Sultan Qâyt-Bây in this year 1479.

882-884	1477-1479
---------	-----------

See *C. I. A.*, pp. 473-475; and HERTZ BRY, *Le fort Kaïtbâi et sa mosquée à Alexandrie*, in the *C. R.*, 1908, pp. 107-109.

A. H. A. D.
884 1479

SEBİL OF SULTAN QĀYT-BĀY, known also as the Madrasa of Shaykhū (No. 324 on Plan). — A great band of inscription on the north and west façades, at the summit of the first storey, states that the fountain was finished in Ramaḍān 884 (November-December 1479). On the other hand, an inscription to right and left of the entrance ends with the date Dhu l-ḥiǧǧa 884 (February-March 1480), i. e. three months later. Ibn Iyās (II, p. 194) states that the Sultan inspected the building in Muḥarram 885. This fountain has been restored by the *Comité* and the upper storey rebuilt.

See *C. I. A.*, pp. 492-493.

884 1479-1480

MADRASSA OF THE JUDGE ABŪ BAKR IBN MUZHİR (No. 49 on Plan). — This building does not contain any inscription carved in the stone, either in the interior or on the exterior. There is a sunk band to right and left of the east entrance, but its surface has apparently never been carved. The *miḥrab*, however, is dated 885 H. by an inscription over its door. On the ceiling of the *sebil* attached to the madrasa there was once an inscription, published by 'Alī Pasha (V, p. 113), which stated that its construction had been ordered by Zayn ad-Dīn Abū Bakr Muḥbir al-Anṣārī, and that it was finished in 884 H. I therefore do not think that we shall be far wrong if we take this as the date of the whole building. The founder died 6 Ramaḍān 893.

See *C. R.*, 1891, pp. 92-95; and *C. I. A.*, pp. 505-508.

885 1480-1481

OKĀLA OF SULTAN QĀYT-BĀY, at Bāb an-Naṣr (No. 9 on Plan). — An inscription to right and left of the entrance states that this okāla was built by Qāyt-Bāy and constituted as *waqf* (endowment) for the inhabitants of Medina and the visitors to that city. Above the stone corbels of the first floor there is a long inscription on nine panels of wood, running the whole length of the building, but broken in the centre by the entrance bay. Although very long, it is to the same effect as the previous one and, like it, is without a date. Ibn Iyās, however (II, p. 192), gives an account of a pilgrimage which the Sultan made to the tomb of the Prophet at Medina in 884 H. He adds that a short time after his return to Cairo in Rabi' I 885, he called a conference and stated that having made the pilgrimage the previous year and found the inhabitants of Medina in great destitution, he had decided to provide a source

of revenue for them by purchasing land and buildings, the rent of which should be devoted to the upkeep of the poor of that city. He then laid the foundations of the buildings (*rubā'*) which he caused to be constructed at *Bab an-Nasr*, in the bazaars of the merchants of cross-bows, of the merchants of wood, of the merchants of poultry, and elsewhere. Hence the date 885 H. allotted to this building.

See *C. I. A.*, pp. 493-499; and *C. R.*, 1901, pp. 147-149.

MOSQUE OF THE EMIR QAIMĀS AL-ISHĀQY, known also as the Mosque of Abū Harība, after a Sheykh who died in 1268 H. and was buried there (No. 114 on Plan). — An inscription at the summit of the four walls of the *sahn*, above the arches of the *liwāns*, states that this part of the edifice was finished in Ramaḍān of the year 885 (November 1480). There is a great band of inscription to the same effect on the three walls of the west *liwān*. An inscription to right and left of the entrance states that the mosque was finished in the month of Muharram of the year 886 (March 1481). The Quran-reader's chair is dated 887 (1482). This mosque has been extensively restored by the *Comité*, about L. E. 3000 having been spent on it.

885-886 1480-1481

See *C. R.*, 1891, pp. 84-88; and *C. I. A.*, pp. 509-513.

FADĀWĪYA MAUSOLEUM (No. 5 on Plan). — This building contains two bands of inscription running round the base of the dome, one above the windows, the other below. These two inscriptions contain sentences of praise addressed to Qāyt-Bāy and mention the pilgrimage made by him in 884 H., but they do not attribute the construction to him. Another inscription, to right and left of the south entrance, states that its construction was ordered by him. Prof. van Berchem points out that he cannot have had it built for his own mausoleum as he had already constructed a magnificent one in 879 H. He believes it to be the building referred to by Ibn Iyās (II, p. 210), when he says that in Ramaḍān 886 (November 1481) the Sultan visited the Mausoleum of the Emir Yushbak al-Dawādār, which rose at the extremity of the suburb of Husseiniya, in order to inspect it, and ordered the Emir Taghry Bardy to finish the works, interrupted by the death of the founder. As the Mosque of Bilars al-Bunduqlāry is referred to as being in this quarter,

884-886 1479-1481

A.H. A.D.

it follows that the position of the Fadāwiya Mausoleum, which is exactly a mile from it, corresponds very well with this description. The Emir Yushbak was appointed viceroy when the Sultan went on the pilgrimage to Mekka in Shawāl 884, and in the following month (Dhu l-qa'da) commenced his mausoleum (Ibn Iyās, II, p. 199), which is undoubtedly the building under discussion.

See *C. R.*, 1897, pp. vii-ix; and *C. I. A.*, pp. 514-515 and 748-750.

886-889 1475-1488

BĀB AL-QARĀFA (No. 278 on Plan). — This gateway bears two cartouches in the name of Sultan Qāyt-Bāy, on its exterior face, on either side of the arch. There is no date, but as the arch just east of the great bend in the Aqueduct (q. v. under 711 H.) is dated 88-, it is possible that this gateway was constructed in the same year. Casanova refers to this gateway as «réparée au temps des Turcs»; this is obviously the case with the inner side which is spanned by a semi-circular arch, in contrast to the exterior, where the arch is pointed.

See CASANOVA, *Citadelle*, *loc. cit.*, p. 545; and *C. I. A.*, p. 521.

890 1485

PALACE OF SULTAN QĀYT-BĀY (No. 228 on Plan). — A great band of inscription at the summit of the façade states that it was finished in Muharram 890 (January-February 1485).

See *C. I. A.*, pp. 516-518.

890 1485

REMAINS OF ENDOWMENT HOUSE OF QĀYT-BĀY, situated on the north side of the Shārī Qa'at al-Kahsh, but not marked on the Plan. — Originally there was one house with architraves carried on corbels at the level of the first floor. An inscription carved on these architraves ran the whole length of the building, and in 1887 everything was intact, but in 1890 a street — the 'Atfet Nôhe — was made, cutting the building in half. At some date subsequent to 1893 the right hand house was pulled down and that portion of the inscription which ran across it was transferred to the Arab Museum (Hall I, No. 78). This inscription, which states that the building had been constituted as *waqf* (endowment) for the Madrasa of the Emirs Salār and Sangar al-Gāwly, was published by the *Comité* with the date 840 H.,

and without the name of Qāyt-Bāy. Prof. van Berchem has given a revised reading which includes the name of Qāyt-Bāy and the date 890 H.

See *C. R.*, 1893, pp. 55-56; Herz Bey, *Catalogue*, p. 29; and *C. I. A.*, pp. 518-520.

MADRASSA OF SULTAN QĀYT-BĀY, on Rōda Island. — An inscription to right and left of the north entrance states that its construction was ordered by Sultan Qāyt-Bāy, but the end of the inscription, which possibly contained the date, is worn away. Ibn Iyās (II, pp. 205, 211, 271 and 301) states that a mosque which existed here was demolished by Qāyt-Bāy and rebuilt. It was founded Rabī' I 886 (May 1481) and finished the same year under the direction of Hasan ibn Tālūny. In 891 the edifice was enlarged and these latter works were only finished in Ragab 896 (May-June 1491). The minaret appears from the mouldings of its middle gallery to have been repaired during the Turkish period, and a great part of the edifice is quite modern.

886-896 1481-1491

See *C. I. A.*, pp. 525-526; and the *C. R.*, 1900, pp. 25-26.

MOSQUE-MAUSOLEUM OF ABŪ L-'ĒLA (No. 340 on Plan). — 'Alī Pasha (IV, pp. 51-52), quoting the *Tabaqāt* of ash-Sha'rāny, says that this building was constructed at the cost of Ibn al-Qanish al-Burullussy and dedicated to the Sheykh al-Husseyṇ Abū 'Alī of which the name Abū L-'Ēla is evidently a corruption. This Sheykh died and was buried in the mausoleum shortly after 890 H. (1485). Very extensive alterations must have been made in the early part of the 15th century and it seems probable that the plan was cruciform until then, but was radically altered three of the Iwāns giving place to an arcade hall. Very extensive reconstruction was undertaken by the *Comité* in 1914 and of the present edifice only the mausoleum, the entrance bay, the east wall, and the minaret (which has been taken down and re-erected) date from the original foundation.

c. 1490

From an advance draft (not yet printed) for the next volume of the *C. R.*

ENTRANCE OF AN ENDOWMENT HOUSE OF QĀYT-BĀY (No. 235 on Plan). — In a re-entrant angle of the Sūq at-Tabbāna to the right of the Madrassa of Sultan Sha'bān is a small doorway, from which a passage running

Before 900 1494-1495

A. H. A. D.

to the left leads into a large courtyard. On the left as one enters this courtyard is a doorway with two cartouches of Qāyt-Bāy and an undated inscription to right and left in the name of the same Sultan. One of the acts of endowment of the Mausoleum of the Sultan, published by 'Alī Pasha (V, p. 71) mentions : a *makān* in the Shāri' Tabbāna, near the Madrasa of Sultan Sha'bān. This doorway must be the remains of this edifice. The latest date mentioned in these acts is 900 H., so this edifice must have been built by then.

See *C. R.*, 1897, Appendix, p. 11; and *C. I. A.*, pp. 526-527.

900 1404-1405

MADRASSA OF THE EMĪR UZBAK AL-YŪSUFY (No. 211 on Plan). — There are no less than five inscriptions dating the different portions of this building, all of them in the year 900 H., as follows: (1) the walls of the *pañā* — Safar (November 1494); (2) the façade — 1st Gomādā II (27th February 1495); (3) the doorways of the *pañā* — Ragab (April); (4) the main entrance — Sha'bān (May), and finally two identical inscriptions at the top and bottom of the bronze-faced door give 1st Ramadān 900 (26th May 1495) for the completion of the edifice. This is confirmed by Ibn Iyās, who states (II, p. 588) that the first service took place in it in Ramadān 900.

See *C. I. A.*, pp. 527-528.

Before 901 1405

DRINKING-TROUGH OF QĀYT-BĀY, at al-Azhar (No. 74 on Plan). — This building is decorated with some beautiful cartouches of Qāyt-Bāy, in the spandrels of its arched panels, but it does not bear a date. Neither do historians provide the necessary information. As Qāyt-Bāy died in 901 H., it follows that it must have been built before that year.

Before 901 1405

MOSQUE OF SHEYKH SULTĀN SHĀH (No. 239 on Plan). — Ibn Iyās (II, p. 301) mentions this mosque, but he does not give the date, merely stating that it was built by the orders of Qāyt-Bāy. This is confirmed by the cartouches of the Sultan which are carved on the spandrels of the arches of the east *iwān*. Qāyt-Bāy died 901 H. (1496), which gives us a *terminus ad quem*. The greater part of this mosque, except for the octagonal columns and the façade of the east *iwān*, is modern.

[Communicated by Mrs. Devonshire.]

MOSQUE AND SEBİL OF QĀYT-BĀY, just within the Bāb al-Qarāfa on the south side of the street, at the corner of the 'Aṭfat al-Bayara (shown on the map of the Survey but not marked on the Plan of the Comité). — Only the sebīl and the lower part of the doorway remain. Across the latter runs the following inscription which is apparently the same as No. 366 in the *C. I. A.* :

بسمه امر بإنشاء هذا الصهرج وسبيله والمجد الميا النصر فأتمى خلد الله
ملكه فتخرج افتتاح عام أحد وتسوانه من الهجرة النبوية

The foundation of this eastern end and its sebīl and the (blessed) mosque was ordered by an-Nasr Qāyt-Bāy, may God prolong his reign, at the beginning of the year one and nine hundred of the Prophet's Flight.

CISTERN AND MAUSOLEUM OF THE EMĪR YA'QŪB SHĀH (No. 303 on Plan). — An inscription running across the middle of the façade states that «this edifice was finished in the year 901 = (1495-1496).

See *C. I. A.*, pp. 547-548.

901	1495-1496
-----	-----------

GULSHANY MAUSOLEUM, to the west of the Mausoleum of Qāyt-Bāy (No. 100 on Plan). — This building does not bear any historical inscription and I have not been able to obtain any information concerning its origin. However, it fortunately possesses some very distinctive architectural features which are of real assistance in fixing its date: (1) The pendentives are in style nearly unique, the only others which resemble them being those of the mausoleum attached to the Mosque of the Emīr Tūmrāz, finished Shawāl 876 (April-May 1472). They are remarkable in being composed of niches of two different sizes. The top row consists, in each mausoleum, of five equal-sized niches, but the next row consists, also in each case, of four niches, of which the two centre ones are much smaller than the two outer ones. This peculiarity is repeated in the next row below, in the case of the Gulshany mausoleum, which consists of a large centre niche with a smaller one on each side. In the case of the Mausoleum of Tūmrāz, the remaining niches are all of one size. The present instance therefore shows a more developed treatment along the lines initiated in the other example, and in addition each niche, instead of being plain, is decorated with a fine crisp design in arabesque.

c. 901	1495-1496
--------	-----------

A. H. A. D.

(2) The exterior of the dome is decorated with a bold design in arabesque, which lacks the geometrical framework found on the dome of the Mausoleum of Qāyt-Bāy, but which does not attain the extreme elaboration and minuteness of design found on the domes of the mausoleums of Khāy-rak, 908 H. (1502-1503) and Qāy-Bāy Emīr Ākhūr, finished in the same year. I therefore place this building at the end of the reign of Qāyt-Bāy.

981 1496

PALACE OF THE EMIR MĀMĀY, known also as the Beyt al-Qādy (No. 51 on Plan). — An inscription to right and left of the entrance states that this maqūd was built by Seyf ad-Dīn Māmāy in Dhu l-qu'da 901 (July-August 1496).

See *C. I. A.*, pp. 540-542; and H. G. Kay, *Arabic Inscriptions of Cairo*, in the *J. R. A. S.*, 1896, pp. 145-147.

984 1499

MAUSOLEUM OF SULTAN AL-MALIK AZ-ZĀHIR QĀNSŪH (No. 164 on Plan). — An inscription in the interior, running round the four walls below the pendentives, states that this mausoleum was finished in Ramaḍān 904 (April-May 1499).

See *C. I. A.*, pp. 555-556.

993-995 1498-1499

MOSQUE OF THE PRINCESS ASAL-BĀY, at Madīnat al-Fayyūm. — Ibn Iyās states (II, p. 347) that in Shawāl 903 the Sultan an-Nāsir Muḥammad, son of Qāyt-Bāy, ordered the construction of the Mosque of the Fayyūm. In the entrance-bay above the doorway and on either side of a little window are two slabs of marble bearing identical inscriptions which confirm Ibn Iyās. They state that they commenced to clear the site 15 Shawāl 903 (6th June 1498) and finished the construction of the mosque Baḥ II 905 (November 1499). In 1892 half this mosque, which was partly built on an old bridge, fell into the canal known as the Bahr Yūsuf, on whose bank it stands. It has since been rebuilt, reduced in size, but the entrance and the fine original mihrāb have been incorporated in the new building.

See *C. B.*, 1891, pp. 85-88, and 1892, pp. 28-32; and *C. I. A.*, pp. 556-557.

MAUSOLEUM OF SULTAN AL-MALIK AL-'ĀDIL TŪMÂN-BĀY (No. 2 on Plan). — An inscription in the interior, running round the four walls below the pendentives, states that it was finished in Ramaḍān 906 (March-April 1501).

See *C. R.*, 1889, pp. 97-99; and *C. I. A.*, pp. 562-564.

A. H.	A. D.
906	1501

PALACE OF THE EMĪR KHĀYR-BAK (No. 249 on Plan). — This palace, which is joined by an arch to the mausoleum of this Emīr, does not bear any inscription, nor does there appear to be any reference to its date in authors. The following considerations, however, justify us in limiting its period. The Paris manuscript of Ibn Iyās is quoted by Casanova (*Citadelle*, p. 710) to the effect that after the conquest of Egypt by the Turks, the departure of Sultan Selim took place on 23 Ša'wān 923 (11th September 1517) and on the 27th of the same month the Emīr Khāyir-bak, who had betrayed his master, installed himself in the Citadel as the first Viceroy of Egypt. It is therefore improbable that his palace in the town was built after this date. As he had been Governor of Aleppo since 910 H. (1504-1505), which post he kept until the Turkish conquest of Egypt, I feel justified in taking this date as a *terminus ad quem*. He had occupied various posts under Qāyt-Bāy, and was nominated Grand Chamberlain at the coming of al-Ghūrī, who commenced to reign 1st Shawāl 906 (20th April 1501). He probably chose this occasion to commence his palace, to which his mausoleum alongside would form a fitting sequel two years later.

A. H.	A. D.
906	1501

MAUSOLEUM OF THE EMĪR KHĀYR-BAK (No. 248 on Plan). — An inscription in the interior of the mausoleum, at the summit of the four walls below the pendentives, states that it was finished in 908 H. (1502-1503). The month is not stated, but as Ibn Iyās (Paris MS., f^o 134 v^o) states that on 5 Šafar 908 (10th August 1502) the Emīr Jān-balāt was interred in the mausoleum of his brother Khāyir-bak, which the latter had built near the Bāb al-Wazīr, it is safe to conclude that it was finished by then. The mosque and ṣehil attached do not bear a date, but 'Alī Pasha (II, p. 103; IV, p. 110, and VI, p. 7) refers to the former as founded in 927 H., which is a year before the death of Khāyir-bak and four years after the Turkish

A. H.	A. D.
908	1502

C. R. A. R.

conquest of Egypt. The abnormal construction of the interior lends support to this statement, for which no authority is given. I presume, however, that it was obtained by 'Ally Pasha from the archives of the Ministry of Waqfs.

See *C. I. A.*, pp. 565-569.

908 1502

MADRASSA AND MAUSOLEUM OF QĀNY-BĀY EMĪR ĀKHŪR (No. 136 on Plan). — Two inscriptions; one round the shallow dome of the east liwān; another in the mausoleum, at the summit of the four walls below the pendentives, both state that it was built by Seyf ad-Dīn Qāny-Bāy 1st Shm'ān 908 (30th January 1503).

See *C. R.*, 1901, pp. 146-148; and *C. I. A.*, pp. 569-571.

908-909 1503

MADRASSA OF SULTAN AL-MALIK AL-ASHRAF QĀNṢŪH AL-GHŪRY (No. 189 on Plan). — This building contains five inscriptions, all of which name Sultan al-Ghūry, but only one, which runs across the east wall of the sanctuary, above the *mihrāb*, gives a date, stating that this madrassa was completed Rabī' I 909 (August-September 1503). Ibn Iyās (Paris MS. 1824, f. 141r^o) gives Dhū l-hijja 908 as the date of completion, which no doubt refers to the shell of the building, and 1st Rabī' II 909 (23rd September 1503) as the date of inauguration.

See *C. I. A.*, pp. 572-575.

908-910 1503-1504

MAUSOLEUM, SEBİL-KUTTĀB AND MAQ'AD OF SULTAN QĀNṢŪH AL-GHŪRY (Nos. 66 and 67 on Plan). — A great band of inscription at the summit of the west façade gives Sultan al-Ghūry as the founder, but does not contain a date. A band of inscription running across the three faces of the sebīl-kuttāb at the level of the first floor gives Dhū l-hijja 909 (May-June 1504) as the date of its construction. Ibn Iyās (Paris MS. 1824, f. 141r^o) gives Dhū l-hijja 908 (June 1503) as the date on which they commenced to clear the site, and Gumādā I 910 (October 1504) as the date on which the mausoleum was completed.

See *C. I. A.*, pp. 576-578.

MAUSOLEUM OF THE EMİR TARA-BĀY (No. 255 on Plan). — Built by Seyf ad-Din Tara-Bāy in 909 H., according to two inscriptions, one to right and left of the entrance, the other in the interior at the summit of the four walls below the pendentives.

See *C. I. A.*, pp. 579-581.

MAUSOLEUM OF THE EMİR ARZOMOK, called Azromok in the *Comptes Rendus* of the *Comité*, and Razmak by Prof. van Berchem (No. 87 on Plan). — An inscription round the base of the dome states that it was built in 909 H. This date was read by Prof. van Berchem as 907 H., but Yūsuf Effendi Ahmād informs me that he is certain that it should be 909 H.⁽¹⁾ To right and left of the doorway is an inscription, published by Mehren, according to which it was built by Seyf ad-Din Arzomok ash-Sharīf in 910 H. This inscription was not noticed by Prof. van Berchem, but he has re-published it after Mehren and incorporated it in his great work in such a way that these two inscriptions would appear to belong to two different buildings.

See MUREX, *Mélanges asiatiques*, VI, p. 554, and *C. I. A.*, pp. 565 and 583-584.

MAUSOLEUM OF THE EMİR SŪDŪN, called « Tombeau d'Abou-Sebha » in the *Comptes Rendus* of the *Comité*⁽²⁾ (No. 294 on Plan). — An inscription in the interior running round the four walls below the dome states that it was built by Seyf ad-Din Sūdūn, Emīr Maglis of Sultan al-Ghūrī. According to Ibn Iyās (II, p. 380), he attained this position 5th Rabi' I 908. He still occupied it in 910 H., but before his death in 922 H., he successively attained two higher positions — Emīr Silāh and Atābek. Prof. van Berchem therefore suggests that this mausoleum was built about 910 H.

See *C. I. A.*, pp. 584-586.

⁽¹⁾ In confirmation of this it is interesting to find that in the copy of the *C. I. A.* in the Library of the Institut français, the date 907 has been corrected in Prof. van Berchem's own handwriting to read 909.

⁽²⁾ The *Index général*, published in 1914.

Bulletin, t. XVI.

has the following footnote on page 7 : « Abou-Sebha est le nom du fonctionnaire chargé de la surveillance de ce tombeau, qui a été construit au temps du sultan al-Ghauri par Yonès, Emīr maglis, d'après une inscription à l'intérieur du tombeau ».

A. H. A. D.
1111 1502

MAUSOLEUM OF THE IMÂM AL-LAYTH IBN SA'D (No. 286 on Plan). — Imâm al-Layth died at Old Cairo in 175 H. (791-792). His tomb was at first only a cenotaph of stone, which acquired a great fame for sanctity and was transformed into a mausoleum in 640 H. (1242-1243), since when it has undergone numerous transformations. One enters on the north side by a doorway in late Turkish style dated 1201 H. (1786-1787). A vestibule leads to a second doorway bearing a cartouche of al-Ghûry on each side above the flat jogged entrance arch. Running across it is an inscription in the name of this Sultan and a date which Prof. van Berchem was not given time to copy by the hostile crowd which surrounded him. This date has since been read for me by Yûsuf Effendi Ahmad as Bagab 911 (December 1503). Things have changed much in Cairo in recent years and I entered in 1917 without much difficulty, on a boy informing the Sheykh that I had just been granted admission to the Mausoleum of Imâm ash-Shâf'ey. They nevertheless protested against the use of the camera, but on visiting it a year later I was not only allowed to take photographs but was asked by the Sheykh to photograph them as well! On passing through the second doorway one enters the mosque, and to right and left are two other doorways, that to the right leading into the Mausoleum of Imâm al-Layth, and that to the left into the mausoleum of his son, the Sheykh Shu'âib. They bear inscriptions to this effect, but no date is given in either case. To the south-west of the mausoleum is a small minaret, which has lost its upper portion. It bears an inscription has ordered the construction of this blessed minaret His Excellency, etc. The remainder is lost behind a house which has been built against it, but it may be attributed, on account of its style, to the last fifty years of Mamlûk rule.

See *C. I. A.*, pp. 597-599.

1111 1505-1506

MOSQUE OF QÂNY-BÂY AL-MUHAMMADY (No. 151 on Plan). — This mosque does not contain any historical inscription. Its date, however, is given as 911 H. in the *Index général* (1914) to the *Comptes Rendus* of the *Comité*, but I am unable to trace the authority for this statement. According to 'Alî Pasha Muḥarrak (V, p. 109), it was repaired by the Emîr 'Abd al-Latif Pasha in 1287 H. (1870-1871).

MADRASSA OF THE EMĪR QĀNY-BĀY QARĀ (ar-Rammāh) (No. 354 on Plan). — An inscription in the interior at the summit of the four walls of the *maḥn* states that it was built by Seyf ad-Dīn Qāny-Bāy, Shawāl 911 (March 1506).

See *C. R.*, 1886, pp. 1-2; and *C. I. A.*, pp. 586-588.

MADRASSA AND MAUSOLEUM OF THE EMĪR QURQUMĀS, usually known as the Mausoleum of Emīr Kahir (No. 165 on Plan). — This great building contains two dated inscriptions, but both lack the name of the founder. He must, however, have been an Emīr of Sultan al-Ghūrī, in view of the date and an armorial badge carved on the interior. One inscription, in the interior of the mausoleum at the summit of the four walls below the pendentives, states that this part of the edifice was finished Dhu l-qu'da 911 (April 1506). The other, to right and left of the entrance, bears the date Ragab 913 (November 1507) (see *C. I. A.*, pp. 592-593). Recently the following inscription has been found by Yūsuf Ellandī Aḥmad on the cornice under the ceiling of the sebīl, which gives the name, hitherto unknown, of the author of the building:

911-913	1506-1507
---------	-----------

بإشاء هذا المعروف المبارك من فضل الله تعالى وحزيل عطائه العظم سيدنا المقر الأشرف الكريم
 العاني المولوي الاميري الكبير السيدى للملك المخلص المخلصى السيفى فرقس اياك العساكر
 المنصورة بالخيار المصرية الملكى الشرقى عز نصره
 الفقه انتهت في شهر ربيع القعدة سنة احدى عشر وستمائة

This remarkable and blessed [sebīl] was founded by the grace of God the highest and his generous gifts to all, by our Lord al-Muqarr al-Ashraf al-Karīm al-'Alī al-Mawlāy al-Amīr al-Kalīr as-Sayedy al-Mālik al-Makhdūm al-Atābī as-Sayfī Qurqumās, Atābī of the victorious armies of Egypt, al-Mālik al-Ashraf, may his victory be exalted.

The dome was completed in the month of Dhu l-qu'da of the year eleven and nine hundred (April 1506).

The Emīr Qurqumās is mentioned by Ibn Iyās (II, p. 361) as coming to the aid of the Mekka caravan in 905 H.

MOSQUE OF SULTAN QĀNSŪH AL-GHŪRĪ, at 'Arab al-Yasār (No. 159 on Plan). — An inscription to right and left of the entrance states that

915	1509-1510
-----	-----------

A. R. A. D.

this mosque was built by Sultan al-Ghûry in 915 (1509-1510). Except for the minaret and part of the entrance almost the whole edifice is modern.

See *C. R.*, 1884, p. 11; and *C. I. A.*, pp. 594-595.

006-022 1501-1510

GATEWAYS OF THE KHÂN AL-KHALÎLY (Nos. 53, 54 and 56 on Plan). — There are three gateways, one (A) is on the south side of the Khân; another (B), behind A, leads into an okâla called the Khân an-Nahâs; the third is at the western end of the main artery of the Khân. (A) known as the Bâb Bâdestân, bears two inscriptions, one to right and left of the entrance, and another in the entrance bay above the doorway. Both name Sultan al-Ghûry as the founder, but lack a date. (B) bears an inscription in the entrance bay above the doorway to the same effect, but is also without a date. (C) is without an inscription.

See *C. R.*, 1902, pp. 91-92; and *C. I. A.*, pp. 595-596.

006-022 1501-1510

REMAINS OF A HOUSE OF SULTAN QÂNSÛH AL-GHÛRY (No. 322 on Plan). — This fragment consists of a doorway, and a strip of wall to the north of it, bearing six elaborate consoles which must have once supported a projecting upper storey. There is a cartouche of Sultan al-Ghûry in each spandrel of the entrance arch, and another carved on one of the consoles, but these inscriptions lack a date.

See *C. R.*, 1906, pp. 57-58, and 1909, pp. 164-165.

006-022 1501-1510

MOSQUE OF SULTAN AL-GHÛRY, at al-Manchiéh (No. 148 on Plan). — This mosque does not contain a dating inscription, but to right and left of the mihrâb is a large cartouche of Sultan al-Ghûry. The lower part of each cartouche is badly worn away.

006-022 1501-1510

OKÂLA OF SULTAN AL-GHÛRY, called also Okâlat an-Nakhla (No. 64 on Plan). — This okâla, which is mentioned by Ibn Iyâs (III, p. 62), does not contain a dating inscription, but opposite the entrance, between the arches of the gallery which runs all round the court-yard, are two large cartouches of Sultan al-Ghûry.

MAUSOLEUM OF BIBARS AL-KHAYÂT (No. 191 on Plan). — Ibn Iyâs (III, p. 51) states that Bibars al-Khayât fought on the side of Sultan al-Ghûry against the Turks at the battle of Marg Dâbiq and was taken prisoner by them. He adds that he built the madrassa at al-Godariya, which is the name of the street in which the above mausoleum and madrassa stands. Of the present building, the mausoleum alone is original, and everything else dates from the reconstruction of 1313 H. (1896).

[Communicated by Signor A. Patricolo.]

MAUSOLEUM OF MUHAMMAD TAMR AL-HUSSEYNY, just outside the Bab al-Qarâfa, to the right (No. 161 on Plan). — The dome of this mausoleum has disappeared, but cartouches in the name of Sultan al-Ghûry still remain on the exterior of the pendentives. The interior, which contains a mihrâb in the style of this period, is occupied by a family, and a block of squalid tenements has been built on to the south side. The above is the name given to it in the *Comptes Rendus* of the Comité, but I am unable to obtain any information as to the authority on which this attribution rests. Tamr al-Husseyny is mentioned by Ibn Iyâs (III, p. 316) among sixty Emîrs, promoted in the year 922 H. (1516-1517).

MAUSOLEUM OF 'ASFÛR (No. 132 on Plan). — The only dome known to me in Egypt, whose surface-decoration resembles that of this little mausoleum, is the dome of the Mausoleum of the Emîr Qurqumâs (Emîr Kahir). As the Mausoleum of 'Asfâr is built opposite the latter, the decoration of its dome was probably copied from it. The external treatment of the zone of transition from the square base to the circle of the dome, is in keeping with this date, but the inferior treatment of the stalactite pendentives renders it possible that it may be later, perhaps after the Turkish Conquest. Another feature which lends support to this view is the fact that the cartouches of the zone of transition contain the Muhammadan profession of faith, instead of the name and titles of a Sultan, and I therefore place it at the end of my list.

K. A. C. GRESWELL.

A. H.	A. D.
906-922	1501-1516

906-922	1501-1516
---------	-----------

After 913	1501
-----------	------

ALPHABETICAL INDEX

OF MONUMENTS.

- Abū al-Ḥusayn (Zāwiyat al-), 82.
 'Abd al-Khalīf (Mausoleum of the), 76.
 'Abd al-Rāḥ (Madrasa of the Judge), 122.
 'Abd al-Qāṣim (Madrasa of the Emir), 110.
 'Abd al-Rahmān al-Dakrī (Mausoleum of), 137.
 Abū 'Alī (Hāsh), 52-53.
 Abū 'Alī Muḥammad al-Takrī (Mausoleum of), 137.
 Abū Bakr ibn Muḥarrir (Madrasa of the Judge), 114.
 Abū Ḥarīth. See Qaymān al-Isbāqī (Mosque of).
 Abū I-'Alā (Mosque-Mausoleum of), 147.
 Abū I-Ghāṣan al-Asad al-Fāṣṣ al-Sulaymī (Mausoleum of), 65-66.
 Abū I-Munazza (Bridge of), 78-79.
 Abū I-Yūsuf (Mausoleum of), 96.
 Abū Muḥammad Ismā'īl (Mausoleum of the Emir), 75.
 Abū Saḍḍ. See Sūdān.
 Abū Tālib (Mausoleum of the Sakekh). See Yabāṣ Zayn al-Dīn (Ribāt of), 133-134.
 'Adīl. See Tūmān-Bāy.
 Ahmad al-Muḥammadī (Mosque of the Emir), 95.
 Ahmad ibn Sulaymān al-Rifā'i (Mausoleum and remains of the Ribāt of), 84.
 Ahmad ibn Tūlūn (Aqueduct of), 32-34.
 — (Mosque of), 34-38.
 — (Meyda in Subān of Mosque of), 84.
 Mghy al-Yāṣafī (Madrasa of the Emir), 113.
 'Almalik (Mosque of the Emir), 95.
 Almas (Mosque of the Emir), 95.
 Almuḥammad al-Muḥammadī (Mosque of), 100-101.
 'Alī Badī al-Qarāfī (Mausoleum of), 87.
 'Amr ibn al-'Alā (Mosque of), 41-42.
 'Amr (Mosque of al-), at Akhmal, 116.
 'Amr (Mosque of al-), at Qāṣ, 65.
 Anas (Mausoleum of the Emir), 115.
 Ancient Mausoleum, 61-62.
 Anṣarī (Mosque of Ibrahim al-), 110-113.
 Anwar (Mausoleum of Muḥammad al-), 57.
 Aqlughā (Madrasa of the Emir), 96.
 Aqmar (Mosque of al-), 61.
 Aqsuḥ (Mosque of the Emir), 102-103.
 Aqueduct of Ibn Tūlūn, or Aqueduct of Basā-
 ūn, 32-34.
 — (the Great), 88-89.
 Arḥān al-Isma'īlī (Mosque of the Emir), 104.
 Arṣam (Mausoleum of the Emir), 153.
 Asad-Bāy (Mosque of the Princess), at Maḥall
 al-Fayyūm, 150.
 'Asfīr (Mausoleum of), 157.
 Ashraf. See Bawṣal.
 — (Khālīf). See Khālīf.
 Aṣḥab al-Bahā'ī (Mosque of the Emir), 101.
 Asanluḥā (Madrasa of), 113.
 'Atika (Mausoleum of Sayida), 60-61.
 Awlād Abū Saḍḍ (Mausoleum of). See Qūṣūn
 (Mausoleum and Khāṣṣa of the Emir).
 Ayḍar al-Balḥān (Zāwiyat), 102.
 'Ayn (Madrasa and Mausoleum of al-), 120.
 Aytūsh al-Nagṣalī (Mausoleum of the Emir),
 116.
 Aylar (Mosque of al-), 49-51.
 Bāb al-Futūḥ, 54.
 Bāb al-Muḥarrag, 69-70.
 Bāb al-Qarāfī, 116.
 Bāb al-Nasr, 53.
 Bāb al-Rāḥ. See Khālīf (Khān al-).
 Bāb Qāṣī 'Asker, 49.
 Bāb Zawayla, 56-57.
 Bāḥṣān (Bāb). See Khālīf (Khān al-).

- Badr ad-Din al-Aghury (Madrasa of), 107.
 Badr ad-Din al-Qutbi. See 'Abd al-Qutbi.
 Bagum (Madrasa of al-), at Elidr, 75-76.
 Baunt. See 'Abd al-Ghany.
 Baqary (Mosque of al-), 111.
 Baqly (Minaret of the Mosque of al-), 84-85.
 Bardaq (Hish), See Yasbik.
 Bardak al-Dawlati (Mosque of the son of), 141-142.
 Barqaj (Madrasa of Sultan al-Malik az-Zahir), 116.
 Barqaj and Faraj (Convent and Mausoleum of the Sultans), 119-120.
 Barshay (Convent and Mausoleum of Sultan al-Malik al-Ashraf), 125-126.
 — (Madrasa of Sultan), 127.
 — (Mosque of Sultan), at al-Kharaq, 127.
 — (Mausoleum of the Emir), 131-132.
 Basatin (Aqueduct of), 42-44.
 Bashir Agha al-Qasbi (Madrasa of), 109.
 Basitak (Bath of the Emir), 101.
 — (Mosque of), 98.
 — (Palace of), 100.
 Beyt al-Qady. See Mamdy (Palace of the Emir).
 Bihars (Convent-Tomb of Sultan al-Malik al-Muzaffar), 86-87.
 Bihars al-Banduglary (Mosque of Sultan), 79-80.
 — (Remains of the Madrasa of Sultan), 78.
 Bihars al-Khayat (Mausoleum of), 107.
 Bim Mosque. See Aspinque.
 Binokriya (Madrasa of), 113.
 Bitol of Giron (The), 69-71.
 Dáher. See Bihars.
 Fadliya Mausoleum, 145.
 Fadl Allah. See Husn al-Din Tarantay al-Manjary.
 Fakahang (Lantern of the doors of the Mosque of al-), 61.
 Faraj (Madrasa of Sultan al-Malik az-Nasir), 119.

- Fatma Khawnd (Mausoleum of), 81.
 Fatma Khawnd (Zawiya of), 138.
 Fayrda (Madrasa and Mausoleum of the Emir), 124.
 Futiya (Bath of), 52.
 Gafary (Mausoleum of Muhammad al-), 59-60.
 Gamal ad-Din Yusuf al-Ustaidi (Mosque of the Emir), 119.
 Gamaly Yusuf (Mosque of), 107-108.
 Ghanem al-Bahawin (Madrasa of the Emir), 143.
 Ghat-luk (Mausoleum of the Emir), 126.
 — (Mosque and Mausoleum of the Emir), 124.
 Ghat-luk, Nafiz of Gedda (Mausoleum of the Emir), 126.
 Ghatmaq (Madrasa and Sebil of Sultan al-Malik az-Zahir), 133.
 — (Mosque of Sultan), at Durh Sa'ida, 130.
 — (Mosque of Sultan), at Durh an-Nahla, 133.
 Gay al-Yusuf. See Aghy al-Yusuf.
 Ghannamiya (Madrasa of), 113-114.
 Ghary (Madrasa of Sultan al-Malik al-Ashraf Qasbi al-), 151.
 — (Mausoleum, Sebil-Kuttab and Masjid of Sultan al-), 150.
 — (Mosque of Sultan al-), at Arab al-Yasir, 155-156.
 — (Mosque of Sultan al-), at al-Manahish, 156.
 — (Okala of Sultan al-), 156.
 — (Remains of a House of Sultan al-), 156.
 Ghar al-Lah (Mosque of), 125-126.
 Ghar al-Mahany. See Safy ad-Din Ghar.
 Gharid (Mosque of al-). See Ahmadik (Mosque of the Emir), 95.
 Gulaj (Zawiya). See Nur al-Din (Mosque of the Judge).
 Gulshany Mausoleum, 149.
 Guyushy (Mosque of al-), 53.
 Gusal (Mausoleum of), 118.
 Haraq (Mosque of Sult), 101.

- Hakim (Mosque of al-), 51-52.
 Hama (Madrasa and Mausoleum of Sultan), 108-109.
 Hasan Sadaqa (Mausoleum of the Shейkh), 92-93.
 Hasawāy (Mausoleum of Muhammad al-), 63.
 Herud (Mahkama of the Zawāyat al-), 77-78.
 Husām al-Dīn Turumtay al-Manṣūry (Mausoleum of), 83-84.
 Hāsh Abū 'Alī, 54-55.
 Hāsh Bardaq. See Yushbak.
 Husayn (Minaret of the Mosque of Seydān), 76.
 Husayn (Mosque of the Emir), 95.

 Ibrahim Aghā. See Aysanqur (Mosque of the Emir).
 Ibrahim al-Anṣary (Mosque of), 119-123.
 Ikhwāt Sayyidat Yūsuf. See Yūsuf.
 Isā' (Mausoleum, Convent and Madrasa of Sultan al-Malik al-Ashraf), 133.
 — (Ribāt of Sultan al-Malik al-Ashraf), 135.
 Isā' al-Atliky. See Isā' al-Yūsufy.
 Isā' al-Yūsufy (Madrasa of the Emir), 117.

 Kāfir al-Zindas (Mosque of), 123.
 Kāmilīya (Madrasa), 75.
 Karkar. See Garz.
 Keltir (Madrasa and Mausoleum of the Emir), 155.
 Khadiga Umm al-Ashraf (Mausoleum of), 126-127.
 Khalīl (Madrasa and Mausoleum of Sultan al-Malik al-Ashraf), 82.
 Khalīly (Gateways of the Khān al-), 156.
 Khattay (Minaret and parts of the Mosque of al-), 98.
 Khawand Baraka. See Toghtay.
 Khawand Umm Anūk. See Toghtay.
 Khayr-bak (Mausoleum of the Emir), 151-152.
 Khayr-bak (Palace of the Emir), 151.
 Khoshqabul al-Ahmadī (Madrasa of), 111-112.
 Kolan (Mausoleum of Sitt), 63-64.

 Kuray (Mahmūd al-). See Mahmūd al-Kuray.

 Lāṭin al-Sayfī. See Gaspmaq (Mosque of Sultan), 137.
 Layth ibn Sa'd (Mausoleum of the Imam al-), 153.
 Lūlia Bint al-Muqanqis (Qabr), 58-59.

 Maghdashy al-Gandily (Madrasa of), 96.
 Mahmūd al-Kuray (Madrasa of), 117.
 Māmy (Palace of the Emir), 150.
 Mangay al-Yūsufy (Mosque of the Emir), 105.
 Mangay al-Sillāhār (Gate of the Palace of the Emir), 103.
 Mar'a (Mosque of al-), 128.
 Māridānī (Mosque of Alimughā al-), 100-101.
 Maska (Mosque of Sitt), 101.
 Maulawīya (Tekiyat al-), 92-93.
 Mausoleum (Ancient), 61-62.
 Mīhmanlār. See Ahmad al-Mīhmanlār.
 Mithqāl (Madrasa of the Emir), 110.
 Moghollay Tāz (Mosque of), 137.
 Mousi or Ousl. See Yūsuf al-Bawādir.
 Muṣṣayyad Shейkh (Bath of Sultan al-Malik al-), 123.
 — (Mosque of Sultan al-), 120-121.
 — (Madrassa of al-), 122.
 Mudarraz (Bāh al-), 69-70.
 Mu'alay (Mosque of al-), at Dominetto, 127-128.
 Muḥammad Tamr al-Huseyny (Mausoleum of), 157.
 Muḥl al-Rāmy (Madrasa of the Emir), 117.
 Mūsā (Mosque of), at Maḥḥal Shейkh Mūsā, 59.
 Muzapla Pasha (Mausoleum of), 80-81.

 Nakila (Okālat an-). See Ghāry (Okālat of Sultan al-).
 Nāṣir al-Dīn Muḥammad (Madrasa of), 107.
 Nāṣir Muḥammad (Madrasa of Sultan al-Malik an-), 85.
 — (Mosque of Sultan an-), 93-94.
 — (Sohb of Sultan an-), 86.
 Neer (Bāh an-), 53.
 Nilometer, 41.

Nizām al-Dīn Ishāq (Convent of the Sheikh), 106.

Nūr al-Dīn (Mosque of the Judge), 136-137.

Oni or Momi. See Yūsuf al-Dawādār.

Ohmān Kathbāda (Hall of), 78.

Qasr al-Ishāq (Mosque of the Emir), 145.

Qalān (Madrasa of Sultan), 82.

— (Mausoleum of Sultan), 81-84.

— (Madrassa of Sultan), 81.

Qānūn (Madrasa of the Emir), 136.

Qasr al-Mausoleum of Sultan al-Malik as-Zahir, 150.

Qasr al-Bay al-Jakassiy (Mosque of the Emir), 149-150.

Qasr al-Bay al-Muhammadiyah (Mosque of), 151.

Qasr al-Bay Emir al-Khūr (Madrasa and Mausoleum of), 152.

Qasr al-Bay Qasr (Madrasa of the Emir), 155.

Qasr al-Bay (Bāb al-), 146.

Qasr al-Bay al-Hassaniy (Mausoleum of), 150.

— (Mosque of), 149.

Qasr al-Bay (Madrasa of the Emir), 86.

Qasr al-Bay al-Zahabi (Madrasa of), 144.

Qasr al-Bay (Drinking-trough of Sultan), at al-Azhar, 148.

— (Drinking-trough of Sultan), at Qasr al-Kabab, 140-141.

— (Drinking-trough of Sultan), in the «Tomb of the Khalifa», 139-140.

— (Fort and Mosque of Sultan), at Alexandria, 142.

— (Gate of Sultan), in the «Tomb of the Khalifa», 140.

— (Endowment House of Sultan), at Qasr al-Kabab, 146-147.

— (Endowment House of Sultan), in al-Tahbān, 147-148.

— (Madrasa and Mausoleum of Sultan), 138-139.

— (Madrasa of Sultan), at Qasr al-Kabab, 140.

— (Madrasa of Sultan), on Rōda Island, 147.

Bulletin, t. XVI.

Qasr al-Bay (Mosque of Sultan), 140.

— (Mosque and School of Sultan), at Bāb al-Qasr, 149.

— (Qasr of Sultan), at Bāb an-Nayr, 144-145.

— (Qasr and Seld al-Kutāb of Sultan), at al-Azhar, 149.

— (Palace of Sultan), 146.

— (Palace of Sultan), 149.

— (School of Sultan), 144.

Qasr al-Bay (Madrasa and Mausoleum of the Emir), 155.

Qasr al-Bay (Khān of the Emir), 97.

— (Mausoleum and Khānqā of the Emir), 97-98.

— (Mosque of the Emir), 95.

Ras al-Bay (Mausoleum and remains of the Rihān of Ahmad ibn Sulaymān as-), 84.

Ras al-Bay (Minaret of the Mosque of as-), 135.

Ras al-Bay (Mausoleum of Sayida), 82.

Sabā al-Bay (The), 82.

— (Mausoleum of the), 132-133.

Sabā al-Bay al-Khānqā (Khānqā of), 118.

— (Mausoleum of), 118-119.

Sabā al-Bay al-Khānqā (Mausoleum of), 99.

Sabā al-Bay. See Taghry al-Bay.

Sabā al-Bay (Madrasa as-), 107-108.

Sabā al-Bay and Sangar al-Gawly (Madrasa of the Emir), 86.

Sabā al-Bay al-Nayr al-Ayyāb (Madrasa of the Sultan as-), 76.

— (Mausoleum of), 76-77.

Sabā al-Bay al-Nayr (Mosque of as-), 66.

Sabā al-Bay. See Asanbaghā.

Sangar al-Gawly (Mosque of the Emir), 87-88.

Sangar al-Bay (Madrasa and Mausoleum of the Emir), 107.

Sangar al-Bay (Mausoleum of as-), 82.

Shabā al-Bay (Madrasa and Mausoleum of Sultan al-Malik al-Ashraf), 112.

Shabā al-Bay (Mausoleum of Yahyā as-), 64-65.

- Shāfi'ī (Mausoleum of the Imam ash-), 74-75.
 Shāhīn (as-Sāhī ash-). See Qarāgha al-Ha-
 sany (Mausoleum of).
 Shāykhī (Tekiyet ash-). See Toghāy.
 Shāghīr ad-Dār (Mausoleum of Queen), 77.
 Shāykhā (Court and Mausoleum of the Emir),
 106.
 — (Mosque of the Emir), 105.
 — (Sulā of the Emir), 106.
 Sādhā (Mausoleum of the Emir), 153.
 Sādhā al-Qarawī (Mosque-Mausoleum of the
 Emir), 137.
 Sādhā Mirzāda (Madrasa of the Emir), 117.
 Sūfiyā (Mosque of as-), 125.
 Sultāniya Mausoleum and Minaret, 118-119.
 Sultān Shāh (Mosque of Shāykh), 148.
 Sunqur Sādy (Madrasa and Mausoleum of the
 Emir), 91-93.

 Taghry Harīy (Madrasa of the Emir), 117.
 Tāghūghā (Mausoleum of the Emir), 111.
 Tānī al-Husaynī (Mausoleum of Muhammad),
 107.
 Tankizbughā (Mausoleum of the Emir), 110-
 111.
 — (Mausoleum of the Emir) [So-called], 109-
 110.
 Turāhāy (Mausoleum of the Emir), 153.
 Turāhāy. See Rostam ad-Dīn.
 Tashīmūr (Mausoleum of the Emir), 96-97.
 Tānī al-Begāsiya (Madrasa of Princess), 109.
 Taybarī (Madrasa of the Emir), 87.
 Tāz (Palace of the Emir), 105-106.
 Temkisiya. See Tankizbughā.
 Thāllā (as-Sādhāt ash-). See Abū Manṣūr Imā'īl.
 Tinnā (Mosque of the Emir), 158.
 Tinnā (Cisterns of Tell), 58.
 Tinnish al-Baghāy. See Aytinnish an-Naghlāy.
 Toghāy (Mausoleum and Khānqā of the Prin-
 cess), 105.
 Tulbiya (Mausoleum of the Princess), 111.
 Tūlān. See Ahmad ibn Tūlān.
 Tūmān-Bāy (Mausoleum of Sultan al-Malik al-
 'Adī), 151.

 Umm al-Ghulām. See Bardhek ad-Dawādār.
 Ushak al-Yūfūf (Madrasa of the Emir), 158.

 Wall of Cairo, 54-56 and 66-69.

 Yahyā ash-Shādīh. See Shādīh (Yahyā ash-).
 Yahyā Zayn ad-Dīn (Mosque of), at al-Habbā-
 niya, 131-132.
 — (Mosque of), at Beyn an-Nahdāy, 150.
 — (Mosque of), at Būlāq, 130-131.
 — (Ribā of), 132-133.
 Ya'qūb Shāh (Cistern and Mausoleum of the
 Emir), 109.
 Yūsuf ad-Dawādār (Mausoleum of the Emir),
 114-115.
 Yushak (Palace of the Emir), 98-100.
 Yūsuf (Gānī Ikhwāt Sayyidā), 57-58.

 Zafar (Burg as-), 66-69.
 Zāhād (Mosque of as-), 110.
 Zāher. See Būlār.
 Zayn ad-Dīn (Yahyā). See Yahyā Zayn ad-Dīn.
 Zayn ad-Dīn Yūsuf (Madrasa and Mausoleum
 of), 85-86.
 Zawayla (Ribā), 56-57.

NUMERICAL INDEX OF MONUMENTS.

NUMBERS ON PLAT.	PAGE.	NUMBERS ON PLAT.	PAGE.	NUMBERS ON PLAT.	PAGE.	NUMBERS ON PLAT.	PAGE.
1	79-80	55	135	107	104	149	119-120
2	151	56	136	109	67	151	154
3	65-66	58	138	110	131-132	152	106
4	145-146	60	140	112	101	153	111-112
5	53	61	135	113	145	154	119-120
6	53	63	156	115	95	156	85-86
7	145-146	66	140	116	66	157	115
8	97	67	140	117	107	158	154
15	51-52	68	97	118	107	159	155-156
18	144	74	148	119	104	161	102
22	100	75	148	120	100-101	162	155
24	99	76	148	121	105-106	163	156
25	141-142	78	88-91	122	104	169	77
26	96	79	41	123	100-104	171	155-156
28	76	80	111	124	133-135	172	85-86
31	86	81	105	125	110	173	136-137
32	86-87	83	100	127	117-118	175	103
33	61	85	119-121	129	143	177	117
34	100	86	130	130	95	178	107-108
35	119	87	153	131	112	180	133
36	109	89	118	132	157	182	130
37	78	92	96-97	133	108-109	183	109-110
38	76	93	130	134	104-105	184	100
39	107	94	118-119	136	154	185	113
43	81-82	96	115-116	138	105	186	83
44	85	97	49-51	139	114-115	187	116
45	110	99	138-139	140	106	189	150
47	49	100	159-160	141	133-134	190	100-101
49	144	101	140	143	93-94	191	157
50	78	102	100	144	106	192	104
51	150	104	139	146	80	193	138
52	156	105	137	147	105	199	56-57
54	156	106	106-107	148	156	202	90

NUMBERS ON PLATE.	PAGE.	NUMBERS ON PLATE.	PAGE.	NUMBERS ON PLATE.	PAGE.	NUMBERS ON PLATE.	PAGE.
203	119	237	71	273	61	301	57-58
204	124-125	239	148	274	81	303	159
205	98	242	104	275	83-84	304	53
206	119	244	101	276	76	305	71-72
207	137	245	84	278	150	307	66-69
209	127	247	104	279	80-81	310	110-115
211	158	248	151-152	280	137	312	110
216	138	249	151	281	74-75	315	63
217	133	250	116	282	75	317	133
218	107	252	101	285	65-66	318	135
220	44-48	253	104	286	154	319	41-42
221	86	254	155	288		322	156
222	130-131	255	123	289	108-109	323	155
223	140	257	112	290		333	60-61
224	95	263	9-93	291	97-98	340	147
228	134	266	98-100	292	87	341	98
233	95	267	105-106	293	153	343	130-131
234	96	268	109	296	83		54-56
235	147-148	270	98	298	109-110	352	66-69

NOTE. — On each monument in Cairo, classed and registered by the Comité, will be found a circular label in green and white enamel, bearing in Arabic numerals a number, corresponding to that given it on the Plan referred to above.

CÔNES FUNÉRAIRES

TROUVÉS À THÈBES EN 1917 ET 1918

PAR

M. HENRI GAUTHIER.

Les résultats des fouilles qui ont été exécutées à Thèbes, de décembre 1916 à mars 1917 par M. J. Lecomte du Nouÿ et de décembre 1917 à mars 1918 par moi-même, au nom de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire et sous la direction de M. G. Foucart, seront exposés autre part. Je voudrais indiquer ici simplement les données qui nous ont été fournies par la trouvaille de quelques centaines de cônes funéraires. Ces cônes viennent tous du versant oriental de la colline de Gournet-Mourrai, à l'exception de deux seuls qui ont été trouvés sur la colline de Deir-el-Médineh. Ils appartiennent à treize types différents, dont sept étaient déjà connus tandis que les six autres sont, autant que je sache du moins, encore inédits⁽¹⁾.

⁽¹⁾ Je ne crois pas inutile d'observer que la véritable destination de ces cônes nous échappe encore et de présenter la liste des principaux travaux publiés jusqu'à présent à leur sujet :

a) G. MARIANI, *Rel. de trov.*, IV (1883), p. 154-155 : deux types de cônes du Musée de Turin.

b) A. WUNDERLICH, *Die altägyptischen Grabbegegnungen* (dans les *Actes du 6^e Congrès international des Orientalistes*, tenu en 1883 à Leide, 5^e partie, section 3 [Africaine], p. 129-155), Leide, 1885.

c) F. PAYET, *Funerary cones and other inscriptions* (dans *A Season in Egypt*, chapitre v, p. 27-35 et pl. XXI-XXIII), London, 1887.

d) G. BARRON, *Recueil de cônes funéraires* (= t. VIII, fasc. 2 [p. 269-352] des *Mémoires publiés par les Membres de la Mission archéologique française du Caire*), Paris, 1893.

e) SERRAVALLE, *Antichità egiziane del Museo di Torino* (dans le *Giorn. della Soc. Asiat. ital.*,

vol. VII, 1893, p. 317-328). Le travail est cité par A. Pellegrini, mais je n'en ai pas eu connaissance.

f) A. PELLEGRINI, *I coni funerari del Museo archeologico di Firenze* (travail présenté en 1899 au XII^e Congrès international des Orientalistes, à Rome, et imprimé en 1901 dans la *Rivista*, série II, vol. III, p. 33-58 et 2 planches).

g) R. MOND, *Report of work in the necropolis of Thebes during the winter of 1903-1904*, § IV (dans les *Annales du Service des Antiquités de l'Égypte*, t. VI, p. 91-96), Le Caire, 1905.

h) H. GAUTHIER, *Rapport sur une campagne de fouilles à Deir el-Neggar en 1906* : 51, *Cônes funéraires* (dans le *Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire*, t. VI, p. 122-137 et 171), Le Caire, 1908.

i) E. CHASSINAT, *Quelques cônes funéraires inédits* (*Ibid.*, t. VII, p. 155-163), Le Caire, 1910.

j) Dr. GIOVANNI SCHREINER-PRENN, *I coni fu-*

I. — CÔNES DÉJÀ CONNUS.

I

CÔNE D'OUSIR-HÂÏT, FILS DE NIB-OUÛOU. — Nombre d'exemplaires trouvés en 1918, le 21 janvier : 2. Lieu de la trouvaille : déblais d'un grand puits funéraire situé à 80 mètres au nord de la maison Hassan Aminor (cf. BARAIZE, *Plan des nécropoles thébaines*, feuille 53) et à 22 mètres au nord de la hutte du nouveau gardien établi par le Service des Antiquités à Gournel-Mourmî depuis 1917.⁽¹⁾

Ce cône correspond au n° IV, 12 de M. Wiedemann⁽²⁾, au n° 86 de M. Petrie⁽³⁾ et au n° 211 de M. Daressy. Il appartient, si l'on adopte le procédé de classification proposé par M. Daressy et accepté par M. R. Mond, à la série H. h, c'est-à-dire qu'il est gravé en lignes horizontales et que ces lignes sont au nombre de quatre.



Le dieu devant Ousir, prêtre ouô, scribe de la Maison Blanche (trésorerie?) d'Amon, Ousir-hât, fils du scribe de la Maison Blanche (trésorerie?) Nib-ouôou.

L'emplacement de la tombe de cet Ousir-hât est encore à déterminer, mais le personnage ne nous est pas complètement inconnu. Outre ses cônes,

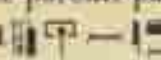





scavi del Museo Egizio Vaticano (dans les *Atti della Pontificia Accademia Romana di archeologia*, 1911). Ce travail a été cité par M. Ginlio Farina (*Sphinx*, t. XVIII, p. 86), mais je n'ai pu en avoir connaissance.







⁽¹⁾ Ces deux cônes sont, du reste, les seuls

monuments que nous ait fournis le déblaiement de ce puits.

⁽²⁾ Cf. *op. cit.*, p. 129, pour la liste des exemplaires de ce cône déjà connus.

⁽³⁾ Où le nom du père du propriétaire du cône est la incorrectement *Nobheh* (*op. cit.*, p. 25).

M. Wiedemann signalait en 1889⁽¹⁾, dans la collection du Hartwell Museum, un groupe de deux statues assises en pierre grise, représentant le père et la mère de cet individu, et offert à ses parents par leur fils. Sur le côté droit du siège, le titre et le nom du père sont  (var. ) et la dédicace du fils est introduite par la formule habituelle ; sur le côté gauche du siège, nous avons le nom du père et de la mère d'Ousie-hât :  et , et la dédicace du fils, plus explicite que sur le côté droit, donne : . Nous sommes peut-être autorisés à conclure de ces textes que la fonction de *scribe dans la trésorerie d'Amon* était, à Thèbes et sous la XVIII^e dynastie, héréditaire et se transmettait automatiquement du père au fils.

M. Wiedemann, en publiant les textes de ce groupe du Hartwell Museum, connu depuis 1833, ajoute qu'à cette famille Nib-ouâou-Ousie-hât appartenait probablement un certain *Thouti-nefer*, dont il nous donne la bibliographie de la stèle, conservée au Musée de Turin (n° 46)⁽²⁾. Ce , qui était , a eu quatre frères, entre autres un  (qui est peut-être à identifier avec celui des cônes et du groupe Hartwell) et un  nommé , qui, si l'identité des deux Nib-ouâou est admise, devient l'oncle du  des cônes⁽³⁾. Ce dernier aurait donc vécu, selon toute vraisemblance, sous la XVIII^e dynastie, à l'époque de Thoutmôsis I^{er} ou de ses premiers successeurs.

II

CÔNE DU « FILS ROYAL DE KOUCH » MINIMOSÉ. — Nombre d'exemplaires trouvés, du 23 janvier au 18 mars 1918 : 82⁽⁴⁾. Lieu de la trouvaille : tout l'espace

⁽¹⁾ Cf. *Proceedings S. B. A.*, vol. XI, p. 417-418.

⁽²⁾ C'est de ce monument que Leliedin a tiré la généalogie n° 1975 de son *Dictionnaire de noms hiéroglyphiques* (cf. tome II, 1895).

⁽³⁾ Cf. K. PIEN, *Rec. de trav.*, IV, 1883, p. 120-124 (*La stèle n° 46 du Musée de Turin*), et MASPERO, *ibid.*, p. 125-127.

⁽⁴⁾ Voir cette généalogie de la stèle de Turin

dans LEBLANC, *op. cit.*, t. I, n° 583. — Il n'y a, évidemment, aucun rapprochement à faire entre ces deux Ousie-hât et les cinq personnages de même nom dont nous connaissons la tombe à Thèbes (cf. GARNIER-WATSON, *A topographical Catalogue of the private tombs at Thebes*, n° 47, 51, 56, 150 et 235).

⁽⁵⁾ M. Leboute du Noy avait, en outre, trouvé en 1917 trois exemplaires de ce cône.

compris, en dessous du tombeau du vice-roi de Kouch Houi⁽¹⁾, entre la maison de Hassan Khalifa au sud et celle d'Ahmed Emrann au nord⁽²⁾, c'est-à-dire sur une longueur totale d'environ 50 mètres (mais en plus grande abondance dans la moitié méridionale de cette aire).

Ce cône correspond au n° III, 1 de M. Wiedemann⁽³⁾, au n° 29 de M. Petrie⁽⁴⁾ et au n° 113 de M. Daressy. Il est de la série V. 3 :



Le cône devant Osiris, fils royal de Kouch, Mirimôsè.

Les 85 exemplaires que nous avons recueillis, M. Lecomte du Nouÿ et moi, sont tous identiques et le nom y est écrit uniformément $\text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏}$, tandis que les éditeurs antérieurs s'accordent à lire $\text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏}$ et que M. Wiedemann dit avoir vu sur trois exemplaires (deux au Musée du Louvre et un au Cabinet des Médailles à Paris) l'épithète 𓂏 après le nom propre. En ajoutant les 85 exemplaires nouveaux recueillis par l'Institut français d'archéologie orientale aux quinze ou vingt qui étaient connus antérieurement⁽⁵⁾, on arrive à un total de plus de cent cônes pour cet important personnage qui, sous le règne d'Amenhotep III (XVIII^e dynastie), gouverna l'Éthiopie.

Ce Mirimôsè, fils (ou peut-être plutôt frère cadet) d'Amenhotep III, que nous voyons, dès l'an 5 de ce dernier, commander les armées de Pharaon, nous a transmis de très nombreux monuments à son nom⁽⁶⁾, et sa tombe paraît avoir été connue depuis fort longtemps. C'est, du moins, ce qu'il est permis

⁽¹⁾ N° 50 du *Catalogue* de MM. Gardiner et Weigall.

⁽²⁾ Cf. la feuille 53 du plan Burney et la planche I du *Topographical Catalogue* Gardiner-Weigall.

⁽³⁾ *Op. cit.*, p. 155.

⁽⁴⁾ *Op. cit.*, p. 25 et pl. XXII.

⁽⁵⁾ Je renvoie, pour la hiéroglyphie de ces cônes de Mirimôsè, à mon *Livre des Rois d'Égypte*, t. II (1911), p. 337 note 1, en y ajoutant, toutefois, A. PRILLER, *Revue égyptologique*, série II, vol. III, p. 47, cônes n° 74-75.

⁽⁶⁾ Voir la liste que j'en ai dressée *ibid.*, p. 336-338.

de supposer si l'on se reporte : 1° au sarcophage en granit noir qui a été trouvé jadis à Thèbes par Harris et qui est maintenant conservé au British Museum⁽¹⁾; — 2° à la stèle de son secrétaire Houï (qui lui succéda comme gouverneur d'Éthiopie), trouvée dans le tombeau de Mirimôsé à Gournet-Mourrai⁽²⁾. On savait donc depuis fort longtemps que la tombe de ce gouverneur d'Éthiopie avait été creusée à Gournet-Mourrai, comme celle de son secrétaire et successeur Houï⁽³⁾; mais la découverte des 85 nouveaux cônes de ce personnage vient encore préciser, en la confirmant, cette donnée. La tombe de Mirimôsé est à chercher (ou plutôt à retrouver, puisque Harris paraît en avoir déjà connu l'emplacement) dans les parages de celle de Houï, soit immédiatement au-dessous d'elle, un peu plus au nord ou au sud, soit plutôt au même étage que cette dernière⁽⁴⁾. Souhaitons qu'elle soit en meilleur état de conservation que le sarcophage de son propriétaire, qui arriva au British Museum complètement brisé, et espérons que ses peintures présenteront un intérêt au moins égal à celui des scènes de la tombe de son successeur Houï!

III

CÔNE DE NAÏHT-SERRE. — Nombre d'exemplaires trouvés, du 6 janvier au 21 février 1918 : 5. Lieu de la trouvaille : divers points dont les plus éloignés ne sont pas distants de moins de 100 mètres, ce qui donne une idée de l'état de bouleversement de cette partie de la nécropole thébaine; ces points sont situés entre le chemin longeant le pied de la colline de Gournet-Mourrai, à l'est, et conduisant à l'angle sud-ouest du Ramesséum, et les maisons Hassan Ammar et Ali Ammar⁽⁵⁾ (cette dernière aujourd'hui abandonnée et démolie), à

⁽¹⁾ Cf. *A Guide to the Egyptian Galleries*, 1909, p. 234, n° 540, et *ibid.*, *Sculpture*, p. 117-118; GARDNER, *Liure des Rois*, t. II, p. 328, n° 10, et note 1.




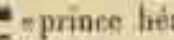
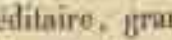
⁽²⁾ Je dois ce renseignement, déjà publié en 1912 dans mon *Liure des Rois* (t. II, p. 328, n° 11), à l'obligeance de M. V. Loret, qui a soigneusement recueilli depuis de longues années tous les monuments du règne d'Amenhotep III.

⁽³⁾ En 1892, M. Darnes, disait déjà que la tombe du prince du Kouch Mer-mes était à Gournah (cf. *Rec. de trav.*, XIV, p. 27, note 1).

⁽⁴⁾ Un vase canope de Mirimôsé signalé par Maspero (*Monies royales de Deir-el-Bahari*, p. 583) et publié par Legrain (*Revue égyptologique et numismatique du Musée du Caire*, p. 124, n° 334) a été trouvé dans la chapelle royale de Deir-el-Bahari. Voir encore, sur ce canope, BÉZARD, *Catal. génér. du Musée du Caire, Canopiques*, n° 4086 (encore inédit), et GARDNER, *Liure des Rois*, t. II, p. 328, n° 11.

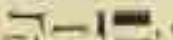
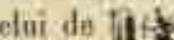



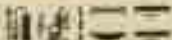
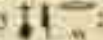

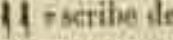

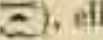
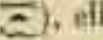
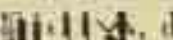
⁽⁵⁾ Cf. plan Borsire, feuille 53.

Les autres titres de ce *Nakht-Sebek* sont, sur les deux stèles de Munich :


1^{re} Stèle trouvée à Éléphantine :  = , —    « prince héréditaire, grand chéri du maître des deux terres, approvisionneur(?) des greniers du temple(?) d'Amon selon les ordres de ce dieu bon (le roi), préposé au domaine d'Amon »;

2^{re} Stèle trouvée à Guirga : , etc. « loué du dieu bon (le roi), grand chéri du maître des deux terres », etc.

La première de ces stèles a été offerte à *Nakht-Sebek* « par son fils, scribe de la Maison Blanche, *Im* », .

Enfin, notre *Nakht-Sebek* me paraît être mentionné encore, avec ses parents et beaux-parents, sa femme et ses enfants, sur une stèle en marbre blanc du Musée de Turin⁽¹⁾. Il porte ici, outre le titre de  — , celui de  « scribe des fantassins du maître des deux terres », et son nom est écrit . Sa femme est, comme sur les deux stèles de Munich, la . Son père et sa mère sont le  (Houï) et la dame ; les parents de sa femme sont le  —  « scribe de la Maison Blanche (trésorerie) du maître des deux terres, *Nib-touï* », et la dame . Cette indication des beaux-parents de *Nakht-Sebek* nous apprend que, bien que sur les deux stèles de Munich, sa femme soit désignée comme sa *sœur* ()⁽²⁾, elle n'était sa sœur ni de père ni de mère: les mots  ne doivent donc pas toujours être pris au sens rigoureux de fraternité charnelle. Quant aux enfants de *Nakht-Sebek* et *Hatchepsit*, ils sont, comme sur l'une des deux stèles de Munich, au nombre de six (trois fils, dont le , deux filles et une petite-fille), et leurs noms sont identiques à ceux qui sont gravés sur la stèle de Munich.

IV

CÔNE DE NODJEM. — Nombre d'exemplaires trouvés, du 16 janvier au 5 mars 1918 : 29. Lieu de la trouvaille : entre les maisons Hassan Ammur et Ali Ammur, dans les déblais de la chapelle funéraire d'un nommé .

⁽¹⁾ Quenett, *Catalogue*, II, 30, n° 33; LOMBARD, *Dictionn. de noms hiérog.*, I, n° 666; FARRATTI,

Bossi e Lazzari, *Regio Museo di Torino*, I, p. 175, n° 1625.


Pour terminer, observons que ce Nodjem, qui a probablement vécu sous la XVIII^e dynastie, n'a rien de commun avec le personnage de même nom propriétaire du cône n° 45 de M. Daressy.

V

CÔNE DE SOUROUROU. — Nombre d'exemplaires trouvés, du 3 janvier au 9 février 1918 : 21 certains et 1 à lecture douteuse. — Lieu de la trouvaille : à quelques mètres au-dessus et à 40 mètres environ au nord de la maison Azab Abmet⁽¹⁾ pour les 21 exemplaires à lecture certaine, et beaucoup plus bas, à l'est de la maison Ali Ammar (aujourd'hui abandonnée et démolie), pour l'exemplaire à lecture douteuse. C'est en déblayant une tombe appartenant à un certain *Amonemouân* que 21 sur 22 des cônes de Sourourou ont été recueillis. Ces cônes correspondent au n° 78 de M. Petrie⁽²⁾ et au n° 199 de M. Daressy. Ils sont du type H. 4 :



L'OSIRIS, scribe royal, flabellifère à la droite du roi, Sourourou, juste de raïs.

Il ne me paraît y avoir aucune raison décisive pour identifier ce personnage, comme le propose M. Petrie, avec le  « prince et gouverneur Amonemhat, surnommé Sourourou », dont le torse d'une statue est conservé au British Museum⁽³⁾, et qui vivait sous Amenhotep III. Sans doute cet Amonemhat était, comme le Sourourou de notre cône, « scribe royal

⁽¹⁾ Cf. la feuille 53 du *Plan des nécropoles thébaines* dressé par M. BARNIER.

⁽²⁾ *A Season in Egypt*, p. 25 et pl. XXIII.

⁽³⁾ Et non  (lecture Daressy), ni  (lecture Petrie).

⁽⁴⁾ Ancienne collection Sans : voir *A Guide to the Egypt, collections in the Brit. Mus.*, 1909, p. 236, et *ibid.*, *Sculpture*, p. 118, n° 622 [inv. n° 123]. Cf. LUXURY. *Diction. de noms hiérog.*, I, n° 604.

et flabellifère⁷; mais ce sont là titres communs, et il est probable que si le Saurouon de notre cône avait été $\overline{\text{Ⲛ}}$ et $\overline{\text{ⲛ}}$, il n'aurait pas manqué d'indiquer ces titres élevés sur ledit cône.

VI

CÔNE DE SEBKMOSE. — Nombre approximatif d'exemplaires trouvés, entre le 25 janvier et le 18 mars 1918 : *environ* 300⁽¹⁾. Lieu de la trouvaille : déblais de la cour extérieure de la tombe dudit Sebkmosé, qui est située à 17 mètres au nord de la maison Hassan Khalifa (voir feuille 53 du plan Baraize), immédiatement au-dessus du petit passage qui sépare la maison Abd el-Meguid Hassan de la maison Youssef Abd el-Halim. Ce cône correspond au cône n° III, 6 de M. Wiedemann⁽²⁾ et au cône n° 246 de M. Daressy. Il est du type H, 3 :



Le fœal devant Ouiris, prêtre-purificateur en chef, *Sebkmosé*, juste de voix.


Ces cônes sont longs et relativement minces, et leur extrémité large est, sur une hauteur de 2 à 3 centimètres, d'un rouge beaucoup plus vif que le reste. Aucun d'eux n'a été trouvé à la place qu'il devait occuper originairement, et la tombe elle-même, grande et soigneusement taillée, crépie et peinte, était violée depuis longtemps et remplie de momies et de débris de cercueils d'époque gréco-romaine. Elle avait été utilisée comme habitation pendant de longs siècles, et les fresques en étaient presque complètement enfumées et noircies. En examinant, toutefois, avec soin les quelques rares endroits où l'on peut encore distinguer la peinture, j'ai relevé pour Sebkmosé les fonctions et titres que voici :

1° $\overline{\text{Ⲛ}} - \overline{\text{Ⲛ}}$ « prêtre-purificateur en chef et pur des deux mains »

⁽¹⁾ M. Lecomte du Noy, avait déjà trouvé, en 1917, un exemplaire de ce cône.

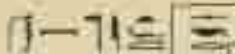
⁽²⁾ Cf. *op. cit.*, p. 155 (d'après Pausanias n° 175, *Moum. égypt.*, pl. 27).


(montant latéral nord de la porte d'entrée, en calcaire, avec hiéroglyphes en creux peints en bleu):

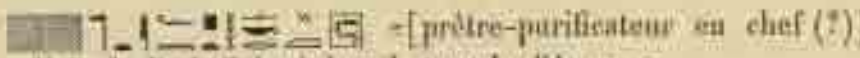
2°  = père divin de Ptah-Sokari, prêtre-purificateur en chef du Seigneur d'éternité, lecteur à la fête (?) dans la Douait* (montant latéral sud de la même porte);


3°  = père divin, pur des deux mains, connu du roi (?), qui s'est élevé lui-même, fils louangé dans la maison d'Amon* (même montant);

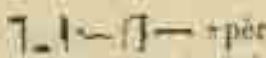
4°  = père divin dans la Grande Place, initié (?) à ses secrets et connaissant ce qui est en elle, loué du dieu bon (c'est-à-dire du roi)* (même montant);

5°  = prêtre-purificateur en chef et père divin dans le temple de Sokari*;

6°  = prêtre-purificateur en chef et père divin dans l'Amenophium*;

7°  = [prêtre-purificateur en chef (?)] et père divin de Ptah-Sokari dans le temple d'Amon*;

8°  = lecteur [à la fête?] dans la Douait, prêtre-purificateur en chef*;

9°  = père divin et prêtre-purificateur en chef* (fragment de statue agenouillée de Sebekmosé, en calcaire, trouvé dans les déblais extérieurs de la tombe le 27 février 1918).

Indicateur de la tombe.

VII

CÔTE DE DESHOGA (?). — Un seul exemplaire a été trouvé, en 1917, par M. Lecomte du Nouty, qui n'a, malheureusement, laissé aucune indication sur le

* Est-ce là une variante du titre si fréquent  ?

lieu exact de la découverte. Ce cône correspond au n° 5 de M. Fl. Petrie, au n° III, 7 de M. Wiedemann, au n° 60 de M. Daressy⁽¹⁾. Il est du type V. à :



Le fœal devant Oïris, prêtre-purificateur en chef, *Denroga* (?), juat de voix.

Des exemplaires de ce cône sont conservés à Leyde, Agram et Vienne⁽²⁾, ainsi qu'au Musée Guimet à Paris. Certains portent, paraît-il, la variante [] pour le titre [] —, mais j'ajoute immédiatement que cette variante me semble fort suspecte. L'oreille dans le nom propre, lue avec certitude par M. Wiedemann, mais encore douteuse pour M. Daressy, est très nette sur notre nouvel exemplaire⁽³⁾. Enfin la lecture de M. Fl. Petrie, transcrivant l'œil —, au lieu du —, comme premier signe de ce nom propre, est absolument impossible, et il a eu tort de rattacher au nom propre le dernier signe du titre [] —, forgeant ainsi un nom barbare qui n'a jamais existé en égyptien, *Her-ar-n-re-ga*.

II. — CÔNES NOUVEAUX.

I

CÔNES D'ANONKAPIT. — Nombre d'exemplaires trouvés, du 2 février au 16 mars 1918 : 112⁽⁴⁾. Lieu de la trouvaille : déblais de la tombe de ce personnage et des deux tombes immédiatement voisines au sud et au nord, c'est-à-dire

⁽¹⁾ Cf. *Rev. de égypt. funéraires*, p. 277, 305, 335 et 339 (la référence au cône n° 60 pour le titre [] — a été omise, p. 339, par M. Daressy).

⁽²⁾ Celui de Vienne a été publié par Wiedemann, *Ägypt. Inschr. aus dem K. K. Hofmuseum in Wien*, p. 183.

⁽³⁾ On se rappelle que l'oreille figure aussi à

la fin du nom du gouverneur de la ville de Thèbes et vint $\overline{\text{S}} \text{A}$ *Dagui*, — et comme déterminatif des mots *dag* « entendre », et *dag* ($\overline{\text{S}} \text{A}$) « vain ». Peut-être le propriétaire de notre cône s'appelait-il *Dangu* et non *Denroga*.

⁽⁴⁾ M. Lecomte du Nouy avait déjà en 1917 trouvé un exemplaire de ce cône nouveau.

derrière et au-dessus de la maison Youssef Abd el-Halim⁽¹⁾. Ces cônes sont de deux types différents, et la chose n'a rien pour nous surprendre, puisque M. Daressy a déjà depuis longtemps observé que certains Égyptiens avaient pris plaisir à varier les inscriptions de leurs cônes, que plusieurs d'entre eux avaient en deux ou trois types de cônes, que même Montoumhât, gouverneur de Thèbes au temps de la dynastie Éthiopienne, avait eu au moins onze cônes différents⁽²⁾. Les 112 exemplaires que j'ai pu recueillir se répartissent, d'ailleurs, de façon très inégale entre les deux types, 72 appartenant au premier et 40 seulement au second. Mais tous, qu'ils soient de l'un ou de l'autre type, sont remarquables par leurs grandes dimensions et la beauté de leur empreinte. Cette caractéristique des cônes d'Amonemâpit se retrouve dans la décoration de sa tombe, dont les fresques et les inscriptions sont certainement aussi soignées et aussi fines que celles des plus belles tombes thébaines de la première moitié de la XVIII^e dynastie. Par ses titres et par l'époque où il a vécu, notre Amonemâpit se distingue donc fort nettement des quatre autres personnages de ce nom qui nous étaient déjà connus par les cônes n^{os} 45, 97, 130 et 142 de M. Daressy.

Les cônes du 1^{er} type appartiennent à la série V. 3 et ceux du 2^e type à la série V. 4 :



Le chef de bureau [du palais?] Amonemâpit, juste de voix devant Osiris.



Le féal devant Osiris, enfant du *hop*, chef de bureau [du palais?], Amonemâ (*sic*), juste de voix.

Malgré la différence d'orthographe entre les deux formes du nom propre⁽³⁾ sur chacun de ces types, et malgré l'addition, sur le second, d'un titre qu'on

⁽¹⁾ Voir BARNARD, *Plan des nécropoles thébaines*, feuille 52.

Bull. Soc. Égypt., t. XVI.

⁽²⁾ Cf. DARESSY, *op. cit.*, p. 270-271.

⁽³⁾ Sans doute il existe, sur la stèle n^o 492

ne trouve pas sur le premier, il ne me paraît pas douteux que tous ces cônes aient jadis appartenu à la tombe d'un seul individu.

Je me permets de renvoyer le lecteur, pour le sens à attribuer aux deux titres portés par cet individu :

1° En ce qui concerne $\text{𓆎} \text{𓆏}$, aux travaux publiés en 1891 par E. Lefébure⁽¹⁾ et en 1889 et 1890 par M. V. Loret⁽²⁾;

2° En ce qui concerne $\text{𓆎} \text{𓆏} \text{𓆐}$, à l'étude que je viens de consacrer à ce titre et à ses diverses acceptions dans le tome XV du *Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale* (1918), p. 169.

Je profiterai, toutefois, de l'occasion qui m'est fournie par la publication du cône funéraire d'Amonemâpit pour ajouter quelques remarques personnelles aux excellentes études de MM. Loret et Lefébure sur le titre $\text{𓆎} \text{𓆏}$ ⁽³⁾.

La publication de nouveaux monuments, encore inconnus en 1891-1892, permet, tout d'abord, d'ajouter un assez grand nombre d'exemples et de variantes à la liste des $\text{𓆎} \text{𓆏}$ alors connus :

a. Un $\text{𓆎} \text{𓆏} \text{𓆐} \text{𓆑}$ nommé *Senb* est mentionné sur la stèle n° 20030 du Musée du Caire⁽⁴⁾; peut-être convient-il de lire $\text{𓆎} \text{𓆏} \text{𓆐} \text{𓆑}$, enfant du *kap* du roi (?).

b. Le $\text{𓆎} \text{𓆏}$ *Kekou* est un des deux propriétaires de la stèle n° 20160 du

[268] du British Museum (XVIII^e dynastie), ne nous paraît $\text{𓆎} \text{𓆏}$, analogue à celui du 2^e type de notre cône; mais, à supposer même qu'il ne résulte pas d'une mauvaise lecture, il est attribué à une femme et ne saurait avoir quoi que ce soit de commun avec notre personnage (cf. *A Guide... Brit. Mus.*, 1907, *Sculpture*, p. 159, et *Hierogl. Texts from Egypt, Stelae, etc.*, in the *Brit. Mus.*, Part V, p. 12 et pl. 45).

⁽¹⁾ Cf. *Proceedings S. B. A.*, vol. XIII, p. 459-469 (= *Bibliothèque égyptologique, Œuvres d'exposés* de E. Lefébure, t. II, p. 208-211).

⁽²⁾ Voir V. LORET, *L'Égypte au temps des Pharaons* (1889), p. 51-52, et le titre *Akems-n-êp*, dans *Proceedings S. B. A.*, vol. XIV (1891),

p. 205-210.

⁽³⁾ Le signe qui sert à écrire ce mot était, originellement, la partie inférieure d'une patte d'animal avec grilles ouvertes; puis ce signe fut remplacé par un assez grand nombre de variantes, dont la liste a été dressée par Lefébure (*Proceedings S. B. A.*, vol. XIII, p. 458). Quelques-unes de ces variantes n'existant pas dans le matériel typographique de notre imprimerie, j'emploierai uniformément ici le signe —.

⁽⁴⁾ Cf. MAZURKE, *Catal. mon. Ahyd.*, n° 899, et LECHE-SCHIEBER, *Catal. génér. du Musée du Caire, Grabs- und Denksteine des ägypt. Reichs*, t. I, p. 39.

même musée⁽¹⁾, et sur cette même stèle est mentionné un autre $\text{𓆎} \text{𓆑}$ du nom de *Nehi*.

c. Sur la stèle n° 30058 du même musée, un certain $\text{𓆎} \text{𓆑}$, qualifié de $\text{𓆎} \text{𓆑}$, porte le titre sous sa forme féminine, $\text{𓆎} \text{𓆑} \text{𓆑}$ ⁽²⁾. Ce sont là pures inadvertances du graveur, et il n'y a pas lieu de supposer, soit qu'un 𓆑 entrât dans la lecture du mot 𓆎 , soit que le titre qui nous occupe ait pu, sous la XIII^e dynastie, être porté par une femme.

d. Le $\text{𓆎} \text{𓆑}$ *Sa-Sebek* est un des deux propriétaires de la stèle n° 30640 du même musée⁽³⁾.

e. Au Sinâi (Sarbout-el-Khâdim), un certain *Prah-ankh* (an 20 du roi Amen-emhâit III, XII^e dynastie) porte déjà, comme l'Amonemâpit des cônes trouvés à Gournet-Mourrai, à la fois le titre $\text{𓆎} \text{𓆑} \text{𓆑}$ (var. $\text{𓆎} \text{𓆑} \text{𓆑}$) et le titre $\text{𓆎} \text{𓆑}$ ⁽⁴⁾.

f. Un fragment de statuette en bois (époque de Thoutmôsis III), originaire de Gournah et conservé au Musée du Caire, représente un certain $\text{𓆎} \text{𓆑}$, qui est $\text{𓆎} \text{𓆑}$ et $\text{𓆎} \text{𓆑}$ ⁽⁵⁾.

g. Une autre statue, trouvée en 1904 dans la cachette de Karnak et conservée également au Musée du Caire, appartient à un nommé $\text{𓆎} \text{𓆑}$ (règne de Thoutmôsis III), qui, après ses autres titres et immédiatement avant son nom, s'intitule $\text{𓆎} \text{𓆑}$ ⁽⁶⁾.

h. De nombreux cônes funéraires datant du Nouvel Empire sont aux noms de personnages qui portent le titre $\text{𓆎} \text{𓆑} \text{𓆑}$ (cf. DARESSY, *Rec. de cônes funéraires* (1893), n° 6, 8, 39 bis, 85, 90, 116 et 183)⁽⁷⁾.

⁽¹⁾ Cf. MARIETTE, *op. cit.*, n° 780, et LANGESCHNEIDER, *op. cit.*, t. I, p. 187-189.

⁽²⁾ Cf. MARIETTE, *op. cit.*, n° 779, et LANGESCHNEIDER, *op. cit.*, t. I, p. 72, et t. IV, pl. VI.

⁽³⁾ Cf. MARIETTE, *op. cit.*, n° 865, et LANGESCHNEIDER, *op. cit.*, t. II, p. 276-277.

⁽⁴⁾ Cf. L., *Di.*, II, 137 b; WINKL., *Rec. inscr. égypt. Sinâi*, n° 55 + 59; GARDINER-PERR., *Inscr. of Sinâi*, pl. XXXI, n° 100.

⁽⁵⁾ Cf. WEIGALL, *Ann. du Serv. des Antiq.*, VII, p. 133, n° 17; LAURENT, *Répert. géol. et numism. du Musée du Caire*, n° 161.

⁽⁶⁾ Cf. LAURENT, *Catal. génér. Statues et statuettes*, t. I, p. 69-71 et pl. LXXI (n° 32123), et *Répert. géol. et numism.*, n° 171.

⁽⁷⁾ Le cône n° 6 a été reproduit encore par A. PALLASCH, *Bemerkung.*, n° série, vol. III, p. 38 et pl. I, cône n° 17 (cf. PERL, *Spécul.*, t. VI, p. 237-238, où la traduction *sauwery* est proposée pour le mot *sw* à la place de la traduction *sauwari* de Pellegrini), et par H. GARDINER, *Bull. Inst. franç. archéol. égypt. du Caire*, t. VI, p. 136, n° XI.

Le cône n° 39 bis est encore dans B. MUSE,

i. Le cône n° 393 de la publication de M. Daressy⁽¹⁾ appartient à un personnage anonyme qui paraît être $\text{𓂏} - \text{𓂏} \text{𓂏}$, c'est-à-dire enfant du *knp* d'Amon (?). C'est là le seul exemple, à ma connaissance du moins, d'un *knp* n'appartenant pas au roi, mais à un dieu.

j. Le flabellifère *Maherpré*, qui vivait sous la XVIII^e dynastie et dont M. Loret a retrouvé la tombe à Bihun-el-Molouk en 1898-1899, était aussi un $\text{𓂏} \text{𓂏}$ (var. $\text{𓂏} \text{𓂏}$, $\text{𓂏} \text{𓂏}$ et $\text{𓂏} \text{𓂏}$)⁽²⁾.

k. M. Chassinat a vu en 1906, chez un marchand d'antiquités du Caire, une statuette funéraire en serpentine au nom d'un $\text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏}$ (var. $\text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏}$)⁽³⁾. Si ce $\text{𓂏} \text{𓂏}$ fut réellement un prince, fils du roi Amenhotep II, ainsi que je l'ai supposé dans mon *Livre des Rois* à cause d'un graffito du quatrième spéos d'Ibrim où il figure aux côtés de ce roi, il est assez bizarre de le voir porter le titre $\text{𓂏} \text{𓂏}$, qui, précisément, était réservé aux enfants de bonne famille admis à partager, dans l'intimité du *knp* royal, les jeux et les études des fils de rois. Mais, nous savons que le titre $\text{𓂏} \text{𓂏}$ est souvent employé abusivement sous le Nouvel Empire et ne désigne pas forcément un fils charnel de roi; c'est là précisément le cas pour un assez grand nombre de $\text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏}$.

L. Enfin, presque simultanément avec MM. Loret et Lefébure, E. von Bergmann a publié en 1899⁽⁴⁾ quelques observations sur le titre qui nous occupe. Il y a lieu d'extraire de ces observations les variantes $\text{𓂏} \text{𓂏}$ (sans —) sur une statuette funéraire du Musée de Zurich datant de l'âge ramesside, et $\text{𓂏} \text{𓂏}$ sur le damier d'Amenmosé au Musée du Louvre, XVIII^e dynastie (cf. Piracy,

Ann. du Serv. des Antiq., VI, p. 93, n° 39 A.

Le cône n° 85 est identique au cône n° 51 de Pl. Péron, *À Saouh in Egypt*, qui n'a rien compris au titre $\text{𓂏} \text{𓂏}$.

Le cône n° 30 de Wiedemann (*Grabbege*, p. 148 = Florence, n° 3358) appartient à un certain Kamsé, qui est $\text{𓂏} \text{𓂏}$.

⁽¹⁾ Cf. aussi Wiedemann, *Grabbege*, I, 26; — Péron, *À Saouh in Egypt*, n° 61; Moss, *Ann. du Serv. des Antiq.*, VI, p. 96.

⁽²⁾ Cf. Darius, *Catal. génér. Musée du Caire*,

Faibles de la Vallée des Rois (1902), n° 24002, 24003, 24004 (serpentins), 24005 (papyrus funéraire). — et H. Carter, *Ann. du Serv. des Antiq.*, IV, 1903, p. 37 (petit osselet en bois).

⁽³⁾ Cf. *Bull. Inst. franç. archéol. orient. du Caire*, X, p. 161, et Carter, *Livre des Rois d'Égypte*, II, p. 289.

⁽⁴⁾ Cf. *Rec. de trav.*, XII, p. 11-12, à propos d'une stèle du Musée de Vienne où un $\text{𓂏} \text{𓂏}$ — $\text{𓂏} \text{𓂏}$ nommé I^{er} est agenouillé devant les deux défunts.

Rec. inscr. égypt. Louvre, II, p. 81)⁽¹⁾. Et von Bergmann ne nous dit pas s'il a en connaissance des travaux de MM. Loret et Lefébure sur ce titre; mais nous lui voyons proposer la lecture *sa* (?) *a kap* et s'élever contre les anciennes interprétations d'Erman⁽²⁾ et de Brugsch⁽³⁾ tendant à traduire ce titre par *éducateur des princes* et à le considérer comme quelque chose d'analogue au titre $\text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏}$ ou $\text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏}$, *nourcier du fils royal* (ou *des enfants royaux*). Son explication se rapproche beaucoup de celle de MM. Loret et Lefébure: le titre *sa a kap* désignerait, selon lui, des hommes qui ont été élevés dans l'appartement réservé aux princes comme compagnons de jeux et d'études des enfants royaux.

Je suis ainsi amené à la lecture qu'il convient de donner au titre $\text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏}$. Sans doute, le deuxième membre est bien à lire 𓂏 , *kp*, comme l'ont déclaré Brugsch, Pierret, Loret et Lefébure, et non *schep* comme le croyait Erman en 1885. Quant à la vocalisation de ce mot, était-elle *kap*, comme le voulaient Brugsch, von Bergmann et Gardiner⁽⁴⁾, *lep*, comme l'ont dit Pierret et Lefébure, ou enfin *kép*, ainsi que M. Loret l'a affirmé? Les formes conservées en copte pour le verbe *kp* (*cacher, abriter, couvrir*), ⲕⲁⲛ , ⲕⲁⲛ , ⲕⲁⲛ , témoignent en faveur d'une vocalisation *kap*. La vocalisation *kép*, proposée par M. Loret, repose uniquement sur la forme $\text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏}$, rencontrée par lui sur une statuette funéraire de l'ancien Musée de Boulaq⁽⁵⁾. Mais Lefébure a, je pense, attribué avec raison ce $\text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏}$ au nom propre du personnage, qui est à lire $\text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏}$ ($\text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏}$, *Hou*), et non $\text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏}$ ⁽⁶⁾. De sorte qu'il ne reste, en réalité, aucune raison de vocaliser en *kép* le mot *kp*, et qu'il vaut mieux, je crois, nous en tenir à la vocalisation *kap*.

Mais plus importante est la question de la lecture du premier membre de notre titre, 𓂏 . On a attribué à ce signe toutes les lectures pouvant répondre au sens *enfant* ou *filé* (*khed, mes ou sa*), et même après que M. Loret eut proposé la nouvelle lecture 𓂏 , *ahemx*, les anciennes lectures ont continué

⁽¹⁾ Ce dernier a été cité par LÉVESQUE, *Proceedings S. B. A.*, vol. XIII, p. 561.













⁽²⁾ *Ägypten und Ägyptisches Leben* (1885), p. 117.



⁽³⁾ *Die Ägyptologie* (1891), p. 101.

⁽⁴⁾ Cf. GARDINER-WHALL, *A Topographical Catalogue of the private tombs of Thebes*, n° 56, 102 et 175.

⁽⁵⁾ Cf. V. LORET, *Les statuettes funéraires du Musée de Boulaq*, dans *Rec. de trav.*, IV, p. 102, n° 96 et p. 116 (= MANETON, *Catal. mon. Aboul.*, n° 397, où le titre a été lu $\text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏}$), et V. LORET, *Proceedings S. B. A.*, vol. XIV, p. 100 note.









⁽⁶⁾ LÉVESQUE, *Proceedings S. B. A.*, vol. XIII, p. 560.

à être admises, par Lagrain par exemple et par Gardiner encore en 1913, où l'ensemble du titre est transcrit *khrd-n-kap* (?) et traduit *child of the nursery*⁽¹⁾. La lecture *khrd* était, en effet, rendue déjà à peu près certaine par la forme  affectée, sur une stèle d'Abydos, par le signe  dans le titre  —  ⁽²⁾. Si réellement l'individu  porte ici sur la tête une boucle de cheveux ou une plume, il est bien évident que le signe ne peut être lu autrement que *khrd* « enfant ». Mais il y a mieux : cette lecture *khrd* est indiquée tout au long dans le tombeau n° 241 du catalogue des tombes thébaines publié en 1913 par MM. Gardiner et Weigall. Ce tombeau, situé sur le côté est de la Khôkhah et datant probablement du règne de Thoutmôsis III, appartient à un certain , qui s'intitule    « scribe des divines écritures », et   « enfant du kap [ou de la nursery] »⁽³⁾. La question est donc aujourd'hui définitivement résolue en faveur de la lecture *khrd n kap*.

Je dois ajouter, du reste, que même avant de connaître le tombeau n° 241 de Thèbes, j'avais constaté que dans la très grande majorité des exemples du titre *khrd n kap*, le signe de l'enfant portait nettement la main droite à la bouche, , et ne ressemblait pas au signe , déterminatif des verbes exprimant l'idée de s'asseoir ou être assis et pouvant avoir la lecture *ahous*⁽⁴⁾. On ne verrait pas, du reste, clairement ce que signifierait un titre *celui qui est admis à s'asseoir dans la nursery* (des enfants royaux), car il est bien évident que les enfants admis à partager les jeux et les études des princes devaient avoir le droit de prendre librement toutes les attitudes possibles, aussi bien celle qui consistait à s'asseoir devant les princes royaux que telle ou telle autre pouvant être nécessitée par leurs amusements ou leurs travaux.

⁽¹⁾ GARDINER-WEIGALL, *A Topographical Catalogue*, etc., p. 20, 25, 22, 28 et 30 (= tombes n° 56, 102, 172 et 241).

⁽²⁾ Cf. MARIETTE, *Catal. mon. Abyd.*, n° 702, et LAGRAIN, op. cit., p. 559. Cette stèle paraît, malheureusement, avoir disparu; tout au moins n'ai-je pas retrouvé sa trace dans le catalogue des stèles du Moyen Empire du Musée du Caire dressé par MM. Lange et Schäfer, et n'ai-je pas pu, en conséquence, vérifier sur l'original l'exactitude de ce détail.

⁽³⁾ Cf. *A Topographical Catalogue*, p. 28. — Ce  est-il à identifier avec le    relevé par M. Loret sur une stèle funéraire de l'ancien Musée de Boulaq (cf. *Rec. de trav.*, V, p. 71, n° 7), ou avec le     relevé par Lefébure sur une stèle de la XVIII^e dynastie (cf. *Proceedings S. B. A.*, vol. XIII, p. 460)?

⁽⁴⁾ Cf. Loret, *Proceedings S. B. A.*, vol. XIV, p. 209, où est omise, avec réserves il est vrai, l'opinion contraire.

Pour en finir avec ce titre, je voudrais attirer l'attention du lecteur sur un autre, que j'ai relevé sur deux stèles d'Abydos actuellement conservées au Musée du Caire, $\text{𓂏} - \text{𓂏}$ « père de l'enfant »¹³. Ne pourrait-on voir là un titre honorifique accordé par le souverain aux personnages dont le fils avait été admis à vivre dans la nursery royale?

II

CÔNE DE 𓂏 - 𓂏 . — Nombre d'exemplaires trouvés, du 18 février au 16 mars 1918 : 36. Lieu de la trouvaille : même emplacement que pour le cône précédent, mais en plus grande abondance au nord de la tombe d'Amonemâpit, dans les déblais de la petite tombe contiguë à cette dernière du côté nord. Ce cône est du type V. 3 :






Préposé au magasin de Thoutmôsis II (ou d'Amenhotep II?), juste de voix, 𓂏 - 𓂏 , juste de voix.





























Le dernier signe du cartouche royal est, sur tous les exemplaires, très indistinct; on peut hésiter entre les trois noms $\text{𓂏} - \text{𓂏}$ — Thoutmôsis I^{er}, $\text{𓂏} - \text{𓂏}$ — Thoutmôsis II, et $\text{𓂏} - \text{𓂏}$ — Amenhotep II. Les traces me paraissent exclure les restitutions 𓂏 et 𓂏 ; il s'agit donc, très probablement, d'un fonctionnaire du domaine funéraire du roi Thoutmôsis II divinisé.

Le signe 𓂏 qui entre dans la composition du nom du défunt est écrit obliquement, 𓂏 , et les trois oiseaux 𓂏 sont tellement serrés les uns contre les autres qu'on ne voit que quatre pattes sur l'ensemble de leur groupement, et qu'on croirait, au premier abord, avoir affaire à la guêpe 𓂏 . Les rares débris de décoration qui ont subsisté dans la salle du fond de la tombe dont le dé-

¹³ Cf. MARIETTE, *Catol. mon. Abyd.*, n° 1031 et 878 — LAMER-SCHÄFER, *Catol. génér. Musée*

Caire, Grab- und Denkm. des ägypt. Reichs, t. I, p. 363 (n° 20352), et t. II, p. 129 (n° 20520).

blaient à fournir la plupart des exemplaires de ce cône permettent d'affirmer que le propriétaire de cette tombe et des cônes s'appelait . C'est là, du reste, un nom propre assez fréquent aux époques du Moyen et du Nouvel Empire, et je rappellerai que le pharaon Amenemhâit III, de la XII^e dynastie, avait comme nom d'Horus ou de *ka* cette même épithète  ou ⁽¹⁾.

Le titre    suivi d'un nom de roi est assez rare. Nous connaissons, toutefois, par sa tombe creusée dans la colline de Cheikh Abd el-Gournah à Thèbes, un                         

celui qui offre avec le nôtre le plus d'analogies, puisqu'il appartient aussi à un *premier prophète du roi Thoutmôsis I^{er}*⁽¹⁾. Notre nouveau personnage, au nom malheureusement incertain, vient donc s'ajouter à la liste des fonctionnaires du *maqf* de Thoutmôsis I^{er}, que Legrain a ébauchée en 1907⁽²⁾.

Je rappelle, à ce propos, que le propriétaire du beau tombeau n° 51 de Cheikh Abd el-Gournah, *Ouair-hât*, était également *premier prophète du double royal de Thoutmôsis I^{er}* : 𓆎𓅓𓏏𓏏 — 𓆎𓅓𓏏𓏏 (𓏏𓅓𓏏𓏏)⁽³⁾.

V

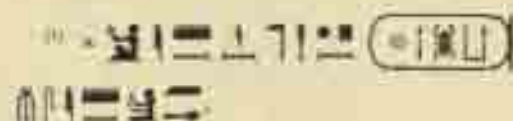
CÔNE DE SMEN-SA. — Nombre d'exemplaires trouvés, le 10 février 1918 : 3. Lieu de la trouvaille : colline de Deir-el-Médineh, non loin vers l'est du tombeau portant le n° 8 dans le *Catalogue* de MM. Gardiner et Weigall⁽⁴⁾; ce sont là, du reste, les deux seuls cônes que nous aient fournis les quelques travaux de sondages auxquels s'est bornée en 1918 notre saison de fouilles à Deir-el-Médineh. Le cône de Smen-sa est du type II, à et tous les signes en sont parfaitement lisibles :



Le fœal devant Ouairis Smen-sa, juste de rois.

VI

CÔNE DE X... — Ce cône, dont je n'ai trouvé qu'un seul exemplaire, le 1^{er} mars 1918, à l'entrée de la tombe d'Amon-ouah-sou, c'est-à-dire à une



⁽¹⁾ Voir *Ann. du Serv. des Antiq.*, t. VIII.

1907, p. 260-261. Cf. aussi le cône n° 261 du M. Dacery.

⁽²⁾ Cf. GARDINER-WEIGALL, *A Topographical Catalogue*, p. 210-211.

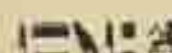






⁽³⁾ Cf. *ibid.*, pl. II, fig. 2.

quinzaine de mètres au sud de la maison Ali Ammar, à Gournet-Mourrai⁽¹⁾, est d'un type complètement nouveau; malheureusement, la lecture de plusieurs des signes est très incertaine. Il appartient à la catégorie V, 3 (trois lignes verticales) et aucun trait ne sépare entre elles les différentes lignes. Je n'en présente la transcription que sous toute réserve, avec l'espoir qu'un lecteur pourra y retrouver un cône déjà connu et de lecture bien établie :



INDEX DES CÔNES NOUVEAUX.

I. — NOMS PROPRES.

-  (var. ) — n° I, p. 177.  — n° III, p. 184.
 — n° II, p. 183.  — n° V, p. 186.
 — n° VI, p. 187.  — n° IV, p. 185.

II. — TITRES ET FONCTIONS.

-  — n° I, p. 177.  — n° III, p. 184.
 — n° II, p. 183-184.  — n° VI, p. 187.
 — n° IV, p. 185.  — n° III, p. 177-183.

H. GAUTHIER.

Le Caire, mai 1919.

⁽¹⁾ Voir BÉLIER, *Plan des nécropoles thébaines*, feuille 53.

POUR LA CONQUÊTE DE L'ÉGYPTE

PAR

M. JEAN CLÉDAT.

De toutes les frontières d'Égypte, la défense militaire de la frontière orientale fut la plus importante et la plus difficile. De bonne heure les monarques égyptiens disposèrent le long de cette frontière une série d'ouvrages construits dans le but de sa défense, que les textes égyptiens désignent sous le nom de *Mur du Prince*, et la tradition arabe *Mur de la Vieille*. Ce mur, ou plutôt cette ligne militaire, formée probablement par une suite continue de postes fortifiés, ne doit pas être confondu avec la ligne frontière imprécise, mais généralement plus étendue. La frontière militaire, à diverses époques, a subi d'importantes modifications. A l'origine, elle partait d'Héliopolis pour aboutir à la Méditerranée, à l'est de Péluse. Au Nouvel Empire on la trouve établie le long de la dépression de l'isthme de Suez. En dernier lieu, elle part d'El-Arich (Rhinocorura) et va en droite ligne au fond du Golfe Aqabah. La seconde étape, de Péluse à Suez, a été, hier comme aujourd'hui, la base principale de résistance et du groupement des armées. Pendant tout le Nouvel Empire et bien avant Péluse, la ville de *Zarou*, *Sile* au temps des Romains, demeure le centre politique, religieux et militaire de la province orientale. Cette place forte était située à 40 kilomètres au sud de la côte méditerranéenne, près du village moderne d'El-Qantarab. Elle était la capitale du nome *Khent-Ahot*, qui signifie « le commencement de l'Orient ». Sous les Pharaons, l'étendue de cette province était très vaste et sans limite définie, au moins du côté de l'orient. Plus tard, sous l'administration gréco-romaine, elle fut divisée en plusieurs nomes : Tanite, Séthroite, Arabique et, en dernier lieu, Héroopolite. Les Byzantins réunirent ces provinces avec d'autres plus occidentales et formèrent les deux Augustamniques. A cette époque, *Zarou* cesse d'être le chef-lieu de province, mais reste toujours un centre militaire important; elle devient en même temps le siège d'un évêché. La ligne de défense de la frontière orientale, qui forme la *limite* d'Égypte, est à ce moment marquée par Péluse, Sile, Thaubastum,

Sérapia et Clyma. Une série de petits postes intermédiaires, que j'ai reconnus, appuyaient ces grandes citadelles, gardiennes des principaux passages : Péluse avait la garde de la Méditerranée et de la route stratégique côtière; Sele, de la grande route commerciale et militaire de Syrie; Thaubastum, à la tête du lac Timsah, protégeait le ouâdi Toumllât; Sérapia, à la pointe septentrionale du grand bassin des lacs Amers, au point nommé « Le Déversoir », surveillait la route de Nubie. Cette voie franchissait le Maghara, grand massif de montagnes à l'est du désert de Tih. Clyma, la route la plus méridionale, sur l'emplacement actuel de Suez, gardait la mer Rouge et la grande route d'Arabie dite des Pèlerins ou Darb el-Hâgg. La prise d'une de ces forteresses n'entraînait pas forcément l'entrée de la vallée du Nil. A l'arrière elle était encore défendue par d'autres forteresses jalonnées le long des routes et pouvant offrir un sérieux obstacle à l'envahisseur. C'est ce qui a dû se passer après la prise de Péluse par les troupes du roi Baudouin, dont le recul après cette glorieuse victoire a été attribué à la maladie du roi.

Péluse devait prendre, avec les Grecs et les Romains, un grand développement. Elle était, selon l'historien arabe Maqrîzî, plus riche que Memphis en merveilles, en monuments, et la plus abondante en souvenirs du passé. Les prophètes israélites la dénommèrent *robou Egypti*. Elle ne saurait prétendre à la haute antiquité que lui accordent si bénévolement quelques auteurs anciens, ni à son origine illustre — Pélée, père d'Achille, passait pour son fondateur — dont le nom rappelait aux Grecs, par assonance, celui de la ville égyptienne. En fait, son origine est des plus humbles : c'était une simple bourgade ressemblant à tous les villages égyptiens, jusqu'au jour où elle fut occupée par des mercenaires grecs, les *Phitiotes*, que le roi Psamétique I^{er} avait attirés et établis dans la région. Grâce à sa situation tout près de la mer et sur la rive droite de la plus importante branche du Nil, cette ville, appelée à jouer un grand rôle dans l'histoire égyptienne, devait devenir rapidement une importante cité, le premier port de l'Égypte et la forteresse la plus considérable du côté de l'orient. Depuis cette date, l'histoire de Zaron ne joue qu'un rôle secondaire; elle disparaît complètement avec l'invasion des Arabes. C'est à peine si l'on reconnaît sous la forme corrompue de Tell Abou-Seifeh, qui sert aujourd'hui à désigner les ruines, le nom de la vieille cité.

Zaron était assise sur le bord septentrional du lac Ballah, l'ancien lac de

Zar. Elle se trouvait à l'intersection des grandes routes d'Égypte en Syrie, que les Égyptiens appelaient « Chemin d'Horus », et de la Méditerranée au golfe de Suez. Un grand canal navigable dérivé du Nil — que nous connaissons par un bas-relief du roi Sôti I^{er} (xv^e siècle avant J.-C.), gravé sur l'un des murs du temple de Karnak — traversait la ville dans toute sa largeur. La création de ce canal est certainement antérieure à ce prince. C'est l'œuvre des Pharaons de la XVIII^e dynastie; peut-être celle des Ousortesen et Amenemhât de la XII^e dynastie, grands administrateurs et constructeurs, fondateurs du grand lac Moëris, ouvrage si admiré des Grecs, et d'un canal dans le Nil, creusé à travers les rochers granitiques d'Assouan. Le canal de Zaron, primitivement, aboutissait au lac de Ballah, dans lequel il se déversait. Les Romains, pour des raisons militaires et économiques, prolongèrent ce canal à travers la plaine du Dûfâr, jusqu'à Ostracine, ville qui s'élevait sur le bord sud-est du lac Bandonin (anc. Sirbonis) et non pas sur la mer, comme on le croit généralement. Presque au centre de l'isthme, admirablement située, au croisement des grandes voies commerciales, Zaron, d'abord simple forteresse, devint sous l'influence des rois des XVIII^e et XIX^e dynasties, une ville considérable et une place forte de première importance; elle conserva cette situation jusqu'à la construction, par les Ptolémées, de la route stratégique du littoral. C'est alors que commence à se développer la ville de Péluse.

Les renseignements relatifs à Zaron nous sont fournis par des documents relativement assez nombreux commençant à la XVIII^e dynastie. Ils nous apprennent que la ville, ainsi que la province, étaient gouvernées par un prince apparenté à la famille royale, portant le titre de *Hépâ-hâ* « grand prince royal ». Ce personnage considérable, à la fois chef civil, religieux et militaire, paraît avoir eu également le droit de justice; il est presque certain que le poste était héréditaire. La forteresse, que j'ai en partie déblayée, s'élevait dans le sud de la ville, sur le bord septentrional du lac. C'était une enceinte carrée de 200 mètres de côté, défendue par de grosses tours rondes et massives. Ses murs, construits en larges briques crues, avaient 4 m. 50 cent. d'épaisseur. Son sanctuaire, célèbre dans toute l'Égypte, où l'on adorait sous la forme d'un lion, un Horus spécial, « l'Horus oriental », n'a pas encore été retrouvé. Il occupait, comme c'était l'usage dans les villes fortifiées, une place dans l'enceinte de la forteresse. Les matériaux ont servi très probablement à la construction d'une

basilique chrétienne, détruite plus tard par les Arabes; une partie de ces mêmes matériaux aurait servi à la construction moderne du village d'El-Qantarali. Ce n'est là qu'une simple hypothèse que les fouilles ultérieures vérifieront.

Derrière la frontière s'étendaient de vastes et tristes solitudes sans limites précises, nommées par les Égyptiens *Ta-Chout* « la Terre du Vide », correspondant au pays des Iduméens. C'est une région légendaire, habitée autrefois par une population essentiellement nomade qu'on appelait indifféremment *Chasou* « les Pasteurs », *Sati* « les Archers », ou bien *Hrou-Chaitou* « les coureurs de sables ».

Ce territoire, de nature différente, présente au nord une plaine basse et marécageuse formée par les alluvions du Nil. Les Arabes appellent cette région *Djifâr*. Son sol est couvert de hautes et nombreuses dunes de sable, dans les plis desquelles se cachent de verdoyantes palmeraies. L'eau douce relativement abondante, qu'on trouve en une double nappe souterraine, est plus ou moins chargée de magnésie; après quelques heures de séjour au soleil, elle devient fétide et nauséabonde, à tel point, que les chameaux peu délicats en général sur la qualité de l'eau, refusent de la boire. Le Djifâr est habité actuellement, comme aux temps des vieux Égyptiens, par des Arabes à la fois nomades et pasteurs, quelquefois agriculteurs. Leurs groupements, rares et peu nombreux, sont toujours en dehors des passages. Ils habitent sous la tente ou sous des abris en roseaux. Les Romains substituèrent à l'organisation rudimentaire des souverains égyptiens une administration sage et vigilante, qui se préoccupait de la sûreté des habitants en même temps que de son développement agricole. En peu de temps la transformation du canton fut complète. Pendant plus de sept siècles, grâce aux soins apportés à l'entretien des canaux d'irrigation, à la création de nouvelles voies de communication, à l'amélioration des ports méditerranéens fondés par les Grecs, le Djifâr, autrefois stérile, devint une des plus riches provinces d'Égypte. Son sol extrêmement prospère formait une suite ininterrompue de champs cultivés et renommés pour leur fertilité. Les produits étaient d'une qualité remarquable, et son industrie, notamment celle du bois et des tissus de lin, était mondiale.

Au Djifâr succède dans le sud un vaste plateau calcaire recouvert d'une épaisse couche de sable, au sol dur et uni, particulièrement aride, parsemé

de massifs de dunes, presque sans eau, inculte et inhabité; à cause de cela les Arabes désignent cette région sous le nom de *Hamadat*. Il touche à l'est au ouâdl El-Arich. Une chaîne de montagnes oblique coupe le plateau du sud-ouest au nord-est. Le djebel Maghara, dans le centre et le principal massif montagneux, est traversé par une vieille route fortifiée. Elle était pratiquée par les caravanes nabatéennes trafiquant entre Pétra et l'Égypte par le ouâdl Toumilât. Cette région est nommée par la Bible *désert de Chour; Badiet et-Tih beui Israel*, ou «désert de l'Égarrement des Enfants d'Israel», selon les géographes arabes; plus spécialement c'est le *midbâr Etham* «le désert perpétuel», nom sous lequel le pays est encore désigné de nos jours. En effet, selon la tradition biblique, ce serait le désert parcouru par les Israélites, durant trois jours, après le passage de la mer Rouge et avant d'atteindre le puits de Mara, dont la position n'est pas fixée.

Que ce soit le Djifâr ou le Tih, ce qui frappe surtout, c'est le caractère d'uniformité que ces deux régions présentent. Dans la triste monotonie de ces espaces immenses, au milieu de ces plaines d'un aspect aride et nu, sans autre végétation que des arbustes rabougris, sans autre verdure qu'une herbe temporaire qui apparaît avec les pluies et disparaît avec elles, à travers ces solitudes désolées, où l'on ne voit — et seulement dans le Djifâr — que de maigres oasis sans habitants, abritant de méchants puits d'eau fétide, le voyageur, brisé par la pesante monotonie de ces paysages aux horizons infinis, les yeux aveuglés de lumière, ne trouve un peu de repos qu'à l'ombre légère et transparente des bouquets de palmiers répandus çà et là dans la plaine.

Cette esquisse géographique était nécessaire pour comprendre les multiples difficultés rencontrées par les armées ayant à traverser ce difficile territoire. Les péripéties de la guerre actuelle viennent de les révéler à nouveau. La terre du Djifâr, avec ses quelques ressources, était la plus accessible à la marche des troupes et toujours subordonnées — dans les cas connus — aux invasions du nord. L'entreprise germano-turque confirme la règle. En outre, les textes égyptiens, d'accord avec les récits de l'Expédition de Bonaparte, nous apprennent que pour s'assurer le passage il était, avant toute chose, nécessaire de purger le pays des Arabes nomades et pillards qui l'infestaient, soit par une alliance, soit en les refoulant dans les montagnes de la presqu'île du Sinai. Par

leurs mouvements rapides, leurs soudaines attaques, ces vils *Chouan*, ainsi les désignaient les Égyptiens, étaient un danger perpétuel pour les troupes en mouvement. La longue histoire de l'Égypte est remplie de ces faits.

Après cela venaient les difficultés du ravitaillement. Pour un trajet direct de cinq à six journées, mais beaucoup plus long pour une armée — Alexandre mit sept jours pour se rendre de Gaza à Péluse — il exigeait une préparation longue et minutieuse. De toutes les questions, celle de l'eau était la plus importante. C'est pour ne pas avoir prévu ce besoin que la plupart des armées ont été arrêtées dans leurs marches et que les troupes furent décimées par les maladies occasionnées par l'abus d'une eau malsaine. Les expéditions du roi Baudouin et de Bonaparte sont les plus frappants exemples, pour les temps modernes; de ce défaut de préparation. L'eau des puits n'étant pas toujours suffisante, le problème a été résolu par les conquérants de diverses manières. Au temps d'Hérodote on se servait des jarres que le commerce grec apportait en Égypte ou en Phénicie. Les Romains s'en tirèrent en prolongeant le canal de Zarou jusqu'à la limite de la Syrie. Pendant six siècles au moins il assure la vie dans ces contrées autrefois désertes. A ce moment, le territoire se couvre de villas et de constructions de toutes sortes : améliorations des ports de Péluse, Gerron, Cassios et Ostracine sur la Méditerranée; achèvement des voies de terre commencées par les Grecs; dessèchement des marais; aménagement des eaux, de barrages et de canaux d'irrigations; enfin, accroissement des colonies agricoles. Avant eux, de Zarou à la frontière de Syrie, les rois égyptiens construisirent une série de réservoirs ou de puits, confiés à la garde de soldats mercenaires, sous la direction d'officiers égyptiens. Les papyrus montrent que l'établissement de ces sortes d'ouvrages était une affaire importante. Ramsès III en avait fait construire un dans le territoire d'Aïna — lieu situé quelque part dans la région. Le texte qui le signale dit : « On avait entouré le réservoir d'une muraille pareille à une montagne de fer, de vingt côtés, haute de 30 coudées (15 mètres environ), avec des quais. Les battants des portes étaient de cèdre et des serrures de bronze maintenaient les barres de bois ».

De ces temps reculés l'intérêt actuel nous ramène aux faits contemporains; un au moins, d'une portée considérable, peut être favorable à l'avenir économique et au développement du pays, depuis si longtemps abandonné et devenu désert.

Pour le ravitaillement de l'armée, les Britanniques conçurent le projet d'établir un aqueduc composé d'énormes tuyaux de fonte, prenant l'eau filtrée du Nil à El-Qantarah pour la conduire à El-Arich et, de là, à la frontière de Palestine. Ce n'est pas sans étonnement que les voyageurs ont noté ce travail gigantesque de plus de 150 kilomètres, dans un terrain des plus difficiles et des plus pénibles. L'un d'eux, dans *L'Illustration*, résume ainsi sa pensée : « On faisait une de ces besognes que l'on n'avait vu accomplir dans un désert ». En vérité, le projet d'une canalisation du désert n'est pas moderne. L'honneur dû aux Anglais est de l'avoir exécuté et mis en service; il faut espérer que ce sera pour longtemps.

Cambyses, roi des Perses, rêvant la conquête de l'Égypte et prévoyant les multiples dangers de la traversée du désert, contracte une alliance avec le roi des Arabes dont il devait traverser le territoire. L'une des conditions exigeait du roi arabe la fourniture de l'eau au passage de l'armée persane. L'un des projets — qu'Hérodote considère comme invraisemblable — est des plus intéressants. « Il y a, dit-il, en Arabie, un grand fleuve qu'on nomme *Corys*, « le Ghor », entre la mer Morte et le Golfe Akabah; il se jette dans la mer Érythrée. Depuis ce fleuve, le roi d'Arabie fit faire, à ce que l'on dit, un canal avec des peaux de bœufs et autres animaux, crues et cousues ensemble; ce canal, qui s'étendait depuis ce fleuve jusque dans les lieux arides, amenait l'eau dans de grandes citernes qu'on y avait creusées pour fournir de l'eau à l'armée. Or, il y a douze journées de chemin depuis ce fleuve jusqu'à ce désert. On ajoute qu'on y conduisit l'eau en trois endroits par trois canaux différents. » Du récit de l'historien grec nous constatons tout d'abord que le canal avait trois branches conduisant l'eau sur trois points différents. Ce fait suppose une attaque de l'armée perse en trois endroits de la frontière égyptienne : la ville de Péluse, premier point, défendue par le roi en personne, Psamétiq III fils d'Amasis, était le principal; les deux autres attaques eurent probablement lieu à la hauteur du lac Timsah et de Suez. Enfin, l'eau ainsi amenée était distribuée dans de grandes citernes ou réservoirs, creusées pour la circonstance, et de là, conduite dans tous les postes et centres militaires. Toutes choses exécutées et accomplies par l'armée anglaise.

Ce n'est pas tout. L'entreprise d'une invasion en Égypte ou celle d'une contre-offensive était particulièrement malaisée. Dans le premier cas, une marche

rapide, aussi bien qu'une percée immédiate de la ligne de défense étaient nécessaires. La moindre résistance, même dans le cas d'un résultat partiel, conduisait avec certitude à un échec : l'attaque récente des Turcs en est une nouvelle preuve. Elle obligeait l'ennemi à une retraite prompte, nécessitée par les grandes difficultés de ravitaillement, surtout en eau; par les Bédouins pillards, adversaires incorrigibles et presque insaisissables répandus dans le désert par petits pelotons, toujours prêts à harceler les flancs de l'armée et à surprendre les traîneurs. La contre-offensive demandait, au contraire, une marche prudente à travers les collines de sables pleines d'embûches et d'imprévus. Les mesures à prendre présentaient donc une importance particulière pour les troupes. En commandant avisé, Bonaparte n'y manqua pas. Il fallait établir une surveillance rigoureuse du côté de la Syrie, fortifier quelques points d'appui, s'assurer des routes, des puits, enfin de toute la police de l'isthme au moyen des tribus arabes soumises à l'armée. L'eau devenait à l'ordre du jour; mais son approvisionnement était assuré par le Nil, que l'armée avait derrière elle et dont il était relativement facile d'amener l'eau jusqu'aux troupes.

C'était une guerre semblable que le roi Thoutmès III eut à soutenir au pays de Routennou (Syrie). « L'an XXII, le 15 du quatrième mois de *Pert* (saison de l'hiver), voici que Sa Majesté était à Zaron, en sa première campagne de victoires, pour élargir les frontières de l'Égypte. Or, pendant ces années, le pays du Routennou était bouleversé, chacun se battait contre son frère, jusqu'à ce que se fussent produits d'autres temps pour les gens de la ville de Charouhen; cela depuis Ierza jusqu'à la terre des marais, pays rebelle à Sa Majesté. » Ce texte semble, de prima abord, faire croire à une attaque directe de Thoutmès III « pour élargir ses frontières ». En fait, il n'en est rien. C'est la révolte des peuples coalisés du Routennou (la Syrie) que le roi d'Égypte eut à réduire. Elle devait se terminer par la défaite complète de la coalition devant la célèbre forteresse de Maggedo, aux portes de la Mésopotamie. Nous ignorons les motifs qui amenèrent les populations syriennes à se soulever contre l'hégémonie égyptienne. Faut-il l'attribuer à des désordres survenus après la mort de Thoutmès I^{er}, premier conquérant de l'Asie, par exemple sous son successeur immédiat, le faible Thoutmès II? C'est possible. Quoi qu'il en soit, Thoutmès III, après avoir réglé les affaires intérieures, prit aussitôt des mesures de sécurité pour mettre à l'abri de l'invasion l'Égypte, menacée sur toutes

ses frontières à la fois. L'invasion syrienne était la plus dangereuse et par conséquent la première à réprimer. Les bandes syriennes étaient déjà répandues dans le désert sinaitique, dont le territoire était sous la dépendance des rois égyptiens depuis des temps immémoriaux. Peut-être même avaient-elles, par endroits, réussi à franchir la frontière. Dans ce moment critique il fallait tout le génie et l'énergie du roi pour repousser et briser la coalition. Elle fut de ses nombreuses campagnes la plus longue et la plus difficile à vaincre; elle devait durer plusieurs années. La première partie de cette guerre mémorable, que nous connaissons bien, grâce à de nombreux documents contemporains, aboutit à la prise de la ville de Gaza le 3 du premier de *Shemou* (saison de l'inondation) de l'an 23 de son règne, c'est-à-dire plus d'un an après; exactement 373 jours après son départ de Zaron. C'est à peu près le temps mis par les troupes britanniques pour parcourir le même chemin.

Cette partie de la guerre de Syrie, qui devait se poursuivre immédiatement après les fêtes de l'anniversaire du couronnement du roi, est intéressante en ce qu'elle révèle toutes les difficultés du premier succès royal. Malheureusement les détails manquent, et nous ne pouvons retracer exactement le cours de ces événements, qui eurent lieu 1800 ans avant J.-C. Les faits modernes peuvent dans une large mesure aider à rétablir les principales phases de cette campagne mémorable. Après avoir établi la sécurité sur ses derrières, le roi lance son principal corps d'armée à travers le désert par la route ordinaire de Syrie, en prenant soin toutefois, avec de nombreux détachements, de se débarrasser des bandes isolées cachées dans le désert. Depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, la grande route de Syrie, partant de Memphis, passait par Zaron, le sud du lac Bandouin, et atteignait ensuite Rhinocorura (El-Arich). Sous l'empire romain cette voie a dû sans doute avoir été fortement améliorée, de manière à rendre le passage plus facile. Je crois même que, à cette époque, une bonne partie des sables qui encombrant la plaine et la route n'existaient pas encore. Cependant la description qu'en donnent les historiens grecs et romains la représente comme des plus difficiles, et la plaine comme des plus dangereuses et des plus inhospitalières. Cette opinion semble fortifiée par le récit épique des aventures de Sinouhât, personnage vivant à la cour d'Amen-emhât I^{er} (vers 2000 avant J.-C.), obligé de s'exiler à la suite d'événements politiques, où il semble avoir été mêlé. Après avoir franchi le *Mur du Prince*

et atteint le *lac Qem-Qari* (lac Bandonin), notre héros s'enfonce dans le désert : « Alors la soif s'abatit et s'élança sur moi; je râlai, mon gosier se contracta, je me disais déjà : « C'est le goût de la mort ». Quand je relevai mon cœur, je rassemblai mes forces, j'entendais la voix lointaine des bestiaux. Un Sition m'aperçut et reconnut à ma tournure que j'étais de l'Égypte. Voici qu'il me fit cuire du lait. » Ce sont des épreuves semblables que supportaient les soldats en marche malgré les soins et les prévisions de l'intendance. C'est ce qu'expriment magnifiquement deux papyrus du temps de Ramsès II, qui dépeignent les misères du fantassin et du cavalier : « Te dirai-je ses expéditions en Syrie? Ses marches vers les régions lointaines? Il doit porter son eau sur son épaule comme la charge des ânes. Son dos est enflé comme celui d'une bête de somme et son échine est ployée. Quand il est désaltéré avec une eau corrompue, il faut qu'il retourne à la garde de nuit. . . . Si la maladie arrive et le force à se coucher, on le charge sur un âne. Ses effets sont pillés par les voleurs et son serviteur l'abandonne. » Voilà pour le fantassin; le cavalier n'est pas mieux traité. Après avoir décrit sa formation, le scribe égyptien ajoute : « Il va pour monter dessus (son char). Il se met à pied pour se frayer une voie. Il en prend une. Il rencontre des insectes venimeux. Il tombe dans des buissons épineux. Son pied est blessé par les insectes; son talon est troué par une morsure. » On pourrait multiplier les exemples. Dans l'histoire de David (*I Rois*, xxx, 16-13), pendant une razzia en pays iduméen on peut noter sa rencontre avec un Égyptien abandonné dans le désert, mourant de soif et de fatigues; le récit analogue à celui de Sinouhît semble une copie du roman égyptien. Ces mœurs, mélange d'astuce, de mensonges et de charité, sont un des traits caractéristiques du Bédouin. Savary, dans ses *Lettres sur l'Égypte* (vol. II, p. 113), en donne un exemple topique. « C'est dans cette funeste circonstance (une attaque de Bédouins) que M. de S. Germain a eu le malheur de perdre un frère qu'il aimait et les deux tiers de sa fortune. Lui-même après avoir erré pendant deux jours et deux nuits dans cette solitude brûlante, nu, sans nourriture, sans eau et presque sans espoir, est arrivé mourant à la tente d'un Arabe, qui l'a lavé avec de l'eau froide, nourri de lait, vêtu et conduit, au grand Caire. »

À considérer le résultat de cette enquête à travers le passé, la conduite de la guerre moderne s'est présentée pour les Anglo-Égyptiens sous les mêmes

aspects qu'autrefois. Les guerres anciennes, peut-être par nécessité, produisirent au pays de Djifâr, à la longue il est vrai, un grand accroissement de populations et de communications, une multiplication de routes et de canaux, une forte extension de relations commerciales tant par mer que par terre. Sous la pression des événements, avec d'innombrables difficultés, les Anglais dans cette terre délaissée ont de nouveau répandu l'eau douce en suffisance pour les besoins d'une forte population: ils ont, en outre, construit un chemin de fer parallèle au canal allant jusqu'à Gaza, en passant par l'antique Péluse, Qatieh et El-Arich. L'énergie avec laquelle les travaux ont été poussés est véritablement extraordinaire. On peut aujourd'hui regarder cette œuvre comme définitive, et conclure qu'elle ne tardera pas à porter ses fruits en remplaçant, comme jadis, le désert par une fertile et prospère vallée.

J. CLÉMENT.

NOTES SUR L'ISTHME DE SUEZ

PAR

M. JEAN CLÉDAT.

En 1911, la Compagnie du Canal de Suez, sur les conseils de M. le marquis de Vogüé, de passage à Ismaïliah, admettait la confection d'une carte archéologique et d'une carte géologique de l'isthme, ou plutôt du territoire désertique appelé syro-égyptien; c'est la région qui formait, dans l'antiquité, le nome Arabique. J'avais, pour ma part, la partie archéologique. L'étude géologique fut confiée à M. Gonyat-Barthoux, ancien membre de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire. La première partie de la carte géologique, celle qui touche à l'isthme, est publiée; elle a été précédée d'une communication, souvent inexacte, à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres⁽¹⁾.

Je m'occupai, au début de mes recherches, de la région méridionale de l'isthme (voir la planche). Après avoir parcouru d'une traite le territoire entre Ismaïliah et la montagne de Genefeh, je campai d'abord à Qabret, puis sur divers points, en allant vers le sud, autour desquels je voulais opérer.

1. — LA STÈLE PERSE DE QABRET.

À Qabret je procédai à l'enlèvement des débris de la stèle bilingue, égypto-perse, de Darius. Ces précieux morceaux sont aujourd'hui conservés à Ismaïliah; quelques-uns, les plus gros, ont été assemblés, et je pense pouvoir, lorsque les temps le permettront, rétablir en grande partie ce texte important et si mutilé; lorsque le travail de restauration sera achevé, j'en donnerai une

⁽¹⁾ *Comptes rendus de l'Acad. des Ins.*, 1913, p. 454. Dans sa carte, M. Gonyat place la « route des pèlerins » beaucoup trop au sud. On ne comprend pas cette erreur. La route passe exactement auprès de la stèle perse, au lieu dit « la

Plaine ». La route romaine à l'orient, parallèle au canal maritime, me paraît impossible; celle dont la direction est nord-ouest-sud-est joignait certainement le tronçon de la route visible à l'est du canal, comme le marque ma carte.

nouvelle édition. Cet assemblage ne se fera pas sans difficultés. Des fragments publiés, un certain nombre ont disparu. Tous ceux donnés par Ménant, appartenant à la liste des satrapies, n'y sont plus. En revanche, j'ai eu le plaisir de retrouver la satrapie d'Égypte, $\bullet \Delta \Sigma$, et celle de la « Terre de Tamabon » $\Sigma \Delta$ ou Libye, toutes deux enfermées dans un cartouche crénelé.

La stèle, en granit rose, reposait primitivement sur un bloc de grès siliceux, posé lui-même sur trois blocs énormes de calcaire blanc, d'inégales dimensions.

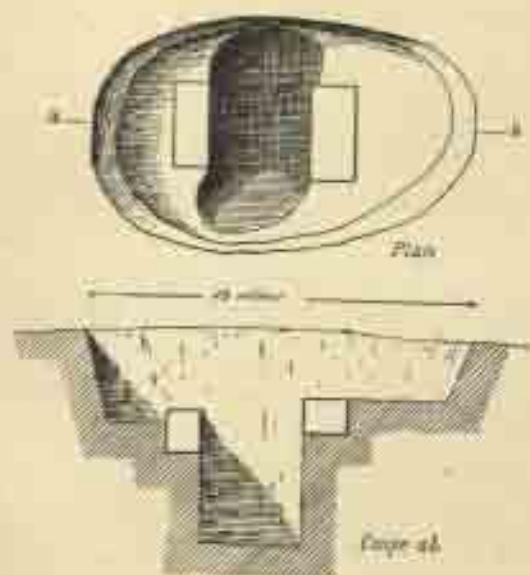


Fig. 1.

La destruction du monument est ancienne; elle eut lieu probablement au temps du Bas-Empire romain (des fragments de poteries, de petites lampes vernissées de couleur bleu-vert, quelques monnaies frustes trouvés dans les déblais, indiquent cette époque). Elle est due probablement aux chercheurs de trésors. Ceux-ci commencèrent par creuser autour du monument un trou de 10 mètres environ de diamètre. Ce premier travail amena la découverte de la première assise, cachée sous terre. Devant cet obstacle, certainement imprévu, ils décidèrent de briser la stèle, puis le bloc siliceux;

ensuite ils enlevèrent, après l'avoir coupée en deux morceaux, la pierre centrale de la première assise. Les spoliateurs encore cette fois ne trouvèrent devant eux qu'un sol uni et vierge. Malgré ce nouvel échec, ils poursuivirent leur travail. Ils pratiquèrent un trou de 2 m. 65 cent. \times 4 m. 50 cent. d'ouverture; ce n'est qu'à 3 mètres de profondeur qu'ils abandonnèrent les lieux (fig. 1). C'est dans cette fosse que j'ai trouvé, avec quelques-uns des objets qui m'ont servi à dater la spoliation, le plus grand nombre de morceaux de la stèle jetés pêle-mêle avec les déblais. Cette dernière opération, ainsi que j'ai pu le constater, a été faite par les spoliateurs eux-mêmes. Le travail fut long et pénible; un séjour prolongé sur les lieux a été nécessaire. Un foyer, peut-être un four pour la cuisson des aliments, fut établi avec des débris de la

stèle. Ces fragments se reconnaissent au noir de fumée qui les recouvre, et à de fortes brûlures indiquant un usage long et fréquent. Le four était construit sur un sol en plâtre, au pied de la stèle, face sud. Dans les matières brûlées j'ai recueilli trois petites lampes romaines, du type à entonnoir, d'un très joli modèle et d'un joli galbe. À l'ouest on a trouvé, mêlés au sable, quelques fragments d'os humains.

La stèle s'élevait face au lac, sur un petit tertre, d'où elle pouvait s'apercevoir de très loin¹⁰. Elle était proche des lacs Amers, à 3 kilomètres au sud de la station du canal, Qahret. Le terrain sur lequel elle s'élevait était très dur, compact et couvert de cailloux. La couche supérieure, un mètre d'épaisseur, était un aggloméré de sables et de cailloux. Une seconde couche, que les spoliateurs avaient commencé à percer, était une terre argileuse, passant de la couleur jaune au rouge clair.

II. — FORTERESSE BYZANTINE DE QABRET.

Près de là, au nord-ouest, à 1500 mètres à peine de distance, on voit les ruines d'un petit poste fortifié, probablement d'époque byzantine (fig. 2). Il a été déjà signalé par Lénant de Bellefonds dans sa carte et décrit brièvement dans ses *Mémoires* (p. 171). « Les murs de cette forteresse étaient en pierres de taille et moellons. Aujourd'hui ce n'est plus qu'une accumulation de débris de pierres, sous lesquelles on retrouve le tracé des murs, qui ne dépassent pas un demi-mètre dans les parties les plus hautes. Presque partout ces murs sont au ras du sol, et souvent ont totalement disparu. »

Le plan est marqué, dans ce cas, par une légère dépression du terrain. Les matériaux ayant servi à la construction du mur d'enceinte et des bâtiments ont été emportés. La forteresse s'élevait sur un plateau au sol dur, identique à celui où repose la stèle perdue, mais je crois moins élevé. Son enceinte avait la forme d'un hexagone irrégulier, dont le plus grand côté mesure 135 mètres. Établie à l'est de la route militaire, encore visible sur plusieurs kilomètres de

¹⁰ Lénant (*Mémoires*, p. 151) appelle ce lieu *Arabal Gerni* « les Rufauts de Gerni ». Les Arabes du pays que j'ai interrogés ignorent cette

appellation; mais ils m'ont signalé un *Hâd-el-Gerni* situé au nord de la route des Pâlerins, de l'autre côté du canal maritime.

longueur, qui mettait en communication Sêrapéû et Glyma, elle surveillait en même temps le passage étroit des deux lacs.

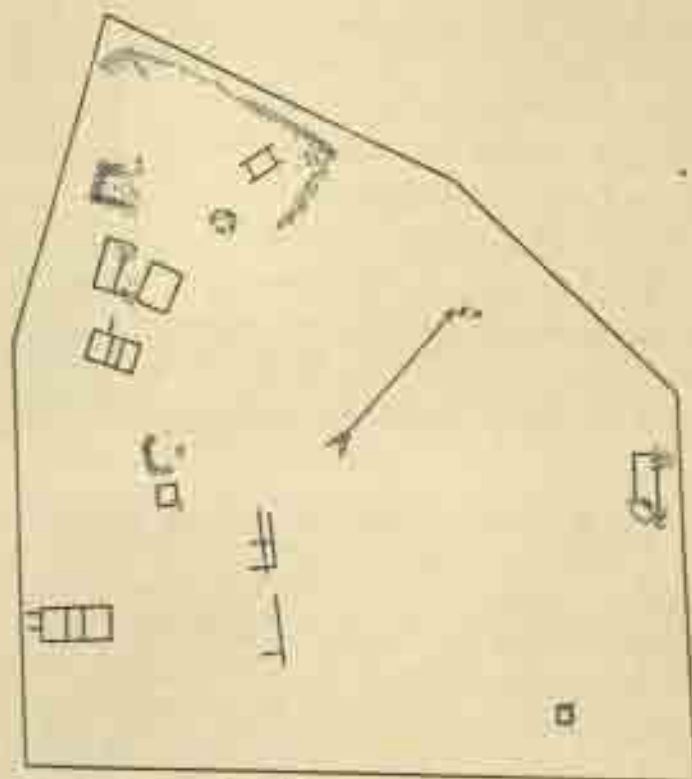


Fig. 2.

III. — STÈLES DE RAMSÈS II.

Dans cette exploration j'avais à m'occuper de deux monuments signalés par Linant (*Mémoires*, p. 151)⁽¹⁾ sur la route de Suez : « En continuant la même route (la route ancienne signalée plus haut), et laissant la hauteur de Chalouf-et-Terraba sur la gauche pour reprendre la route directe de Suez, qui est celle qui longe la montagne de Gêneffê, au haut de celle de Mécassur-rieh, on trouve sur la route, qui est bien indiquée par deux petites berges anciennes, les restes d'un monument en grès de la Montagne Rouge du Caire.

⁽¹⁾ Ces monuments sont cités, d'après Linant, par R. Bressy, *Géographie universelle*, vol. X,

p. 518. Sur ce texte, Linant ne marque que le premier de ces monuments.

qui semble avoir été semblable à cent de El Téréyé (la stèle perse dite du Sérapéum) et de Awaled Germe (stèle de Qabret); seulement en les déblayant, je n'ai vu, sur les différents morceaux que j'ai sortis des sables, que des caractères hiéroglyphiques et aucun cunéiforme. . . . Sur la même route, à une distance de quelque cent mètres, sont encore des restes d'un petit monument; je n'y ai vu aucun fragment avec des caractères. — En effet, en suivant la route antique, 10 mètres de largeur, qui passe à 3 kilomètres à l'ouest de la forteresse, on rencontre, 7 kilomètres plus loin et à droite, le premier monument en partie enseveli dans le sable; en poursuivant, la route s'incurve légèrement vers l'est, et après avoir parcouru 8 kilomètres⁽¹⁾ on atteint le deuxième monument, plus ensablé que le précédent, et plus éloigné que le dit Linant.

La route continue encore quelques centaines de mètres, pour disparaître subitement devant une dépression de terrain, une sorte de falaise de plus d'un mètre, produite, semble-t-il, par un bouleversement terrestre récent. Depuis ce point, cette voie disparaît totalement, sans laisser de traces de son passage. Les deux stèles, en granit rose et non en grès, sont au nom de Ramsès II; elles servaient, vraisemblablement, de bornes frontières à l'époque du grand roi. On remarquera la position de cette route, de création romaine, par rapport aux stèles. Ce tracé, que l'aspect et la topographie des lieux n'exigeaient pas, affirmé par le fléchissement de la route, est certainement intentionnel; car rien ne s'opposait à une marche directe depuis la sortie des lacs Amers, qu'elle traversait, jusqu'à Suez. Il est très vraisemblable que cette route existait déjà au temps des dynasties égyptiennes; mais elle fut entretenue et réparée par les Romains. Je crois que son but était de mettre en relations un petit temple égyptien (démoli puis reconstruit aux basses époques), élevé près de la première stèle, avec les localités avoisinantes, apparemment très anciennes, qui occupèrent l'emplacement de Suez, au fond du golfe de la mer Rouge, de Thaubastum (djebel Garth), au sud du lac Timsah, et de Sérapéum (au nord des lacs Amers). Cette grande voie était traversée, à la hauteur du temple, par une seconde route plus étroite n'ayant que 6 mètres de largeur. Sa direction est nord-ouest-sud-est. Elle fut construite probablement pour assurer les

⁽¹⁾ M. Goyon évalue la distance à 8 kilom. 500 (*Comptes rendus de l'Acad. des Inscriptions*, 1915, p. 456).

communications entre un petit poste, analogue à celui vu plus haut, situé dans le ouâdi Seyal, et un autre poste au sud de Fayel, placé entre le grand lac et la ligne de chemin de fer. On remarquera que cette route, dans son parcours, joignait la stèle I, ou plutôt le petit édifice qui s'élevait à côté, servant à la fois de sanctuaire et de forteresse à l'époque du Nouvel Empire, et peut-être encore pendant la domination romaine.

C'est encore là que passe la route des caravanes allant de Suez à Abou-Hammad, à l'entrée du ouâdi Toumilât. Cette voie, marquée par les pas des chameaux, poursuit tout d'abord un tracé parallèle avec la voie romaine, la croise et se sépare d'elle au sud de la stèle I. La voie romaine, nous l'avons dit, se dirige droit vers les lacs Amers, qu'elle franchit dans son milieu. La piste arabe passe à droite de la stèle, se dirige sur la station du chemin de fer de Genefeh, et de là, traversant le désert entre le lac et le djebel Genefeh, va, en remontant vers le nord-ouest, à Abou-Hammad.

La stèle I⁽¹⁾, la plus au nord, s'élevait sur un plateau rocailleux que les Arabes nomment djebel *Abou-Hassa*, entre le ouâdi Seyal au nord et le ouâdi Abou-Hassa au sud. Ces deux torrents, généralement à sec, descendent de la montagne du Genefeh et aboutissent à la dépression de l'isthme, entre les lacs Amers et Suez. La stèle, cintrée au sommet, mesure 2 m. 70 cent. de haut, 1 m. 10 cent. de large et 0 m. 80 cent. d'épaisseur. Le granit est d'un grain plus gros que celui de la stèle perse de Qabret. Dans l'antiquité elle a été coupée en deux parties à peu près égales, immédiatement au-dessous du tableau; de ce fait, la première ligne hiéroglyphique a été endommagée. On a

⁽¹⁾ M. Coxyat, dans son rapport (*Campagnes de l'Acad. des Inscri.*, 1912, p. 556), suppose que les stèles perses sont empruntées à la ligne de stèles qui jalonnaient la route de Ramsès. Pour plusieurs raisons, je ne puis partager cette opinion, toute gratuite. 1° Le granit employé par Ramsès est d'un grain plus fin que celui qui a été employé par les Perses. 2° Si ceux-ci avaient utilisé des monuments anciens, profondément gravés, ils auraient subi de ce fait une forte diminution. Dans les deux cas, les stèles perses sont à peu près de la même épaisseur que les stèles de Ramsès II. 3° Du




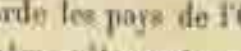
plus, il est probable que les stèles perses portaient des marques de réemploi, comme on le voit sur les monuments relégués; or sur les deux stèles perses examinées je n'ai relevé aucune trace de ce travail. 4° Enfin, la disposition des stèles perses le long de l'ancien canal défend cette interprétation. Toutefois, il est inévitable que sur toute sa longueur la frontière de Ramsès était jalonnée de stèles semblables à celles qui ont été découvertes, et disposées parallèlement. En conséquence, il faut admettre qu'elles ont été eulésées et employées ailleurs, ou bien que le sable les recouvre encore.

procédé à ce travail au moyen de coins en bois enfoncés dans des trous creusés préalablement dans le granit, marquant la pierre comme autant de dents de scie. La stèle reposait sur un bloc de calcaire dur, dont les morceaux jonchaient le sol. La partie inférieure, restée à la surface du sol, était fortement érodée, surtout la face demeurée à l'air; l'autre partie était plongée dans un trou peu profond, creusé, semble-t-il, par les chercheurs de trésors, comme en témoignent des traces de foyer trouvé au pied de la stèle. Avec ces deux morceaux j'ai recueilli un certain nombre d'autres fragments éclatés; aucun d'eux ne portait de marques de feu ou de fumée. Ce monument était écrit sur les quatre faces. La face principale montre deux registres: la partie gauche est effacée. Le premier registre présente dans le cintre le disque solaire muni de grandes ailes droites. Au-dessous, Ramsès II en adoration devant une divinité effacée, peut-être *Sopdon*, comme on le voit sur l'autre stèle. De tout le tableau il ne reste plus que la ligne du dos du roi, coiffé de la double couronne. La conservation de cette face est très mauvaise. La pierre est effritée; plus des deux tiers des inscriptions manquent. L'état de la face postérieure est meilleur; cependant de nombreux éclats manquent aux angles. Les morceaux ayant été soigneusement ramassés, je crois qu'il sera facile de rétablir les textes lorsque la stèle, qui est à Imaïlah, sera reconstituée. Les inscriptions sont gravées horizontalement sur les faces antérieures et postérieures, verticalement sur les faces latérales. Elles font mention des dieux 𓂏𓂛𓂏𓂛 *Soutekh*, grand de vaillance; 𓂏𓂛𓂏𓂛 *Sopdon*; 𓂏𓂛𓂏𓂛 *Antè*, dame du ciel.

La stèle II est à un kilomètre au sud du ouâdi Mourr et à 100 mètres environ de la route chamelière. Les sables l'avaient presque toute recouverte, et la partie visible est tellement effritée que les signes hiéroglyphiques ont totalement disparu. De nombreux éclats de la stèle gisaient autour. À cet endroit la route ancienne, entre la stèle et le ouâdi, coupe une route de caravanes se dirigeant d'une part sur Bir Gismel (Bir Soueis), de l'autre, vers le petit bassin des lacs Amers, peut-être à Qahret, en traversant la montagne de Chaouf, à droite du pic. Cette voie est abandonnée depuis le percement du canal.

Cette stèle est rectangulaire, aux angles arrondis au sommet. Elle mesure 2 m. 55 cent. de haut, 1 m. 15 cent. de large et 0 m. 70 cent. d'épaisseur. Comme l'autre, elle a été sciée par moitié, au-dessous de la première ligne; puis la moitié supérieure a été sectionnée, suivant l'épaisseur, en deux tranches

égales : l'une de ces parties manque. Comme sur le monument précédent, on voit les trous qui ont servi à introduire les coins de bois pour fendre la pierre. Les quatre faces portent des inscriptions hiéroglyphiques gravées en creux. Cette stèle est à Ismailiah avec les autres.

Les faces principales étaient ornées dans le haut d'un tableau; de la face absente, des fragments retrouvés dans les déblais permettent de supposer que cette partie du monument avait été de nouveau sectionnée ou brisée avant de disparaître. L'autre face, d'une bonne conservation, représente le roi Ramsès II faisant l'offrande au dieu Sopdou. A droite, *Sopdou*, maître des pays de l'Orient.  est coiffé de la longue perruque surmontée de quatre grandes plumes. Il est vêtu du pagne court, serré à la ceinture; il porte au cou un grand collier. Dans la main droite il tient le sceptre  et dans la gauche la croix ansée . Il accorde les pays de l'Orient  au roi debout à gauche, portant le même vêtement que le dieu. Celui-ci est coiffé de la perruque ronde surmontée du disque et des deux grandes plumes avec les cornes horizontales, sur lesquelles sont posées deux uræus. Il offre au dieu le pain et l'encens.

Dans le corps de la stèle il est fait mention, outre Sopdou, des divinités asiatiques  *Antâ*, et  *Baal*.

IV. — TEMPLE DE RAMSÈS II.

Pendant qu'on procédait, sous ma surveillance, à l'enlèvement de la stèle du djebel Abou-Hassa, je remarquai, à quelques mètres, à l'ouest, certains ressauts du terrain, visibles seulement à la lumière fuyante du jour naissant ou du crépuscule; en même temps ils me révélèrent l'existence d'une construction développant une surface de 200 mètres carrés environ. Des fouilles exécutées en cet endroit me firent découvrir les vestiges d'un ancien édifice rectangulaire qui avait servi de temple et de poste fortifié à la fois (fig. 3). Démoli une première fois de fond en comble à une date indéterminée, il fut reconstruit plus tard, à l'époque romaine ou byzantine, sans changement appréciable au plan primitif, et avec les matériaux anciens. Cette nouvelle construction subit le sort de la première, mais cette fois les pierres furent emportées. De tout cet édifice, deux assises de pierres de la partie sud-ouest n'avaient pas

été arrachées. Elles avaient été maintenues pour servir de tombeau à deux individus morts probablement pendant les travaux (fig. 3 en a) : les deux corps étaient placés côte à côte, étendus sur un lit de moellons, le regard tourné à l'est. Les corps furent couverts de sable argileux, puis abandonnés. C'est en partie à cette cause que l'on connaît l'âge et l'affectation du monument. Ces débris, la plupart revêtus de reliefs en creux, sont au nom de Ramsès II et de son père Sôti I^{er} ; des morceaux montrent des figures, un peu plus grandes

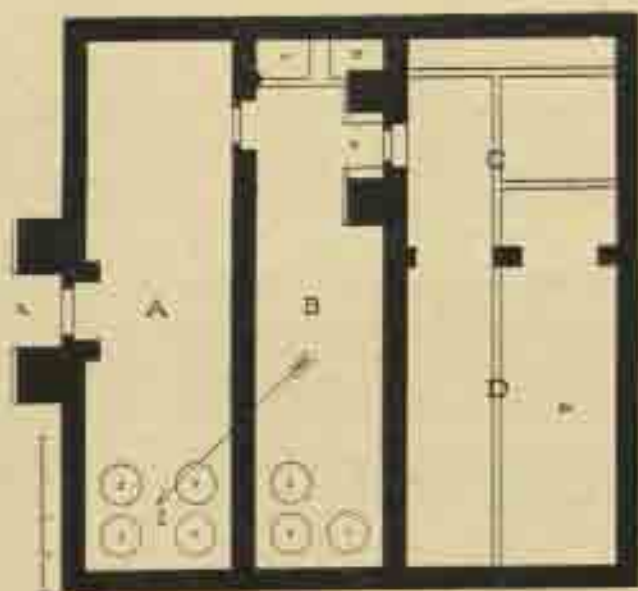


Fig. 3.

que nature, de rois et de divinités : ce sont Horus et Hathor, pour laquelle le temple semble avoir été élevé. J'ai recueilli, en outre, plusieurs fragments de bas-reliefs représentant des prisonniers asiatiques enchaînés, menés par des fonctionnaires égyptiens; ces morceaux paraissent remonter à la XVIII^e dynastie. Les figures ont environ 0 m. 75 cent. de hauteur. J'ai noté des traces évidentes de martelage sur plusieurs blocs. Sur d'autres, la pierre avait été grattée profondément puis nivelée au plâtre. Les cartouches et les parties des figures à conserver, touchés par le grattage, étaient refaits. Ces indices montrent clairement l'usurpation du monument par Ramsès II. Des sculptures inachevées indiquent également que la décoration du temple n'était pas terminée.

Tous ces blocs, environ deux cents, ont été emportés à Iamalliah avec les stèles; quelques-uns ont pu être réunis. Je ne doute pas que, dans le récolement, d'autres morceaux ne viennent se joindre à ceux déjà assemblés et peut-être donner un tableau entier. En attendant un compte rendu plus complet, je donne ci-dessous les fragments les plus intéressants et les plus caractéristiques (fig. 4). La construction appartenait certainement à ce genre de fortin ou *wig-dol*, commun dans la Syrie méridionale, où se réfugiaient les nomades sous la menace de l'ennemi. C'était une tour carrée garnie de créneaux, avec une seule

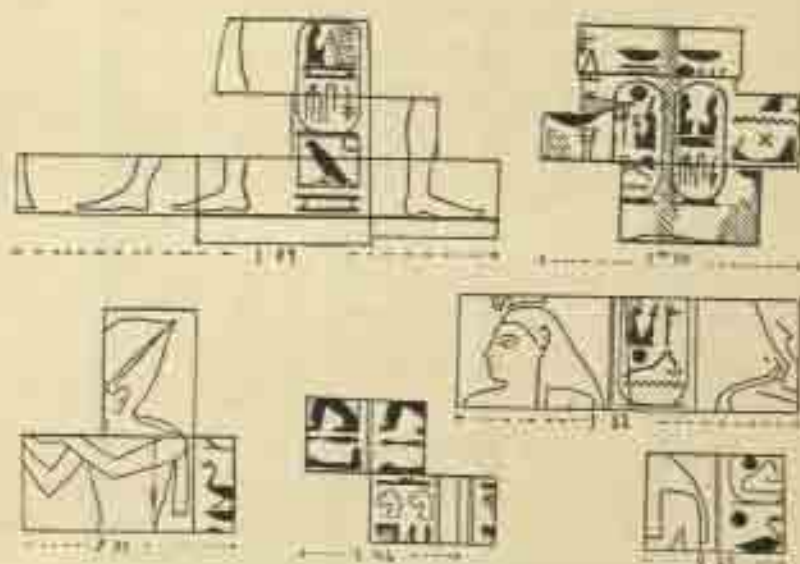



Fig. 4.

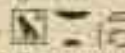

porte à l'extérieur; une ou deux fenêtres sur la façade éclairaient le premier étage. C'est ainsi qu'on les voit représentés sur les murs de Karnak, dans l'illustration de la première campagne du roi Sêti I^{er} contre les Chasou. Mais jusqu'à ce jour la distribution intérieure de ces édifices particuliers était inconnue. Le fortin servait encore d'abri aux dieux locaux. Ici, c'est l'Horus oriental, *Hor-abet*, sous la forme de *Sopdou* ou *Soutekh*, qui était adoré en compagnie de la déesse Hathor assimilée à *Anta* ou *Astarté*. Le fortin semble avoir été placé sous la protection de cette déesse; il portait vraisemblablement le nom religieux de *Pa-Hathor*. Dans cette demeure, la partie réservée à la divinité était restreinte: elle occupait la dernière salle et la plus retirée de l'édifice, celle où j'ai trouvé

les deux cadavres. La construction mesurait 14 m. 80 cent. de côté; elle était entièrement bâtie en grand appareil, les blocs de pierres soigneusement taillés, puis mis en place par assises régulières. Deux blocs adossés faisaient l'épaisseur du mur (0 m. 60 cent.); la largeur des pierres n'était pas toujours égale; alors on remplissait les vides avec du mortier et des pierres concassées. Les deux faces des murs étaient décorées de tableaux; généralement, c'est le roi en présence d'une divinité accompagné de brèves légendes explicatives. La porte, 1 m. 15 cent. de large, s'ouvre au centre de la paroi orientale; elle montre sur les côtés deux forts piliers aux pans inclinés, de 1 m. 40 cent. de large et de 1 m. 10 cent. d'épaisseur : ce sont les derniers vestiges d'un pylône analogue à celui qui décorait l'entrée des temples égyptiens. À l'intérieur, la porte est fortifiée par deux contreforts carrés. L'agencement de l'étage supérieur est inconnu. Le rez-de-chaussée était divisé en quatre parties. Les portes de communication des trois premières salles s'ouvraient à gauche de la paroi, probablement dans le but de réserver plus de place au service. La deuxième porte, celle qui conduit de la chambre B à la chambre C, comme la porte d'entrée, affectait la forme d'un pylône, mais plus petit; c'était une porte d'apparat spécialement construite pour le sanctuaire. Celui-ci était divisé en deux parties, séparées par un portique à piliers carrés. La première est une salle carrée servant d'antichambre, ou *pronaos*, au logement du dieu (*naos*) : celui-ci formait une chambre rectangulaire de 7 m. 60 cent. × 5 m. 40 cent.

À droite des salles A et B, j'ai trouvé, enfoncées dans le sol jusqu'au col, d'énormes jarres ou *dolia*. Elles servaient de grenier à la forteresse. Ces vases, au nombre de sept, quatre dans une chambre et trois dans l'autre, étaient disposés sur deux rangs, parallèlement au mur. Ils sont identiques de formes et de dimensions. La partie supérieure était brisée, mais les morceaux gisaient à côté. Il est probable que les vases ont été utilisés pendant la deuxième période de l'édifice. Ils mesuraient à la pause un mètre en moyenne de diamètre; la hauteur, actuellement inconnue à cause de la cassure du col, dépassait cette dimension; l'épaisseur des parois est de 0 m. 18 cent. à 0 m. 20 cent. Ces jarres, du type , sont sans anse, larges de panse, le fond pointu et le col étroit; un bourrelet termine l'ouverture. La terre employée est une argile fine et rougeâtre, bien travaillée, de cuisson égale; la cassure est toujours nette et

franche. Les vases ont été façonnés à la main; mais la surface extérieure du col, avec le haut de la panse, ont passé au tour afin d'en régulariser la forme. C'était apparemment la seule partie émergeant du sol. Enfin, l'extérieur des vases était revêtu d'une mince couche de vernis verdâtre¹⁰. Trois de ces jarres (n^{os} 1, 3, 6) portent gravés, sur le haut de la panse, deux fois répétés le nom de Ramsès II et une fois celui de Sétî I^{er}, suivi des quantités de matières que les vases contenaient. Je donnerai plus tard ces inscriptions, ne les ayant pas avec moi.

Les remaniements de la période romaine — ils sont indiqués par une monnaie de bronze de l'empereur Hadrien trouvée dans les déblais — ont affecté les salles B, C, D. Aucune transformation, dans le plan, n'a touché la salle A ni la dehors de l'édifice. Il est à supposer que l'édifice a été détruit dans une attaque, puis reconstruit plus tard sur le même plan. A gauche de la salle B il y avait deux fosses; elles contenaient, entassés pêle-mêle, des ossements humains. Les portes B, C avaient été murées. Mais la transformation la plus importante a porté sur le sanctuaire, dont les deux salles avaient été divisées en quatre parties, séparées par des murettes en moellons de 0 m. 20 cent. d'épaisseur; l'une (a) contenait les cadavres déjà signalés. Ignore la fonction de ces chambres.

La fouille n'a rapporté que peu d'objets : 1^{er} un fragment de stèle, partie supérieure droite, à la déesse Hathor dame de Mafek, ; 2^o une monnaie, très oxydée, au nom de l'empereur Hadrien; 3^e une anse d'amphore rhodienne : l'empreinte, très mal imprimée, porte ^{APT}_{MA}; 4^e un fragment de poterie sur lequel sont gravés les signes : ; 5^e une petite statuette vernissée bleue, du dieu Anubis à tête de chacal, haute de 0 m. 026 mill.; 6^e un objet demi-sphérique en terre crue. La section plate, 0 m. 075 mill. de diamètre, présente dans le milieu deux trous coniques creusés verticalement, profonds de 0 m. 035 mill.; le diamètre à l'ouverture est de 0 m. 022 mill., et l'intervalle qui les sépare de 0 m. 011 mill.

¹⁰ On a trouvé de semblables grains à Troie et à Délos (*Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines* de Daremberg et Saglio, fig. 349) et 3638). Je crois que c'est la première fois

qu'on les signale en Égypte, au moins à cet âge reculé.

¹¹ Les signes figurés n'ont qu'une vague ressemblance avec les deux lettres hiéroglyphes.

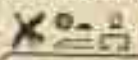
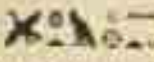
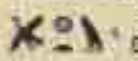





V. — LE PASSAGE DE LA MER ROUGE.

Cette découverte présente, il me semble, un intérêt tout particulier pour l'étude de l'Exode, et du passage de la mer Rouge en particulier, problème qui a donné matière à tant de travaux et de discussions. Dans ces notes je laisse de côté les points qui paraissent acquis à la science. La localisation des lieux mentionnés par le texte biblique attire tout d'abord l'attention. Pour ma part, je ne doute pas de l'existence de ces lieux, et, comme le dit fort bien M. Léon Cart⁽¹⁾, il faut s'en prendre à notre ignorance si nous éprouvons de grandes difficultés à reconstituer la topographie ancienne. Je ne prétends point résoudre cette redoutable question; je veux essayer d'éclairer, par quelques faits nouveaux, ce point de géographie biblique. En ce moment, la théorie la plus en faveur est celle, fort intéressante, de M. Naville; elle domine tous les travaux depuis bientôt vingt ans. A mon avis, la thèse du savant genevois n'est pas sans soulever de vives objections. La principale est celle d'avoir voulu chercher dans le ouâdi Toumilât les lieux cités par le récit biblique. Cette interprétation du texte donne l'idée des soldats d'opérettes marquant le pas sur place, tout en chantant : marchons! courons!

Voici ce que je propose :

1. Après le départ de Succoth, les Hébreux quittent la vallée de Gochen et vont camper devant Etham (Exode, xiii, 20). La terre de Gochen est à l'entrée du ouâdi Toumilât. Succoth est encore à identifier. Je considère Etham comme différent du Etham des Nombres, xxxiii, 8. Le premier désigne une forteresse ou citadelle d'une certaine importance, située au nord de la vallée de Gochen. Elle était, dit l'Exode (xiii, 17), sur la route des Philistins, que les Égyptiens connaissaient sous le nom de **Ḥor-Harou** «chemins d'Horus», parce qu'elle fut la voie suivie par ce dieu, à la poursuite de son frère Set chassé d'Égypte, après ses nombreuses défaites. Aujourd'hui on la nomme *Darb-el-Sultan* ou «Boute du Sultan». Elle partait d'Héliopolis, franchissait le ouâdi Toumilât à l'occident, pour atteindre Zarou, ville forte à la frontière égyptienne.

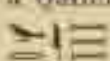
⁽¹⁾ LÉON CART, *La Géographie de l'Exode*, dans le *Bulletin de la Société vaudoise de Géographie*, t. XXIII, p. 260.

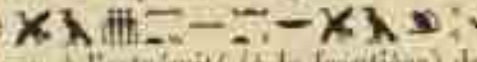
De là, à travers le désert, par le sud du lac de Baudouin, et non par le littoral, arrivait à Gaza, ville de Syrie, après avoir touché *Rhinocorura* (aujourd'hui El-Arich). A cette époque, comme aujourd'hui, c'était la grande voie commerciale, défendue sur son parcours par de nombreuses forteresses (*Etham*) et fortins (*migdol*). Selon moi, *Etham* serait identique à Zaron. C'était, à l'époque de l'Exode, avec *Henès* (aujourd'hui Tennes au sud de Port-Saïd), la citadelle la plus puissante de la frontière orientale et l'une des villes les plus importantes de l'activité politique de l'Égypte. On la nommait  = la citadelle (*khetem*) de Zaron, ou bien  = la citadelle de Ramsès II⁽¹⁾. Cette identification est prouvée par ce passage du papyrus Anastasi, V, 24 :  = la forteresse de Ramsès II qui est dans Zaron. Peu à peu les populations indigènes aussi bien que les populations étrangères répandues dans la région s'accoutumèrent à ne plus la nommer que *Etham* « la forteresse », ainsi que le montre un texte égyptien publié par Brugsch⁽²⁾ : « c'est le lion (Horus) qui repousse Set vers le pays d'Asie pour défendre le château de  *Khetem* ». Le mot déterminé par le signe  indique, dans ce cas, que *Khetem* est un nom de lieu, et que ce lieu est Zaron où Horus était adoré sous la forme d'un lion. On observera que le terme égyptien *khetem*, emprunté au mot sémitique *qet khaton*, fut par la suite, et par une action en retour, retranscrit de l'égyptien en hébreu *qet Etham*, avec adoucissement de la gutturale forte. C'est une indication précieuse sur la vocalisation de ce mot à la XIX^e dynastie. Le nom de la ville de Zaron dérive du mot , qui désigne « un mur, une enceinte ». Le nom se retrouve à diverses reprises dans le texte biblique sous la forme très reconnaissable de *Chour*. Le mot qui désigne la ville sert aussi à mentionner le désert à l'orient de Zaron. Ce terme est synonyme de *Anbou*, autre dénomination employée par les Égyptiens pour désigner ce même lieu, que l'on trouve dans différents documents, et qu'explique le texte, déjà cité, de Brugsch : « Le dieu est en lui (dans *Khetem*), c'est le maître des deux *Masut*, c'est le  *Anbou* de l'Égypte ». Le conte de Sinouhîl, qui donne à *Anbou* la variante  *hat*, montre que ce mot désigne certainement un château fort.

⁽¹⁾ CHAVENATON, *Nalica*, II, p. 86, Lapsus, Deuk., III, 126 a.

⁽²⁾ H. BRUGSCH, *Dictionnaire géographique*, p. 328.

une citadelle, un *raïxos*, et non une muraille ou une série de postes, comme on l'a admis⁽¹⁾.

Le conte, en outre, nous apprend que la localité en question portait déjà (à la XII^e dynastie) l'épithète d'honneur de « forteresse royale », *Aubou heq*. De là, Sinouhît, à la faveur de la nuit, franchit cette redoutable forteresse, en même temps qu'il franchit la frontière et à l'aube arrive sur le territoire de *Petouï*, que je place dubitativement à Oatich. La distance de Zaron (= Qantarab) à Oatich n'excède pas une nuit de marche. De *Petouï* il se dirige vers  « le lac de Kemouar », qui serait dans ce cas le lac de Baudouin⁽²⁾.

Zaron passait pour avoir été construit par le pharaon Hesepti, de la 17^e dynastie⁽³⁾. C'était donc une très ancienne ville à laquelle la légende attribue une très haute antiquité. Elle était située  « au commencement du pays étranger, à l'extrémité (à la frontière) de l'Égypte⁽⁴⁾ ». Ce renseignement est corroboré par l'Exode (xiii, 20), qui dit : « Etham, à l'extrémité du désert ». En effet, à Zaron, comme aujourd'hui à Qantarab, petit village moderne qui a remplacé l'ancienne ville, cessaient les cultures et, sans transition, on touchait à la « Terre du Vide », selon l'expression égyptienne⁽⁵⁾.

2. Au contraire, dans les *Nombres*, xxxiii, 8, il est question d'un *midbar Etham* « désert d'Etham ». Le texte parallèle (Exode, xv, 28) dit : « le désert de Chour », expression plus étendue que « désert d'Etham », qui n'en est qu'une partie.

C'est la région parcourue durant trois jours par les Hébreux après le passage de la mer Rouge et avant d'arriver au puits de Mara. Son nom serait, selon certains interprètes, un emprunt fait à celui de la forteresse; il signifierait « le désert de la forteresse ». Cette traduction ne me paraît pas acceptable. Je considère le mot hébreu *midbar* comme le synonyme du mot *zaron* avec le chan-

⁽¹⁾ Sinouhît dit : Je me cachais dans les bois, j'avais peur d'être tué par les gardes de Aah (voir, III) « la forteresse » (voir Maspero, *Les mémoires du Sinouhît*).

⁽²⁾ Maspero situe Petouï à l'entrée du wadi Foumilit, à Kemouar est identifié avec le lac Timouh (*ibid.*, p. 21).

⁽³⁾ Lemaire, *Dictionnaire*, Texte, vol. V, p. 392.

⁽⁴⁾ *Pap. Anastase*, pt. V, 1, 25.

⁽⁵⁾ En 1915 j'ai commencé à déblayer cette forteresse. Elle est située sur la rive septentrionale du lac Ballah. C'est un grand quadrilatère de 195 mètres sur les bords nord et sud. Les murailles, en briques crues, étaient protégées par de massives tours rondes (voir *Rev. de égypt.*, XXXVIII, p. 22).

gement du *noun* en *mén*: du reste les *Septante* ont transcrit *ἠὲνα*; il signifie «une chose perpétuelle, continuelle, ce qui a un caractère de perpétuité». Le mot est employé dans *Psaumes*, lxxiii, 15, dans l'expression *naharoth etna* «les fleuves perpétuels», pour caractériser la force d'un courant, par opposition aux courants temporaires, facilement desséchés⁽¹⁾. Le désert d'*Étham* ou *Éthân*, ainsi que l'appellent encore les Arabes⁽²⁾, serait le «désert perpétuel», expression convenant fort bien à cette partie du *Djebel Tib*, compris entre l'isthme et le ouâdi el-Arich, absolument desséché, pierreux, d'où le nom de *Hamddat*, presque dépourvu d'eau, et dont la stérilité est restée proverbiale.

3. N'ayant pu franchir la frontière à *Étham*, les Hébreux tentèrent de la passer dans le sud, à ce qui semble, bien moins gardé. Donc, ils revinrent sur leurs pas et traversèrent de nouveau la vallée de Gochen dans sa partie orientale, pour s'installer, avant la traversée de la mer, devant *Pi-Hahkiveth*, entre *Migdol* et la mer, en face de *Baal-Taephon* (*Exode*, xiii, 20). La mer visée est bien la mer Rouge, plus exactement le Golfe de Suez, dans ses limites actuelles, que le document Élohiste (*Exode*, xiii, 17) désigne par *Yam Souph*.

Comme on l'a remarqué depuis fort longtemps, le mot *souph* n'a pas un sens très précis. Traduit d'abord par «rouge», ensuite par «roseau», ces deux traductions sont également douteuses et ne concordent pas avec l'état ou l'aspect de cette mer. En outre, les raisons invoquées ne suffisent pas pour faire admettre l'une ou l'autre de ces traductions. Pour ma part, je crois qu'il faut chercher à ce mot une autre signification, mieux appropriée aux lieux, réservée spécialement à la partie que les Grecs nommaient *Sinus Heroopoliticus* et qui devint avec les Arabes *Bahr el-Qolzoum* «mer de Qolzoum».

La mer étant fixée au sud, le *migdol* désigné se trouve nécessairement au nord. *Migdol*, qui semble opposé à *Étham*, était une simple forteresse, un *castellum* d'importance moindre que *Zaron*, qui est désignée par les textes égyptiens tantôt par le terme *demât* «la ville», tantôt par celui de *kheteu* «la forteresse», expressions qui correspondent aux mots *πέλις* et *κασίρον* des Romains. Il y avait donc au sud de la terre de Gochen un *migdol* assez puissant et assez

⁽¹⁾ *Ynouvoex*, *Dictionnaire de la Bible*, au mot *Éthén*.

⁽²⁾ Le P. Lagrange, dans *Revue biblique*, 1897,

p. 611, dit que le *Djebel Éthân* est sur la route des pèlerins, au nord de Nakhal. En réalité, il s'étend de l'isthme au ouâdi el-Arich.

important pour être reconnu par son titre seul. Les documents contemporains, jusqu'à ce jour, ne nous apprennent rien. Le temple d'Abou-Hassa, moins endommagé, aurait peut-être pu aider à résoudre ce problème; mais ce ne sont pas les quelques débris de sculptures et d'hieroglyphes ramassés qui peuvent nous éclairer.

En s'appuyant sur l'*Itinéraire d'Antonin*, on peut envisager l'hypothèse de *Scrapiu* comme étant le lieu cherché. Je reconnais cette localité dans les ruines antiques d'un *castrum*, d'une certaine importance, au nord duquel se développait une population civile. Elles sont situées au nord des *Lacs Amers*, à *El-Ambak*, exactement derrière la gare de la Compagnie du Canal, appelée le *Déversoir*.

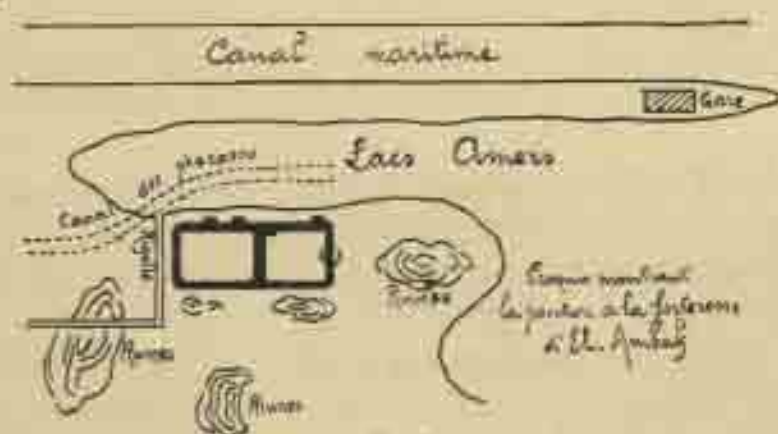


Fig. 5.

Cette position concorde très bien avec les distances indiquées par le routier. La situation de cette forteresse est très heureusement choisie. A la bifurcation des routes de Glyssa à Thou et de Glyssa à Péluse, elle maintenait les communications du nord et du sud, en même temps qu'elle surveillait le passage du grand lac, probablement à sec à l'époque impériale, puisque la route le traversait. Les ruines couvrent une large superficie de terrain, formant quatre groupes, dont l'un est coupé par la rigole de déversement des eaux du canal d'eau douce dans le lac. Sur les bords du lac, à droite de la rigole, s'élevait le *castrum* romain, ou *migdol* de la Bible, dont on retrouve facilement le tracé du mur d'enceinte malgré l'état lamentable des ruines.

C'était une vaste construction rectangulaire, arrondie aux angles, d'environ 150 mètres de long et 60 mètres de large. Il était défendu par trois tours.

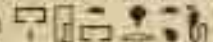
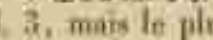
carrées, faisant face au lac : l'une était à l'angle sud, et les deux autres, vers le milieu de la façade, gardaient une porte. M. Linant a remarqué que cette porte avait un escalier, aujourd'hui détruit, conduisant au canal des pharaons qui débouchait en ce lieu dans le lac.

Cette bâtisse était divisée en deux parties d'inégales grandeurs. Le *castrum* d'époque byzantine a très probablement remplacé un vieil édifice que des fouilles pourraient peut-être faire connaître. On y a trouvé de nombreuses monnaies juives. Cela suppose une colonie juive installée dans cette localité. Ce sont les ruines les plus importantes de toute la région et celles répondant le mieux à la position du *Migdol* biblique (fig. 5).

4. Ce fait admis, il reste à localiser *Pi-Hahkiroth* et *Baal-Tsephon*. Par ce qui précède, la question se trouve réduite à la recherche de deux points convenables, conformes au texte par leurs positions et dans un espace limité. On voit que je m'éloigne de l'hypothèse de M. Naville, qui loge ces localités à l'est du ouâdi Toumilât, entre Tell el-Maskhoutah et le lac Timsah⁽¹⁾. Comme je l'ai déjà dit, cette opinion remet les Hébreux à leurs points de départ, on peut s'en fâcher. L'argumentation me paraît cependant insoutenable en présence du texte, même en admettant l'hypothèse de la mer Rouge prolongée jusqu'au lac Timsah; question que je laisse de côté pour le moment, et que je discuterai plus tard. Sa conséquence première serait de rejeter à nouveau les Hébreux dans la région qu'ils venaient de fuir, et de mettre *Migdol* vers *Etham*, c'est-à-dire vers *Zarou*, ce qui est impossible. Cela nous obligerait, en outre, à reporter un peu plus au nord *Pi-Hahkiroth*, puisque ce lieu était entre la mer et *Migdol*, si l'on doit s'en tenir, comme je le suppose, au passage de l'Écriture, simple mais précis. En résumé, c'est au sud de la terre de Gochén que le miracle a eu lieu. Je crois que tout le monde est d'accord sur ce point. C'est donc au sud que doivent être cherchées les deux places, mises d'abordativement à l'orient de la terre de Gochén.

Pi-Hahkiroth, écrit en hébreu : פִּי־חֲכִירוֹת, a été identifié par M. Naville, hypothèse généralement acceptée par tous les savants, avec une localité égyptienne, que l'on ne trouve seulement que dans les textes de basse époque, *Pi-Kerehet* פִּי־כֶרֶחֶת, située dans le territoire de *Tekon*, qui est le ouâdi

⁽¹⁾ NAVILLE, *The Sinai-City of Pitham*, p. 30.

Toumilât, près de la cité de Pi-Toom. En réalité, ce rapprochement est dû à une ressemblance fortuite des deux noms. Mais l'assimilation s'arrête là, car il sera toujours difficile d'expliquer la transformation de la lettre égyptienne *h* en *he* hébreu. Pour ma part, je n'hésite pas à reconnaître *Pe-Hakhtroth* dans le nom égyptien  *Pe-Ha(h)herit*, ainsi écrit dans le papyrus Anastasi III, pl. 3, l. 3, mais le plus souvent  « la maison de la déesse Hathor ». La transcription du mot égyptien est rendue lettre pour lettre par l'hébreu, avec chute, par adoucissement, du *h* de la syllabe *het*. Dans le mot hébreu, il est intéressant de noter le double emploi des lettres *h* et *he* pour rendre la consonne *h*.

Pe-Hathor était un lieu situé dans l'isthme de Suez. Je le reconnais dans les ruines du temple d'Abou-Hassa. La déesse, comme *Astarté*, paraît y avoir reçu un culte particulier, tenant à la fois du culte égyptien et du culte sémitique, à côté du dieu Horus adoré sous la forme de Bâal. À ce nom religieux s'ajoutait, en tant que forteresse, le nom civil de *Âa-nekhtou* « la très puissante ». Elle se trouvait près du lac de *Pahoura*, les Lacs Amers, duquel on retirait du nitre et du sel. Avant la création du canal, les gens de la province de Charquié venaient s'y approvisionner de ces denrées. On l'appelait alors *El-Mellakah* « la salée »⁽¹⁾. Les faits que je viens d'énoncer ressortent d'une lettre du scribe Panhesa⁽²⁾, qui relate une réception faite en l'honneur de Ramsès II, en voyage dans ces parages : « Chaque jour les vierges de *Âa-nekhtou* sont bien habillées; l'huile douce est sur leurs têtes, ainsi que de nouvelles boucles de cheveux. Elles se tiennent à la porte (de leurs demeures); dans les mains elles ont une gerbe de papyrus de *Pe-Hathor* et des guirlandes du lac de *Pahoura*, le jour de l'arrivée du roi Bâ-ousser-mâ setep-en-râ (Ramsès II). » En outre, ce temple était inscrit pour 100 *deben* de pains, parmi les donations accordées par la reine Nitocris (fille de Psamétique I^{er}) à divers temples d'Égypte⁽³⁾.

5. Si cette identification est admise, *Baal-Tsephon* doit nécessairement être cherché de l'autre côté de l'isthme, à la lisière du désert d'Étham, car il était,

⁽¹⁾ LIXIST, *Mémoires*, p. 110.

⁽²⁾ *Pap. Anastasi III*, p. 11; *Records of the Past*, VI, 15.

⁽³⁾ Stèle de Psamétique I^{er}, l. 25, dans *Zeitschrift für ägyptische Sprache und Alterthumskunde*, t. XXXV (1897), p. 7.

dît expressément la Bible, en face, vis-à-vis de *Pi-Hakkioth*. Ce sont peut-être les petites ruines que l'on signale au nord de la route des pèlerins, à cinq ou six kilomètres du canal maritime. Dans tous les cas, et comme on l'a dit, l'identité de Bâal-Tséphon avec le djebel Attaka est impossible. Le nom de Bâal-Tséphon, comme sa position, ont donné matière à de nombreuses interprétations. L'étymologie généralement admise est que Bâal-Tséphon désignerait le sanctuaire d'un « Bâal du Nord », *séphon* signifiant « nord » dans les langues sémitiques. On explique ainsi cette dénomination : le vent du sud-ouest, qui souffle souvent dans ces parages, est dangereux pour la navigation ; le vent du nord, au contraire, lui est favorable⁽¹⁾. Je crois cette explication trop savante pour être la vraie. Il est plus certain que Bâal « le maître, le seigneur » est déterminé par le nom du lieu où il était adoré. Les exemples sont fréquents de cet emploi. Le papyrus Sallier IV, pl. I, verso, l. 6, qui transcrit le mot  *Bari-Zapouna*, le désigne comme un dieu étranger, adoré à Memphis. *Zapouna*, en effet, a une tournure sémitique ; mais il n'est pas inconcevable de penser que ce terme pourrait cacher un mot égyptien. Pendant longtemps on a admis cette interprétation pour *Pi-Hakkioth*. Il en fut de même, ainsi que je l'ai dit plus haut, pour la ville de Chour 𓆎𓅓, située à la frontière orientale de l'Égypte.

6. Après la traversée de la mer, les Hébreux pénètrent dans le désert d'*Etham* (*Nombres*, xxii, 8) ou de *Chour* (*Exode*, xi, 29). « Et ils allèrent trois jours dans le désert, et ils ne trouvèrent pas d'eau. Et ils arrivèrent à Mara ; et ils ne pouvaient boire des eaux de Mara parce qu'elles étaient amères. » Je cite le passage de l'*Exode*, car il montre bien les difficultés éprouvées par les Hébreux pour arriver à Mara, ainsi que le caractère particulier de la région traversée. Quant à la situation de ce point, comme pour les précédents, les savants ne sont pas d'accord, et plusieurs hypothèses ont été présentées ; mais chacun estime que la marche des Hébreux s'est effectuée le long de la côte occidentale de la péninsule du Sinai. Ils auraient suivi, par conséquent, la route traditionnelle pratiquée de tout temps par les Égyptiens pour se rendre aux carrières du Sinai.

(1) VANDERKORF, *Dictionnaire de la Bible*, au mot *Bâal-Tséphon*.

Cette thèse soulève de sérieuses objections; je suis étonné qu'elles n'aient pas été présentées.

La principale est le grand nombre de puits que l'on trouve dans la région comprise entre Suez et la pointe méridionale de la péninsule; ce fait est en contradiction flagrante avec le récit biblique, qui dit formellement que le désert était sans eau. À supposer cette marche, pourquoi cette course de trois jours dans le désert, lorsqu'ils pouvaient atteindre en quelques heures, par exemple, Ayoun Moussa, près de Suez, et par conséquent échapper à la soif qui les accablait?

En outre, au temps de l'Exode, qui eut lieu probablement sous le roi Ménéphthah, les inscriptions du Sinai témoignent que les carrières de Maghara et du Sarhout-el-Khadem étaient encore en exploitation. Ce travail nécessitait, comme on sait, de fortes troupes de travailleurs, mises sous la garde de soldats; des convois fréquents pour le ravitaillement en eau et en vivres; en outre, de nombreuses caravanes de toutes sortes parcouraient la côte; enfin il y avait des postes de soldats pour la garde des puits et de la route. Ces faits seuls eussent suffi aux Hébreux pour leur faire prendre une autre direction, car il ne faut point oublier qu'ils étaient partis en fuyards d'Égypte, et pour cette cause ils évitaient les voies battues, comme ils avaient évité le chemin direct de Syrie. Pour toutes ces raisons je ne peux admettre le chemin proposé.

Je pense que l'itinéraire suivi fut la route directe d'Égypte en Arabie, par *Nakhel*, appelée *Darb-el-Higg* ou « route des pèlerins ». C'est l'ancienne route de Clysma à Aïla inscrite sur la *Table de Peutinger*. Cette voie, en effet, offrait l'avantage d'être, comme aujourd'hui, peu pratiquée à cause des nombreuses difficultés rencontrées pendant la traversée, et par conséquent de toute sécurité. À moins d'un détour¹⁾, jusqu'à *Nakhel*, qui est la station principale, on ne trouve point d'eau. Et la longueur du chemin depuis Suez est de trois ou quatre journées au plus. Cette route était bien connue de Moïse,

¹⁾ M. Couyat marque sur sa carte un lit Mour à l'est de Suez et au sud de la route des pèlerins. Je ne crois pas qu'il y ait lieu d'en tenir compte. Le mot Mour est un nom générique indiquant un lieu où l'eau est sou-

ndre. Les bédouins donnent ce nom à tous les puits qui ont l'eau soumise et dont ils ignorent le nom. Il en est de même pour le mot *khérbe*, qui sert à désigner les ruines en général.

C'est très probablement celle qu'il prit pour se rendre à Madian, lorsqu'il fut obligé de s'enfuir de la cour de pharaon, pour le meurtre d'un Égyptien, et qu'il parcourut ensuite, à plusieurs reprises, pour se rendre chez son beau-père Jéthro. De rares caravanes transitaient alors cette route. On peut même dire qu'avant l'islamisme elle fut très rarement pratiquée, et seulement par intervalles irréguliers, lorsque, par exemple, l'Égypte était maîtresse d'une partie de la côte d'Arabie et de la forteresse d'Aïla. Aujourd'hui que les pèlerins musulmans vont à la Mecque par mer, elle est complètement abandonnée. Pour les relations commerciales avec l'Arabie, les documents égyptiens nous apprennent que de tout temps la voie de mer fut préférée à la voie de terre.

Je conclus de cela que la route la plus sûre et la moins dangereuse pour une population en fuite, comme l'étaient les Hébreux, était la route des pèlerins. Le premier point d'eau qu'ils rencontrèrent fut Nakhel, qui est Mara. Il ne faut pas oublier que dans le désert l'eau est toujours plus ou moins âcre et saumâtre. Ce fait était d'autant plus frappant pour les Hébreux que cette eau contrastait fortement avec celle du Nil qu'ils venaient d'abandonner, et leur seule boisson jusqu'à ce moment. Tous les voyageurs connaissent l'effet de ce changement et l'impression désagréable ressentie en buvant cette eau âcre. Après Nakhel, les Hébreux se tournèrent vers le sud et arrivèrent au mont Sinai par la route ordinaire, aussi pénible pour le voyageur que la précédente, qui conduit de Palestine au couvent de Sainte-Catherine.

Telle est, comme je me la figure, la sortie d'Égypte. Je crois que l'itinéraire ainsi conçu a l'avantage de suivre plus exactement le texte, depuis le départ de la terre de Gochen; de mieux faire comprendre les mouvements de cette fuite, les difficultés de toutes sortes rencontrées par les Hébreux dans le désert et qui les attendaient encore au Sinai.

7. A cette thèse on objectera le miracle de la mer Rouge. Comment a-t-il pu se produire entre la mer et les lacs? Il n'est pas besoin pour cela de supposer un bouleversement géologique postérieur à l'Exode, dont le résultat aurait produit les seuils d'El-Guisr, de Toussoum et de Chalouf. D'abord ce dernier, contrairement à l'opinion émise, ne barrait pas entièrement l'isthme; il s'arrêtait, avant le percement du canal, au bord occidental de la dépression isthmique, laissant un étroit chenal permettant aux eaux de la mer de pénétrer

dans les lacs. On voyait encore dans la première moitié du XIX^e siècle, avant le percement du canal, les fortes marées couvrant d'eau, jusqu'aux lacs, les terres basses de l'isthme. La surface couverte, d'après la carte manuscrite de 1859, de l'ingénieur Larousse, était de plus de deux kilomètres au passage de la route du pèlerinage. Si l'on admet, en outre, un ensablement progressif de la dépression, occasionnée par les laisses de la mer, on voit que ces eaux pouvaient acquérir une certaine hauteur au moment des marées, et peut-être couvrir le sol d'une manière permanente. Cette hauteur d'eau était suffisante pour rendre le passage dangereux, sinon impossible. Mais, d'autre part, elle était assez peu profonde pour que l'action du vent du sud-est (*Ezole*, xv, 21) se fasse sentir et mette les terres à nu. C'est un phénomène que j'ai observé plusieurs fois dans le lac Randoni²¹. Il dure quelquefois plusieurs jours.

VI

Après avoir enlevé les débris du temple d'Abou-Hassa, je pris le ouâdi Abou-Sayal, lequel, en descendant vers le sud-est, me conduisit en deux heures aux ruines d'un petit fort d'époque romaine ou byzantine. Ces ruines se trouvent à quelques centaines de mètres à l'ouest de la ligne du chemin de fer, au milieu du lit du ouâdi. Des démolisseurs modernes ont précipité la ruine du monument. En 1911, lors de mon passage, on y venait encore chercher de la pierre. Les restes sont des plus minimes. Il est parfois difficile de lire le plan sous l'amas de décombres ou de sables amoncelés. C'était un édifice carré, mesurant 110 mètres de côtés, avec quatre tours rondes aux angles. La muraille nord, la mieux conservée, est parfaitement visible avec ses deux tours, dans toute son étendue. On suit péniblement la ligne du mur sud et une partie de la tour sud-est. Les autres faces ont disparu sous les éboulis, ou bien elles sont cachées sous une couverture de sable. Parallèlement au mur occidental on voit encore, à 4 mètres de distance, les traces d'un mur dans un tel état de dégradation qu'il est malaisé d'en préciser la nature. Enfin, à 50 mètres de la tour nord-ouest, on remarque deux petits monticules de moellons, mêlés à des tessons de poteries, restes probables de deux habitations.

²¹ Le même fait a été observé au lac Manzala par le général Androssi (*La Décade* 1879).

Sinac, 20 et 30 novembre 1798, n^o 6 et 7; *Mémoires sur l'Égypte*, vol. I).

Plus loin, en remontant le ouâd, à 2 kilomètres de distance environ du fort, je note sur le sol un grand dépôt de poterie gréco-romaine, sans aucune trace de construction. J'avais reconnu encore un de ces dépôts sur la rive ouest de l'ancien canal, dit des Pharaons, entre le petit lac Amer, où il pénètre, et l'écluse du canal d'eau douce. Seulement, tout près de là, sur un tertre rocheux on voit les vestiges d'une petite construction rectangulaire, appartenant probablement à une basse époque.

Dans le désert de l'isthme, ces dépôts sont fréquents, surtout dans le nord, le long des anciennes voies, particulièrement sur le trajet de la grande route de Syrie en Égypte. Hérodote (II, 6) raconte qu'on se servait, pour transporter l'eau dans le désert, des jarres que le commerce des Grecs apportait en Égypte ou en Syrie. L'existence de ces débris de vases, loin des lieux habités, en certains points et sur les passages, confirme le récit de l'historien. C'étaient, pour les caravanes, des lieux de repos, entre les relais, durant les heures chaudes de la journée. On les trouve souvent près des puits. Avec les tessons j'ai ramassé presque toujours un certain nombre d'anses rhodiennes, quelquefois une anse étrangère avec inscription latine. Ces documents fixent approximativement l'époque de ces dépôts.

VII. — STÈLE PERSE DE SUEZ.

À 6 kilomètres environ au nord de Suez, au passage de la route des pèlerins allant du Caire à la Mecque, entre le canal d'eau douce et la voie du chemin de fer, on trouve les restes d'une stèle perse qui a été attribuée à Darius. En réalité, elle est au nom de son successeur, le roi Xerxès, comme nous l'apprennent les inscriptions du monument. Ce monument, élevé en souvenir du percement du canal du Nil à la mer Rouge, se dressait en plein marécage sur un massif de briques crues d'au moins 2 mètres de hauteur, à une centaine de mètres à l'occident du vieux canal. La stèle est d'un grand intérêt : elle prouve, à l'encontre du récit des historiens, que le rétablissement du canal, commencé par Darius, fut achevé par Xerxès; elle montre également que le roi n'attendait pas toujours d'avoir achevé l'œuvre commencée pour en perpétuer le souvenir.

Il est même probable que l'érection des stèles et le creusement du canal se

faisaient simultanément. Le travail avait commencé au Nil : le fait est confirmé par la disposition des monuments. Les stèles de Maskhoutah (dans le ouâdi Toumilât), de Matroukah (dit Sérapéum)¹² et de Qahret portent le nom de Darius. Seule celle de la route des pèlerins, et la plus méridionale, est de Xerxès. De Maskhoutah au Nil il y a loin. Une cinquième stèle est encore possible. Si elle n'a pas été emportée, elle serait à chercher sous le sable, vers Tell el-Kébig, à la lisière méridionale du plateau désertique, comme la stèle de Maskhoutah. En résumé, je pense que le canal du Nil à la mer Rouge, percé par les souverains de la XIX^e dynastie, peut-être de la XVIII^e, était complètement achevé et son fonctionnement assuré sous le roi Nékao. Pour des causes à nous inconnues il fut abandonné; il s'ensuivit un ensablement qui dura jusqu'à l'arrivée des Perses. Ceux-ci, en se rendant maîtres de l'Égypte, procédèrent à son nettoyage, et rétablirent la navigation interrompue depuis plus d'un siècle. Ainsi Darius put dire : « Moi, j'ai ordonné de creuser ce canal à partir du Nil, c'est le nom du fleuve qui coule en Égypte, jusqu'à la mer qui vient de la Perse ». Les Perses avaient un intérêt particulier au rétablissement du canal : ils assuraient par ce moyen les relations avec leur pays, toujours précaires, à cause des déserts à traverser et des nombreux intermédiaires dont il était utile d'avoir l'appui par des alliances, pour le libre passage des caravanes.

La stèle en granit rose est bilingue. Elle mesure 3 m. 12 cent. de hauteur, 1 m. 85 cent. de largeur et 0 m. 80 cent. d'épaisseur. La partie supérieure est cintrée. Comme les autres stèles, celle-ci a été coupée en plusieurs morceaux. Il ne reste plus que la moitié gauche (a) de la face portant l'inscription hiéroglyphique, et le bas (b), environ un tiers de la hauteur totale, de l'autre moitié. Ce bloc porte un fragment de l'inscription perse gravée sur la face opposée à l'inscription hiéroglyphique. Le revers des parties écrites était martelé. La partie c a disparu (fig. 6). L'état de conservation des deux blocs est très mauvais. Le granit, à cause du séjour prolongé dans le marais, s'effrite



Fig. 6.

¹² La carte de Linant nomme ce lieu *El-Térégé*.

Bull. Inst., t. XVI.

facilement et la durée des inscriptions est précaire. C'est pour ce motif que j'ai laissé le monument sur les lieux; mais mon travail achevé, avant de recouvrir ces fragments de sable pour les protéger contre les intempéries, j'ai eu soin d'en prendre un estampage. Les inscriptions ont été copiées en 1884 par M. Clermont-Ganneau; il m'a dit avoir emporté pour le Musée du Louvre un fragment du sommet de la stèle. D'autres fragments, sur l'affirmation des Bédouins, auraient servi dans la construction de maisons rurales sises près de là; d'autres auraient été emportés à Suez. De tout cela, malgré mes recherches, je n'ai trouvé nulle trace de ces morceaux.

La face égyptienne de la stèle avait deux registres. Le cintre est bordé par un ciel formant voûte.

Premier registre. — Tableau représentant le roi devant une divinité. De cette scène il ne reste que quelques traits d'un personnage debout, probablement ceux du roi Xerxès. Devant lui, la légende royale très effacée :

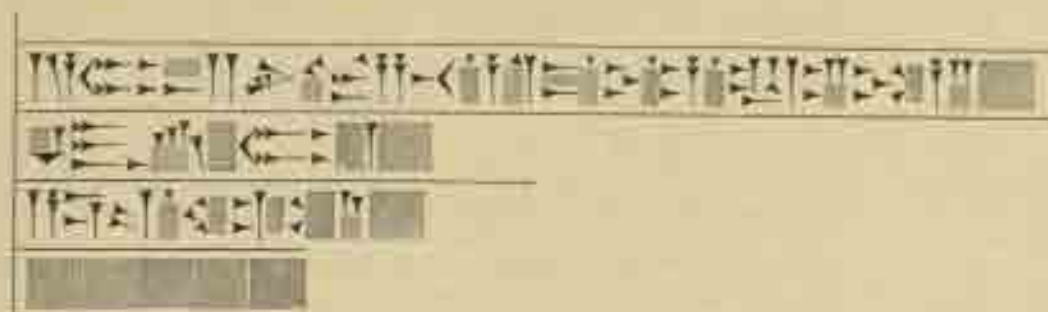


Deuxième registre. — Inscription hiéroglyphique de 23 lignes. Toute la partie gauche du texte est détruite, et quelques signes seulement des huit dernières lignes subsistent. Je pense que, par rapprochement avec les autres stèles persanes, on pourra reconstituer le sens général de cet important document. Hiéroglyphes tournés de droite à gauche.





L'inscription perse gravée sur le fragment *b* est en très mauvais état. On ne voit plus que des débris des quatre dernières lignes; de la dernière il ne reste que des traces de signes :



A l'ouest de la stèle, sur un petit tertre, s'élevait une petite construction en briques crues, actuellement rasée jusqu'au sol. C'était peut-être une ancienne tour de garde, de date indéterminée. La poterie que l'on trouve autour de ces ruines indique une basse époque. Parmi les débris j'ai ramassé une monnaie romaine très fruste. A l'avant, la figure et la légende sont effacées; au revers on voit une corne d'abondance d'où sortent des fruits. A gauche on lit : *curacroy*.

J. CLÉMENT.

(A suivre.)

LES PREMIERS MOTS DU CHAPITRE XVII DU LIVRE DES MORTS

PAR

M. ÉDOUARD NAVILLE.

Dans le dernier volume de la *Zeitschrift*, M. Sethe, étudiant les premiers mots du chapitre xvii du *Livre des Morts* d'après le texte et la traduction qu'en a présentés M. Grapow, rejette l'interprétation de ce savant : *Ich bin Atum der ich allein war* « je suis Atum qui étais seul », et en propose une autre : *mir gehörte das All, als ich allein war* « à moi appartenait le tout, quand j'étais seul ». Ainsi Ξ , qui jusqu'à présent a toujours été traduit par le pronom de la première personne, comprenant l'idée du verbe substantif : « je suis », ou « j'étais », n'aurait point ce sens, et il ne serait plus question du dieu Atum⁽¹⁾.

Nous voudrions reprendre à nouveau cette discussion et examiner laquelle de ces deux traductions doit être considérée comme étant la vraie. Pour cela, nous consulterons plusieurs textes inédits, ou qui l'étaient encore lorsque M. Grapow a fait son travail. C'est d'abord pour la XIX^e dynastie le texte que le roi Menephtah a fait graver sur les parois du long couloir qui mène à ce que j'ai appelé le puits de Strabon, que j'ai déblayé à Abydos en 1914. Sur la paroi droite, en entrant par la porte dont M. Petrie avait indiqué l'existence, se trouvent le chapitre i du *Livre des Morts* et la plus grande partie du chapitre xvii jusqu'à la ligne 59. Les vignettes qui surmontent ce texte sont celles du chapitre xvii. Il n'y en a aucune du chapitre i. Elles commencent par la scène du roi dans un pavillon jouant au jeu qu'on a appelé les dames, et que M. Jéquier a reconstitué sous le nom de jeu de *senet*. C'est la première vignette du chapitre xvii, et cependant elle est placée au-dessus du chapitre i.

Les autres textes appartiennent à la XXI^e dynastie, et ils sont tous en hiéroglyphes : celui de la prêtresse appelée *Neukhouu*, dont je crois que le nom

⁽¹⁾ Dans les transcriptions la lettre Ξ a la valeur *an*.

pouvait être prononcé *Nesutkhonsu*, et celui de sa tante *Katseshni*, un très beau document et l'un des plus importants de cette époque, laquelle a produit aussi le beau papyrus publié par M. Budge sous le nom de papyrus Greenfield. Il est écrit pour *Nesutnebtaheru*, petite-nièce de *Katseshni*.

M. Grapow, pour sa traduction du chapitre xvii, fait usage de plusieurs textes du Moyen Empire dont, pour la plupart, la découverte est récente, et à l'aide de ces documents il reconstitue un texte de cette époque. Il est à remarquer que tous ces textes proviennent de tombeaux ou de sarcophages; ils sont tous en hiéroglyphes, sauf celui de la reine *Montubotep* sur lequel nous aurons à revenir. Je ne puis m'étendre ici sur l'origine de ces textes funéraires, ni sur la première manière de les écrire. Ce qui est certain, c'est qu'ils ont d'abord été écrits en hiéroglyphes, et aussi, puisque les papyrus les plus anciens sont en colonnes verticales, qu'ils ont d'abord été gravés sur des murs. C'est à cela qu'ils étaient destinés : ils devaient, à l'origine, figurer sur les parois de tombeaux.

Il est inutile de rappeler que l'écriture a d'abord été figurative; elle a commencé par être un dessin, la représentation d'objets réels, et non des signes conventionnels comme les nôtres. En égyptien, le caractère figuratif a persisté même après la naissance de l'alphabet phonétique; il n'a disparu d'une manière presque complète qu'avec l'adoption de l'écriture démotique. Les textes religieux, étant de date très ancienne, ont d'abord été rédigés en écriture figurative, en hiéroglyphes, et l'on tenait tellement à cette tradition que ce n'est que sous la XXI^e dynastie que s'est généralisé l'usage d'employer l'hieratique. On voulait reproduire exactement ce qui à l'origine se trouvait sur les murs de la tombe; même sous les Ptolémées on avait des papyrus funéraires comme celui de Turin, écrits en hiéroglyphes et en colonnes.

L'adoption de l'hieratique correspond à une idée nouvelle; le défunt lit lui-même ces textes, et il faut qu'ils soient à sa portée. C'est pourquoi on met le papyrus en rouleau dans son sarcophage en forme de momie, ou bien on écrit des fragments du livre à l'intérieur du couvercle. Il n'y a plus besoin alors que le texte soit en colonnes verticales; il est fréquemment en lignes horizontales.

J'ai montré ailleurs⁽¹⁾ comment le sens et la direction de l'écriture dépendaient en premier lieu de la matière sur laquelle on écrivait, et de la façon


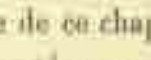
⁽¹⁾ *Papyrus funéraires de la XXI^e dynastie*, vol. I, introduction, p. 3 et suiv.

dont on s'y prenait pour écrire. Pourquoi toutes les inscriptions murales d'une certaine longueur sont-elles toutes en colonnes verticales? Parce que c'était le moyen le plus simple de les reproduire. Si l'on avait voulu graver un texte horizontal, il aurait fallu un échafaudage souvent d'une longueur démesurée, comme dans le couloir d'Abydos où il aurait eu quatorze mètres, puis une fois deux ou trois lignes achevées, il aurait fallu le déplacer, le monter ou le baisser, ce qui aurait été un travail considérable. A la lecture aussi, il aurait fallu se promener tout le temps le long du mur, et au bout de chaque ligne revenir en arrière au point de départ. Tandis que pour graver le texte en colonnes, une simple échelle suffisait, qui permettait d'écrire deux ou trois lignes de haut en bas, et qu'il était facile de mouvoir à mesure que l'ouvrier avançait. La lecture aussi en était beaucoup facilitée.

C'est une erreur de croire que les textes du *Livre des Morts* ont d'abord été écrits en hiératique, puis transcrits en hiéroglyphes. C'est l'inverse qui est vrai. La première rédaction a été en hiéroglyphes, et ce n'est que plus tard que la forme cursive de l'écriture, qu'on désigne sous le faux nom d'hiératique, y a été appliquée. Un scribe qui voulait copier un papyrus comme celui de Neb-seni (Aa) n'était pas, ainsi qu'on se le représente trop souvent, devant une table avec son modèle à côté de lui. A cet égard les usages n'ont pas changé depuis des milliers d'années. Il suffit d'aller une fois à un marché dans un village d'Égypte pour voir qu'un écrivain public écrit non devant une table, mais sur sa main ou sur ses genoux. Les statues des anciens scribes nous montrent qu'il en était de même de leur temps. Assis à terre, les jambes croisées, ils ont leur rouleau sur leurs genoux.

Si nous regardons leurs copies, nous voyons que leurs modèles étaient des textes en colonnes. Ils étaient dressés devant les copistes, ou les entouraient à droite et à gauche, soit qu'il y en eût un seul placé en face d'eux, soit qu'il y en eût plusieurs disposés comme les parois d'une chambre au milieu de laquelle le scribe était placé. Le texte devait commencer à sa gauche, c'est-à-dire à l'est. On remarquera qu'avant l'époque de transition entre les deux écritures, dans les papyrus funéraires hiéroglyphiques les colonnes sont toujours en sens inverse de celui des caractères; elles se suivent de gauche à droite, tandis que l'écriture va de droite à gauche; et le papyrus commence à gauche, contrairement aux papyrus hiératiques. Cette dérogation à l'habitude et à la

manière d'écrire sur un rouleau, dérogation qui créait au scribe une difficulté, provenait d'une idée religieuse. La vie de l'homme était considérée comme une marche pareille à celle du soleil, allant de l'est à l'ouest, de gauche à droite. La vie terrestre qui avait commencé à l'est finissait dans l'Ament, dans l'Occident. Même dans l'autre monde, le défunt était considéré comme marchant vers l'Occident, et ce qui le prouve, c'est qu'il existe un chapitre (xcii) du *Livre des Morts* qui a pour titre : « le chapitre d'empêcher qu'on ne navigue à l'Est dans le monde inférieur ».

Les textes qui étaient censés accompagner le défunt devaient donc, comme lui, partir de la gauche. On peut en voir l'indication au papyrus de Kamara⁽¹⁾. Il commence exceptionnellement par le chapitre lxxix, et cela en vertu d'une tradition ancienne, ainsi que le disent les premiers mots :  « (la) autrefois le jour de l'enterrement ». Après le chapitre lxxix vient le chapitre i. Au-dessus du texte de ce chapitre on trouve ce mot :  « à gauche ». C'est une indication donnée au scribe de revenir à la gauche du modèle, après le chapitre lxxix qu'il avait pris dans le corps du texte, peut-être tout à la fin, comme on peut le voir dans certains papyrus.

Une autre preuve que les papyrus étaient écrits en colonnes allant de gauche à droite, c'est la faute si souvent répétée de textes copiés à rebours, en commençant par le mauvais côté, en sorte que le chapitre débute par la dernière des colonnes, et que celles-ci se suivent à contre-sens. Cette erreur peut se produire sur un seul chapitre au milieu d'un texte du reste correct, ou dans un papyrus entier comme il y en a un à Leyde. Elle n'aurait pas été possible si l'écrivain avait eu un modèle en lignes horizontales, et surtout en hiératique⁽²⁾.

Enfin, il ne faut pas oublier, quand on étudie ces textes, qu'ils ont d'abord été gravés sur les murs des tombeaux, pour être lus à haute voix sans doute dans les cérémonies qu'on célébrait en l'honneur du mort : et c'est pourquoi ils sont gravés non dans la chambre de la momie hermétiquement fermée, mais là où les membres de la famille avaient accès, ou les prêtres, s'il s'agissait d'un roi. Ainsi dans la *Litanie du Soleil* qui se trouve tout à l'entrée des tombes royales, après le titre on lit ces mots : « Lorsqu'on lit ce livre, les

⁽¹⁾ Papyrus funéraires de la XXV^e dynastie, vol. I, pl. 1 et 2.

⁽²⁾ Voir *Einführung* de mon édition du *Livre des Morts*, p. 32.

lettres à prononciation variable. C'est là ce que j'ai fait ressortir il y a déjà plusieurs années. M. Maspero s'est rallié à mon point de vue, et il insiste là-dessus dans son dernier travail. Il en résulte qu'il faut séparer le signe lui-même de sa prononciation, qui, suivant les cas, peut être différente. Un **ⲗ** peut être ici un *a*, là un *o* et autre chose encore. Il en est ainsi dans les voyelles des langues modernes : un *e* français ou un *a* anglais, que les Anglais appellent *e*. Une voyelle comme **ⲗ** pouvait dans la prononciation être une diphthongue, le copte nous l'enseigne; nous trouverions de nombreux exemples analogues dans l'allemand suisse. En égyptien, les voyelles peuvent être rapprochées à deux ou trois pour produire un phonème unique, et elles peuvent former des combinaisons telles qu'en présentent les langues modernes. C'est donc, à mon sens, une idée absolument fausse qu'il n'y a pas de voyelles dans l'écriture égyptienne, et qu'un mot ne commence jamais par une voyelle.

La troisième catégorie de lettres, c'est ce qu'on nomme les sonnantes ou les liquides **ⲕ**, **ⲙ**, **ⲛ**. Ces lettres sont précédées ou suivies d'une voyelle; ce que nous appellerons du nom allemand d'*talant* et d'*auslaut*. Ce sont donc des signes mixtes comprenant consonne et voyelle, et suivant les cas la valeur de consonne disparaît, et il ne reste que la voyelle. Ainsi **ⲙ** se lit **ⲙ**, **ⲛ** ou **ⲛ**, mais souvent l'élément consonne ayant disparu, **ⲙ** n'est plus que la voyelle **ⲙ** comme dans le pronom qui nous occupe. On peut donc dire que ces trois lettres sont, suivant les cas, ou consonne et voyelle réunies, ou consonne, ou voyelle.

Je ne puis faire ici la démonstration complète de ce que j'avance à propos des liquides, démonstration qui est particulièrement facile dans le cas de **ⲙ** qui se lit fréquemment *ar* **ⲙ**, et où la valeur **ⲙ** est évidente dans des mots comme **ⲙ** pour **ⲙ**. Pour ce qui est de la valeur vocalique de **ⲙ**, elle ressort clairement de mots comme **ⲙ**, qui s'écrit aussi **ⲙ** (*Tot.*, 963), de noms propres composés de **ⲙ**, Ashôr écrit Neshôr⁽¹⁾. On trouve aussi quelquefois **ⲙ** pour **ⲙ**⁽²⁾. La négation **ⲙ**, fréquente dans *An*, se lit **ⲙ**. Plus tard, même l'— consonne disparut dans la négation copte *ar*⁽³⁾ à côté de *an*. Par conséquent, **ⲙ** est donc absolument l'équivalent de **ⲙ**, cette forme du pronom

⁽¹⁾ Meier, *Papyriusfund*, p. 11. Je n'ai pas sous les yeux l'inscription paléocrite que Schöder que cite l'auteur.

⁽²⁾ Roué, *Œuvres diverses*, t. VI, p. 367 (= *Bibliothèque égyptologique*).

⁽³⁾ Seneb, *Koptische Grammatik*, I 177.

personnel qui se trouve dans les pyramides (P. 141, 1098, 1440), où il varie avec 𓆎 ou, lorsque le texte parallèle est à la troisième personne, il remplace le nom propre.

Quant à la prononciation, elle est la même qu'à toutes les époques. Le second — a pour *Ansaut* 𓆎 et doit se lire —𓆎 , et ce qui le prouve, c'est qu'il a pour variante 𓆎 dont la lecture —𓆎 est indubitable⁽¹⁾ (P. 405, 535). 𓆎 se lit donc *ank* comme la forme 𓆎 qu'on trouve écrite complètement dans les papyrus hiéroglyphiques de la XXI^e dynastie.

Dans les pyramides et au *Livre des Morts*, la forme usuelle est 𓆎 sans l'initial. Mais on peut voir dans les mêmes textes combien souvent cet initial est omis, par exemple — pour 𓆎— , — pour 𓆎— , 𓆎 pour 𓆎𓆎 , sans parler du nom du dieu Atoum, qui est presque toujours écrit 𓆎 . Dans les papyrus hiéroglyphiques de la XXI^e dynastie on a employé indifféremment 𓆎 et 𓆎 . En copte, l'o qui tient lieu de 𓆎 ancien est souvent omis, par exemple dans *cp*.

Il est certain que, comme l'ont établi MM. Erman et Gardiner, les pronoms personnels tels que 𓆎 , 𓆎 , 𓆎 , peuvent avoir un sens possessif, et signifier «est mien, est à toi, est à lui». Par conséquent, 𓆎 peut avoir ce sens-là, puisque c'est une variante orthographique de 𓆎 . Mais il m'est impossible d'admettre que dans les deux phrases du chapitre xvii 𓆎 soit autre chose que le pronom 𓆎 . Il faudrait, pour cela, faire table rase de toutes les variantes. Il serait bien étrange que les scribes qui copiaient ces textes sous le Nouvel Empire en eussent perdu l'intelligence au point de donner à ces phrases un sens très différent de celui qu'elles avaient à l'origine, et où l'idée fondamentale serait perdue.

A peu d'exceptions près, tous les papyrus écrivent 𓆎 au lieu de 𓆎 , et encore cette dernière forme ne se trouve que dans les papyrus hiéroglyphiques, les papyrus hiéroglyphiques portant tous 𓆎 ou 𓆎 , même le sarcophage de la reine Mentuhotep qu'on assigne en général au Moyen Empire, et où on lit 𓆎 . En face de cette concordance des textes il serait étrange que 𓆎 ne fût pas le pronom personnel. Il faudrait déclarer pour cela que la grande masse des textes est fautive, sauf un petit nombre.

(1) M. Erman (*Ägyptische Grammatik*, 2^e Aufl., § 169) suppose que 𓆎 est un ancien syllabique pour *in*. Mais comme la lecture se est


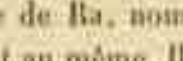
certaine, faut-il admettre que la lecture du signe est *ank*? Il semble plutôt qu'il y a ici omission de l'initial 𓆎 devant 𓆎 .



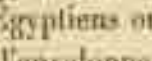

Nous avons encore une preuve que Ξ est bien le pronom de la première personne dans les textes hiératiques de la XXI^e dynastie. Je ne saurais assez insister sur la valeur de ces textes. Ils ont été écrits au moment où l'on abandonnait pour l'hiératique l'écriture hiéroglyphique qu'on ne comprenait plus, à en juger par le grand nombre de papyrus fautifs de cette époque. On préférerait l'écriture courante, dont les scribes avaient l'habitude et par conséquent l'intelligence complète. Nous avons trois de ces papyrus, qui tous trois appartiennent à la même famille⁽¹⁾. Nous savons à quelle époque ils ont été écrits, à quel moment ont vécu ceux auxquels ils étaient destinés, et aussi qu'ils viennent tous de Thèbes. C'est le papyrus Greenfield, au Musée Britannique, et ceux de Nesikhonsu et de Katschalni au Musée du Caire. Tous trois sont pour des femmes dont nous connaissons le lien de parenté. Les deux derniers sont fort semblables; ils sont écrits pour une tante et une nièce. Tous deux, dans les premières lignes du chapitre xvi, remplacent la première personne par la troisième : $\text{f} = \text{7} \dots \text{f} = \text{7} \dots$. Il en est ainsi dans tout le reste du chapitre; de même dans l'autre papyrus, $\text{f} = \text{7} = \text{X} \dots$. et pourtant dans le papyrus Greenfield nous lisons : $\text{f} = \text{7} = \text{X} \dots$. Il en ressort clairement que $\text{f} = \text{7}$ est, par conséquent, Ξ est le pronom sujet « je suis » ou « j'étais ».

Un exemple tout analogue se trouve dans le texte des pyramides, où $\text{f} = \text{7}$ remplace la troisième personne exprimée par le nom propre, ou par le pronom $\text{f} = \text{7}$, et où dans une autre phrase du même texte il est remplacé par f . Encore ici c'est la même chose que pour Ξ et f .

Il s'agit maintenant de trouver le sens exact de la phrase, et de voir si, comme le soutient M. Sethe, il n'est pas question ici du dieu Atum. Il est à peine nécessaire de rappeler que le nom complet du dieu est Atum . On pourrait en citer un grand nombre d'exemples tirés des textes des pyramides (P. 157, 156, 158, 160, etc.) et d'ailleurs. C'est donc un dieu à double face, à double nature, composé de deux parties. L'une Atum est le dieu souvent caché, tandis que Atum est la manifestation éclatante de la même divinité. De là vient qu'Atum

⁽¹⁾ Il y en a d'autres, mais moins importants, en particulier ceux des chantresses d'Anou, dont Turin possède plusieurs.

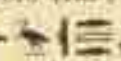

est souvent considérée comme le dieu de la nuit. M. Sethe voudrait voir ici dans le nom d'Atum le Tout, *das All*. Mais dans ce cas il me semble qu'on serait embarrassé pour lui donner une figure. Comment représenter le Tout? tandis que nous connaissons fort bien l'apparence d'Atum, qui est presque toujours un dieu à figure humaine, portant la double couronne, quoiqu'il soit appelé le seigneur d'Héliopolis, et qui est aussi un lien à tête humaine auquel on a donné le nom de Sphinx. Dans le *Livre des Morts*, Atum est une divinité fréquemment associée à Ra⁽¹⁾ : « Salut à toi, Ra lorsqu'il se lève, Atum lorsqu'il se couche » (pap. de Hunefer). « Je suis Ra, je suis sorti de l'horizon . . . », et plus loin : « je suis puissant comme Atum » (chap. xi). De même aux chapitres xv B, xxxviii B, xxxix, les exemples abondent. Atum est appelé aussi  *Atum Harmachis*, qui est le dieu d'Héliopolis. Harmachis étant une forme de Ra, nous trouvons de même  *Atum Khoperi*, ce qui revient au même. Il ne semble pas qu'on puisse considérer Atum comme étant le Tout.

Ce n'est pas à dire qu'il n'y ait pas en égyptien un nom pour le Tout, *tô Itâr*, et ce mot a la même racine que celui d'Atum. Il y a plus de quarante ans que, publiant les textes de la *Litanie du Soleil*⁽²⁾, j'ai attiré l'attention sur la divinité mentionnée à plusieurs reprises, et déjà dans le titre du livre qui est le suivant : « l'adoration de Ra dans l'Ament, l'adoration de Temt dans l'Ament ». Les mots « dans l'Ament » ne s'appliquent pas aux dieux, mais à l'endroit où se trouve le défunt quand il prononce ces invocations, qui s'adressent à Ra comme puissance suprême, puis non à Atum, mais à . Ce mot est bien connu; suivi du déterminatif , il veut dire la somme d'une addition, le total, la réunion, le Tout. La première forme de Ra serait donc le Tout, ce que nous appelons, dans le langage philosophique, l'Univers. Mais cette idée était encore trop abstraite; il fallait quelque chose qui impliquât mieux la totalité. Aussi les Égyptiens ont donné à Temt un nom composé. Ils l'ont appelé  « l'enveloppe universelle ». Je n'ai pas besoin de rappeler ici le sens de , qui veut dire « enveloppe, coffre ». Un point très important à


⁽¹⁾ On remarquera que je conserve le nom de Ra au lieu de Re. Que les Grecs en aient fait *Rei* dans les *Iléades*, cela se comprend, mais les noms comme *Ramess*, *Rakotis*, *Ammonemont*
















montrent que la prononciation Ra est parfaitement justifiée.

⁽²⁾ ÉDOUARD NAVILLÉ, *La Litanie du Soleil*, p. 17 et suiv.

remarquer, c'est que l'univers est la première manifestation de Ra, sa première forme, sa première naissance. Cette forme de Ra renferme en elle-même toutes choses, comme le total d'une addition renmit les unités dont elle se compose. Temt, c'est ce que les Grecs ont appelé *Hēr*, le Grand Tout qui au dire d'Hérodote est le plus ancien des dieux. — , ou — , comme il est écrit sous Ramsès II⁽¹⁾, embrasse toute chose, et nous est donné comme la première forme qu'assume Ra, lequel n'est d'abord que la puissance suprême, et par conséquent antérieur à Temt.

Et cependant nous voyons déjà dans les textes de la *Litanie* la tendance à faire de Temt, ce que sera Atum, la contre-partie de Ra, qui est le dieu du jour, tandis que Temt est celui de la nuit, comme on peut le voir dans cette phrase : « Ra sort de la vache Mehur, Temt se couche dans Nuter », deux noms différents de l'élément liquide, d'où sort le dieu et dans lequel il se couche.

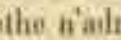


Atum paraît déjà à plusieurs reprises dans les textes de la *Litanie*. Il est dit de lui qu'il descend dans les sphères de l'Ament ou dans les mystères d'Anubis (11 et 19), ce qui correspond bien à sa nature telle qu'elle nous est décrite d'ordinaire. Il nous est dit qu'il a mis au monde l'Osiris royal conçu par Ra; ailleurs il nous est parlé du fils de Ra issu d'Atum. On voit que l'ancienne doctrine, qui faisait de  l'Univers, tend à disparaître, pour être remplacée par le culte de la double divinité, le jour et la nuit.


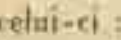

Et cependant on ne peut nier le rapport étymologique entre  et , qui se rattachent tous deux à la racine *tem* ou *des*, qui veut dire « joindre, unir »; et l'expression      a pour variante     et celle encore plus frappante que cite M. Sethe d'après le texte des Pyramides,    .

Je crois donc que dans la ligne qui fait l'objet de cette discussion, nous ne devons voir que le dieu Atum. Ce dieu ayant une puissance créatrice dont il fait grand usage, étant le père des dieux, l'époque où il était solitaire est un passé, et nous pouvons traduire : « j'étais Atum quand j'étais seul ». Le papyrus *Ae* de Londres dit : « j'étais Atum quand il était seul », et celui de Katseshni, qui parle à la troisième personne : « l'Osirienne était Atum quand elle était seule ».

⁽¹⁾ MANETTE, *Abdos*, II, pl. 13-17.

défunt sont les paroles qu'Atum prononcerait lui-même. Telle est la traduction que je propose de ce passage difficile. Si nous voulions rendre ces mots par une idée qui s'en rapproche, mais qui est toute moderne, inconnue aux anciens Égyptiens, nous dirions que cette périphrase revient à ceci : il parle sous l'inspiration d'Atum.

M. Sethe n'admet pas que  veuille dire « le seigneur Atum ». Il appelle cela une traduction erronée et « ganz unägyptisch ». Je répondrai que cette expression n'est pas rare dans le *Livre des Morts*. Par exemple, chapitre LXIX, 9, où après avoir dit qu'il est Osiris, Horus, Anubis, le défunt ajoute :  « je suis le seigneur Atum ». Cette expression est toute semblable à celle de *Kύριος ὁ Θεός*, que nous rencontrons à chaque pas dans les *Septante*, ou à celles que nous employons sans cesse dans les langues modernes en parlant de la divinité. Mais là où nous trouvons cette qualification de seigneur donnée à Atum de la manière la plus frappante, c'est dans le curieux dialogue entre le défunt et le dieu, qui forme le chapitre CLXXV⁽¹⁾, lequel, malheureusement, nous est arrivé en fort mauvais état. Ligne 10 :  « ô mon seigneur Atum, qui sont ceux qui se dirigent vers une contrée du monde inférieur ? ». La variante du papyrus d'Ani donne simplement : « ô Atum », et au papyrus d'Ani, l. 16 : « seigneur Atum, quelle est la durée de ma vie ? ». Il est naturel qu'on appelle le dieu : seigneur Atum, quand on veut faire ressortir sa puissance et sa domination.

Il y a un autre passage où M. Sethe conteste également le sens de  ; c'est celui-ci :  « j'étais hier, et je connais demain ». M. Sethe rejette cette interprétation. Il n'admet pas l'identité de  et de , malgré toutes les variantes, et il traduit : « A moi est hier, et je connais demain ».

Pour se rendre compte exactement de ce que l'auteur égyptien veut dire, il faut se reporter au temps où il écrivait. On oublie trop souvent que pour ces anciens Orientaux les idées abstraites n'existaient pas; ils n'avaient rien du langage philosophique. Toute idée abstraite devait être exprimée par une métaphore, par quelque chose tombant sous les sens, ou qui tenait à leur vie et à leurs habitudes. Le passé et l'avenir : voilà deux mots qui nous sont familiers

⁽¹⁾ *Proceed. of the Soc. of Bibl. Arch.*, 1904, p. 251 et 287.

cette ville. C'est le vrai commencement du *Livre des Morts*, des $\text{𓆎} \text{𓆑} \text{𓆑} \text{𓆑}$ ou $\text{𓆎} \text{𓆑} \text{𓆑} \text{𓆑}$, des discours ou formules qui le composent. Il devrait porter le numéro I, s'il n'avait été jugé préférable de conserver le numérotage usuel dû à Lepsius dans la première publication qu'il a faite de ce morceau capital de la littérature religieuse des anciens Égyptiens.

ÉDOUARD NAVILLE.

À PROPOS D'UN PRÉTENDU VERBE IRRÉGULIER

PAR

M. VICTOR LORET.

Le verbe ⲉ est bien gênant pour les débutants en égyptologie. Il présente en effet la particularité étrange de prendre un seul r , ⲓ , dans les cas où les verbes de la même classe redoublent la radicale correspondante, ⲙⲓⲙ , ⲙⲓ , et de n'en pas prendre, ⲉ , ⲓ , ⲙ , dans les formes où les autres verbes faibles expriment leur seconde radicale, ⲙⲓⲙⲓ , ⲙⲓⲙⲓ , ⲙⲓⲙⲓ , ⲙⲓⲙⲓ .

Il résulte, de ce fait, que les grammaires font un sort spécial au verbe ⲉ et le considèrent comme un verbe irrégulier. Pour chaque mode, pour chaque temps que l'on étudie, il faut examiner à part ce verbe malencontreux et rechercher comment il se comporte.

M. Erman écrit dans sa *Grammaire* (3^e édit., § 264) : « Le plus fréquent des verbes à troisième radicale faible, ⲉ *ir* « faire », a subi dès l'ancienne langue une sorte de mutilation (*Verstümmelung*) qui fait que, là où l'on écrirait, dans d'autres verbes, ⲓ et ⲙ , ⲙⲓⲙ et ⲙⲓⲙⲓ , on n'écrit dans ce verbe que ⲉ pour *ir* et ⲓ pour *irr* ».

J'avoue que la dernière partie de cette phrase ne me semble pas très claire. M. Erman a-t-il voulu dire que l'on écrit ⲉ et ⲓ au lieu de *ir* et *irr*, ou bien qu'on écrit ⲉ et ⲓ pour rendre *ir* et *irr*? En d'autres termes, fait-il allusion à une mutilation phonétique, ou bien à une mutilation (abréviation) graphique? — Je ne vois pas comment décider⁽¹⁾.

M. Sethe, par contre, dans son *Ägyptisches Verbum*, conclut bien nettement, des particularités orthographiques du verbe ⲉ , à d'importantes modifications morphologiques.

(1) Pourtant, quand à propos de la forme morphologique (dont la seconde radicale est redoublée) M. Erman fait la remarque (§ 297) : « das Verbum *machen* bildet ⲙⲓⲙ », il semble bien qu'il parle d'une forme réelle et non d'une

particularité orthographique. Il est vrai qu'en revanche, dans le paragraphe relatif au temps en -u, il écrit (§ 304) : « bei ⲉ *machen* schreibt man ⲙⲓⲙ », ce qui paraît nous ramener à une question d'écriture.

Pour lui, la forme 𓂏 doit se lire *irj* ou *irw* et la forme 𓂐 doit se lire *ir* avec un seul *r* (I, § 397, 3). Il insiste même tout spécialement sur ce dernier point et déclare que « s'il était admis que l'on pût lire *ir* *f* le groupe 𓂐 , on devrait alors lire 𓂐 *irfr* au lieu de *ifr*, et 𓂐 *gmm* au lieu de *gm* » (II, § 175, n. 1).

Or, en étudiant les diverses orthographes que prennent, à différentes époques, les mots 𓂏 « vigne, raisin » et 𓂐 « lait », il m'a paru que le cas du verbe 𓂏 est extrêmement simple et que nous devons, au lieu d'un fait d'irrégularité morphologique propre à ce verbe, y voir l'application d'une règle orthographique qui semble particulière au signe 𓂏 , mais que l'on pourra peut-être, en cherchant bien, étendre à d'autres syllabiques.


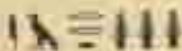

Cette règle doit être la suivante : le signe syllabique 𓂏 ne prend jamais de complément phonétique terminal; quand il est suivi d'un 𓂏 , ce 𓂏 n'est pas un complément phonétique, mais bien un second *r* qui vient s'ajouter au *r* déjà contenu dans 𓂏 , de sorte que 𓂏𓂏 représente les deux lettres *rr*, tandis que 𓂐 sert à exprimer les trois lettres *ir*. L'orthographe 𓂏 correspond donc exactement à 𓂏𓂏 , tout comme l'orthographe 𓂐 correspond à 𓂏𓂏𓂏 .

Bien entendu, il en est de cette règle comme de toutes les autres règles de l'écriture égyptienne : elle n'est pas toujours rigoureusement appliquée. Néanmoins, les exceptions sont relativement rares et, en ce qui concerne spécialement le verbe 𓂏 , M. Sethe n'a pu en signaler qu'une demi-douzaine de cas parmi les très nombreux documents qu'il a minutieusement examinés (Eg. Verbum, II, 55-79*a*, 88*b*, 94*g*). Nous verrons qu'il en est de même pour les autres mots dans lesquels entre le syllabique 𓂏 .





Voici, tout d'abord, la liste chronologique des exemples que j'ai pu réunir du mot égyptien signifiant « vigne, raisin » :

I. — INSCRIPTIONS DE L'ANCIEN EMPIRE.











1. 𓂏𓂏𓂏 MURRAY, *Murabas*, I, 1, pl. 1.
2. 𓂏𓂏𓂏 MURRAY, *Murabas*, I, 1, pl. 3.
3. 𓂏𓂏 Tombe d'Anten (L., D., II, 3). Le mot a été abrégé faute de place.

3.  Tombe d'Anten (L., D., II, 7 b). Tombe de Ti, scène de vendange (photogr. Montet). Tombe de Ptah-hotep (éd. Paget-Pierre, pl. 33). Inscr. d'Ouni, col. 25. Tombe de Mém (éd. Darroby, p. 555).
5.  Tombe d'Anten (L., D., II, 7 b).
6.  Tombe de Ti, scène de vendange (photogr. Montet).

II. — PAPIRUS DU MOYEN EMPIRE ET DE LA XVIII^e DYNASTIE.

7.  Conte du Naufrage, 47-48. Sinouhi, B 84.
8.  Pap. Elbers, 67, 14.
9.  Pap. Elbers, 44, 18; 67, 8.
10.  Pap. Elbers, *passim*.

III. — INSCRIPTIONS DE LA XVIII^e DYNASTIE ET PAPIRUS RAMESSIDES.

11.  Pap. d'Orbiney, 13, 8. Pap. Anast. IV, 17, 4-5. Grand Pap. Harris, 37 a, 7.
12.  Pap. Anast. IV, 16, 7.
13.  Pap. Anast. IV, 15, 5; 16, 1. Grand Pap. Harris, 39, 7, 4; 50 a, 10; 55 b, 9. Pap. Heurst, 6, 14, 17. Pap. méd. Berlin, 13, 9. Pap. Soll. IV, 13, 1.
14.  Grand Pap. Harris, 40 b, 5.
15.  Jardin du tombeau d'Anna.
16.  Grand Pap. Harris, 8, 5.
17.  Pap. Anast. III, 8, 9. Grand Pap. Harris, 10 a, 3, 8, 9; 19 a, 13; 16; 65 b, 14; 66 c, 13; 65 b, 8, 9; 66 c, 13; 71 b, 8. Pap. Heurst, 5, 15; 7, 3. Pap. méd. Berlin, 9, 10; 12, 5; 14, 1.
18.  Pap. méd. Berlin, 13, 8.
19.  Pap. Anast. IV, 7, 5.
20.  Pap. méd. Berlin, 3, 19. Pap. Soll. IV, 15, 4.

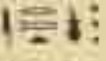

IV. — INSCRIPTIONS RAMESSIDES ET TEXTES POSTÉRIEURS.

21.  Tombe de Sethosis I^{er} (éd. Lefébure, 2^e partie, pl. 13, col. 37).
22.  J. DÉROUIN, *Die kalend. Opferfest-Listen im Tempel von Medinet-Habou*, V, 35; VII a, 36; IX, 3.
23.  Louvre, stèle G. 100.
24.  Édou. *Perette du Kypri*. E. DE BOUCLÉ, *Edjou*, I, 39. Décret de Damanhour, I, 95 (éd. Bouriant, dans *Recueil*, t. VI, pl. 1).
25.  Statue de Zedher le Sauxeur (éd. Darnay, dans *Annales du Service des Antiquités*, t. XVIII, p. 150).
26.  A. MARIETTE, *Dendirah*, t. IV, pl. 67.

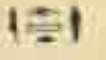
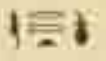
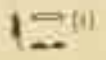

Pour bien faire comprendre l'intérêt de cette liste, je dois rappeler que le nom copte du raisin est en thébaïn $\epsilon\lambda\omicron\omicron\epsilon$, en memphitique $\lambda\lambda\omicron\lambda$, et en bachmourique $\lambda\lambda\lambda\lambda$ ⁽¹⁾. La lettre λ se présentant dans tous les dialectes, il semble évident que le ω , dans le nom du raisin, se prononçait l en ancien égyptien. D'autre part, cette lettre λ revenant deux fois dans le nom copte, de même que le ω revient deux fois dans les orthographes égyptiennes les plus anciennes (n^{os} 1-10) et les plus récentes (n^{os} 23-26), il est bien certain que le mot n'a pas subi de modification en égyptien et qu'il comportait deux ω sous le Nouvel Empire, tout comme aux époques antérieures et postérieures. Or, sous le Nouvel Empire, comme on le constatera facilement en parcourant les orthographes n^{os} 11-22 (à part deux exceptions sur lesquelles nous reviendrons), ces deux ω sont toujours compris dans le groupement ω . Il en résulte nécessairement que ce groupe ω répond aux trois lettres ω , ce qui confirme entièrement la règle que j'ai formulée plus haut.

Des deux exceptions qu'il y a lieu de relever (n^{os} 18 et 22), il est possible que la première résulte d'une faute de copiste. On sait que le Papyrus médical de Berlin a été écrit fort négligemment par un scribe peu expert en matière médicale. Souvent il s'est trompé grossièrement sur certains mots et

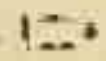

⁽¹⁾ *Isis*, I, 8 (G. ZANZA, *Cont.*, p. 146); *Isis*, XXII, 12; XXXV, 4; XXXVI, 10, 27 (*Bull. de l'Inst. franç. du Caire*, t. II, p. 174 et suiv.).

2.  Pyr. de Téti, 338.
3.  Tombe de Ti, dâilé de domaines (photogr. Montet).

II. — INSCRIPTIONS DU MOYEN EMPIRE.

4.  Décret d'Oura-ka-râ (éd. R. Weill, pl. IX).
5.  Bêni-Hassan (éd. Newberry, II, 7). Stèle de la collection Goléuscheff, pl. I.
6.  Wâdt Hamumâ, stèle de Mentou-hotep II (éd. Goyat-Montet, pl. XXIX, 1), XI^e dynastie.
7.  Bêni-Hassan (éd. Newberry, I, 17, 35), XII^e dynastie, règnes de Samsouit I^{er} et de Samsouit II.




III. — PAPIRUS DU MOYEN EMPIRE ET DE LA XVIII^e DYNASTIE.

8.  Sinouhît, B 27. Pap. de Berlin 3027 (*Zauberspr.*), 7/8, 9/7, verso 5/7. Conte du Puyau, B 2, 120.
9.  Sinouhît, B 91. Pap. de Berlin 3027 (*Zauberspr.*), 7/4, verso 1/2. Pap. Ebers, papyrus.










IV. — TEXTES HIÉROGLYPHIQUES DE LA XVIII^e À LA XX^e DYNASTIE.

10.  Florence, stèle n^o 2483. Berlin, stèle n^o 7276. Louvre, G 50. Abydos (éd. Mariette, I, 33). Séthosis I^{er}.
11.  Deir-el-Bahari (éd. Naville, IV, 94). Louvre, A 74. Berlin, stèles n^{os} 2074, 7272, 7279, 7300. Sarcophage de Thoutmès IV (éd. Davis, p. xxxii, col. 13).
12.  Tombe de Rekhmâra (*Urk.*, IV, 1084). Louvre, D 49. Turin, stèles n^{os} 80, 81. Florence, stèle n^o 2567.
13.  Musée de Florence, stèle n^o 2557.
14.  Musée de Berlin, stèle n^o 7290.





⁽¹⁾ Exemple à noter pour la date du passage du  au , qui n'a pas encore été étudiée sérieusement.

15.  J. DÉMANGE, *Die kalend. Opferfest-Listen im Tempel von Medinet-Habu*, III, 202 V, 30-31; VII n, 30-31; IX, 16.
 16.  Turin, siècle n° 11. Florence, siècle n° 89.
 17.  Musée de Turin, siècle n° 21.

V. — PAPIRUS DU NOUVEL EMPIRE.

18.  Livre des Morts, 135 (Pap. de Nou).
 19.  É. NAVILLE, *Pap. de Kamarna*, pl. I, XX^e dynastie.
 20.  Pap. Hearst, *passim*. Pap. méd. Londres (n° 10059), 15, 16. Livre des Morts (éd. Naville, 55 68, 110, 122, 125, 137, 169, 172). Pap. de Leide, n° 344, recto 11/3⁽¹⁾.
 21.  Pap. méd. Londres (n° 10059), 15, 13; 15, 1, 12.
 22.  Grand Pap. Harris, 37 n, 6; 60 n, 11, 13; 72, 11.
 23.  Grand Pap. Harris, *passim*.
 24.  Pap. Anast. IV, 15, 3.
 25.  Grand Pap. Harris, 55 b, 11.
 26.  Pap. Anast. IV, 15, 10.

VI. — TEXTES HIÉROGLYPHIQUES D'ÉPOQUE GRÉCO-ROMAINE.

27.  Kom-Ombu (II, 690).
 28.  Edfou, Mammisi (éd. Chassinat, p. 75, 87, 113).
 29.  Kom-Ombu (II, 5, 16, 64, 723, 781). Temple d'Apet à Karnak (éd. M. de Rochenmonteix, p. 263, 307). Edfou, Mammisi (éd. Chassinat, p. 71).
 30.  Edfou, Mammisi (éd. Chassinat, p. 26).

⁽¹⁾ M. ALAN H. GARDINER (*Additions of an Egyptian text*, pl. XI, l. 3) avait d'abord transcrit le mot par , mais il a reconnu pos-

térieurement (*ibid.*, p. 76) que le troisième signe avait été «wrongfully transcribed » on the plate».

La conclusion que nous devons tirer de l'examen de cette seconde liste est exactement la contre-partie de celle que nous avons tirée de la première liste : là, $\overline{\text{—}}$ indiquait deux *r* ; ici, le *r* unique est indiqué par — .

Partout, jusqu'au Nouvel Empire, aussi bien dans les inscriptions que dans les papyrus (n° 1-12), la première partie du mot, quand elle n'est pas écrite au moyen des deux lettres I— , est écrite I— , sans aucun complément phonétique à la suite de — . Ce n'est que sous le Nouvel Empire, et principalement dans les papyrus ramessides (n° 22-26), que l'on trouve le — suivi du — . L'emploi du — n'est pas, d'ailleurs, même à cette époque récente, une règle générale, et l'on rencontre — sans complément phonétique sous la XIX^e dynastie (n° 24), sous la XX^e (n° 25), sous la XXI^e (n° 29), et jusqu'à l'époque gréco-romaine (n° 27).

J'ajouterai que, tout comme dans le nom de la vigne et du raisin, on constate, dans le nom du lait, quelques exemples du groupe I— servant de complément phonétique initial au signe — (n° 24-26).

Je crois bien que, si l'on étudiait soigneusement tous les autres mots dans lesquels entre le syllabique — , on arriverait au même résultat que nous a fourni l'étude graphique des formes égyptiennes des mots $\epsilon\lambda\omicron\omicron\lambda\epsilon$ et $\epsilon\pi\omega\tau\epsilon$.

En voici un, pris au hasard, pour lequel je me trouve posséder un certain nombre de références :

1. $\text{I—}\overline{\text{—}}$ Pap. Ebers, 50, 51 + 64, 7. Pap. méd. Londres (n° 10059), 12, 16.
Pap. méd. Berlin, 5, 2. Pap. de Leide, n° 344, recto 3/11.
2. $\overline{\text{—}}$ Pap. Hearst, 9, 5.
3. $\text{I—}\overline{\text{—}}$ Edfou, Mammi (éd. Chassinat, p. 49).

On voit qu'il n'y a ici aucune exception et que, depuis la XVIII^e dynastie jusqu'au temps des Lagides, aucun — ne suit dans ce mot le signe — (\bullet est l'équivalent ptolémaïque de —).

En résumé, on doit constater, comme je l'indiquais au début de cette note, que le traitement tout spécial du syllabique — dans l'orthographe des diverses formes du verbe « faire » n'est pas un cas de grammaire, propre à ce seul et

unique verbe, mais bien un usage graphique, particulier peut-être au signe \Leftarrow , mais qui s'étend, en tout cas, à tous les mots dans lesquels entre ce signe.

Il est bien certain qu'à l'époque classique \Leftarrow se lit $\underline{\Leftarrow}$ et que \Leftarrow se lit $\underline{\Leftarrow}$. Mais cette règle doit être énoncée dans le chapitre de l'Écriture, comme exception à l'emploi des syllabiques, et non dans la Morphologie, comme prétendue exception à la conjugaison des verbes faibles.

Il faudra, du reste, rechercher un jour pourquoi le signe \Leftarrow fait exception à la règle générale des syllabiques et voir si d'autres signes, non remarqués jusqu'ici, ne se présentent pas dans les mêmes conditions graphiques⁽¹⁾.

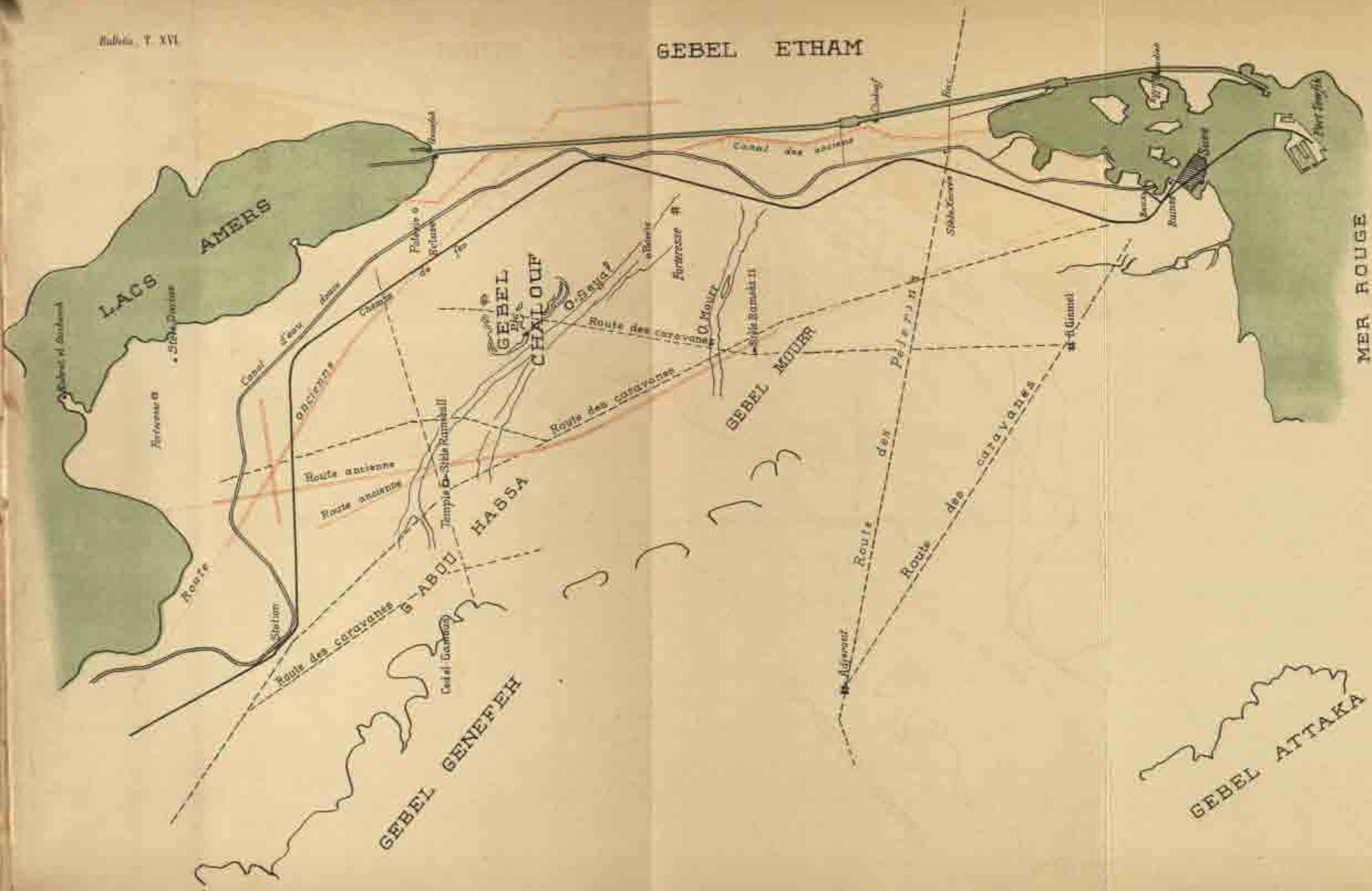
Enfin, à propos du verbe \Leftarrow , dont l'orthographe, sous le Nouvel Empire, comporte parfois le groupe \Leftarrow en syllabe initiale, il y aura lieu, vraisemblablement, de reviser certaines des conclusions grammaticales que l'on a cru pouvoir tirer de la présence de ce groupe. On le considère généralement comme un \Leftarrow prosthétique, même dans des cas où un \Leftarrow prosthétique semble bien difficile à expliquer (cf. K. Sethe, dans *Zeitschr.*, t. XLIX, p. 26-27). Peut-être devra-t-on se rappeler que le groupe \Leftarrow , comme je l'ai fait remarquer au sujet des orthographes ramessides \Leftarrow et \Leftarrow , peut n'être tout simplement, dans certains cas, que le complément phonétique initial du syllabique \Leftarrow .

VICTOR LORET.

Lyon, 24 décembre 1918.

⁽¹⁾ N'y aurait-il pas, à cette étrange exception, certaine raison d'ordre superstitieux, par exemple le désir d'éviter pour l'œil \Leftarrow quelque action mauvaise possible du \Leftarrow , c'est-à-dire de la bouche? Dans sa remarquable étude sur les *Suppressions et modifications de signes dans les textes funéraires* (*Zeitschr.*, t. LI, 1916, p. 1-64), M. Lacau aboutit à cette conclusion : « En Égypte l'idée religieuse est partout ; il est intéressant de la voir modifier gravement jusqu'à l'orthographe des mots ». On sait que, dans les rubriques des papyrus, on écrit d'ordinaire en noir les noms divins ou royaux (G. Möller, *Hebräische Paläographie*, t. II, p. 5), parce que la couleur rouge, à cause de la tinte rousse

du fœtus de Seth (ou des cheveux roux de la race séthienne), était considérée comme funeste et maudite. Or, il se trouve précisément que le signe \Leftarrow , dans ces mêmes rubriques, est souvent écrit en noir, lui seul au milieu de la masse des signes rouges (*Pap. Salt.* II, 2/1, 5 : 4/5), par crainte sans doute de l'influence pernicieuse de la couleur séthienne sur l'œil égyptien. Dans le cas qui nous occupe, le signe \Leftarrow de la bouche, de la bouche qui s'ouvre, étroitement rapproché de l'œil à titre de complément phonétique, n'aurait-il pu évoquer lieusement l'idée du père, ou plutôt du sanglier, qui englobait régulièrement chaque mois l'œil lunaire d'Horus?





"A book that is shut is but a block"

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL LIBRARY

GOVT. OF INDIA
Department of Archaeology
NEW DELHI.

Please help us to keep the book
clean and moving.

S. R. 148. W. 32595